00100409

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME X.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

100409

TOME DIXIEME.

Vol X

10-g-9

00 g 9

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100409

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

SIXIEME FEUILLE.

Du Style.

J'ENTENDS quelquefois parler de ſtyle, & je ne comprends rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez ſouvent des gens d'eſprit vous dire; le ſtyle de cet Auteur eſt noble; le ſtyle de celui-ci eſt affecté, ou bien obſcur, ou plat, ou ſingulier.

Enfin c'eſt toujours du ſtyle que l'on parle, & jamais de l'eſprit de celui qui a ce ſtyle. Il ſemble

que dans ce monde il ne ſoit queſtion que des mots, & point des penſées.

Cependant ce n'eſt point dans les mots qu'un Auteur qui ſçait bien ſa Langue, a tort ou raiſon. Si les penſées me ſont plaiſir, je ne ſonge point à le louer de ce qu'il a été choiſir les mots qui pouvoient les exprimer.

C'eſt un homme, qui, comme je l'ai déjà dit, ſçait bien ſa Langue; qui ſçait que ces mots ont été inſtitués pour être les expreſſions propres, & les ſignes des idées qu'il a eues; il n'y avoit que ces mots-là qui puſſent faire entendre ce qu'il a penſé, & il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela; & encore une fois, je ne ſonge point à lui en tenir compte; & ce n'eſt pas-là ce qui fait ſon mérite, & c'eſt d'avoir bien penſé que je le loue: car pour les expreſſions de ſes idées, il ne pouvoit pas faire autrement que de les prendre, puiſqu'il n'y avoit que celles-là qui puſſent communiquer ſes penſées.

Cet homme-là au contraire penſe mal, ou foiblement, ou ſans juſteſſe; tout ce qu'il penſe eſt outré: ce que je ne connoîs que par les mots dont il s'eſt ſervi pour me communiquer ſes penſées.

Dirai-je qu'il a un mauvais ſtyle? m'en prendrai-je à ſes mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet

homme, qui ſçait bien ſa Langue, a dû ſe ſervir des mots qu'il a pris, parce qu'ils étoient les ſeuls ſignes des penſées qu'il a eues.

En un mot, il a fort bien exprimé ce qu'il a penſé; ſon ſtyle eſt ce qu'il doit être: il ne pouvoit pas en avoir un autre; & tout ſon tort eſt d'avoir eu des penſées, ou baſſes, ou plates, ou forcées, qui ont exigé néceſſairement qu'il ſe ſervît de tels & tels mots, qui ne ſont ni bas, ni plats, ni forcés en eux-mêmes, & qui, entre les mains d'un homme qui aura plus d'eſprit, pourront ſervir une autre fois à exprimer de très-fines ou de très-fortes penſées. Ce que je dis-là eſt inconteſtable: il faut ſeulement un peu raiſonner pour le ſentir; mais on ne ſe met au fait de rien, à moins qu'on ne raiſonne.

Je ſuppoſe une femme qui connoiſſe toutes les couleurs; elle imagine un meuble où il en entre quatre. Elle ordonne ce meuble, on le lui apporte. Vous êtes préſent, & le meuble ne vous plaît point.

Direz-vous à cette femme; cela eſt mal exécuté; ce ne ſont pas-là les couleurs que vous deviez employer pour avoir un meuble comme vous l'avez imaginé? Non, ce ne ſeroit pas lui parler raiſon; car ces couleurs diſpoſées comme elles ſont, ſont

bien l'effet qu'elle a imaginé : elle ne pouvoit avoir ce meuble qu'avec ces mêmes couleurs arrangées comme elles le ſont.

Et en quoi donc a-t-elle tort ? C'eſt d'avoir imaginé ce meuble dans ce goût-là ; c'eſt ſon imagination qui ne vaut rien, quoique très-bien rendue par les couleurs qui ſont bonnes.

Ces couleurs ſont ici comme le ſtyle de la choſe ; & la choſe étant ce qu'elle eſt, voilà ce que le ſtyle en devoit être.

Pour achever d'éclaircir ce que je veux dire, poſons quelques principes qui ſeront aiſés à comprendre.

Je les ai quelquefois dits à des gens d'eſprit, & même à des femmes ; & je les ai fait convenir que ces diſcours qu'on tient ſur le ſtyle ne ſont qu'un verbiage, que l'ignorance & la malice ont mis à la mode, pour diminuer le prix des Ouvrages qui ſe font diſtinguer.

Il s'agit encore ici d'un petit raiſonnement : il y ſera queſtion d'idées & de penſées, matiere qui a toujours l'air un peu abſtraite, & qui effarouche ; mais je n'ai que deux mots à dire, & je tâcherai d'être clair.

Je diſtingue entre penſée & idée, & je dis que c'eſt avec pluſieurs idées qu'on forme une penſée.

Qu'eſt-ce donc que j'appelle une idée ? Le voici.

J'ai vu un arbre, un ruban, &c. j'ai vu un homme en colere, jaloux, amoureux; j'ai vu tout ce qui peut ſe voir par les yeux de l'eſprit, & par les yeux du corps : car pour abréger, je confonds ſous le nom d'idée, ce qui a corps & ce qui ſe voit & ce qui ſe ſent, quoique je ſçache bien la différence qu'on y met.

Or, en voyant ces différentes choſes, j'ai pris de chacune d'elles, ce que j'appelle l'idée; il m'en eſt reſté l'image, ou la perception dans l'eſprit.

A préſent que j'ai l'idée de ces différentes choſes qui m'ont frappé, comment ferai-je, quand je ſongerai à un arbre, pour inſtruire les autres que je ſonge à un arbre, ou a une autre choſe qui me viendra dans l'eſprit, ſur-tout quand elle ne ſera pas préſente ?

Les hommes entr'eux ont pourvu à cela; ils on inſtitué des ſignes, c'eſt-à-dire des expreſſions qui ſont les ſignes de l'idée qu'on a dans l'eſprit. On eſt convenu que le mot d'*arbre* ſignifieroit l'idée que nous avons d'un arbre : & dès que je prononce ce mot, on m'entend, & ainſi du reſte.

Le nombre des mots, ou des ſignes, chez cha-

que peuple, répond à la quantité d'idées qu'il a.

Il y a des peuples qui ont peu de mots, dont la Langue est très-bornée ; & c'est qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'idées : c'est la disette d'idées qui fait chez eux la disette de leur Langue, ou de leurs mots.

Il y a des peuples dont la Langue est très-abondante; & c'est qu'il y a parmi eux une grande quantité d'idées, à chacune desquelles il a fallu un mot, un signe.

Ils ont, par exemple, démêlé dans l'homme, dans ses passions, dans ses mouvements, mille choses qu'un autre peuple n'y a pas vues ; c'est une finesse d'esprit & de vue qui est générale parmi eux, & qui les a obligés d'inventer autant de mots qu'elle leur a procuré d'idées.

S'il venoit en France une génération d'hommes qui eût encore plus de finesse d'esprit qu'on n'en a jamais eu en France & ailleurs, il faudroit de nouveaux mots, de nouveaux signes, pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération seroit capable ; les mots que nous avons ne suffiroient pas, quand même les idées qu'ils exprimeroient auroient quelque ressemblance avec les nouvelles idées qu'on auroit acquises : il s'agiroit quelquefois d'un degré de plus de fureur, de paf-

ſion, d'amour, ou de méchanceté qu'on appercevroit dans l'homme; & ce degré de plus, qu'on n'appercevroit qu'alors, demanderoit un ſigne, un mot propre qui fixât l'idée qu'on auroit acquiſe.

Mais je ſuppoſe, comme il eſt peut-être vrai, que nous avons aujourd'hui tout autant d'idées que l'homme ſera jamais capable d'en avoir.

Je dis que chacune de ces idées en tout genre a ſon ſigne, ſon mot que je n'ai qu'à prononcer pour apprendre aux autres à quoi je ſonge.

Nous voilà donc fournis des idées de chaque choſe, & des moyens de les exprimer, qui ſont les mots.

Que feſons-nous de ces idées & de leurs mots?

De ces idées, nous en formons des penſées que nous exprimons avec ces mots; & ces penſées, nous les formons en approchant pluſieurs idées que nous lions les unes aux autres: & c'eſt du rapport & de l'union qu'elles ont alors enſemble, que réſulte la penſée.

Penſer, c'eſt donc unir pluſieurs idées particulieres les unes aux autres.

Je ſonge aux charmes d'une femme. Ces charmes, voilà une idée.

Après cela je ſonge à une femme, autre idée. Je ſonge à l'effet que ces charmes produiſent, autre idée. Je ſonge à quelque choſe d'intérieur en moi, ſur qui tombe cet effet : encore une idée.

Mais ce n'eſt encore-là avoir que des idées ; lions-les enſemble, pour en former une penſée quelconque.

Les charmes d'une femme égarent la raiſon.

Cette penſée n'eſt encore que dans mon eſprit, & n'eſt pas exprimée. Comment fais-je pour l'exprimer ? Je me ſers du mot qui eſt le ſigne de chacune de mes idées.

L'idée de charmes s'exprime par le mot *charmes*. L'idée d'une femme, par le mot d'*une*, & par celui de *femme*.

L'idée préciſe que j'ai de l'effet que ces charmes produiſent s'exprime par le mot d'*égarer*, qui, moyennant la conjugaiſon que j'en fais, pour marquer le temps, me rend, *égarent* ; & puis l'idée que j'ai de la choſe qui eſt égarée s'exprime par le mot de *raiſon*.

A l'égard du petit mot de *les*, qui précède celui de *charmes*, & du mot de *la*, qui précède

celui de *raiſon*; ce ſont encore de petites conjonctions qu'on a imaginées, pour aider à la liaiſon des idées entr'elles, & dont nous apprenons l'uſage en apprenant les mots.

De ſorte que j'ai d'abord eu des idées, qui ont chacune leur mot.

De ces idées, j'en ai formé une penſée.

Et cette penſée, je l'ai exprimée, en donnant à chacune de ces idées le ſigne qui la ſignifie.

Ainſi, un homme qui ſçait bien ſa Langue, qui ſçait tous les mots, tous les ſignes qui la compoſent, & la valeur préciſe de ces mots conjugués ou non, peut penſer mal, mais exprimera toujours bien ſes penſées.

Venons maintenant à l'application de tout ce que j'ai dit.

Vous accuſez un Auteur d'avoir un ſtyle précieux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Que voulez-vous dire avec votre ſtyle?

Je vois d'ici un jeune-homme qui a de l'eſprit, qui compoſe, & qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phrâſes: il craindra de penſer finement, parce que, s'il penſoit ainſi, il ne pourroit s'exprimer que par des mots qu'il ſoupçonne que vous trouveriez précieux.

De ſorte qu'il rebute toutes les penſées fines

& un peu approfondies qui lui viennent, parce que, dès qu'il les a exprimées, il lui paroît à lui-même que les mots propres, dont il n'a pu s'empêcher de se servir, sont recherchés.

Ils ne le sont pourtant pas; ce sont seulement des mots, qu'on ne voit pas ordinairement aller ensemble, parce que la pensée qu'il exprime n'est pas commune; & que les dix ou douze idées, qu'il a été obligé d'unir pour former sa pensée, ne sont pas non plus ordinairement ensemble.

Mais ce jeune-homme ne raisonne pas ainsi: la critique qu'il vous entend faire ne lui en apprend pas tant; elle ne parle que de style & de mots, & il ne prend garde qu'à ses mots.

Qu'en arrive-il? Que, pour avoir un style ordinaire, il n'ôse employer que des mots qu'on a l'habitude de voir ensemble, & qui, conséquemment n'expriment que les pensées de tout le monde; car ces mots ne sont d'ordinaire ensemble que parce que la liaison des idées, dont ils sont le signe, est familiere à tout le monde.

Mais si on lui avoit dit: l'Auteur qu'on accuse d'être précieux sçait bien sa Langue, & ne péche point dans son style: il ne vouloit dire que ce qu'il a dit & il l'a fort bien exprimé: mais ce qu'il a fort bien exprimé, n'est pas bien pensé;

c'eſt un Auteur dont les penſées ſortent du vrai, qui dans les objets, dans les ſentiments qu'il peint, y ajoûte des choſes qui n'y ſont pas, qui y ſont étrangeres, ou qui n'y appartiennent pas aſſez. Il ne ſaiſit pas les vraies fineſſes de ſes ſujets, il les peint d'après lui, & non pas d'après eux: il penſe ſubtilement, & non pas finement: il invente, il ne copie pas. Voilà ſon tort; voilà ce que la critique qu'on fait de lui devroit vous apprendre, & ce qu'elle ne vous apprend pas.

Elle ne parle que de ſon ſtyle, où il n'y a rien à redire. Du moins le vice de ce ſtyle, s'il y en a un, n'eſt qu'une conſéquence bien exacte du vice de ſes penſées.

Qu'elle nous montre donc le vice de ſes penſées, & qu'elle laiſſe-là le ſtyle qui ne ſçauroit être autrement qu'il eſt; car quand cet homme-là penſera mieux, quand il ne mettra rien d'inutile, rien d'outré, rien d'ampoulé, rien de faux dans ſes penſées, il n'y aura conſéquemment plus de vice dans ſon ſtyle, & il paroîtra s'exprimer fort bien, ſans qu'il apprenne pourtant à s'exprimer mieux: car encore une fois, il ſçait ſa Langue, & ne la ſçaura jamais mieux qu'il la ſçait; & pour s'exprimer bien il n'eſt queſtion que de la ſçavoir.

Auſſi cet Auteur s'exprime-t-il bien, même en penſant mal.

Mais eſt-il vrai qu'il penſe mal? c'eſt ce qu'il faut prouver; & s'il y a un reproche à lui faire, il ne peut tomber que là-deſſus, & non pas ſur le ſtyle, qui n'eſt qu'une figure exacte de ſes penſées, & qui, peut-être encore, n'eſt accuſé d'être mauvais, d'être précieux, d'être guindé, recherché, que parce que les penſées qu'il exprime, ſont extrêmement fines, & qu'elles n'ont pu ſe former que d'une liaiſon d'idées ſingulieres, leſquelles idées n'ont pu à leur tour être exprimées qu'en approchant des mots, des ſignes qu'on a rarement vu aller enſemble.

Ne ſeroit-il pas plaiſant que la fineſſe des penſées de cet Auteur fût la cauſe du vice imaginaire dont on accuſe ſon ſtyle?

Cela ſe pourroit bien; & ſur ce pied-là, l'homme qui penſera beaucoup, donnera ſouvent beau jeu à ceux qui s'acharnent ſur le ſtyle.

L'homme qui penſe beaucoup approfondit les ſujets qu'il traite: il les pénètre, il y remarque des choſes d'une extrême fineſſe, que tout le monde ſentira, quand il les aura dites; mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très-

peu de gens: & il ne pourra assurément les exprimer que par un assemblage & d'idées & de mots très-rarement vus ensemble.

Voyez combien les critiques profiteront contre lui de la singularité inévitable de style que cela va lui faire! Que son style sera précieux! Mais aussi de quoi s'avise-t-il de tant penser, & d'appercevoir, même dans les choses que tout le monde connoît, des côtés que peu de gens voient, & qu'il ne peut exprimer que par un style qui paroîtra nécessairement précieux? Cet homme-là a grand tort. Il faudroit lui dire de penser moins, ou prier les autres de vouloir bien qu'il exprime ce qu'il aura pensé, & de souffrir qu'il se serve des seuls mots qui peuvent exprimer ses pensées, puisqu'il ne peut les exprimer qu'à ce prix-là.

Quand elles seront exprimées, il faudra voir si on les entend.

Sont-elles obscures? Qu'on lui dise alors: il vous a été permis d'unir telles idées, & conséquemment tels mots qu'il vous a plû, pour vos pensées: peu nous importe que telles idées aussi-bien que tels mots soient ordinairement ou rarement ensemble: nous ne demandons pas mieux, même que l'union en soit singuliere, parce que cela nous promet des pensées ou neuves, ou rares,

ou fines ; mais vous vous mêlez de faire le grand esprit, d'avoir besoin de cette singularité d'union dans vos idées, & conséquemment dans vos mots, & cela ne vous procure que des pensées qui ne sont pas intelligibles, ou qui peignent les choses autrement qu'elles ne sont, qui y ajoûtent des finesses qui n'y sont pas : pensez donc avec netteté, justesse, &c.

Oh ! voilà des reproches sérieux, raisonnés & raisonnables, pourvu qu'on en prouve la justice.

Eh ! comment la prouvera-t-on ? en examinant chaque pensée, en voyant si elle s'entend ; car il faut qu'elle soit nette & claire. Après cela, est-elle allongée, ou ne l'est-elle pas ? Pourroit-on la former avec moins d'idées qu'elle n'en a qui la composent, & par conséquent l'exprimer avec moins de mots, sans rien ôter de sa finesse, & de l'étendue du vrai qu'elle embrasse ?

Ensuite, est-elle vraie ? L'objet qu'elle peint, regardé dans ce sens-là, est-il conforme au portrait qu'elle en fait ? par exemple :

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

C'est M. de la Rochefoucault qui l'a dit : supposons que cela ne fût dit que d'aujourd'hui par

quelque Auteur de nôs jours. Ne l'accuſeroit-on pas de s'être exprimé dans un ſtyle précieux? Il y a bien de l'apparence.

Pourquoi, s'écrieroit un Critique, ne pas dire que l'eſprit eſt ſouvent trompé par le cœur, que le cœur en fait accroire à l'eſprit? c'eſt la même choſe.

Non pas, s'il vous plaît, lui répondrois-je; vous n'y êtes point: ce n'eſt plus-là la penſée préciſe de l'Auteur; vous la diminuez de force, vous la faites baiſſer: le ſtyle de la vôtre (puiſque vous parlez de ſtyle) ne vous exprime qu'une penſée aſſez commune. Le ſtyle de cet Auteur nous en exprime une plus particuliere & plus fine, & qui nous peint ce qui ſe paſſe quelquefois entre le cœur & l'eſprit.

Cet eſprit, ſimplement trompé par le cœur, ne me dit pas qu'il eſt ſouvent trompé comme un ſot, ne me dit pas même qu'il ſe laiſſe tromper. On eſt ſouvent trompé, ſans mériter le nom de dupe: quelquefois on nous en fait habilement accroire, ſans qu'on puiſſe nous reprocher d'être de facile croyance; & cet Auteur a voulu nous dire que ſouvent le cœur tourne l'eſprit comme il veut, qu'il le fait aiſément incliner à ce qui lui plaît, qu'il lui ôte ſa pénétration, ou la dirige

à son profit ; enfin qu'il le séduit & l'engage à étre de son avis, bien plus par les charmes de ses raisons, que par leur solidité. Cet Auteur a voulu nous dire que l'esprit a souvent la foiblesse, en faveur du cœur, de passer pour raisonnable, pour possible, pour vrai, ce qui ne l'est pas ; & le tout, sans remarquer qu'il a cette foiblesse-là.

Voilà bien des choses, que l'idée de dupe renferme toutes, & que le mot de cette idée exprime toutes aussi.

Or, si l'idée de l'Auteur est juste, que trouvez-vous à redire au signe dont il se sert pour exprimer cette idée ?

¶ Il y a des gens qui, en fesant un ouvrage d'esprit, ne saisissent pas toujours précisément une certaine idée qu'ils voudroient joindre à une autre. Ils la cherchent, ils l'ont dans l'instinct, dans le fond de l'âme ; mais ils ne sçauroient la développer ; & par paresse, ou par nécessité, ou par lassitude, ils s'en tiennent à une autre qui en approche, mais qui n'est pas la véritable, & qu'ils expriment pourtant bien, parce qu'ils prennent le mot propre de cette idée à-peu-près ressemblante à l'autre, & en même temps inférieure.

¶ Si Montagne avoit vécu de nos jours, que de

de critiques n'eût-on pas fait de ſon ſtyle ! car il ne parloit ni François, ni Allemand, ni Breton, ni Suiſſe. Il penſoit, il s'exprimoit au gré d'un âme ſinguliere & fine. Montagne eſt mort, on lui rend juſtice ; c'eſt cette ſingularité d'eſprit, & conſéquemment de ſtyle, qui fait aujourd'hui ſon mérite.

La Bruyere eſt plein de ſingularités : auſſi a-t-il penſé ſur l'âme, matiere pleine de choſes ſingulieres.

Combien Paſcal n'a-t-il pas d'expreſſions de génie ?

Qu'on me trouve un Auteur célebre qui ait approfondi l'âme, & qui dans les peintures qu'il fait de nous & de nos paſſions, n'ait pas le ſtyle un peu ſingulier.

De la Critique.

5 JE ne ſuis pas ſurpris qu'il y ait des gens qui critiquent impoliment, malhonnêtement, injurieuſement, & qui aient recours à ce moyen honteux pour donner quelque débit à leurs Livres : il y a de mauvais ſujets dans tous les métiers, (ſi métier peut ſe dire ici :) ce qui me ſurprend, c'eſt que des Approbateurs puiſſent accorder un paſſe-

port aux insultes que font ces gens-là, & les laissent maltraiter d'honnêtes-gens, qu'une critique, de quelque part qu'elle vînt, honoreroit toujours, si elle étoit décente; & qui du moins ont cela de respectable, qu'ils n'ont jamais eu de l'esprit contre personne, tout aisé peut-être qu'il leur seroit d'en avoir, même du plus cruel, sans impolitesse, si le plaisir de faire du bruit aux dépens des autres pouvoit être du goût d'un honnête-homme.

Je lus l'autre jour ces mots dans je ne sçais quel Livre où l'on parloit d'un Auteur. *Son style est ridicule; il faut le dire hautement.*

Je demande si ce n'est pas-là parler d'une maniere offensante. De raison, il ne sçauroit y en avoir dans ce verbiage-là, je viens de le prouver. On n'y voit donc qu'une insulte, & une insulte en pure perte pour la raison. Et cette insulte, d'où arrive-t-elle jusqu'à la personne sur qui elle tombe? De l'endroit même par où doivent passer toutes les critiques, pour être purgées de ce qui blessera l'honnêteté: en un mot, de chez l'Approbateur, de chez celui à qui la loi a confié le soin de vous garantir de toute offense à cet égard.

Le Voyageur dans le Nouveau Monde.

DE tous les pays qu'on connoît, il n'en eſt point aſſurément de ſi curieux que celui que j'ai découvert, que j'appelle Nouveau Monde, ou autrement le Monde vrai, & dont je vais faire la relation le mieux que je pourrai.

Par ce Monde vrai, je n'entends pas un Monde plus réel que le nôtre, plus véritablement exiſtant: car de ce côté-là, ce me ſemble, il n'y a rien à redire au nôtre, & le Pyrrhonien le plus déterminé ne doutera jamais de ſa réalité, que par raiſon de ſyſtême, & non par ſentiment.

Ainſi, par ce mot de *Monde vrai*, ce ſont des hommes vrais que j'entends; des hommes qui diſent la vérité, qui diſent tout ce qu'ils penſent, & tout ce qu'ils ſentent; qui ne valent pourtant pas mieux que nous; qui ne ſont ni moins méchants, ni moins intéreſſés, ni moins fous que les hommes de notre Monde; qui ſont nés avec tous nos vices, & qui ne different d'avec nous que dans un ſeul point: mais ce qui les rend abſolument d'autres hommes, c'eſt qu'en vivant enſemble, ils ſe montrent toujours leur âme à découvert; au-lieu que la nôtre eſt toujours maſquée.

De ſorte qu'en vous peignant ces hommes que j'ai trouvés, je vais vous donner le portrait des hommes faux avec qui vous vivez, je vais vous lever le maſque qu'ils portent. Vous ſçavez ce qu'ils paroiſſent, & non pas ce qu'ils ſont. Vous ne connoiſſez point leur âme, vous allez la voir au viſage, & ce viſage vaut bien la peine d'être vu; ne fût-ce que pour n'être point la dupe de celui qu'on ſubſtitue, & que vous prenez pour le véritable.

On aura la ſuite de cela dans les Feuilles ſuivantes.

SEPTIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Comme c'eſt ici la ſuite du dernier article commencé dans la Feuille précédente, nous le continuerons dans cette Feuille-ci, ſans égard à l'interruption.

Mais que gagnerai-je à cela, me direz-vous peut-être? En me faiſant connoître les hommes,

vous allez me dégoûter d'eux. Je ne me soucierai plus de leur commerce. Je m'occupe aujourd'hui du soin de mériter leur estime : il m'est doux de l'obtenir, ou de croire l'avoir obtenue ; & je n'en voudrai plus. Je perdrai celle que j'ai pour eux, & qui me fait plaisir. Mon cœur & ma raison rompront avec eux : ne serai-je pas bien avancé ? Non, vous dis-je ; laissez-moi comme je suis ; ma condition dans ce monde est de jouir, & non pas de connoître. Je sçais bien en gros que les hommes sont faux ; que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire, l'un qui se montre, & l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui ; voilà celui avec qui je dois vivre : à l'égard de celui qui se cache, sans doute il aura son tour pour être vu ; car enfin il faudra que tout se retrouve. L'éternité des temps n'est pas toute consacrée au mensonge ; mais ne dérangeons point l'ordre des choses, n'anticipons point sur les spectacles : si, de même que nos corps sont habillés, nos âmes à présent le sont aussi à leur maniere, le temps du dépouillement des âmes arrivera, comme le temps du dépouillement de nos corps arrive quand nous mourons : mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois ; gardez vos découvertes ; je ne vous les envie point, &

je vous crois fort à plaindre de les avoir faites.

Moi! point du tout: vous vous trompez; je ne sçaurois vous exprimer le repos, la liberté, l'indépendance dont je jouis. Je n'ai j'amais été si content; je ne me suis jamais diverti de si bon cœur que depuis ma découverte. Je suis à la Comédie depuis le matin jusqu'au soir.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Quand vous cesserez d'estimer les hommes, vous ne vous soucierez plus d'en être estimé vous-même, dites-vous, & vous vous imaginez qu'alors il n'y aura rien de si languissant que votre état, que vous périrez d'ennui & de mélancolie; mais vous êtes dans l'erreur, croyez-m'en sur mon expérience.

Vous ne pouvez à-présent regarder les choses qu'à travers votre goût pour le commerce des hommes, qu'à travers la flatteuse idée que vous vous faites de leur estime, qu'à travers tous les intérêts, toutes les passions dont cela vous remue; & vous êtes comme un Amant qui ne voudroit pas qu'on lui prouvât que sa Maitresse est une infidelle, une perfide, & qui diroit: laissez-moi ignorer ce qu'elle est, ne me désabusez point sur son compte; je n'en perdrois peut-être pas l'amour que j'ai pour elle, vous ne m'ôteriez que le plaisir qu'il me fait, & je n'aurois que le désespoir de

l'aimer encore, toute indigne que je ſçaurois qu'elle en ſeroit.

Mais ici, il n'y aura rien de tout cela ; vos paſſions s'en iront, votre amour vous quittera, vous ne le regretterez point : & à la place du plaiſir qu'il vous fait aujourd'hui, vous aurez le plaiſir de voir clair, qui, dans cette occaſion-ci en eſt un pour le moins auſſi ſenſible.

Car ne vous imaginez pas que vous allez haïr le Monde, & le fuir quand vous ſerez éclairé.

Non ; cette méchante humeur-là ne vient qu'à ceux qui, dans le cours de leur vie, ont de jour en jour la douleur de voir que les hommes les trompent ; qui de la douleur paſſent à l'indignation contre ces hommes, de l'indignation vont à la haîne, qui enfin les conduit en droite ligne à une miſanthropie où ils achevent triſtement de vivre, comme s'ils vouloient ſe punir des torts que les autres ont avec eux.

Cela n'eſt pas raiſonnable ; & c'eſt auſſi ce qui ne vous arrivera pas. Je vais inſtruire votre eſprit, ſans affliger votre cœur ; je vais vous donner des lumieres, & non pas des chagrins ; vous allez devenir Philoſophe, & non pas Miſanthrope ; & le Philoſophe ne haït ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connoiſſe : il n'a pas cette puérilité ; car, ſans

compter qu'ils lui servent de spectacle; en qualité d'homme, il est lui-même uni à eux par une infinité de petits liens dont il sent l'utilité & la douceur; mais qu'il tient toujours si aisés à rompre en cas de besoin, que son âme en badine, & n'en est jamais gênée; & ce que je vais vous dire vous apprendra à badiner des vôtres, à n'en point avoir de plus incommodes.

Ainsi ne craignez rien: il ne sera ici question, qu'autant que vous le voudrez bien, ni de votre Maitresse, si vous en avez une; ni de vos amis, ni d'aucun de ceux avec qui vous vivez, & à qui le sang & l'amitié vous lient.

Je n'ai point de faits à vous révéler contre ces gens-là. Je n'ai à vous donner qu'une simple relation de mon voyage dans un Monde que j'aurois pris pour le nôtre, sans une seule chose qui le distingue, & qui est l'étonnante naïveté avec laquelle les hommes y disent ce qu'ils pensent. Lisez ma relation, ne fût-ce que pour vous amuser.

Je n'avois encore que vingt-sept à vingt-huit ans, quand une lettre que je reçus m'apprit qu'on me fesoit les deux plus cruelles perfidies que pût essuyer un homme de mon âge.

C'étoit mon meilleur ami qui écrivoit cette lettre à une femme que j'adorois. Sans doute qu'il

m'en écrivoit une en même temps, & qu'il se méprit d'adresse sur les deux lettres.

Celle que je reçus étoit courte; en voici les termes.

« LE Chevalier, (c'étoit moi) va demain à deux » lieues de Paris voir notre ami D.... il en reviendra le soir : on m'apporte un billet de lui, où » il m'invite d'être de la partie; je vais lui répondre que je le veux bien : mais c'est sans conséquence, & demain matin je serai malade. Je n'ai » garde d'y manquer. Ne badinons pourtant point » là-dessus, car j'irai passer la journée avec vous, » Marquise; & si on meurt de plaisir, je n'en » réchapperai pas. Que j'ai d'obligation à D.... de » ce qu'il est à la campagne! Que j'aime le Chevalier de l'aller voir! Que je le trouve aimable » de croire qu'il a votre cœur, de ne sçavoir pas » que je vous adore, & que vous le voulez bien. » A demain, belle Marquise ».

Et par apostille.

« Si par hazard le Chevalier ne partoit pas » demain, il me seroit inutile d'être malade : mais » vous n'auriez qu'à l'être pour lui, & vous porter bien pour moi; & je n'y perdrois rien. N'est-ce » pas, Marquise »?

Je devins furieux à la lecture de cette lettre; & sans m'amuser ni à soupirer, ni à me plaindre, je sortis pour chercher le Chevalier, & lui arracher la vie : projet digne d'un homme qui a perdu l'esprit.

Je le trouvai chez lui, pâle & tenant un billet de la Marquise, où elle l'informoit de la méprise qu'il avoit faite.

Au premier regard que je jettai sur lui, il comprit bien de quoi il étoit question : je sçais ce qui vous amene, me dit-il, vous venez de recevoir une lettre qui n'étoit pas pour vous, & vous êtes instruit. Oui, lui dis-je, sans daigner ajouter rien de plus. Sortons.

Il me suivit, nous allâmes nous battre. Je le blessai, il tomba : & comme il venoit du monde, je m'enfuis, & le laissai nageant dans son sang.

De-là, je me hâtai de retourner chez moi, où je donnai quelques ordres, & je pris quelque argent. Après quoi je partis, le désespoir dans le cœur, & croyant avoir tué le Chevalier, dont je me reprochois la mort, tout indigne qu'il étoit de vivre. Je quittai la France, & me mis à voyager dans les pays étrangers, où je reçus des nouvelles de mon affaire, bien meilleures que je n'en attendois.

Le Chevalier n'avoit été que bleſſé. Ceux que j'avois vu venir à nous, quand je m'enfuis, lui avoient donné du ſecours; il étoit parfaitement guéri, il avoit tu notre combat, & s'étoit dit bleſſé par un inconnu avec qui il avoit pris querelle.

On me mandoit encore que, pendant qu'on avoit travaillé à le guérir, la Marquiſe, qui étoit veuve, avoit épouſé un jeune-homme de bonne maiſon que je connoiſſois, qui n'étoit pas riche, & dont elle avoit preſque ſubitement fait la fortune; ce qui me fut fort indifférent. Tout mon amour s'étoit épuiſé pour elle; il ne m'en étoit reſté qu'une triſteſſe qui venoit de ne ſçavoir plus à qui je pourrois déſormais me fier, puiſque j'avois été trahi par les perſonnes qui m'avoient été les plus cheres, & dont j'avois le plus eſtimé le caractere.

Il ne tenoit donc qu'à moi de revenir en France: mais je ſentis que j'avois encore beſoin d'en être abſent quelque temps, & que je n'étois pas aſſez fort pour revoir ſi-tôt les lieux, où j'avois éprouvé tant de malheurs.

Je reſtai donc dans la ville où j'étois alors, où j'avois fait quelques connoiſſances, avec qui je tâchois de me diſtraire du reſſouvenir de mon aventure.

Parmi ceux que je voyois quelquefois, ſe trou-

voit un homme de distinction, étranger comme moi, âgé à-peu-près de cinquante ans, de très-bonne mine, & de la plus belle physionomie du monde.

Il me paroissoit avoir beaucoup d'esprit & de raison, & je m'empêchois de l'aimer; car je ne voulois *plus* avoir d'amis, mais je préférois sa compagnie à celle des autres; & de son côté, malgré la différence des âges, il sembloit se plaire avec moi: de sorte que nous étions souvent ensemble, & je n'avois pu me dispenser de manger une ou deux fois chez lui.

Je pars après demain pour ma campagne, me dit-il, un jour que nous nous promenions ensemble; voulez-vous y venir? Vous n'avez pas de grandes affaires ici, je pense; & nous y passerons huit jours, plus ou moins, suivant le goût que vous y prendrez.

J'y consentis: il me le proposoit de si bonne grâce qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre; & je lui promis de me tenir prêt pour le jour qu'il avoit arrêté.

Il y avoit déjà trois ou quatre jours que nous étions à cette campagne, quand il me dit: je vous surprends quelquefois dans des tristesses que je crois étrangeres à votre caractere; il faut que

vous ayez des chagrins : je n'ai pas la curiosité de les sçavoir; mais j'aurois une extrême envie de vous être bon à quelque chose; & souvent on se soulage à dire ses peines aux gens qui nous aiment.

L'air sincere avec lequel il me tint ce discours me toucha; je n'y résistai point.

Oui, lui dis-je; vous ne vous trompez pas, j'ai des chagrins : ils sont d'une espece à pouvoir se dire; & quand la prudence m'engageroit à les cacher, je suis persuadé que je ne risquerois rien à vous les déclarer.

Je suis charmé que vous le pensiez ainsi, me dit-il, & vous me rendez justice. De quoi s'agit-il?

Là-dessus je lui fis le récit de mon aventure, qu'il trouva aussi cruelle qu'elle l'étoit en effet. Mais ce qui me décourage le plus dans tout ce que je viens de vous dire, ajoutai-je en finissant, c'est qu'après ce qui m'est arrivé, je sens que je n'oserai plus aimer personne, & qu'ainsi je dois me condamner à m'ennuyer toute ma vie. Ce n'est pourtant pas le plaisir d'avoir de l'amour que je regrette, on vit bien sans cela : on n'a que faire de Maitresse pour être heureux; mais du plaisir d'avoir un ami, comment s'en passer? N'est-ce

pas être seul dans ce monde, que de n'y avoir pas un cœur à qui l'on puisse ouvrir le sien ?

Pas un ! ah ! c'est trop dire, me répondit-il : les honnêtes-gens sont rares, j'en conviens ; mais il y en a.

Par exemple, vous, Monsieur, n'êtes-vous pas un honnête-homme ? Ne vous garantiriez-vous pas pour tel ? Ne sentez-vous pas bien que vous êtes incapable d'une perfidie ?

Le fond de mon cœur m'en assûre, lui dis-je : mais cependant je pardonnerois à quiconque craindroit de se fier à moi, & qui, en m'examinant, diroit, il me paroît honnête-homme, & peut-être me trompé-je. Oui, quoique sa méfiance fût injuste, je dirois à mon tour : il est vrai qu'il a tort avec moi : mais pareille méfiance lui a déjà fait ailleurs éviter tant de piéges ; il a eu raison de se tenir sur la réserve avec tant d'hommes qu'il a trouvé faux, & dont il avoit aussi bonne opinion que de moi, que c'est sagesse à lui de ne pas se livrer plus à moi qu'aux autres ; il ne sçauroit me connoître mieux qu'il a cru les connoître : les hommes se contrefont si bien qu'il n'y a rien de sûr avec eux.

Seriez-vous curieux, me dit-il, d'en connoître qui ne se contrefont point ? Oh ! très-curieux, ré-

pondis-je; mais où font-ils? En avez-vous vu de pareils? Oui, me dit-il: j'ai paffé une partie de ma vie avec eux, & ce fera parmi eux que je mourrai. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il, j'ai beaucoup voyagé, j'ai fait bien des découvertes; & celle dont je vous parle, quand on eft bien conduit, ne demande pas un long voyage. Voulez-vous que j'en recommence un pour vous?

Si vous êtes auffi libre que moi, lui dis-je, & que rien ne vous retienne ici, j'accepte votre offre; & nous partirons quand il vous plaira.

Il n'y a point d'homme plus indépendant que moi, me répondit-il; je fuis un étranger qui n'ai ni femme, ni enfants; je ne me fuis arrêté en ce pays-ci que pour y être tranquille; j'y loue cette maifon de campagne où nous fommes, & celle où je loge en ville: il m'eft aifé de les quitter toutes deux; mon bien ne m'oblige à aucune réfidence; mes revenus fe portent par-tout, & je fuis tout prêt à vous tenir parole. Retournons demain à la ville, nous nous y fournirons des chofes néceffaires pour notre voyage, & nous fixerons le jour de notre départ: mais en attendant, ajouta-t il, il ne vous fera pas inutile de lire une affez ample relation que j'ai faite de tout ce que j'ai vu dans le monde où je vous con-

duirai ; venez, elle eſt dans mon cabinet, & je vais vous la donner tout-à-l'heure.

Nous allâmes la prendre ; & il avoit raiſon de dire qu'elle étoit ample : on auroit fort bien pu en faire trois ou quatre volumes.

Après qu'il me l'eût miſe entre les mains, il tira encore quelques livres forts rares, qui m'étoient inconnus, & entre leſquels il y en avoit un qui avoit pour titre : *l'Hiſtoire du cœur humain.*

Si l'Hiſtorien, lui dis-je, a poſſédé ſa matiere, ce doit être-là un livre bien inſtructif.

Nous l'emporterons avec nous, reprit-il : il faut que nous le liſions enſemble ; mettons-le à part, auſſi bien que ces autres livres. Vous y puiſerez la connoiſſance des hommes avec qui nous vivons actuellement, & vous en verrez mieux ce que ces hommes-là ont de commun avec ceux que nous allons trouver. Il eſt bon d'être un peu au fait de notre monde, pour juger ſainement de l'autre ; & je vous dirai même que tout homme qui nous connoît bien n'a que faire de voyager pour chercher cet autre monde dont je vous parle : il ſçait à n'en pouvoir douter qu'il exiſte ; il croit y être ; il le voit : & vous éprouverez dans la ſuite la vérité de ce que je vous dis-là.

Ce

Ce langage qu'il me tenoit me paroissoit obscur : mais je devois avoir l'éclaircissement de ce qu'il me disoit dans le Monde où nous allions, & je ne lui demandai pas de s'expliquer mieux.

J'abrège, pour en venir aux faits les plus intéressants de ma relation.

Nous partîmes quatre jours après cette conversation, ou, pour mieux dire, nous nous embarquâmes : il auroit pourtant pu nous épargner l'embarquement ; car il n'est pas besoin d'aller sur mer, pour trouver les hommes qu'il avoit promis de me montrer : on va fort bien chez eux par terre ; je le compris après.

Mais il avoit ses raisons pour en user ainsi. Un peu de navigation donnoit à notre voyage un air d'importance & de difficulté qui en imposoit à mon imagination, & me persuadoit mieux que je verrois quelque chose de rare & de nouveau.

D'ailleurs cela allongeoit notre chemin, & employoit un temps qu'il me fesoit passer à lire son manuscrit & ses Livres, & à réfléchir tantôt tout seul, & tantôt avec lui sur ce que je lisois.

Vos Livres & nos réflexions, lui disois-je de jour en jour, me réconcilient avec les hommes ; leur commerce n'est pas si dangereux que je l'ai cru depuis mon aventure ; il me semble qu'on peut

en effet vivre avec eux ſans en être la dupe, & qu'il n'eſt pas ſi difficile de démêler ce qu'ils ſont à ravers ce qu'ils paroiſſent : c'eſt faute d'attention & d'expérience que je me ſuis trompé ſur les façons de mon ami, & ſur celles de la Marquiſe.

Vous ſongez à épouſer cette femme-là, Chevalier ; & elle eſt aimable, je n'en diſconviens pas, me diſoit-il ſouvent de l'air d'un homme qui s'inquiétoit obligeamment de ce qui m'arriveroit; mais qui s'en inquiétoit tant, que je devois ſentir que c'étoit un jeu : oui, j'avoue qu'elle eſt aimable, mais elle vous aime trop : je n'ai rien vu d'égal à la contrainte où elle vous tient ; ſa jalouſie eſt inſupportable, & je tremble qu'avec tout ſon amour vous ne ſoyez pas heureux avec elle.

Chevalier, je ſouffre votre ami, diſoit de ſon côté la Marquiſe ; mais je vous avertis que je le haïrai : il faut abſolument que vous l'aimiez plus que moi ; car on ne vous voit ici que quand il veut bien ne vous point mener ailleurs.

Voilà de quelle maniere ils s'y prenoient tous deux, pour m'abuſer ; & à préſent que j'y ſonge, eſt-ce que cela ne ſignifioit pas qu'ils s'aimoient, & qu'ils travailloient de concert à m'inſpirer une confiance aveugle ? Où avois-je l'eſprit alors ? car aujourd'hui je n'y ſerois pas trompé. Les

hommes ſont faux : mais ce qu'ils penſent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils diſent & ce qu'ils font.

Vous n'en ſeriez donc plus la dupe, me dit mon homme? Non certes, lui répondis-je, grâce aux lumieres qui me ſont venues & aux réflexions que nous avons faites enſemble. C'eſt ce que nous verrons en temps & lieu, me dit-il.

Cependant nous continuions notre voyage, & je me trouvois en pays perdu ; car je ne m'orientois pas, je ne ſçavois ce que c'étoit que les terres dont nous approchions quelquefois, & je m'en fiois à mon guide.

A la fin pourtant nous entrâmes dans un port, & nous débarquâmes.

A un quart de lieue du Port, étoit une Ville très-peuplée, où nous allâmes loger, & où je fus tout ſurpris d'entendre parler françois.

Quoi ! lui dis-je, eſt-ce que nous ſommes en France? Non pas dans la France que vous connoiſſez, me répondit-il : mais dans celle de ce nouveau Monde où je vous mene, & qui eſt exactement le double du nôtre.

A ce diſcours, je jettai ſur mon homme un regard inquiet ; & je crois qu'il me paſſa dans l'eſprit que c'étoit un Magicien à qui j'avois affaire.

Quoi qu'il en ſoit, il ſourit de l'inquiétude où j'étois, & qui alloit juſqu'à l'émotion. Vous défiez-vous de moi, me dit-il? Non, repris-je : mais tout ceci me paroît extraordinaire. C'eſt donc ici le Pays où nous allons trouver des hommes vrais.

Oui, me dit-il, nous voici arrivés: mais tout vrais que ſont ces hommes, obſervez-les avec autant d'attention que s'ils ne l'étoient pas; méfiez-vous d'eux comme s'ils étoient faux; ſervez-vous avec eux des lumieres que vous avez acquiſes: car quoiqu'ils ſoient vrais, ils voudroient ſouvent ne l'être pas; ils ne le ſont que par force, & vous vous appercevrez bien un peu des efforts inutiles qu'ils font d'abord pour ſe déguiſer.

C'étoit en allant à la Ville qu'il me parloit ainſi; & nous y arrivâmes un inſtant après.

A peine y entrions-nous, que je vis de loin un homme qui avoit la figure d'un jeune Officier de mes amis, & qui paroiſſoit me regarder attentivement.

Que ſignifie ce que je vois-là, dis-je alors à mon guide? je jurerois que cet homme-ci eſt de ma connoiſſance; il reſſemble trait pour trait à un jeune homme avec qui j'ai vécu dans notre Monde, & que je ne crois pas d'humeur à voyager pour faire des découvertes : & ce qu'il y a de ſingulier,

c'eſt qu'il me ſemble que celui-ci m'examine à ſon tour, comme s'il me connoiſſoit auſſi. Apparemment qu'il ſe méprend.

Ne ſoyez point étonné de cela, me répondit mon guide: il n'y a pas une figure d'homme, ni de femme, dans notre Monde, dont vous ne trouviez ici une copie ſi exacte, que vous la prendrez pour l'original. Attendez-vous à ce que je vous dis-là. Tout ce que vous avez connu de gens chez nous, vous croirez quelquefois les revoir ici trait pour trait, comme de leur part ils croiront vous connoître.

Bien plus, c'eſt que tout ce qui ſe paſſe dans notre Monde ſe paſſe ici. L'hiſtoire du nôtre, & l'hiſtoire de celui-ci, c'eſt la même choſe.

Quoi! m'écriai-je, mon aventure avec la Marquiſe s'eſt répétée ici, & il y a un faux ami avec qui une femme appellée la Marquiſe de.... a trahi un homme qui me reſſemble, & qui s'appelle le Chevalier de....? Oui, vous dis-je, me répondit-il; & encore une fois, il en eſt ainſi de tout ce qui eſt arrivé dans notre Monde.

A peine achevoit-il ſa réponſe, que le jeune Officier que j'avois vu de loin accourut à moi les bras ouverts, & vint m'embraſſer avec la familiarité permiſe entre des amis qui ſe retrouvent.

Eh ! c'eſt donc toi, mon cher Chevalier, me dit-il ; je te croyois de retour à Paris. J'ai entendu parler de ton affaire, elle a un peu tranſpiré. Sçais-tu bien que ta Maitreſſe eſt mariée ? que je t'aurois donné de bons mémoires ſur ſon compte, ſi tu m'avois conſulté ? Mais tu ne me feſois pas l'honneur de me confier les ſecrets de ton cœur. Je me marie au reſte ; j'étois venu en ce pays-ci pour y faire quelqu'argent d'une petite terre que j'y ai. Le jeu m'avoit ruiné là-bas. A peine ai-je été arrivé, que j'ai entendu parler de la petite perſonne que j'épouſe, qui eſt jeune, riche & maitreſſe d'elle, & qui étoit aſſiégée de tous les Provinciaux du pays qui ſe la diſputoient, avec des grâces qui n'ont pas tenu contre les nôtres. On les a congédiés, quand j'ai paru ; je m'y attendois : en un mot, je t'invite à ma noce pour la ſemaine prochaine, & à venir dès-à-préſent dîner chez moi, où je veux que tu loges ; cette après-dinée je te ménerai chez ma conquête, à condition que tu ne me l'enleves pas. Monſieur, lui dit mon guide en riant, vous êtes aſſurément fort aimable : mais à votre place, je ne lui ménerois point un homme fait comme le Chevalier : les femmes ſont légeres. Ah, ah, ah ! reprit le jeune homme, en ſouriant auſſi, je me connois,

Monsieur, & les dangers de cette espece-là ne me regardent pas; c'est moi qui les fait courir aux autres.

HUITIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

IL est vrai que ce ne sont pas-là positivement les expressions dont il se servit: mais je rapporte sa pensée; & voilà pour le moins ce qu'il dit, ou ce qu'il vouloit dire.

Tu ne ressembles que de visage à ce jeune Officier que je connois, dis-je en moi-même: mais tu ne penses pas comme lui; il n'est pas si vain que toi.

Et il est certain que celui que j'avois vu à Paris, & qui portoit la même physionomie, ne m'avoit jamais paru si fat que cet homme-ci; j'avois bien entrevu quelquefois qu'il croyoit en valoir un autre; mais de cette bonne opinion de lui-même, si ridicule & si grossierement déclarée, je ne l'en avois jamais soupçonné.

Cependant je n'avois encore rien répondu; je regardois cet homme-ci comme un étranger, &

j'avois de la peine à me conformer à la méprise où je croyois qu'il tomboit à mon égard.

A la fin pourtant, je fis comme mon guide m'avoit recommandé de faire en pareil cas, & je me mis à lui parler comme au jeune-homme que je connoissois : mais à qui, à mon avis, il ne ressembloit que de figure.

Aussi le traitai-je à l'avenant. Oui dà, lui dis-je, je verrai ta Maitresse avec plaisir : mais à condition que j'essaierai de lui plaire, & que, si j'y réussis, tu me le pardonneras; car je te déclare que j'y tâcherai; vois si cela te convient.

Ah, ah, ah! reprit-il en riant encore de pitié sur moi, toute permission au suppliant, Chevalier. Bien plus, c'est que, si tu veux, je t'épargnerai les frais de la déclaration; ce sera moi qui lui dirai : le Chevalier vous aime. Et ce ne sera pas un petit service que je te rendrai au moins; car elle est aimable, & tu pourras fort bien l'aimer tout de bon, je t'en avertis; je t'y exhorte même : il faut que tu grossisses le nombre de ses conquêtes, & celui de mes victoires. Allons, Messieurs, dites à vos gens de vous suivre chez moi : il est heure de dîner; & d'ailleurs, je veux donner au Chevalier le temps de changer d'habit; il faut qu'il s'ajuste.

C'eſt mon intention, lui répondis-je ; & sans autre compliment, nous nous retirâmes chez lui.

Nous dinâmes. J'allai changer d'habit, & me mettre en état de paroître.

Quand je fus habillé, je rentrai dans la ſalle où nous avions dîné ; & me préſentant à lui : Folville, (c'étoit ainſi que s'appelloit celui dont je ne lui voyois que la reſſemblance :) notre partie tient-elle ? lui dis-je d'un air badin ; regarde-moi, je te donne encore le temps de la réflexion.

Il me ſemble que tu recules, reprit-il ſur le même ton. Mais, Meſſieurs, avez-vous deſſein de faire ici un ſéjour un peu long ? Non, répondit mon ami : nous n'y ſommes que pour huit ou dix jours.

Vous vous trompez, Monſieur, dit Folville ; vous y ſerez bien plus long-temps que vous ne dites ; c'eſt moi qui vous en aſſure : à moins que vous ne quittiez ce garçon-là, ajouta-t-il en me regardant ; car il va devenir amoureux, & je le condamne à ſix mois de martyre ici, pour m'amuſer.

J'éclatai de rire à ce diſcours, dont encore une fois je ne rapporte pas les véritables termes, non plus que de tous ceux qu'il m'avoit déjà tenus, qu'il me tiendra encore, & que me

tiendront toutes les perſonnes à qui je parlerai.

Et pour achever de m'expliquer là-deſſus : Par ce monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent préciſément ce que je leur fais dire; leur naïveté n'eſt pas dans leurs mots : (j'ai peut-être oublié d'en avertir;) elle eſt dans la tournure de leurs diſcours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geſte, même dans leurs regards ; & c'eſt dans tout ce que je dis-là, que leurs penſées ſe trouvent bien nettement, bien ingénuement exprimées ; des paroles prononcées ne ſeroient pas plus claires. Tout cela forme une Langue à part qu'il faut entendre, que j'entendois alors dans les autres pour la premiere fois de ma vie, que j'avois moi-même parlée quelquefois, ſans y prendre garde, & ſans avoir eu beſoin de l'apprendre, parce qu'elle eſt naturelle & comme forcée dans toutes les âmes : langue, d'ailleurs, qui n'admet point d'équivoque; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre : & qu'on ſe reſſouvienne que c'eſt d'après ce qu'on me diſoit dans cette Langue-là, que je rapporte tous les diſcours que m'ont tenu les perſonnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon hiſtoire.

Nous ſortîmes, Folville, mon guide & moi,

pour nous rendre chez la Maitreſſe du premier, où nous trouvâmes très-bonne compagnie d'hommes & de femmes.

Il avoit eu raiſon de dire que cette jeune perſonne étoit aimable; c'étoient de ces traits qui font un viſage plein de douceur & de modeſtie; c'étoient les yeux du monde les plus tendres: tout en elle étoit dans ce goût-là, juſqu'au ſon de ſa voix qui avoit ſon charme particulier.

Obſervez qu'au travers de ces grâces, on démêloit je ne ſçais quelle coquette & modeſte intention de plaire, qui achevoit de ſe manifeſter dans ſa converſation, & qui ſe manifeſtoit d'un air un peu provincial; auſſi la Demoiſelle n'avoit elle jamais eu d'école que ſa Province, dont elle n'étoit point ſortie.

Folville, après que nous eûmes ſalué la compagnie, s'avança vers elle. Mademoiſelle, lui dit-il, je vous amene un de mes amis, que j'ai rencontré ce matin comme il arrivoit; c'eſt un garçon qui a quelque mérite & que j'eſtime aſſez, & je vous demande en grâce de vouloir bien que je vous le préſente; il faut que je lui tienne compagnie, & j'aurois de la peine à le faire ailleurs qu'ici.

Je ne compte pas vous accorder une grâce en le recevant, répondit-elle; un homme fait comme

Monſieur, n'en demeure pas à être ſouffert; on le voit avec plaiſir.

Je répondis à cet accueil le plus poliment qu'il me fut poſſible; elle me regarda beaucoup, mais d'une façon ſi bien ménagée, qu'on n'eût pas dit que c'étoit exprès, ou que ce n'étoit que par attention de politeſſe.

La compagnie étoit nombreuſe, on ſe partagea; les un s'en allerent ſe promener dans le jardin, qui étoit de plain-pied à la ſalle; les autres ſe mirent à jouer.

On me propoſa le jeu; je priai qu'on m'en diſpenſât. Folville fut obligé, par complaiſance, d'être d'une partie de Quadrille, pour tenir la place de Mademoiſelle Dinval, (c'étoit le nom de ſa Maitreſſe) qui ne ſe ſoucioit point de jouer, dit-elle; & je reſtai tête-à-tête avec elle, aſſez loin des tables où l'on jouoit.

Ce tête-à-tête ne plut point trop au préſomptueux Folville. Pourquoi donc aujourd'hui refuſez-vous de jouer, Mademoiſelle, lui dit-il de loin, vous qui aimez le jeu? Voilà la premiere fois que cela vous arrive? Eſt-ce par politeſſe pour le Chevalier? Vous croyez-vous obligée de le défrayer de converſation? Non, Mademoiſelle, non, ce n'eſt pas la peine, ne vous gênez point:

approchez-vous du moins. Chevalier, Mademoiſelle fait des façons avec toi, je t'en avertis, afin que tu ne le ſouffres pas.

A ces mots je me levai, comme voulant la quitter : mais elle me retint, & s'adreſſant à Folville : que vous êtes importun, lui dit-elle! Ne vous embarraſſez point de moi. Si vous êtes jaloux, on n'y ſçauroit que faire, je ne veux ni jouer, ni m'approcher du jeu ; vos obſervations me ſont déſagréables, & vous m'obligerez de ne pas prendre garde à moi. Je me plaîs ici, c'eſt-à-dire, avec vous, ajouta-t-elle tout bas, en joignant encore à cette apoſtrophe le regard le plus flatteur. Oui, Monſieur le Chevalier, continua-t-elle d'un ton par lequel elle ſembloit vouloir tempérer un peu la force de ce qu'elle me diſoit : oui, Monſieur, vous me plaiſez, je vous l'avoue ; je vous trouve d'une figure aimable, extrêmement aimable ; & vous le jugez bien à ma façon de vous regarder. Si j'oſois, mes regards ſeroient encore plus intelligibles, mais tout modeſtes qu'ils ſont, je crois que vous ne laiſſez pas de les entendre. Voyez comme je baiſſe les yeux, quand vous les ſurprenez ſur vous ; c'eſt afin que vous concluyez que je prends

p'aisir à vous voir, mais que par pudeur je voudrois bien que vous ne les vîssiez pas.

Que mon ami est heureux, lui dis-je, sans faire attention au sens caché de ses discours ; & que tous les hommes qui vous voient doivent envier son sort, Mademoiselle !

Il vous a donc dit que j'allois l'épouser dans quelques jours, me répondit-elle. Oui, Mademoiselle, repris-je ; c'est la premiere nouvelle qu'il m'a apprise. Il est vrai que cela est arrêté, & que tout le monde en est instruit, dit-elle ; mais je ne sçais plus ce qui en sera, je voudrois à présent n'avoir point été si vîte : eh ! dites-moi, Monsieur, est-ce que vous voudriez être à sa place ? Parlez-vous de son bonheur avec envie ? Osez dire ce que vous pensez là-dessus, laissez paroître vos sentiments, je les attends ; je me suis promise, & non pas donnée ; je trouverois bien moyen de rompre. Le goût que j'avois pour ce mariage-là vient de s'affoiblir extrêmement, il me devient bien insipide, & vous en êtes cause ; plus je vous vois, plus votre ami y perd ; il ne vous vaut pas, il s'en faut bien : allons, un peu de hardiesse, dites-moi quelque chose d'un peu fort, il n'y a encore que vos

yeux qui parlent ; joignez les discours aux regards : il me sera si doux d'être sûre que je remue le cœur d'un homme comme vous, qui a de si bons airs ! Vous revenez de Paris, vous avez vu la Cour, vous sortez de chez ce monde qui a le goût exquis, vous avez dû plaire à nombre de jolies femmes ; & n'eussiez-vous que ces avantages, cela est bien considérable ; il seroit flatteur pour moi de vous toucher ; ce seroit une aventure d'une grande distinction pour mes appas en ce pays-ci ; & peut être que je vous aime bien autant à cause de cela, qu'à cause de tout ce que vous avez d'aimable.

Là-dessus elle se déganta, comme pour travailler à un petit ouvrage de broderie qui étoit à côté d'elle ; mais c'étoit parce qu'elle avoit la main jolie, & qu'elle étoit bien-aise que je la visse : les femmes, & même les plus sages, ont tant de ces petites industries-là !

Vous n'avez pas vu ma main, me *dit-elle* : n'est-il pas vrai qu'elle est belle ? que de grâces dans toute ma personne, *ajouta-t-elle*, comme enchantée d'elle-même ! elles vous frappent assurément ; vous les sentez, vous les admirez, mais trop sourdement ; éclatez un peu davantage. Allons, Monsieur, ouvrez-moi votre cœur ; osez

m'entretenir de ce qui s'y passe; embarrassez-moi, faites-moi rougir en insinuant que vous m'aimez : mon penchant & ma vanité sont pour vous ; parlez, régalez-moi de quelques expressions tendres & naïves.

Folville, lui dis-je, en me menant ici, Madame, ne pas traité en ami. Eh bien ! après ? reprit-elle, en m'agaçant par mille petites singeries de modestie, qui signifioient : cela n'est point encore assez clair, expliquez-vous mieux sans que je m'en méle. Voulez-vous dire qu'il a exposé votre cœur à un danger dont il ne se tirera pas ? Est-ce cela que vous entendez ? poursuivez.

Sans Folville que j'ai rencontré, ajoutai-je, je ne vous aurois jamais vue, Mademoiselle; & c'est un étourdi qui ne m'a pas ménagé.

Nous en étions-là de cet entretien si plaisant, quand une Dame qui entra avec son mari nous interrompit. Mademoiselle Dinval se leva pour les recevoir ; d'autres personnes qui se promenoient dans le jardin, arriverent, & la conversation devint générale.

A l'égard de mon guide, dont je n'ai point parlé dans tout ceci, il regardoit jouer.

Malgré tout ce qu'on vient de m'entendre dire

à Mademoiſelle Dinval, je n'avois nul deſſein ſur ſon cœur, je me réjouiſſois.

Quant à elle, il eſt certain qu'elle ſe ſentoit du penchant pour moi, ou que du moins, elle croyoit de bonne-foi en ſentir; car cela étoit aſſez équivoque.

Lui plaiſois-je, parce que j'arrivois de Paris, que j'avois vu la Cour, & qu'elle me trouvoit les bons airs du grand monde? Ou bien étoit-ce ma perſonne qu'elle aimoit? C'eſt ce qu'il étoit difficile de décider, & ce qu'elle n'auroit pu décider elle-même.

Quoi qu'il en ſoit, que ce fût ſon cœur ou ſon imagination qui ſe fût allumée pour moi, je fis réflexion que Folville ne gagnoit ni à l'un, ni à l'autre, & je me promis de ne plus retourner chez elle.

Revenons à cette Dame & à ſon mari qui nous avoient interrompus, & aux perſonnes qui, du jardin, étoient rentrées dans la ſalle.

La Dame étoit une perſonne de cinquante-cinq ans, à-peu-près, & peut-être de ſoixante; mais encore de très-bonne mine, avec un peu trop d'embonpoint, & qui, dans la force de ſes charmes, devoit, ſans contredit, avoir été une des plus belles femmes du monde. Elle avoit en-

core des grâces; c'étoient plus des appas âgés que flétris; qui se passoient, mais qui n'étoient pas passés, & qui, dans cet état, avoient encore de quoi se venger tout doucement de quiconque auroit cru les regarder sans conséquence.

J'aurois, pour le moins, autant aimé cette femme-là, que trois ou quatre jeunes femmes qui étoient présentes. Tout son tort étoit d'être un peu trop ajustée, non pas que son ajustement ne lui allât à merveille : elle n'avoit nul tort à nos yeux, elle ne choquoit seulement que le préjugé où l'on est, qu'une femme d'un certain âge ne doit pas être si galamment parée.

Et la distinction que je fais-là en sa faveur, toutes les femmes de la compagnie la faisoient aussi : elles sentoient bien tout ce qui restoit de merite à cette Dame âgée; mais elles ne le dirent à personne qu'à moi, à qui elles ne pouvoient pas le cacher, parce qu'elles le disoient dans cette Langue dont j'ai parlé, & que j'entendois.

Ah, la belle robe! qu'elle siéroit bien à qui n'a que vingt ans, lui dit, dans cette même Langue, une jeune femme, qui n'avoit que l'âge dont elle parloit!

Vous me l'enviez donc, Madame, lui répon-

dit, en rougiſſant la Dame critiquée : il eſt vrai qu'elle eſt belle, & peut-être trop gaie pour les femmes qui ne ſont plus jeunes ; mais je crois qu'elle réuſſiroit encore plus mal aux femmes de vingt ans qui ſont laides : vous m'entendez bien, Madame ?

Et moi, Madame, je crois avec tout le monde, que ce qu'il y a de plus laid à cet égard-là, c'eſt la vieilleſſe ; car avec elle on eſt vieille & ridée : vous m'entendez-bien auſſi ? reprit la jeune d'un air diſtrait : après quoi elle parla à une perſonne qui étoit à côté d'elle.

Et voilà quel fut le dialogue ſecret qu'elles eurent enſemble.

Je me trouvois par haſard auprès de la jeune, & comme elle s'entretint avec moi de Paris ; qu'elle me demanda ſi j'y connoiſſois une Dame de ſes parentes, ſes queſtions & mes réponſes nous mirent tous deux en converſation particuliere.

Elle ne manquoit pas d'eſprit ; mais elle étoit maligne.

Vous avez, lui dis-je, furieuſement mortifié votre voiſine, par l'éloge que vous avez fait de ſa robe, & qu'elle a pris pour une critique contre elle.

Oh ! je ne m'y joue plus, me répondit-elle

en plaiſantant; elle m'en a punie ; & je ſuis bien trompée, ſi elle ne m'a pas dit honnêtement que j'étois une laide : mais il faut s'en conſoler ; car elle a peut-être raiſon : d'ailleurs j'ai le défaut d'être jeune, & toutes les femmes de ſon âge & de ſon caractere ont beaucoup d'averſion pour ce défaut-là, à cauſe de la faveur qu'il s'attire de la part des autres. Sçavez-vous bien que cette femme-ci ne loue que les vieilles, quoiqu'elle n'aime que les jeunes, & qu'elle ne troqueroit pas les antiquités de ſon viſage contre la jeuneſſe du mien?

Ce qu'elle vous a répondu de malin, ne ſignifie rien, lui dis-je, & ne ſçauroit vous regarder : mais eſt-elle ſi vieille, ajoutai-je? Eh! ne le voyez-vous pas, me dit-elle? Il faut donc, repris-je, qu'elle ait été d'une grande beauté!

Oui-dà, répondit-elle ; on s'apperçoit bien que cette femme-là a eu des traits. J'ai même entendu dire à une de mes tantes, qui a près de ſoixante & quinze ans, & qui a paſſé ſa jeuneſſe avec elle, qu'elle l'avoit vu fort aimable; & je la crois ſur ſa parole, d'autant plus que ce ſont de ces choſes qu'on ne peut guères ſçavoir aujourd'hui que ſur le rapport d'autrui; car vous m'avouerez qu'elle eſt bien paſſée.

Pas tant, ce me femble, lui dis-je : je la trouve encore de fort bonne mine ; & fon ajuftement, qui même devroit être plus modefte, ne lui fied point fi mal aux yeux de ceux qui ne fçavent pas fon âge. Regardez-la bien, elle eft fraîche, elle a des dents, de l'embonpoint, & de la douceur dans le regard. Oui, me dit-elle, fes yeux font doux, parce qu'ils n'ont plus la force d'être vifs : à l'égard de l'embonpoint, il y a peu de vieilles femmes qui en manquent, il eft l'appanage de la vieilleffe ; & cette vieilleffe a auffi fon efpece de fraîcheur, qui n'en feroit pas une pour la jeuneffe.

Quoi qu'il en foit, lui dis-je, elle n'eft pas encore défagréable. J'ai vu des hommes amoureux de femmes auffi âgées qu'elle, & qui ne s'étoient pas fi bien foutenues ; car vous m'avouerez auffi qu'elle eft bien faite, & qu'elle a le teint beau.

Oui, Monfieur, me dit-elle avec vivacité; il eft vrai qu'à tout prendre, cette femme-là cache fon âge, & qu'elle a de beaux reftes; j'en conviens : mais il eft pourtant ridicule, quand on date d'auffi loin qu'elle, de venir fe préfenter en compagnie comme quelque chofe d'aimable, fous prétexte qu'on peut effectivement le

paroître encore. Oui, je vous le repète, elle a bonne mine, elle a des yeux, du teint, des grâces; je ne le nierai point, je ne sçais pas comment cela se fait: mais c'est une vérité; & voilà ce qui sauve un peu l'impertinence de sa parure & de ses rubans, & ce qui fait qu'elle soutient cet attirail galant, & pourtant si déplacé dans lequel elle est; mais elle le soutiendra, Monsieur, tant qu'il lui plaira, cela n'empêchera point qu'elle ne soit vieille, & qu'il ne soit sot & extravagant à elle de vouloir nous en imposer à présent avec une figure qui nous trompe, & qui ne continue d'être aimable, toute ancienne qu'elle est, que parce que le temps a glissé sur elle, & que les années n'ont pas fait leur ravage ordinaire sur ce visage qui devroit être usé, & qui est censé l'être. En un mot, un pareil étalage est digne de risée. C'est se moquer des gens. Ne faut-il pas se rendre justice? Est-ce qu'on a un visage à soixante ans passés? Je n'ai que vingt ans, moi; je ne sçais pas si je suis aimable, on non; on m'a toujours traitée comme si je l'étois, & il me seroit permis de me persuader que je le suis. Je ne parle pas de beauté, d'autant plus que souvent on n'en a que faire: il y a des physionomies qui s'en passent, & qui, peut-être, n'en valent que

mieux de n'en point avoir. Quoi qu'il en soit, je suis jeune ; & comme jeune, il me seroit pardonnable de vouloir plaire : me voilà dans l'âge où l'on plaît, & où l'on mérite de plaire. Mais si je parviens à l'âge de cette femme-là, que le temps ne m'ait pas plus maltraitée qu'elle, & qu'enfin mon visage puisse encore en faire accroire à ceux qui me verront, & les induire, contre toute raison, à me vouloir autant de bien qu'il me paroît que vous en voulez à cette femme-ci, je leur dirai : Messieurs, vous vous méprenez : telle que vous me voyez, je serois votre ayeule; mes agrémens ne sont que tricheries ; mon visage est un imposteur, dont vous êtes les dupes ; & il ne m'appartient plus de vous paroître aimable. Voilà, Monsieur, comment je leur parlerai, & je le promets.

Vous le promettez de si loin, lui dis-je en riant, que vous ne vous ressouviendrez plus de votre promesse, quand il sera temps de la tenir.

Ce discours la fit rire à son tour. N'allez pas au reste, me dit elle, révéler ce que je vous ai dit. J'ai un procès, & le petit homme noir avec lequel elle est entrée, & que vous voyez là-bas, est son mari & mon juge : elle a du pouvoir sur lui, & pourroit fort bien l'indisposer contre moi.

J'ai besoin de faveur dans mon affaire; elle n'est pas trop bien fondée, à la prendre dans un certain sens; & ce sens-là n'est pas le plus foible.

Vous feriez donc prudemment de vous accommoder, lui dis-je. Vous avez raison, reprit-elle; mais notre Partie adverse n'est pas dans le goût d'un accommodement, d'autant plus que c'est nous qui demandons. Et qui demandez ce que vous sentez ne vous être pas trop dû, lui dis-je doucement. Peut-être bien, répondit-elle: mais on s'étourdit en pareil cas. Le procès vient de mon chef, & je ne veux pas me donner la peine de trop approfondir mon droit, de peur de voir que j'ai tort. D'ailleurs mon mari a plus de crédit que celui contre lequel nous plaidons, & cela tente; c'est un avantage dont on est bien-aise de profiter, pour éprouver ce qui en arrivera; & quand même nous n'aurions pas le droit de notre côté, si les Juges nous donnent gain de cause, ce ne sera pas notre faute.

Dans le moment qu'elle tenoit ce discours, le petit homme, mari de la belle femme âgée, vint à passer auprès de nous, pour aller causer dans le jardin avec un autre.

Monsieur, Monsieur, lui dit-elle en l'arrêtant, vous devez nous juger la semaine qui vient, &

j'ai envie de m'appuyer auprès de vous de la recommandation de Madame * * *, qui étoit sa femme.

Et tout de suite s'avançant vers cette Dame qui nous regardoit: venez, Madame, lui dit-elle; venez, s'il vous plaît, solliciter mon juge: & si, pour vous y engager, il ne tient qu'à vous donner de l'encens, je ne vous l'épargnerai pas: tenez, en voilà du plus fort. Oui, Madame, venez me recommander à Monsieur; ce sera la Beauté même qui parlera pour moi. On dit que tout lui cède, essayons son pouvoir: voyons si elle me fera gagner mon procès. Ce sont-là des yeux bien en état de m'obtenir gain de cause; ils sont d'une vivacité, d'une douceur..... vous êtes aujourd'hui d'un brillant, d'un resplendissant.....

On aura la suite dans l'autre Feuille.

NEUVIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Vous riez : mon compliment vous réjouit. Que vous êtes sotte de croire que je vous loue sincerement ! mais j'ai besoin que vous le croyiez. Ce qui me fâche, c'est que réellement vous ne laissez pas que d'être encore assez belle, & qu'à vue d'œil, il n'y a à retrancher de mes éloges que l'excès que j'y mets ; il n'y auroit pas le sens-commun à vous flatter d'une beauté si prodigieuse, si effectivement il ne vous en restoit pas un peu ; & c'est de-là qu'il faut que je parte, malgré que j'en aie : je ne fais malheureusement qu'une exagération, & non pas un mensoge ; & voilà de quoi vous rendre bien glorieuse : mais, d'un autre côté, j'espere que cette exagération vous nuira. Vous êtes si éloignée d'être ce que je dis, que cela empêchera qu'on ne voie ce que vous êtes : de sorte que vous y perdrez, que vous serez pourtant contente, & moi vengée.

Oui, Madame, répondit l'autre, je sens la juste

vanité que je dois tirer de vos discours. Il est sûr que vous n'iriez pas parler de beauté sur mon compte, si je n'avois pas du moins de quoi fonder vos compliments. Oui, je suis belle; cela commence par-là: sans quoi vous m'insulteriez grossierement, & ce n'est pas votre dessein: mais voici en quoi vous êtes maligne; c'est que vous croyez qu'il n'y a qu'à outrer vos éloges, & m'en donner beaucoup plus que je n'en mérite, afin de réduire le tout à rien, & le tourner même en critique contre moi: mais vous n'y gagnez rien; car vous n'outrez point: tout me va bien, vous me peignez telle que je suis; & je vous en sçais si bon gré, que je vous en récompenserai comme si vous le fesiez de la meilleure foi du monde. Ne vous inquiétez pas: je prétends que mon mari vous traite avec faveur. Monsieur, servez Madame, je vous en prie; ce sera m'obliger moi-même.

Il se passa bien d'autres scenes assez curieuses chez Mademoiselle Dinval; mais il me tarde d'en venir au plus intéressant de mon histoire, & d'entrer dans le grand Monde; c'est-à-dire, d'arriver au Paris de cette France, dont je parle; ainsi abrégeons sur ces aventures-ci.

Toutes les parties du jeu finirent; la nuit vint.

Folville me mena souper chez lui, malgré Mademoiselle Dinval, qui vouloit absolument nous retenir, & à qui il dit que nous avions affaire ensemble.

Quand nous eûmes soupé. As-tu quelques commissions à me donner pour Paris, dis-je à Folville ? car je t'avertis que nous partons demain, si Monsieur n'a rien qui l'arrête ici, ajoutai-je en parlant à mon guide, qui me répondit que j'étois le maître.

Comme tu voudras, reprit Folville, d'un air assez content de ce prompt départ; & si j'ai paru souhaiter que tu restâsses quelques mois ici, ce n'est pas que j'aie tant d'amitié pour toi : car de ce côté-là ton séjour m'est assez indifférent: je voulois seulement t'apprendre tout ce que je vaux, te montrer la conquête que j'ai faite ici, & te rendre témoin du prodigieux amour que Mademoiselle Dinval avoit pour moi. Voilà quelle étoit mon intention, que je n'ai plus. Ainsi, tu partiras quand il te plaira ; & je te verrai partir encore de meilleur cœur que je ne t'ai vu arriver. Mais tu avois dessein, toi, de séjourner quelques jours ici ; peut-on sçavoir pourquoi tu as changé d'avis ?

A te dire la vérité, répondis-je, c'est que si je

demeurois, j'aurois peur de te faire tort: je craindrois que ta Maitresse ne devînt inconstante; & soit goût pour moi, soit pure coquetterie, je lui sentis hier des dispositions qui pourroient te nuire, & qui m'empêchent de la revoir : en un mot, ce seroit mettre ta fortune en danger, que de retourner chez elle. Monsieur te l'avoit bien dit; les femmes sont légeres. Ne badinons point avec leur cœur en fait de fidélité, ne les tentons point: on est presque toujours la dupe de l'épreuve qu'on ôse faire de leur constance.

Je le veux croire, me répondit-il, tout incroyable qu'il soit qu'on puisse m'abandonner pour un autre. Au surplus, n'aies pas la présomption de penser que tu me nuirois dans le cœur de Mademoiselle Dinval: ce n'est pas ce que je crains, moi; ou du moins, si je le crains, ne t'attends pas que j'en convienne avec toi, puisque je n'en conviendrois pas avec moi-même : & en effet, je le répète encore, il seroit en pareil cas, d'une singularité inouie, qu'après avoir vu ma figure, on pût faire quelque attention à la tienne: il y a quelque différence entre nous deux là-dessus, & une différence bien sensible. Non, Monsieur le Chevalier, il n'est pas ici question de goût pour vous: ne vous figurez pas que vous plaisez, qu'on

vous trouve aimable; cela n'eſt pas poſſible, & Mademoiſelle Dinval n'eſt ni ſotte, ni aveugle: mais elle eſt femme, comme vous le dites fort bien, & par conſéquent coquette: voilà en vertu de quoi vous la vîtes hier ſi prévenante. Ce n'eſt pas ſon cœur qui ſe ſoucie de vous, c'eſt ſa coquetterie qui vous agace; & ſi vous vous imaginez autre choſe, vous êtes bien crédule, vous me connoiſſez bien peu, & vous ne vous connoiſſez guères. Ce n'eſt pas que vous n'ayez du mérite; mais il y a bien loin de celui que vous avez, à celui que j'ai; bien loin du caractere du vôtre, au caractere du mien; il y a de vous à moi, à cet égard-là, une diſtance infinie. Croyez-moi, des hommes comme vous diſparoiſſent auprès de ceux qui me reſſemblent. Ce n'eſt jamais par degrès qu'on m'a aimé, moi: c'eſt tout d'un-coup; & ſi, dans le fond, je pouvois me défaire de je ne ſçais quelle jalouſie que je ne veux pas même appercevoir, & que m'a laiſſé, malgré que j'en aie, l'accueil que Mademoiſelle Dinval vous fit hier, j'aurois un grand plaiſir à vous retenir, pour vous montrer ce que vous êtes en comparaiſon de ce que je ſuis; mais je n'ôſe riſquer de vous donner cette leçon-là, peut-être ne me réuſſiroit-elle pas. Au reſte, il ſe fait tard, & puiſque demain vous

devez ſans doute partir de grand matin, il eſt temps de prendre congé de vous, & de vous laiſſer repoſer. Bon ſoir; n'allez pas vous raviſer & remettre votre départ au moins. Embraſſons-nous dès ce ſoir pour la derniere fois, & que demain, à mon lever, vous ne ſoyez plus ici.

Oui, lui dis-je, il fait jour dès trois heures du matin, & nous ſerons déjà à plus de ſix lieues d'ici, quand tu te leveras.

Tant-mieux, me répondit-il, adieu: donne-moi de tes nouvelles, quand tu ſeras à Paris, n'y manque point: non pas que j'en ſois curieux; quand tu m'oublierois, je ne m'en appercevrois guères; mais comme nous vivons enſemble ſur le pied d'amis, il faut bien que je t'en demande, & que je paroiſſe empreſſé d'en recevoir par reſpect pour cette amitié, qui eſt cenſée nous unir.

Là-deſſus je l'embraſſai, & nous allâmes nous coucher, mon guide & moi, après avoir pris quelques meſures pour notre départ le lendemain.

Que de fatuité dans les jeunes gens de ce Monde-ci! lui dis-je, lorſque nous fûmes ſeuls. Reſſemblent-ils tous à ce jeune homme-ci?

A-peu-près, me dit-il; qui plus, qui moins, comme chez nous. Qu'appellez-vous comme chez-nous? m'écriai-je: y avez-vous jamais rien vu de pareil? Vous n'y ſongez pas,

Ne vous ai-je pas déjà dit à plusieurs reprises, me répondit-il, que les personnes de ce Pays-ci sont exactement le double des personnes du nôtre?

Oui, lui dis-je, le double quant aux figures: mais quant à l'esprit & au caractere, je le nie; & le Folville d'ici n'est pas le Folville de là-bas: il n'en a que les traits & la taille.

Il en a tout, reprit-il: le Folville que vous connoissez est précisément tel que celui-ci vous paroît, & n'en differe qu'en ce que vous entendez tout ce que celui-ci pense, & que vous n'avez jamais entendu de l'autre que ce qu'il vous a dit.

Et dans ce Paris, où nous allons, repris-je, je vais donc y trouver la ressemblance de tous les amis que j'ai dans le Paris de notre Monde? Vous l'y trouverez si exactement, me dit-il, que vous croirez être dans notre Paris même: & bien plus, c'est que vous n'aurez pas besoin, pour lier commerce avec eux, de vous informer de l'endroit où ils demeurent, vous le sçavez déjà.

Moi! lui dis-je; eh! comment le sçaurois-je, puisque je ne suis jamais venu ici?

Le Pays vous paroît nouveau, & vous avez raison, me répondit-il; il l'est pour vous: mais ne sçavez-vous pas, par exemple, où loge votre Marquise, dans ce que vous appellez notre Paris?

Sans

Sans doute, repris-je, parce qu'elle est dans un Paris dont je connois les différents quartiers.

Eh bien ! me dit-il, ce Paris, où nous allons, n'est pas disposé autrement que le nôtre; & dès que vous sçavez, où votre Marquise loge dans le nôtre, vous sçavez conséquemment où l'autre Marquise loge dans celui-ci ; & vous le verrez.

Vous badinez, lui dis je : mais hâtons nous de nous coucher; il ne nous reste tout au plus que quatre heures à dormir, employons-les. Demain, en voyageant, nous plaisanterons tant qu'il vous plaira. Présentement, si je veillois davantage, il n'y auroit résolution de partir qui pût tenir; je me connois, je ne pourrois pas me lever demain matin, & malheur à Folville, si je séjournois encore un jour ici. Nous sommes tous trois retenus pour dîner demain chez Mademoiselle Dinval : il faudroit bien que Folville nous y menât; car sous quel prétexte s'en dispenseroit il? & si Mademoiselle Dinval me revoit, peut-être est ce fait de l'amour qu'elle a pour lui, peut-être acheverai-je de la rendre infidelle sans retour; & tout vain, tout sot & ridicule qu'est ce Folville-ci, il seroit cruel de ruiner ses espérances : je ne lui veux point de mal, & je serois fâché de lui en faire : il faut qu'il épouse

ſa Maitreſſe; elle eſt auſſi digne de lui, qu'il eſt digne d'elle.

Je me couchois, en tenant ce diſcours, que je finis par lui dire bon ſoir. Nos gens nous éveillerent le lendemain dès que le jour parut; nous nous levâmes, nous voilà partis.

J'oublie pourtant une choſe, c'eſt qu'au moment que nous partions, le valet-de-chambre de Folville ſe préſenta à nous, pour nous ſouhaiter un bon voyage de ſa part: nous le chargeâmes à notre tour de mille compliments pour lui; & dites-lui, ajoutai-je pour mon compte, que, ſi jamais un haſard pareil à celui qui m'a amené dans ſon Monde, l'amenoit auſſi dans le nôtre.... En voilà aſſez, dit là-deſſus mon guide, en m'interrompant aſſez bruſquement: M. de Folville ne doutera point de notre reconnoiſſance; profitons de la fraîcheur de la matinée, & hâtons-nous d'avancer. Marche, dit-il tout de ſuite à notre Poſtillon, qui obéit ſi promptement, que je n'eus pas le loiſir d'achever ce que j'avois commencé à dire au valet-de-chambre.

Je ne laiſſai pas d'être étonné de la bruſque ſaillie de mon guide; & ne ſçachant à quoi l'attribuer: d'où vient donc, lui dis-je en riant, que vous

m'avez interrompu au milieu de ma période? Ce n'eſt pas aſſûrément ni par ennui, ni par impatience, & votre mouvement part ſans doute d'une autre raiſon.

Eſt-ce que vous ne la devinez pas? me dit-il. Le Folville d'ici, & tous ceux qui vous ont vu, vous ont regardé comme un homme raiſonnable; & ils auroient ceſſé d'avoir cette opinion de vous, ſi le valet-de-chambre de Folville leur avoit rapporté le diſcours que vous alliez lui tenir, & que je vous ai empêché d'achever. Imaginez-vous ce qu'ils penſeroient d'un homme qui parle d'un autre Monde que du leur, comme s'il venoit de l'Empire de la Lune. Ils croiroient, ou que l'eſprit vous a ſubitement tourné en parlant, ou que vous n'avez eu avec eux qu'un heureux intervalle de raiſon; d'autant plus qu'ils ne connoiſſent pas cet autre Monde dont vous entreteniez ce valet-de-hambre. Avez-vous pris garde à la mine qu'il a faite, & combien le préambule de votre compliment lui a paru étrange? Ç'auroit été bien pis, ſi vous l'aviez fini: il y avoit de quoi nous faire paſſer vous & moi pour des viſionnaires; car on n'auroit pas cru ma tête en meilleur état que la vôtre; & d'ailleurs, que ſçavez-vous ſi vous ne reviendrez pas ici, & même ſi vous n'y

resterez pas? J'ôse vous prédire que vous n'en sortirez jamais que fort à contre-cœur.

Jusqu'ici, lui dis je, je n'ai pas dessein de m'y fixer: cependant j'y resterois volontiers, malgré l'inconcevable ridicule des naturels du pays, si ce n'étoit qu'on préfere sa Patrie à tout autre lieu, & que j'ai une extrême envie de retourner dans notre Monde, pour voir si les personnes que j'y connois ont une ressemblance aussi exacte que vous le dites, avec les gens que j'ai déjà vus, & que je verrai encore dans ce Monde-ci: & c'est de quoi je m'instruirai bien vîte, moyennant l'examen attentif que je ferai des caracteres, quand je serai de retour chez nous.

Quoi qu'il en soit, me dit-il, tâchons encore une fois de ne quitter ce monde-ci que le plus tard que nous pourrons, & pour cause; en temps & lieu vous serez de mon sentiment, j'en suis bien sûr.

Il seroit trop long de faire le détail des entretiens que nous eûmes, pour nous amuser pendant le voyage: mais je ne sçavois que penser de mille choses que me disoit mon guide; & je conjecturois seulement qu'il y avoit je ne sçais quoi qu'il me cachoit, & dont m'éclairciroit tout ce que je trouvois d'énigmatique dans ses raisonnements.

Nous ne nous arrétames pendant la journée que pour boire un coup ſans deſcendre de notre chaiſe, & le ſoir nous arrivâmes à une petite Ville, dont le nom ne m'étoit pas inconnu.

Il y a une Ville de ce nom-là dans la France de là-bas, lui dis-je. Eh! vraiment, me dit-il, ce ſera toujours de même; vous n'ignorez le nom d'aucune des Villes que nous allons trouver ſur notre route, puiſque cette France, où nous ſommes, eſt exactement pareille à la nôtre.

J'éclatai de rire à ce diſcours, ſans bien ſçavoir de quoi je riois, ſinon que je ne pouvois m'accoutumer à des réponſes auſſi extrordinaires que les ſiennes.

La nuit vint, & nous nous arrêtames à une Hôtellerie qui étoit à l'entrée d'un gros Bourg, & qui me parut conſidérable.

A quelle heure voulez-vous ſouper, Meſſieurs? nous dit l'Hôteſſe, de l'air d'une femme accoutumée au plus grand fracas, & qui ſçait diſtinguer ſes gens. Le plutôt qu'on pourra nous ſervir, lui dis-je; car nous ſommes preſqu'à jeun. Nous ſerez-vous faire bonne chere? Je l'eſpere, Monſieur, me répondit-elle, je vous donnerai du moins ce que j'ai de meilleur, ſans égard à ce qu'il vous en coûtera; je vous vois une bonne

chaise de poste, qui, jointe aux deux valets-de-chambre de bonne mine avec lesquels vous courez, m'apprend que c'est une aubaine qui m'arrive, & qu'il ne faut pas vous ménager sur la dépense; aussi, Messieurs, puis-je vous répondre qu'elle sera digne de votre train. Nous sçavons, Dieu merci, les égards qui sont dûs aux Voyageurs d'un certain air, aussi-bien que le faste avec lequel il les faut servir; & nous croirions leur manquer de respect, si nous fesions difficulté de gagner excessivement avec eux: ainsi, Messieurs, reposez-vous sur moi du souper que je vous donnerai; il sera délicat & extrêmement cher, & même si cher que vous vous en plaindriez, si vous l'osiez; mais comme je ne gagnerai beaucoup que par considération pour vous, la satisfaction d'être si honorés, vous fera avaler la pilule: les Seigneurs comme vous sont trop glorieux pour être économes.

Elle nous tint parole; on ne sçauroit être plus respecté que nous le fûmes, c'est-à-dire, ni mieux traité, ni mieux volé.

Deux ou trois jours après, nous arrivâmes à ce Paris que j'étois si curieux de voir.

Où irons-nous loger? dis-je à mon guide. Descendez-moi d'abord en quelque endroit, me ré-

pondit-il froidement, & puis vous vous ferez mener cher vous.

Qu'appellez-vous, chez moi, lui dis-je. Est-ce que j'ai une maison ici? Sans difficulté, reprit-il: il me semble vous avoir entendu dire que vous en aviez une à ce Paris de là-bas, & par conséquent vous en avez une ici, où vous retrouverez les mêmes figures de domestiques que vous avez laissées dans la vôtre. Ne vous ferez-vous jamais à cette idée-là, que tout se passe dans ce Monde-ci comme dans l'autre?

Quoi! lui dis-je, j'ai un chez moi dans cette Ville-ci, & des gens qui m'y attendent? Sur ce pied-là, ajoutai-je, allons-y descendre tout droit, & en arrive ce qui pourra. Je n'aurois jamais deviné que j'avois deux ménages, ni que je vivois ailleurs, pendant que je vivois à Paris. Ce qu'il y a d'heureux à tout cela, c'est que je n'ai point senti que je fesois double dépense: ainsi, je ne regrette point l'argent qu'il m'en coûte sans le sçavoir.

Et en tenant gaillardement ce discours, je dis au Postillon de nous mener en tel quartier, qui étoit le mien, & de s'arrêter en tel endroit.

Il n'y manqua pas; je vis une rue comme la mienne, je crus voir aussi ma maison; la porte

en etoit ouverte. Je congédiai le Poſtillon, j'entrai; il n'y avoit perſonne dans la cour: j'entendois pourtant quelque bruit dans un appartement; je monte mon eſcalier, la porte de ma ſalle étoit entr'ouverte, & la premiere choſe que j'apperçois en entrant, c'eſt la reſſemblance de ma Gouvernante qui étoit à table avec trois autres perſonnes, & qu'en ce moment un jeune homme d'aſſez bonne façon tenoit d'un bras embraſſée par la tête, pendant qu'il tendoit l'autre à ma Cuiſiniere, qui lui verſoit du vin dans ſon verre.

La Gouvernante, de ſon côté, rioit à gorge déployée. Cette Gouvernante, ou du moins la mienne, étoit une veuve, à-peu près de cinquante ans, qui étoit avec moi depuis quatre ou cinq ans, & que mes parents m'avoient donnée pour avoir ſoin de ma maiſon, pour y mettre l'ordre & l'économie convenable : c'étoit, à ce qu'on m'avoit dit, & à ce que j'avois cru moi même, un vrai tréſor dont on m'avoit fait préſent.

Juſques-là, je n'avois rien connu de ſi ſérieux que cette femme: je ne l'avois jamais vu rire, & je penſai la méconnoître, à l'épanouïſſement de joie où je la vis.

Elle étoit même parée, ajuſtée, & miſe en femme qui fait cas de ſa figure, & qui veut plaire.

Quand je dis que je penſai la méconnoître, cela ne ſignifie pas que je la pris pour ma Gouvernante; je croyois vraiment la véritable bien loin, & je ne convins en moi-même que de la parfaite reſſemblance de celle-là avec la mienne.

Cette femme-ci copie mal celle que j'ai laiſſée à la garde de ma maiſon, dis-je à mon guide; & mon ménage de ce Monde-ci n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien reglé que celui de là-bas.

Vous vous trompez, me dit-il: il n'y a point ici de fauſſe copie; & l'on ſe régale dans votre maiſon, comme vous voyez qu'on ſe régale dans celle où nous ſommes.

Nous n'étions pas encore entrés dans la ſalle, quand nous parlions ainſi. Je m'étois arrêté à conſidérer toutes ces figures, dont pas une ne m'avoit encore apperçu, & je ne comptois pas les déranger beaucoup en me préſentant; car à chaque inſtant je perdois de vue les raiſonnements de mon guide, & je me regardois toujours comme un inconnu pour tous les gens du pays où j'étois.

Mais quel fut mon étonnement, quand j'entrai, de voir ces quatre joyeux convives ſe lever honteux & décontenancés; de voir cette Madame Marie qui pâliſſoit de ſurpriſe, & dont le viſage,

auparavant ſi réjoui, ſe couvroit d'une confuſion égale à celle qu'auroit eu la véritable Marie, ſi je l'avois trouvée en pareille partie. Quoi! penſai-je en moi-même, on diroit que cette femme-là avoit intérêt que je lui cruſſe autant de prud'hommie qu'à ma Gouvernante : on diroit d'une hypocrite qu'on démaſque.

Hélas! mes enfants, leur dis-je à tous, ne vous troublez point; de quoi vous allarmez-vous? Je ne ſuis point un fâcheux.

J'eus beau vouloir les raſſurer, il y en eut trois qui s'eſquivèrent ſi vîte, qu'à peine les vit-on diſparoître; il ne reſta que cette Marie, qui prononça d'abord quelques mots d'excuſe ſans ſuite, en balbutiant, & dans la plus ſotte contenance. Et puis ſe remettant un peu :

Monſieur, me dit-elle, c'eſt mon compere avec qui je me régalois par haſard. Je le vois bien, lui dis-je alors, en prenant un ton plus approchant de celui d'un Maître, comme pour me divertir de la mépriſe que je croyois qu'elle ſeſoit; je le vois bien. *Mais*, *Marie*, je ne vous avois jamais connu ce compere-là. *Il* me ſemble qu'il eſt bien de vos amis.

Oui, Monſieur, me dit-elle : c'eſt un garçon qu'il y a long temps que je connois, qui eſt de

mon pays, & que j'empêche de venir ici, quand vous y êtes, à cauſe qu'il eſt jeune & joli, & que vous pourriez ſoupçonner que je l'aime, comme cela eſt vrai: mais il ne falloit pas que vous le ſçuſſiez, parce que cela vous auroit ôté la bonne opinion que vous aviez de moi, & par conſéquent auroit diminué votre confiance; il faut bien ſe ménager un peu dans la vie.

Je ſuis ravi, lui dis-je, de vous voir en ſi bonne diſpoſition: mais il n'y a pas plus de trois ſemaines, ce me ſemble, que vous m'avez écrit que vous étiez malade, languiſſante, & dégoûtée; ce qui a fait que je vous ai recommandé d'avoir grand ſoin de vous, de ne rien épargner pour votre ſanté, & de chercher à vous ragoûter par tout ce qu'il y auroit de plus propre à vous remettre en appétit. Pourquoi donc feigniez-vous cette langueur, & ce dégoût que vous n'aviez pas?

C'eſt, ne vous déplaiſe, me dit-elle, que j'avois envie de me réjouir un peu avec mes amis, pendant votre abſence; & pour ſe réjouir, il en coûte une dépenſe dont je voulois que vous fiſſiez les frais, ſans que vous y trouvâſſiez à redire: & pour cela, je me ſuis imaginée de vous mander que j'étois indiſpoſée, Monſieur;

sçachant bien que vous m'aimez, que vous me choyez, à cause de ma fidélité prétendue; que vous auriez peur de me perdre, & que vous m'écririez : n'épargnez rien pour vous rétablir. Et puis à votre retour, je devois vous dire : j'ai dépensé tant, pour tâcher de me ravoir; & de cette maniere vous auriez payé mes divertissements, en ne croyant payer que des drogues, des médecines, & des bouillons; & j'aurois eu du bon tems, sans aucun reproche de votre part, ni de la mienne : car je ne suis pas scrupuleuse.

Etonné de ce discours, & doutant même si ce n'étoit pas un rève : mais, lui dis-je, seroit-il possible que vous fussiez ma Gouvernante? Est-ce bien vous, Marie? Suis-je chez moi? Oui, Monsieur, me dit-elle, vous êtes chez vous, & c'est moi qui vous parle, & plût à Dieu que ce ne fût pas moi : car je sens bien que cette aventure-ci me va faire un grand tort dans votre esprit; mais aussi de quoi vous avisez vous de revenir, sans avertir de votre retour.

Nous en étions-là, quand je vis entrer mon Cocher, qui revenoit ivre, & chancelant.

Comment, coquin, lui dis-je! je te croyois à ton village. Ne m'as-tu pas demandé la permis-

ſion de mettre un de tes amis à ta place, pour avoir ſoin de mes chevaux, parce que tu étois obligé, m'as-tu écrit, d'aller voir ton pere qui ſe mouroit.

Eh! pardi oui, me répondit-il, fort naïvement : mais c'eſt que mon pere, avant que de mourir là-bas, eſt venu me voir ici. C'eſt pourquoi je n'ai pas mis à ma place d'autre perſonne que la mienne, pour avoir ſoin de vos chevaux, afin de gagner mon argent moi même, & d'avoir de quoi boire avec mon pere, à vos dépens; car vous m'avez dit que vous paieriez mon ami, ſans rien rabattre de mes gages : & cela eſt cauſe que j'ai été mon ami moi-même.

DIXIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

CE Cocher reſſembloit ſi fort au mien, & par le ton de voix, & par la figure; il me repréſentoit ſi exactement le mien, juſques dans l'habit même, (car il portoit ma livrée) qu'il me fut impoſſible d'y tenir davantage.

Monsieur, dis-je alors à mon guide; je ne sçaurois rester dans l'embarras où vous me mettez; en vérité, l'esprit m'en tourne : dites-moi naturellement ce que je dois penser de tout ceci.

Mon guide alors ne me répondit que par un éclat de rire.

Parlez, ajoutai-je, en le pressant; sont-ce-là mes-gens? En pouvez-vous douter, reprit-il alors? Mais, lui dis-je en reculant, si ce sont eux, par quelle aventure se trouvent-ils ici, & dans une maison comme la mienne?

Vous les avez laissés chez vous, & vous les y retrouvez; voilà tout le mystere, me dit-il.

Quoi! m'écriai-je; c'est donc ici notre Paris? & vous m'assurez que je suis chez moi! Je m'y perds.

C'est notre navigation qui vous a fait illusion, me répondit-il; vous avez cru que nous allions loin, & que je vous menois dans un pays inconnu. Je vous avois promis un Monde, que j'appellois le double du nôtre. Il y a long-temps que nous voyageons : nous nous sommes arrêtés sur les côtes de France; vous vous êtes imaginé à la descente du vaisseau que nous étions enfin arrivés à ce nouveau Monde; &, préoccupé comme vous l'étiez de cette idée dans laquelle j'avois soin

de vous entretenir, vous avez pris la France & Paris où nous ſommes, pour cette France & ce Paris imaginaires, dont je vous diſois avoit fait la découverte. Mais que toute illuſion ceſſe : le Folville que vous avez rencontré eſt le vrai Folville, celui que vous connoiſſez ; ce ſont-là vos domeſtiques, & c'eſt-là votre maiſon. Il eſt pourtant vrai que je ne vous ai point trompé dans l'eſſentiel, & que je vous ai tenu parole à l'égard des perſonnes, ſi ce n'eſt à l'égard du pays. Vous n'aviez jamais vu d'hommes vrais ; je vous avois promis de vous en faire voir, & vous les avez vus. Ce ne ſont pas d'autres gens que ceux de notre Monde, j'en conviens ; mais ils n'en ſont pas moins nouveaux pour vous, puiſque vous les avez pris pour des hommes d'une eſpece différente, & que vous n'en avez reconnu que la phyſionomie, & non pas le caractere. Les voilà tels qu'ils ſont, au reſte : & à préſent que la lecture des livres que je vous ai donnés, & que les réflexions que vous avez faites en conſéquence, vous ont appris à connoître ces hommes, & à percer au travers du maſque dont ils ſe couvrent, vous les verrez toujours de même, & vous ſerez le reſte de votre vie dans ce Monde vrai,

dont je vous parlois comme d'un Monde étranger au nôtre....

Nous interrompons cette histoire, parce que le premier cahier que nous en avons donné, finit ici. Quelques autres papiers viennent ensuite, que nous donnons, comme ils se présentent, conformément à ce que nous avons dit que nous ferons toujours. On verra, dans la Feuille suivante, la continuation de l'histoire du Monde vrai, qui nous promet des matieres plus intéressantes que les premieres.

¶ Qui est-ce qui voudroit prendre sa partie pour juge? C'est pourtant ainsi que se conduit le Déiste. Lui qui se fait sa Religion à lui-même, il me semble qu'il est juge & partie dans sa cause; & garre que la partie ne corrompe le juge.

¶ J'ai quelque part une assez plaisante idée. Une Veuve de quarante-cinq à cinquante ans, encore aimable, fort riche, & sans enfants, vivoit de maniere à persuader qu'elle avoit envie de se remarier. Aussi nombre de jeunes gens de bonne maison, mais d'une fortune médiocre, essayoient-ils de lui plaire, pour pouvoir l'épouser.

Il y en avoit même quelques-uns parmi eux qui l'aimoient d'assez bonne-foi, & qui, peut-

être,

être, l'auroient encore plus fortement aimée, s'ils n'avoient pas songé au mariage avec elle : car quand on ne s'attache à une femme que par intérêt, pour l'épouser, n'eût-elle que dix-huit ans, fût-elle charmante, on est toujours plus occupé du dessein qu'on a, que des appas de la femme; on songe plus à la gagner qu'à l'aimer.

Cependant les Amants de celle-ci ne laissoient pas que de l'aimer, malgré la grave intention qu'ils avoient de l'épouser : mais soit qu'elle n'eût du penchant pour aucun d'eux, soit qu'elle apperçût dans leurs sentiments une certaine médiocrité d'amour qui ne la flattoit pas assez, elle ne fesoit que s'amuser de leurs hommages, & ne se déclaroit pour personne.

Dans ces circonstances, arrive un Etranger d'environ quarante ans, qui venoit recueillir une succession dans la ville où elle étoit.

Il la voit aux promenades, aux assemblées, aux spectacles; il lui trouve beaucoup de ressemblance avec une Dame qu'il avoit vue ailleurs, & qu'il auroit adorée, si le hasard ne la lui avoit pas subtilement enlevée.

Cette ressemblance, jointe à ce que cette femme-ci avoit de particulièrement aimable, enflâme son cœur pour elle. Le voilà épris; il cherche à la con-

noître, à lui être présenté; on le mene chez elle: il y retourne, il lui dit qu'il l'aime, & le dit avec des yeux, avec un feu, avec des discours, & d'un ton qui prouvent que cela est vrai, & qui la pénetrent elle-même.

Cet Étranger-ci, d'ailleurs, étoit très-bien fait, & de bonne mine; d'un âge où un homme vaut encore son prix, & qui mettoit moins de distance entre la veuve & lui, qu'il n'y en avoit entre elle & les jeunes gens dont j'ai parlé.

Elle traita d'abord de compliment, de galanterie, tout l'amour qu'il disoit avoir pour elle; & ne lui donna point d'autre espérance que de souffrir qu'il l'entretînt de cet amour aussi long-temps & aussi tendrement qu'il le voulut.

C'est ainsi que se passerent les premiers jours de leur connoissance.

Ensuite elle l'écouta d'un air moins badin, d'un air qui ne signifioit plus tant: je vous laisse dire; elle paroissoit lui sçavoir meilleur gré de ses visites.

Il répétoit toujours qu'il l'aimoit, lui demandoit toujours son cœur, soupiroit de ne pouvoir lui plaire. Il en dit tant qu'elle lui répondit: vous ne me déplaisez pas: & puis, vous me plaisez, & les voilà qui s'aiment, & qui songent à s'épouser.

Convenance de condition de fortune, d'inclination, tout s'y trouvoit, à l'exception de l'âge.

L'Etranger n'auroit pas été trop jeune, s'il n'avoit été queſtion que d'être ſon Amant : mais elle étoit un peu trop âgée pour être ſa femme.

Auſſi ce projet de mariage gâta tout. Ils ne purent ſe hâter de ſe marier. La veuve avoit quelques intérêts à démêler avec la famille de défunt ſon mari, il falloit les vuider avant que de paſſer à de ſecondes nôces; cela retarda leur union, & il ſe paſſa un intervalle de temps, pendant lequel l'Amant vit une jeune Beauté, qui n'avoit beſoin de reſſembler à perſonne pour être aimée.

Celle-ci n'étoit pas riche, & n'apportoit preſque pour toute dot que ſes charmes. Et quelquefois c'eſt tant mieux : cela attendrit pour une jeune & belle perſonne; car avec l'amour qu'on prend pour elle, on a encore le plaiſir de pouvoir être généreux avec elle, & de lui faire ſa fortune; & c'eſt un grand attrait que ce plaiſir-là pour les âmes délicates.

Notre Etranger la plaignit d'abord dans ſon cœur, de n'avoir point de bien : il étoit extrêmement riche lui ; & ſans ſon arrangement avec la veuve, il ſentit qu'il auroit volontiers partagé ſon bien avec elle.

Il s'approche, il lui parle, il lui tient les discours les plus obligeants ; elle les reçoit avec une modestie attirante. Quand une fille n'est que belle, qu'elle n'est pas riche, elle se fait d'autres ressources, & met à la place du bien qui lui manque des manieres* qui engagent les gens, & qui la rendent si aimable qu'on oublie qu'elle est pauvre, & qu'on est même quelquefois bien-aise qu'elle le soit, comme je l'ai déjà dit.

Celle-ci étoit assez habile pout n'avoir précisément que l'espece de coquetterie qu'il falloit dans sa situation ; & j'entends, par cette coquetterie, je ne sçais quel air humble & reconnoissant au moindre discours flatteur qu'on lui tenoit.

D'ailleurs le Cavalier étoit de son goût, & un peu de penchant pour les gens ne nuit point à l'adresse qu'on emploie pour les attirer.

Il la reçut plusieurs fois ; il en vint à la chercher, quand il ne la trouvoit pas, & enfin à ne pouvoir plus se passer d'elle.

Il ne se rendoit plus exactement chez la veuve aux heures où il avoit coutume de la voir : il n'étoit plus impatient de voir finir ses affaires ; il lui échappoit même quelquefois de lui conseiller de ne rien hâter : en un mot, ce n'étoient plus les empressements qu'il avoit eus pour elle ; il ne

lui parloit plus d'amour, que comme un homme qui se ressouvenoit qu'il falloit lui en parler; il ne s'en avisoit plus que par bienséance.

Elle s'apperçut d'un changement si considérable; elle s'en plaignit : il se justifia moins qu'il ne s'excusa. Quelquefois même il s'ennuyoit de s'excuser, & ne cachoit pas son ennui. Elle le querelloit, il sortoit; c'étoit dire franchement : je ne vous aime plus ; & elle le sentit.

Jugez de sa douleur; elle s'informe de ses actions; elle apprend qu'il va souvent en telles & telles maisons ; qu'il a de fréquents tête-à-têtes avec une jeune Demoiselle qu'elle ne connoît point, & dont elle ne sçait que le nom.

Cette jeune personne demeuroit pour l'ordinaire à la campagne avec une de ses tantes, & n'avoit même séjourné si long-temps à la Ville, qu'à cause que le Cavalier l'aimoit. Elle vouloit voir à quoi aboutiroit cet amour, qu'il lui avoit enfin déclaré en termes bien formels, & qu'elle eût elle même préféré à tout autre amour.

Quelle est donc celle qui m'enleve son cœur? disoit la veuve au désespoir. Sans vanité, je ne connoîs ni fille, ni femme ici, qui me vaille; on ne cite que moi, quand on parle de beauté dans la Ville; nous y avons des personnes assez pas-

ſables, & dont je n'ai pas la jeuneſſe : mais je n'en ai que faire. On ne me la deſire point ; l'âge que j'ai ne m'ôte rien encore ; & j'ai mille avantages que ces femmes n'ont pas. Comment donc ai je pu perdre cet homme qui m'aimoit tant ? Non : on ſe trompe, il n'aime point ailleurs ; il eſt ſeulement las de m'aimer : ce n'eſt qu'un inconſtant, & non pas un infidèle. Cependant on m'aſſûre que j'ai une rivale ; il faut donc qu'elle ait bien des charmes, puiſque l'ingrat lui en trouve plus qu'à moi. Je veux abſolument la connoître.

Cette réſolution priſe, elle court aux aſſemblées ; elle viſite les perſonnes de la Ville chez qui ſe rend la meilleure compagnie ; elle va dans les temples, aux heures où tout ce qu'il y a de jolies coquettes vont ſe donner en ſpectacle.

Elle a beau chercher, elle ne trouve rien que des figures qu'elle connoît depuis long-temps, & qu'elle ne ſçauroit craindre.

La rivale en queſtion étoit alors un peu indiſpoſée, elle ne ſortoit point de chez elle, & le Cavalier ne la quittoit preſque pas.

A un quart de lieue de la Ville demeuroit un homme qu'on appelloit communément le Magicien, & dont en effet la ſcience avoit été d'un grand ſecours à bien des gens dans une infinité

de cas. On citoit de lui des choſes incroyables; c'étoit un homme extraordinaire.

Notre veuve, qui ne pouvoit ſe conſoler de la déſertion du Cavalier, partit un matin pour aller le conſulter ſur les moyens de rappeller ſon perfide, ou de s'en venger.

Elle avoit même relevé ſes charmes de tout ce que la parure avoit pu lui fournir de plus galant, afin que le Magicien en ſentît mieux l'indignité du coupable.

Elle arrive chez lui. Vous voyez une femme dans la plus grande & la plus juſte affliction du monde, lui dit-elle; je vais devenir la fable d'une Ville où j'étois adorée il n'y a que ſix ſemaines. Je m'y voyois l'objet de tous les cœurs. Un Étranger y eſt venu; il a pris de la paſſion pour moi, mais une paſſion ſi tendre, qu'elle m'a rendu ſenſible; & j'allois bientôt l'épouſer, quand il a changé tout-d'un-coup, & que j'ai vu l'indifférence & la froideur ſuccéder, dans ſon cœur, à tout ce qu'on peut imaginer de plus vif & de plus ardent.

Calmez-vous, lui dit le Magicien, qui joignoit beaucoup de raiſon & d'adreſſe d'eſprit à tout ce qu'il avoit de ſcience. Dites-moi, Madame, êtes-vous ſon aînée, à cet Étranger?

De quelque chose, dit-elle. Eh! Quel âge a t-il? reprit-il encore.

Trente-cinq ans à-peu-près, dit-elle, quoiqu'elle sçût bien qu'il en avoit quarante; mais elle le fesoit plus jeune, pour se faire moins âgée.

A ces mots, le Magicien tira de sa poche un petit instrument ou de mathématique, ou de magie, qu'il parut consulter pendant quelques moments.

Et puis: vous vous trompez, Madame, lui dit il; le Cavalier dont vous parlez à cinq ans de plus.

Nous sommes donc à-peu-près du même âge, répondit-elle, en rougissant un peu.

Attendez, reprit-il, je vais aussi vous dire le vôtre à une minute près: il n'y a point de baptistaire plus exact, ni plus fidèle là-dessus que cet instrument-ci.

Eh! non, Seigneur, lui dit-elle; venons au secours que je vous demande. A quoi bon chercher son âge & le mien? Ce n'est pas la peine; ne perdons point le temps à une chose aussi inutile.

Pas si inutile, reprit-il doucement: il y a un certain milieu de la vie où un peu plus, & un peu moins d'âge font une grande différence; & ce milieu de la vie n'est pas le même pour les femmes

que pour les hommes. Mais laiſſons ce détail, puiſqu'il vous ennuie. Avez-vous une rivale?

On m'aſſûre qu'oui, répondit-elle. La dit-on jeune? continua-t-il, & voulez-vous que je conſulte l'inſtrument pour ſçavoir ſon âge? Eh! non: Seigneur, s'écria-t-elle: venons au fait; car cet inſtrument chicanoit ſon amour-propre.

Eſt-elle jolie, demanda-t-il encore? Je ne l'ai point vue, reprit-elle; mais j'ôſe vous dire, que tout ce qu'il y a de jeunes perſonnes de mon ſexe dans notre Ville me ſont inférieures & me cèdent. Vous pouvez vous-même en ſçavoir quelque choſe; & je n'ai point entendu dire que dans nos campagnes voiſines, il y eût quelque femme qui pût aller de pair avec moi. Tout ce qui me fâche, c'eſt que mon ingrat ne m'a ſans doute abandonnée pour une autre, que par mauvais goût, que par pur caprice.

Vous lui pardonneriez donc, lui dit-il, s'il n'étoit infidèle qu'en faveur de quelque Dame qui vous valût?

Du moins ſeroit-il plus excuſable, dit-elle, la larme à l'œil; mais c'eſt une excuſe que perſonne ne peut lui fournir ici.

Entrons dans mon cabinet, & voyons ce qui en eſt, dit le Magicien: nous y trouverons une

grande glace à travers laquelle j'ai le secret de faire paroître toutes les personnes qu'on souhaite y voir.

Elle le suivit dans ce cabinet : il y traça sur le plancher quelques figures; après quoi : regardez dans la glace, lui dit-il: vous y verrez, trait pour trait, la personne que votre infidèle aime aujourd'hui.

Elle regarde avidement : une jeune Dame de vingt ans, de la physionomie la plus modeste, & la plus intéressante y étoit représentée tenant un livre à la main.

Quoi! dit la veuve au Magicien, est-ce donc là celle qu'il me préfère? & pensez-vous que ce visage là puisse lui servir d'excuse? Quelle affreuse maigreur! (& il est vrai que la jeune Dame manquoit un peu d'embonpoint : mais cela lui donnoit un air plus mignon que maigre.)

A peu de chose près, ajouta la veuve, ce seroit une naine : (c'est qu'elle n'étoit pas grande; mais elle n'étoit pas petite non plus.)

Vous m'avouerez, dit le Magicien, qu'elle a quelque chose de bien doux. Oui, de si doux qu'elle en est fade, dit la veuve; & je lui défie d'avoir de l'esprit avec cet air-là : vous vous moquez de vouloir me faire remarquer quelque chose d'ai-

mable dans une pareille nabote; & il n'eſt pas poſſible que mon perfide n'ouvre les yeux, & ne revienne à moi ; ou bien vous me trompez, & vous ne me montrez pas ma rivale.

Attendez, dit-il, je ne vous trompe point; j'y vais de bonne-foi : mais je crois pourtant que vous avez raiſon, que ce n'eſt pas-là ſa Maitreſſe, & que j'ai manqué une formalité dont le défaut eſt cauſe de la mépriſe.

A ce diſcours, il trace de nouvelles figures. C'en eſt fait, dit-il après, j'avois réellement obmis quelque choſe de néceſſaire : mais pour le préſent, c'eſt votre rivale, c'eſt la véritable que vous allez voir : regardez & conſiderez attentivement; car encore une fois c'eſt elle.

Elle jette alors les yeux ſur la glace avec encore plus de curioſité que la premiere fois; & il y paroiſſoit une autre Dame de vingt-un à vingt-deux ans, à l'aſpect de laquelle le Magicien s'écria : êtes-vous contente? Convenez que celle-ci vous vaut, qu'elle eſt charmante, & que pour cette fois l'excuſe de votre infidèle eſt bien valable.

Qu'entends-je? dit la veuve. Vous trouvez que cette grande figure-là l'excuſe? Vous êtes gagné, Seigneur : il faut qu'il vous ait prévenu en ſa fa-

veur. Mais, dit le Magicien, en insistant, regardez donc avec application cette physionomie si vive, ces grands yeux noirs si bien ouverts, ce tour de visage, cet air noble & spirituel.

Je ne vois rien de tout cela, dit la veuve; l'autre étoit une naine, celle-ci est une géante: (c'est qu'elle étoit grande & bien faite.) Cette physionomie, que vous trouvez vive & spirituelle, ne me paroît, à moi, qu'étourdie, évaporée, & même trop hardie. Est-ce d'ailleurs cet air de présomption, & de vaine gloire que vous prenez pour de la noblesse? ou bien, appellez-vous belle fierté, la rudesse de ces yeux, noirs, il est vrai, mais si grands qu'ils en sont ridicules?

Ridicules! s'écria le Magicien: ils ne sont pas plus grands que les vôtres qui sont très-beaux; &, pour tout dire en un mot, ce sont les vôtres, Madame: c'est vous que vous voyez dans la glace, vous même, telle que vous étiez à l'âge de vingt-un ans: regardez-vous bien, vous ne pouvez pas manquer de vous reconnoître; & je n'osois pas esperer que vous vous méconnussiez. Voulez-vous encore une nouvelle preuve que c'est vous? On vous peignit à vingt-deux ans; vous avez conservé le portrait qu'on fit de vous, & qui étoit parlant: retournez-vous; jettez les yeux sur ce-

lui qui va se présenter à vous; & voyez si ce n'est pas le même.

Ce l'étoit effectivement; elle le regarda, &, sans s'informer par quel hasard on l'avoit apporté chez lui, elle jetta un grand soupir, & ne dit plus mot.

La premiere Dame que vous avez vue dans la glace, lui dit alors le Magicien, est cette rivale pour qui votre étranger a pris de l'amour; elle est dans la fleur de son âge : vous ne l'avez pas trouvé digne de plaire; vous avez méprisé ses grâces : mais jugez de la justice que vous lui avez rendu, par le mépris que vous avez fait de votre beauté même, de cette beauté dont vous êtes pourtant si vaine, que vous croyez actuellement incomparable, & qui en effet n'avoit presque point d'égale, quand vous étiez à l'âge brillant où vous venez de vous voir représentée dans la glace.

Adieu, Seigneur, dit alors la veuve, outrée de ne sçavoir que répondre; vous pouvez me convaincre que j'ai tort, mais vous ne m'en persuaderez jamais.

¶ On parle d'une espece d'incrédules qu'on appelle Athées; & s'il y en a, ce que je ne crois pas, ce n'est point à force de raisonner qu'ils le

deviennent. Quand ils auroient tout l'esprit possible, quand ils en feroient l'abus le plus fin & le plus subtile, ce n'est point de-là que leur incrédulité tire sa force.

Avec beaucoup de subtilité d'esprit, on peut s'égarer, jusqu'à essayer de ne rien croire : mais je crois qu'on n'y parviendra jamais. Il faut encore autre chose pour cela : il faut être fait d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule, que quand on est né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins : il se développe plus tard chez les uns, plutôt chez les autres, chez quelques-uns tout-d'un-coup.

Ce courage, le raisonnement ne le donne point : c'est en soi qu'on le trouve ; & il vient où d'une incapacité naturelle de se mettre en peine de la question, d'une indifférence profonde & presque insurmontable pour tout ce qui peut arriver, ou d'une impossibilité comme absolue de se gêner, supposé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris.

Otez dans l'Incrédule les choses que je dis-là; ne lui laissez que son esprit & ses raisonnements; je lui défie qu'il s'y fie : mais avec ces mêmes choses, il n'a que faire de ses raisonnements ; il

les ą de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

¶ Je demandois un jour à un de mes amis, qui étoit garçon à l'âge de soixante ans, pourquoi il ne s'étoit point marié.

J'ai pensé l'être un jour, me dit-il, & je l'ai échappé belle : voici, continua-t-il, ce qui m'est arrivé à cet égard là.

Après bien des aventures galantes dans ma jeunesse, je devins très-sérieusement amoureux d'une belle fille, qui étoit sa maitresse, comme j'étois mon maître : nous n'avions tous deux ni pere ni mere.

Elle ne fut point insensible, & elle m'aima à son tour : c'étoit un bon parti, je lui convenois : j'avois écarté tous mes rivaux ; & en pareil cas, on finit par se marier. Nous en étions convenus, & le jour fut pris pour passer le contrat.

La veille de ce jour arrêté, j'étois le soir chez elle ; & j'allois la quitter, quand elle appella sa femme-de-chambre, pour lui demander compte de je ne sçais quelle commission qu'elle lui avoit donnée.

Cette femme-de chambre s'en étoit apparemment mal acquittée, & elle l'en gronda avec assez de dureté. La femme-de-chambre répondit

un peu trop brusquement. L'autre gronde encore plus fort; & enfin si fort, avec tant de furie, & d'un ton qui marquoit un caractere si emporté, que j'en fus surpris; car je la croyois douce : & même à la voir, on eût juré qu'elle l'étoit.

Mais alors je ne vis plus la même personne. De jolie qu'elle avoit coutume d'être, elle étoit devenue laide de fureur, desagréable à voir.

Allons, Mademoiselle, courage, lui dit la femme-de-chambre, en s'en-allant : voilà un bel avis que vous donnez-là sur votre humeur, à Monsieur qui doit vous épouser.

Ma Maitresse pâlit de rage à ce discours; elle en sentit toute la conséquence, & je la vis tentée de battre la femme-de-chambre, & de se jetter sur elle.

Un moment après, elle se trouva mal : on la secourut; & je partis, le cœur blessé & épouvanté de ce que je venois de voir.

Quoi! dis-je en moi-même, se posséder si peu! n'avoir pu se retenir devant moi, dans les circonstances où nous sommes! quelle furieuse!

Je me couchai avec cette idée; elle me roula dans l'esprit toute la nuit. Au point du jour, je pris mon parti; je ne l'épouserai point, dis-je: c'en est fait.

Cette

Cette résolution me tranquillisa; & voici ce que je lui écrivis à neuf heures du matin.

« Vous êtes emportée dans votre colere, » j'en eus hier la preuve: je suis furieux dans la » mienne; voyez si ma main seroit un présent à » vous faire. Adieu, Mademoiselle».

A peine mon Billet étoit-il parti, qu'on m'en apporta un de sa part, dont voici les termes.

« Je me flatte que vous m'aimez encore: mais » je vous prouvai hier que je ne suis pas tou- » jours aimable; & il n'y a pas grand mal à cela, » pourvu que nous restions comme nous sommes».

Je ne montrai que son Billet dans le monde; je tus celui que je lui avois écrit. Il parut que c'étoit elle qui rompoit; & une année après elle épousa un homme, qu'on dit qu'elle a fait mourir de chagrin.

ONZIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

MA Gouvernante & mon Cocher s'étoient retirés, pendant que mon guide me tenoit ce diſcours.

Quand il eut fini, je reſtai quelque temps immobile, & comme abſorbé dans mes réflexions : puis, je me mis à rire du meilleur de mon cœur, & de ma crédulité ſur ce nouveau Monde qu'il m'avoit promis, & où j'avois cru être, & de la comédie que m'alloient donner déſormais les hommes avec qui je vivrois.

Il me tardoit d'être avec eux, de les entendre; &, charmé d'avance du plaiſir ſingulier que j'en attendois, j'embraſſai mon guide avec une joie infinie.

Ne remettons point à jouir, luis dis-je : il eſt de bonne heure, allons changer d'habit & ſortons; courons par le monde.

A peine avois-je dit ces mots, que nous vîmes, de la ſalle où nous étions, un carroſſe s'arrêter à

ma porte, duquel il sortit un de mes parents, qui tenoit une lettre à la main.

Comme il ne pouvoit pas encore être informé de mon arrivée, il me vint une fantaisie qui fut d'appeller Madame Marie, & de lui ordonner d'aller lui parler, sans l'instruire de mon retour.

Nous nous cachâmes, mon guide & moi, dans un petit cabinet à côté de la salle, & d'où je pouvois tout entendre; & ma Gouvernante alla au-devant de mon parent.

Il commença par demander beaucoup de mes nouvelles, & puis : croyez-vous qu'il arrive bientôt? ajouta-t-il: il est fâcheux qu'il soit absent, sa présence seroit ici fort nécessaire; Monsieur un tel est malade depuis hier : (il parloit d'un riche vieillard dont nous étions tous deux les seuls héritiers, & avec qui j'étois alors un peu brouillé : mais qui avoit toujours paru m'aimer plus que ce parent-ci.) Voilà une lettre par laquelle je le presse d'arriver, dit-il à ma Gouvernante; hâtez-vous de la lui faire tenir le plutôt que vous pourrez : tous les moments sont chers, il n'y en a pas un à perdre.

Là-dessus il se retire: je sors du cabinet; & Madame Marie me donne la lettre.

Allez le rappeller, lui dis-je, avant qu'il soit remonté en carrosse; avouez-lui que je suis ici,

que je ne fais que d'arriver : mais que j'avois donné ordre qu'on n'en dît rien, parce que je voulois me repofer.

Et en effet, je crus devoir paroître, pour être plus amplement inftruit de la nouvelle que je venois d'apprendre, & qui m'inquiétoit.

Mon parent remonta, pendant que je gagnois mon appartement avec fa lettre à la main, que je n'avois pas encore lue, & que je venois de décacheter.

D'auffi loin que je le vis, je courus me jetter à fon cou, tenant toujours la lettre.

A juger par cette lettre qu'il m'écrivoit, & qu'il avoit tant recommandé qu'on me fît tenir ; à juger par ce qu'il venoit de dire à ma Gouvernante, par ce vif intérêt qu'il avoit paru prendre à ce qui me regardoit, je comptois qu'il feroit ravi de me voir tout arrivé.

Point du tout : je vis un homme qui pâliffoit en m'abordant : il ne m'embraffa point; ce fut moi qui l'embraffai. Je n'ai jamais vu d'homme fi déconcerté, malgré tous les efforts qu'il fefoit pour ne pas le paroître : on eût dit qu'il étoit pris pour dupe, & on eût dit vrai.

Je ne fis pas femblant de voir fon embarras que je ne fçavois à quoi attribuer ; je lui témoignai

toute l'amitié possible : il n'y répondit que par des mots mal-arrangés, sans suite : je ne vous sçavois pas si près ; je vous croyois bien loin ; vous me déroutez ; je me passerois bien de vous ; quel contretemps ! Voilà tout ce que je pus tirer du fond de son cœur.

Après quoi, me voyant sa lettre à la main : elle est à présent inutile, me dit-il ; si vous la lisiez, vous n'auriez pas lieu d'en être content. Non, lui dis-je, curieux de ce que signifioit son empressement pour la ravoir ; non, laissez-moi la lire, afin que j'apprenne toute l'étendue de l'obligation que je vous ai ; & en disant cela, je la lisois. En voici, mot pour mot, le contenu.

« Eh ! vîte, mon cher Cousin, partez. Hâtez-
» vous de revenir ; je suis bien fâché que, dans
» la lettre que vous avez écrite depuis votre dé-
» part de Paris, vous ne m'ayez point donné
» d'autre moyen de vous adresser ma réponse,
» que de la porter chez vous ; je crains la
» négligence de vos domestiques. Je vais leur
» dire de quelle importance il est que ma lettre
» vous soit promptement rendue. Ce n'est peut-
» être pourtant qu'une fausse allarme que je vous
» donne ici : il n'y a encore rien de si pressant ;
» mais demain, ce soir, tout peut le devenir ; &,

100409

» en pareil cas, mon amitié pour vous ne ſçauroit
» être moins inquiette. Notre oncle ſe porte aſſez
» mal depuis hier; il me ſemble qu'il eſt extrê-
» mement baiſſé. Au moment où je vous écris, il
» eſt au lit avec un peu de fièvre, & ſon grand
» âge me fait trembler pour ſa vie, ſur-tout dans
» la foibleſſe où je le vois tombé. Partez donc,
» partez, mon cher Couſin; ne remettez pas un
» inſtant; tirez-moi de l'inquiétude où vous me
» jettez pour vous. Que diantre faites-vous ſi
» long-temps abſent? arrivez ».

Le chagrin qu'il avoit montré, en me voyant, ne m'empêcha pas d'être pénétré de reconnoiſſance à la lecture de cette lettre; je me laiſſai aller à ma ſenſibilité, & elle continua de l'embarraſſer.

Je ne vous demande que le temps de changer d'habit, lui dis-je, & puis nous irons chez le malade.

Quoi! tout-à-l'heure? me répondit-il: j'ai peur que vous ne puiſſiez pas le voir; car il eſt dans un étrange état. Eh! il n'a encore, dites-vous, qu'une petite fièvre, lui répondis-je; & je ſuis perſuadé qu'il ſera bien-aiſe de mon retour: nous ſortirons, s'il repoſe, & nous retournerons ſur le ſoir.

J'avertis ici que dans tous les discours que je vais faire tenir aux gens avec qui j'aurai affaire, je ne rapporterai jamais leurs expressions, mais leurs pensées que j'entendois clairement. C'est un avertissement que j'ai déjà donné une ou deux fois, & que je réitere, parce que, si on l'oublioit, on prendroit les récits que je ferai pour des extravagances auxquelles on ne comprendroit rien.

Revenons au cousin. Ma foi! me dit-il, je ne sçaurois vous accompagner; je ne veux point être présent à l'étonnement où vous allez être.

Que trouverai-je donc de si étonnant? lui dis-je. C'est qu'à vous parler franchement, me dit-il, si notre oncle n'est pas mort, il n'en vaut guères mieux. Je l'ai laissé à l'agonie.

Eh! d'où vient ne me le dites-vous pas? m'écriai-je: pourquoi dans votre lettre m'écrivez-vous qu'il n'y a rien de si pressant?

C'est, me dit-il, que, malgré l'extrémité où il se trouve, il pourroit encore différer de quelques jours à mourir; &, cela supposé, si je vous avois mandé qu'il se meurt, vous n'auriez pas manqué de partir sur le champ, dans l'espérance de le voir encore, & peut-être en effet auriez-vous eu le temps d'arriver assez tôt; & il étoit de mes intérêts que vous ne le vissiez pas; qu'il demeurât fâ-

ché contre vous; qu'il ne vous laiſsât rien, ou peu de choſe, ainſi qu'il a fait; & que j'héritaſſe de tout. Voilà pourquoi je vous ai caché ſon état, & que j'ai réduit tout ſon mal à un peu de fièvre, en feignant pourtant d'en craindre les ſuites & d'avoir peur qu'il ne mourût à cauſe de ſon âge; le tout afin de vous paroître très-attentif à ce qui vous regarde, & par cette raiſon, trop épouvanté du petit mal dont je vous informois; de façon que vous auriez pris le temps de vous arranger, & laiſſé à notre oncle celui de mourir en votre abſence; ſans que vous euſſiez pu vous plaindre de moi, quoi qu'il y ait un mois que le mourant traîne; & ſi on vous l'avoit appris à votre retour, j'aurois dit que j'avois pris ſa langueur pour une foibleſſe ordinaire à ſon âge.

Il y a donc long-temps, lui dis-je, qu'il eſt malade. Oui, répondit-il; malade, au jugement de qui auroit voulu vous inſtruire bien fidelement; mais rien que plus infirme qu'à l'ordinaire, au rapport d'un héritier qui trouvoit ſon avantage à abuſer des termes, & à vous tenir éloigné du bon-homme.

Comme je ne répondois qu'à ſes expreſſions, & non pas à ſes penſées, qu'il ne pouvoit pourtant pas cacher au point qu'on ne les démêlât dans

ce qu'il disoit, je me contentai de battre froid, de supprimer l'accueil, & les remercîments que je lui avois faits; & me hâtant de le quitter: ç'en est assez, lui dis-je, allez à vos affaires, & moi je vais de ce pas chez lui; adieu: & c'étoit en le reconduisant que je lui disois cela; après quoi, je lui tournai le dos sans autre cérémonie.

Cet homme-là m'a bien trompé, dis-je alors à mon guide, qui avoit été présent à notre conversation; mais souffrez que je vous laisse, & que je me hâte de sortir. Le mourant dont il s'agit m'a véritablement aimé; j'en ai reçu mille témoignages de tendresse particuliere: je ne suis brouillé avec lui que par le refus que j'ai fait de conclure un mariage qu'il me proposoit; je ne doute point que mon fourbe de parent n'ait tâché de l'irriter contre moi, & de me perdre dans son esprit; & sans songer à son bien, je souffre au-delà de ce que je puis vous dire de l'opinion qu'on lui a peut-être donné de mon cœur.

Courez-y, me dit mon guide: vos motifs n'ont rien que de généreux & de louable; & j'ai un pressentiment que le Ciel les bénira.

Je m'habillai donc, & me rendis chez le Malade: il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on l'avoit cru mort, quand j'arrivai; & il étoit alors revenu de

ſa foibleſſe. Tous les domeſtiques m'aimoient, & me virent avec grand plaiſir.

Ils coururent m'annoncer. Quoi! mon neveu! l'entendis-je s'écrier. Puiſqu'il vient, il a donc penſé que j'étois mort; car il y a trois ſemaines qu'il a refuſé de venir.

Moi! mon cher oncle, m'écriai-je à mon tour, en entrant tout-d'un-coup, & en homme pénétré de l'injuſtice du reproche. Eh! qui eſt-ce qui m'a noirci de cette maniere-là auprès de vous? continuai-je, les larmes aux yeux. Qui eſt-ce qui a oſé m'imputer une auſſi lâche ingratitude à votre égard? Monſieur, il n'y a qu'une heure que je ſuis à Paris, & c'eſt dans ce moment que j'apprends votre maladie.

Tout le monde s'écarta pendant que je lui parlois. Quoi! mon neveu, me dit ce tendre vieillard, en me tendant la main: un tel.... qui étoit mon couſin, ne vous a-t-il pas mandé mon état? Je l'en avois chargé: il m'a dit l'avoir fait, & qu'il n'avoit point reçu de réponſe.

Ah! Monſieur, lui dis-je, laiſſons l'homme que vous me citez; je viens de le connoître, & je n'en pourrois parler qu'à ſon déſavantage: il nous a trompés tous deux: il vous a dit qu'il m'avoit écrit; mais il a dû vous dire auſſi que ce n'eſt que d'aujourd'hui.

Je lui fis là-dessus le détail de ce qui étoit arrivé chez moi, quand ce Cousin étoit venu y apporter sa lettre : & la tirant de ma poche, car je l'avois gardée : la voilà lui dis-je, & vous verrez, Monsieur, qu'elle n'est dattée que de ce matin.

Ce bon-homme, convaincu de mon innocence, me serra les mains, pendant que je baisai les siennes en pleurant.

Eh! vîte, dit-il après : pendant qu'il me reste un peu de force, qu'on rappelle les Notaires, qui n'étoient pas encore sortis; & vous, mon neveu, passez dans une autre chambre, & ne me quittez point : donnez-moi la consolation de vous sçavoir auprès de moi.

Je vous entends, Monsieur, lui dis-je tout naturellement : vous voulez me faire du bien, vous m'en avez fait toute ma vie, & je ne vous empêche point de continuer : mais je vous proteste que ce qui m'en plaît le plus, c'est que cela m'annonce le retour de votre tendresse, & me justifie de tout ce qu'on vous a dit contre moi.

Je m'éloignai après ces mots. Apparemment qu'il changea son testament; car il me fit son Légataire universel, & ne laissa qu'un legs à mon fourbe de parent, qu'il avoit, à ce qu'on m'apprit, bien mieux traité deux heures auparavant.

On me dit aussi que ce parent étoit venu voir ce qui se passoit : mais que, sçachant que j'étois-là, & qu'on avoit fait revenir les Notaires, il n'avoit pas jugé à propos de paroître.

A peine mon oncle eut-il congédié les Notaires, qu'il retomba dans sa foiblesse : on m'appella, j'accourus : il n'eut que le temps de me prendre la main, & il expira.

Je ne dis rien de mon affliction, qui fut vive & sincere ; j'aimois véritablement le défunt : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Me voilà héritier d'un grand bien, dont une partie étoit pourtant embarrassée d'un procès, qui, à la vérité, ne pouvoit pas me faire grand tort, de quelque maniere qu'il tournât.

Je reçus quantité de visites après la mort de mon oncle. Il y en eut une qui me surprit : ce fut celle d'un homme de condition, qui avoit une fille pour laquelle je m'étois autrefois senti du penchant. Je l'aurois volontiers épousée; mon oncle même en avoit alors fait parler au pere : mais cela n'avoit pas réussi. Ce pere avoit négligé de nous répondre.

C'étoit un homme glorieux & superbe, qui s'estimoit bien plus que nous, & qui apparemment ne nous jugea pas dignes de son alliance. A

ſon gré, tout ce qu'il y avoit de plus grand la méritoit à peine : il avoit pourtant tort; & nous le valions bien pour le moins : mais il y a des gens dont l'orgueil eſt viſionnaire, & leur ſurfait tout ce qu'ils ſont.

Cet homme ſi fier vint donc me voir, à mon grand étonnement, comme je l'ai déjà dit : je n'avois jamais été qu'une fois chez lui; encore ce n'avoit été qu'en accompagnant une autre perſonne : je l'avois aſſez ſouvent rencontré dans de certaines maiſons, mais ſans lier de converſation avec lui : nous nous contentions de nous ſaluer froidement; & voilà tout.

Je viens, dit-il, vous faire mon compliment ſur la perte que vous avez faite, Monſieur, & je ſuis ſûr que vous ne vous y attendiez pas : mais la ſucceſſion qui vous eſt échue eſt ſi grande, & vous êtes à préſent ſi riche, que je voudrois bien que vous euſſiez encore envie d'épouſer ma fille. J'entends dire qu'on vous offre les meilleurs partis, & que c'eſt à qui vous aura; & je vous fais l'honneur en cette occaſion-ci de vous rendre une viſite, pour voir un peu ce que vous me direz ſur ce projet hardi que vous conçûtes autrefois de devenir mon gendre. Dans ce temps-là, je n'en fis que rire : mais aujourd'hui ce ne ſeroit plus de

même. N'allez pourtant pas croire que je ne vienne ici que pour cela. Figurez-vous plutôt que, tout fier que j'ai droit de l'être, tout distingué que je suis par le nom que je porte, j'ai pourtant cru vous devoir cette démarche-ci. Vous me direz que nous ne nous connoissons guères, & que j'ai eu soin de me tenir sur mon quant à moi avec vous & les vôtres; mais c'est à quoi il ne faut pas prendre garde : allons, Monsieur, soyons amis. J'estimois beaucoup feu Monsieur votre oncle; je le voyois quelquefois à la Cour : il est vrai que je ne lui parlois que fort peu : je suis en commerce avec ce qu'il y a de plus grand; il avoit des amis moins puissants, & d'une considération inférieure : je suis un homme de grande qualité; je ne le regardois que comme un bon Gentilhomme, & j'évitois de me familiariser : mais aujourd'hui, Monsieur, les choses sont changées, le bon-homme est mort, il vous a laissé de très-grands biens, & il me valoit, Monsieur, il me valoit : de votre côté, vous valez ma fille, & j'en conviendrai tant qu'on voudra.

Monsieur, lui dis-je, en ne répondant qu'à ses discours, & non pas à ses pensées; je suis très-sensible à votre attention; je vous en rends mille grâces, & j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

Vous avez un procès, ajouta-t-il, en m'interrompant : je veux vous y servir, j'ai du crédit; j'ai du moins bonne opinion du cas qu'on feroit de ma recommandation dans le monde, & je ne négligerai rien pour vous être utile. Mais dites-moi, au reste, n'êtes-vous pas bien flatté de mes honnêtetés ? J'ai compté que vous le seriez, & je ne me suis point trompé, je pense; cela ne sçauroit être autrement. Revenons au motif de ma visite : vous aimiez ma fille, il vous est à présent permis d'aspirer jusqu'à elle : glissez-moi quelque chose qui signifie légérement que vous l'aimez encore : elle n'est pas mariée ; ôsez m'en parler en homme qui voudroit bien être à elle. Ne sçavez-vous pas comment vous y prendre pour entamer actuellement cette matiere ? Eh bien ! je vais l'entamer pour vous, moi : vous allez voir. J'ai pensé remettre ma visite à demain, pour aller voir aujourd'hui ma fille qui est un peu indisposée à la campagne, & à qui j'ai bien des choses à dire : car il y a deux personnes qui me la demandent en mariage; & cela n'est pas vrai : mais je vous le dis, afin que vous me répondiez là-dessus.

Son indisposition est-elle dangereuse, Monsieur, lui dis-je ?.. Oh ! non : je ne sçache pas même qu'elle ait le moindre mal ; & je ne vous parle de cette in-

diſpoſition que pour amener la converſation ſur ſon chapitre. Elle eſt avec ſa mere. Et à propos de ſa mere, elle ne vous a vu que deux fois. Vous ſçavez qu'elle paſſe pour une femme judicieuſe ; & vous êtes, de tous les hommes de votre âge, celui dont elle a la plus grande idée : ce que je vous dis pourtant à tout haſard, & ſans ſçavoir ce qu'elle en penſe; car elle ne m'en a jamais ouvert la bouche : elle m'a chargé, à ce que je dis auſſi, de vous marquer la part qu'elle prend à tout ce qui vous eſt arrivé ; car il eſt bon que vous croyiez que nous nous intéreſſons extrêmement à tout ce qui vous regarde, pourvu que vous ſoyez encore dans le goût d'épouſer notre fille : ſans quoi j'aurois grand regret à tous les honneurs que je vous prodigue. Je vais après demain les voir toutes deux à la maiſon de campagne où elles ſont, ſoyez de la partie; venez-y vous ſouſtraire de l'embarras de vos viſites : qu'en dites-vous ? Voilà de furieuſes avances que je vous fais; ne réveillent-elles pas votre ambition d'autrefois, cet ancien, deſſein d'entrer dans notre alliance?

J'accepterois volontiers la partie de campagne que vous me propoſez, Monſieur, lui dis-je, ſans des affaires indiſpenſables qui m'obligent de reſter à Paris.

Il

Il prenoit congé de moi, quand je lui parlois ainsi, & je le conduisois : il m'accabla d'embrassemens, d'assurances d'estime, en me quittant; me répéta mille fois de songer à sa fille, dont je lui demandois des nouvelles avec un air d'intérêt que je croyois contrefaire, mais qui étoit pourtant plus naturel que je ne pensois; car dès qu'il fut sorti, cette jeune personne me revint dans l'esprit avec toutes les grâces que je lui avois trouvées.

La certitude de l'obtenir étoit bien tentante : je n'avois rien dans le cœur, & je méditois déjà de la revoir pour achever de me déterminer, quand un de mes amis entra dans ma chambre.

Celui-ci étoit un homme grave & sérieux, & d'une réputation irreprochable du côté du caractere; estimé généralement comme l'homme du monde le plus vrai, & le plus droit dans tous ses procédés; & de tous ceux qui le connoissoient, j'étois assurément celui qui en fesoit le plus de cas.

Après quelque léger entretien sur la situation où j'étois : jeune & riche comme vous l'êtes, me dit-il, je crois que vous allez être bien recherché. Quelles sont vos dispositions? Penchez-vous pour le mariage? je vous le conseillerois.

Je n'en suis pas éloigné, lui dis-je, & vous

m'avez ſurpris rêvant à une très-aimable perſonne; c'eſt Mademoiſelle une telle: ſon pere ſort d'ici, qui, à vue de pays, ne me feroit pas contraire.

Mademoiſelle une telle! s'écria mon ami: oubliez-vous qu'on vous l'a preſque refuſée, il y a quelques années? non, il ne doit jamais être queſtion d'elle pour vous: d'ailleurs, vous pouvez trouver mieux: c'eſt une fille de condition, j'en conviens, mais pas aſſez riche: tenez, ſçavez-vous ce qui m'amene ici? C'eſt que, ſans faire ſemblant de rien, ſans que vous vous apperceviez que je viens exprès, j'ai à vous propoſer la nièce d'un homme en grande Charge; elle n'a pas plus de bien que l'autre, peut-être moins: mais n'importe; laiſſez-moi dire: vous eſtimez mes conſeils; vous avez de la confiance en moi; vous me croyez d'une intégrité à toute épreuve, & je vais vous prouver, moyennant tout cela, que vous devez épouſer cette fille-ci préférablement à l'autre. Je ſens pourtant bien que cette préférence n'eſt pas raiſonnable dans le fond: mais je le ſens le moins que je le puis; je tâche de me tromper moi-même, afin de vous tromper ſans ſcrupule; parce que j'ai intérêt que vous épouſiez cette nièce qui ne vaut pas l'autre. J'ai une affaire de la derniere conſéquence, dont le ſuccès

dépend tout entier de ſon parent, de cet homme en place qui m'a promis de m'y ſervir, ſi je pouvois vous porter à ce mariage en queſtion qui ne vous convient pas. Ainſi laiſſez-vous ſéduire : car actuellement je vous parle de bonne-foi : je ſuis parvenu à croire que vous ferez fort bien de faire ſi mal. Cet homme en place eſt puiſſant, accrédité chez les Miniſtres : vous jouirez de tout ſon crédit, j'en jouirai auſſi ; & il n'y pas à héſiter.....

Ici finit totalement l'hiſtoire du Monde vrai.

Apparemment que le Philoſophe, à qui l'idée de ce Monde étoit venue, n'a pas cru qu'il fût néceſſaire de la pouſſer plus loin ; attendu, ſans doute, que, cette idée une fois donnée, tout le monde peut l'étendre, & s'en imaginer toutes les ſuites. Paſſons à autre choſe.

¶ Il y a deux ſortes d'ambition ; celle d'amaſſer du bien, celle d'amaſſer des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la premiere ; d'autres, que la ſeconde ; d'autres, qui les ont toutes deux. Les premiers ſont des avares que je mépriſe ; ils n'ont point d'âme : les ſeconds ſont des ſuperbes qui en ont trop : les troiſiemes ſont des âmes ordinaires ; le monde en eſt plein ; gens qui voudroient de tout, mais rien avec aſſez d'ardeur.

Les premiers ſont toujours en danger d'être

fripons, & le ſont ſouvent: les ſeconds, quoique généreux, toujours en danger d'être méchants; & le ſont, quand il le faut: les troiſiemes communément n'ont ni aſſez de force pour être méchants, ni aſſez d'avarice pour être fripons.

Je ſerois tenté d'eſtimer les ſeconds, s'ils n'étoient pas dangereux: les troiſiemes ne méritent pas qu'on les remarque: il n'y a que les premiers de mépriſables.

FIN.

HOMERE TRAVESTI,

OU

L'ILIADE,

En Vers burlesques.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

JE ne sçais comment le Public recevra l'ILIADE TRAVESTIE, dans l'opinion qu'on a que *M. Scaron* étoit inimitable dans ces sortes d'Ouvrages; je réponds à cela que le mien n'est point travesti dans le goût du sien; que la lecture de son *Virgile* m'a seulement fourni l'idée de masquer *Homere*, comme il a masqué l'autre; & de travailler dans le même genre, en prenant une autre espece de Comique que celle qu'il a suivie. Si je voulois, Lecteur, je donnerois une comparaison digne d'un Auteur burlesque, & je vous dirois sans façon, qu'un Epagneul & qu'un Bichon sont tous deux du genre des chiens, & cependant d'une différente espece : mais sans le secours de ces deux chiens, vous comprenez sans doute ce que je veux dire.

Toutefois il me prend envie de définir un peu le Comique de *M. Scaron*, pour montrer en quoi il est différent du mien.

Voici comment je m'y prendrai : je trouve que ſon Burleſque, ou ſon Plaiſant, eſt plus dépendant de la bouffonnerie des termes que de la penſée ; c'eſt la façon dont il exprime ſa penſée, qui divertit plus que ſa penſée même : ſes termes ſont vraiment burleſques ; mais ſes récits, dépouillés de cette expreſſion poliſſonne, qu'il poſſédoit au ſuprême dégré, je doute fort qu'ils paruſſent divertiſſants par eux-mêmes.

Secondement, il n'a donné qu'une forme à ſon Burleſque ; tout eſt récit, c'eſt toujours l'Auteur qui parle ; on le voit travailler, on ne le perd point de vue. Je ne dirai pas s'il a bien ou mal fait d'avoir pris cette méthode ; ce ne ſont point là mes affaires, & je ne ſuis point de ceux qui mépriſent la marchandiſe de leur voiſin pour vendre la leur.

Voyons à préſent la méthode que j'ai ſuivie.

J'ai tâché de divertir par une combinaiſon de penſées qui fût comique & facétieuſe, & qui, ſans le ſecours des termes, eût un fond plaiſant & f. une image réjouiſſante.

Cette ſorte de Comique, quand on l'attrape, eſt bien plus ſenſible à l'eſprit, qu'un mot bouffon, qui ne fait rire qu'une fois ; car en riant de la penſée préſente qu'on lit, on rit encore par

réflexion à la phrafe paffée qui donne occafion à la phrafe fuivante ; de forte que le Comique eft toujours préfent à l'efprit ; ce ne font plus les termes que l'on cherche, & que l'on fouhaite : c'eft comme un dénouement d'intrigue qu'on attend, & dont la fuite, que l'on ne fçait pourtant pas, divertit par avance, par les rapports plaifants que l'on fent qu'elle aura avec le commencement.

Pour moi, je crois que l'efprit eft bien plus occupé par ce burlefque, que par celui qui n'eft que dans les termes.

J'ai évité les récits avec autant de foin, que *M. Scaron* avoit de penchant à les faire ; ou du moins, dans mon Ouvrage, ils font rarement épars. Ce font prefque toujours mes perfonnages qui parlent. J'ai tâché que l'on oubliât le Poëte, & que l'imagination du Lecteur fe tranfportât, pour ainfi dire, dans les Armées des Grecs & des Troyens, en crût les Chefs & les foldats vivants, par le mouvement actuel que je me fuis efforcé de leur donner. Cela m'a paru produire un effet plus vif.

En un mot, je me fuis propofé une efpece de plaifant, qui tînt de toutes les efpeces de Comiques enfemble, croyant que ce mélange formeroit une variété plus agréable que la mo-

notonie continuelle d'une ſeule ſorte de burleſque, fût-elle parfaite.

Bien des gens, regardant le *Virgile Traveſti*, comme un modele dans ce genre, s'imaginent que le délicat agréablement tourné en doit être banni, ſoit parce que la fineſſe le rend peu propre aux expreſſions burleſques, ou qu'il ne provoque pas les ris comme une penſée bouffonne.

Pour moi, je ne ſuis point de leur avis, n'admettant pas pour principe, que le *Virgile Traveſti* ſoit un modele duquel il ne faut point s'écarter. Je l'admets, ſi l'on veut, comme un modèle, en ce qui conſtitue le fond de ces ſortes d'Ouvrages; & j'entends par le fond, un tiſſu d'actions & de paroles même divertiſſantes : mais chacun à ſon gré peut manier ſes ſujets, ſans imiter *Scaron* dans ſa maniere de plaiſanter; & j'appellerai toujours *traveſti*, tout Ouvrage qui, déguiſant un Auteur ſérieux, me le préſentera d'une façon qui me réjouiſſe. Si j'y rencontre une idée dont le ſens me paroiſſe délicat, pourvû qu'elle ait une tournure badine, je ne lui diſputerai pas le nom de *Traveſtie*, parce qu'il ne me prendra pas envie de rire à gorge déployée en la liſant; & je n'irai pas perdre le plaiſir qu'elle me peut faire,

& me ſcandaliſer de l'eſprit que j'y trouverai, en faiſant réflexion qu'il y en a trop pour qu'elle ſoit parfaitement convenable au genre de l'Ouvrage. Je ne dis pas cela, dans la penſée d'avertir qu'on va trouver ici de ces idées; elles ſont trop honorables pour que j'oſâſſe m'en vanter auſſi groſſièrement; mais ſi, par d'heureux haſards, il m'en eſt échappé quelques-unes, je prie le Lecteur qu'elles ne nuiſent point à ma qualité de Poëte Comique dans l'Ouvrage.

Pour éviter les répétitions ennuyantes des *il reprit, il dit, reprit-il*, & pour donner plus de rapidité au ſtyle, on a mis des points à la fin de certains Vers, qui ſignifient que le Vers ſuivant eſt la réponſe à la perſonne qui a parlé dans le Vers précédent.

Il eſt bon maintenant de répondre à une queſtion qu'on pourroit faire : pourquoi n'avoir pas travaillé ſur l'ILIADE D'HOMERE, plutôt que ſur l'ILIADE de M. DE LA MOTTE? C'eſt que celle d'Homere eſt un Ouvrage de trop longue haleine, & que d'ailleurs *M. de la Motte* me ſemble avoir acquis une aſſez grande eſtime dans le monde, pour que l'on ſoit curieux de ſçavoir comment ſes idées, jointes à celles d'Homere, ſeront traveſties. Mais, à parler franchement, le

retranchement qu'il a fait de l'Ouvrage ancien, m'a d'abord déterminé à ſuivre le ſien. Je ne m'en ſuis point repenti; j'ai trouvé dans ſes Vers des endroits ſi excellents, des penſées ſi nobles qu'elles ont fait briller à mon gré le moindre contraſte que je leur ai oppoſé.

Puiſque *M. de la Motte* eſt mon Original, & que je ſuis comme ſon Traducteur, il faut, bien ou mal, dire un mot, & de ſon génie & de ſon Ouvrage : je dis il faut, pour marquer que c'eſt comme une néceſſité à un Traducteur ; car, ſans cette précaution, je connoîs bien des gens qui laiſſeroient-là la Préface, pour ne pas entendre parler d'un homme qui eſt trop eſtimé pour qu'ils l'eſtiment.

A mon égard, je vais en parler ſans attention à ce qu'on en penſe généralement dans le monde.

Je ne connoîs point d'eſprit d'un caractere plus eſtimable, & je doute que tous ceux qui le trouvent excellent, ſçachent poſitivement en quoi il excelle : ſa ſorte d'eſprit eſt très-rare ; ce ne ſeroit cependant pas celle que je choiſirois, ſi je voulois me procurer l'admiration de la foule.

La compoſition de *M. de la Motte* tient de l'eſprit pur : c'eſt un travail du bon-ſens & de la droite

raiſon ; ce ſont des idées d'après une réflexion fine & délicate, réflexion qui fatigue plus ſon eſprit que ſon imagination.

Pour mieux caractériſer cette ſorte de génie, examinons les génies d'imagination.

L'enthouſiaſme dans les termes fait le plus grand mérite de leurs productions ; dépouillez-les de ce feu ſéduiſant, vous les verrez compoſées d'un tiſſu d'idées communes, que l'expreſſion maſque ſi bien, qu'on les prend quelquefois pour des idées ſublimes : peu de gens ont de bons yeux, & ne ſe laiſſent point éblouir ; peu diſtinguent l'ornement d'avec la choſe ornée : ceux qui ſe laiſſent tromper par cet appareil d'expreſſions magnifiques, ſont, à cet égard, ce qu'eſt une foule de peuple qui, voyant un équipage brillant, traîné par des chevaux richement harnachés, fait d'abord un Prince, ou du moins un gros Seigneur de celui que traîne l'équipage ; le plus ſouvent ce n'eſt qu'un homme d'affaires.

L'expreſſion de *M. de la Motte* ne laiſſe pas d'être vive ; mais cette vivacité n'eſt pas dans elle même, elle eſt toute dans l'idée qu'elle exprime ; de-là vient qu'elle frappe bien plus ceux qui penſent d'après l'eſprit pur, que ceux qui, pour ainſi dire, ſentent d'après l'imagination.

Cette vivacité d'esprit dont je parle, a cela de beau, qu'elle éclaire ceux qu'elle touche, elle les pénetre d'évidence : on en apperçoit la sagesse & le vrai, d'une maniere qui porte le caractère de ces deux choses, c'est-à-dire, distincte ; elle ne fait point un plaisir imposteur & confus, comme celui que produit le feu de l'imagination ; on sçait rendre raison du plaisir que l'on y trouve.

Cette vivacité, telle que je la viens de décrire, n'est point d'un genre à accepter de ces termes bouillants, & qui sentent l'enthousiasme.

Il lui faut une expression qui fixe positivement ses idées ; & c'est de cette justesse si rare que naît cette façon de s'exprimer simple, mais sage & majestueuse, sensible à peu de gens autant qu'elle le doit être, & que, faute de la connoître, n'estiment point ces sortes de génies qui laissent débaucher leur imagination par celle d'un Auteur dont le plus grand mérite seroit de l'avoir vive.

Mais c'est assez parler de lui, ma tâche est faite à son égard ; il est bon maintenant de dire un mot de son Ouvrage en particulier. Jamais la Ville de Troye n'a été plus maltraitée par l'armée des Grecs que sa pauvre *Iliade* l'a été par les dévots *d'Homere* : je dis pauvre, par un sentiment d'estime & d'amitié pour cet Ouvrage, qui seroit enseveli

ſous les injures, ſi celles que ces turbulents dévots ont lâchées contre lui, peſoient autant que des pierres; mais il me paroît plus difficile de le détruire, qu'il ne l'a été aux Grecs de ruiner Troye. Les amateurs de la *nouvelle Iliade* ont un Achille de leur côté, auſſi vigoureux en raiſon, que l'autre l'étoit en force humaine; il eſt vrai qu'il a été battu, mais ce n'eſt que par des injures, dont les *Homeriſtes* ont comme un arſenal dans leur Homere.

Il a paru un Livre intitulé: *Des Cauſes de la corruption du Goût*, où la Préface de *M. de la Motte* & ſon Ouvrage ſont fort vilipendés. Je me ſçais bon gré de n'avoir jamais lu l'ancienne *Iliade* dans ſon original; car après la lecture *des Cauſes de la corruption du Goût*, Livre fait par *Madame Dacier*, je commence à croire que l'ancienne Iliade eſt pernicieuſe à qui peut la lire: je ne puis penſer qu'une Dame s'irrite aſſez pour ménager auſſi peu qu'elle l'a fait le plus doux de tous les hommes. Ne ſeroit-ce pas qu'en liſant *Homere* on reſpire cet eſprit de férocité qu'il a donné à ſes perſonnages: mais paſſons cela.

La premiere choſe que *Madame Dacier* attaque dans *M. de la Motte*, c'eſt ſa *Préface*: je ne prétends pas la ſuivre, pour la défendre contr'elle;

non pas que je craignîſſe de dire rien de trop vif, quoique ma prévention pour cette Préface ſoit bien égale à celle qu'elle a pour l'Iliade d'Homere ; mais c'eſt que la diſcuſſion ſeroit trop longue.

Je n'examinerai que de certains endroits au haſard.

M. de la Motte dans ſa Préface dit qu'Homere n'a point ménagé de ces ſurpriſes intéreſſantes qui font une impreſſion ſi vive dans le cœur ; il le prouve, en ce que Jupiter même dans le milieu du Poëme, pour faire parade de préſcience & de pouvoir, fait aux Dieux un abrégé exáct de tout le reſte de l'action ; de ſorte qu'on eſt tenté d'en demeurer là, parce que la curioſité eſt ſatisfaite.

Cela eſt de fort bon-ſens ; mais *Homere* n'y trouve pas ſon compte ; & quoiqu'il ait tort, *Madame Dacier* a des reſſources pour le juſtifier : c'eſt moins l'exacte raiſon, à la vérité, que la prévention qui les lui fournit. Mais, dans ſes répliques impuiſſantes pour Homere, elle nous fait du moins une image éloquente & vive de ce que la paſſion peut faire alléguer pour défendre ce qu'on aime ; (car ſon eſtime pour ce défunt de deux-millè ans, vaut bien une paſſion.) Je croi même que *Madame Dacier* doit me ſçavoir bo gré

gré de parler ainſi, puiſque par ce mot de paſſion, je rends tout d'un coup excuſable les vivacités qui lui ſont échappées contre *M. de la Motte*, & dès-lors on ne regarde plus ces vivacités que comme un modèle parfait des tranſports dont les paſſions ſouvent ſont ſuivies; on les pardonne au cœur qui les reſſent & les exprime, parce qu'on ſçait qu'il eſt violenté.

Mais ſans faire mention de ces vivacités, voici ce que dit *Madame Dacier* pour juſtifier Homere à l'égard des ſurpriſes qu'il n'a point menagées.

« Quand Minerve, dit-elle, déclare que Diomede va faire de grand exploits, & que Jupiter » annonce qu'il va relever la gloire d'Agamemnon, & qu'un tel Héros va périr, cela n'eſt point » du tout contraire à la ſurpriſe; car le merveilleux qui naît de cet enchaînement s'y trouve » toujours. De là vient qu'on prend tant de plaiſir » aux Tragédies, dont on ſçait tout le nœud & » le dénouement; car on oublie qu'on les ſçait, » & on ſe prête à ces ſurpriſes la derniere fois » comme la premiere ».

Eh! Madame, on n'a jamais fait expérience de ce que vous nous dites; la nature ne concourt point à juſtifier les raiſons par leſquelles vous juſtifiez Homere; moi, tous les hommes avec moi,

nous méritons toute la ſtupidité qu'on attribue à *M. de la Motte* : mais notre ſtupidité ne nous eſt point reprochable ; nous voudrions bien nous convertir en mieux, nous y gagnerions même en mille occaſions.

Quel charme pour nous, ſi Moliere, Corneille, Racine & tant d'autres nous affectoient du même plaiſir, à la lecture réitérée de leurs Ouvrages, qu'ils ont fait à la premiere ! Ce qui véritablement eſt beau, la raiſon l'avouera toujours pour beau ; le plus ou le moins de ſenſibilité que laiſſera l'habitude de le voir, ne le dégradera point de ce qu'il eſt : mais, Madame, telle eſt la foible nature de l'homme, qu'il s'accoutume & ſe familiariſe avec les choſes les plus belles. La premiere repréſentation d'un médiocre nouveau nous pique & nous intéreſſe plus que le beau réitéré, avec cette différence, qu'on le mépriſe quand on l'a vu. Ne s'ennuie-t-on pas ſouvent avec la Maitreſſe la plus aimable ? Enfin, Madame, le plaiſir que nous fait une bonne choſe, n'eſt jamais plus vif que quand on le goûte pour la premiere fois.

Cette ſatiété naturelle du bon m'engage[oit] à une haute morale, & j'aimerois fort à la [f]aire mais ce n'eſt pas ici ſa place : ſans cela, je m'[i]magine que je prouverois bien que le bon & le bea[u]

ou le parfait, (comme vous le voudrez) qui ſe trouve dans chaque choſe, ou que nous croyons parfait, puiſque l'habitude de le voir nous le rend comme inſipide, eſt une marque infaillible qu'il n'eſt encore qu'une légere ombre du vrai parfait, qui fixeroit pour jamais notre goût, ſi nous le voyions; car je crois que l'épreuve du vrai parfait, ou que ſon caractere ſeroit de charmer toujours malgré l'habitude d'en jouir.

Mais en ne voulant rien dire là-deſſus, je n'ai pas laiſſé d'entamer matiere. Revenons: vous voudriez donc, dirai je à *Madame Dacier*, nous prouver qu'on ſe prête aux ſurpriſes des Tragédies de Corneille, les dernieres fois, comme les premieres, & qu'ainſi, quand Jupiter, au milieu de l'ancienne Iliade, annonce les évènements futurs, cela ne doit point émouſſer notre curioſité, ſur-tout lorſque, dans la ſuite, ces évènements prophétiſés ſont bien traités. Je vous dis là-deſſus que les Tragédies de nos meilleurs Poëtes, toutes belles qu'elles ſont, n'ont plus pour nous un agrément ſi ſenſible, parce qu'on s'eſt familiariſé, & avec les ſurpriſes de ces Tragédies, & avec le beau qui en eſt dépendant ; & qu'ainſi, toutes charmantes que ſont les aventures des Héros d'Homere, (je les ſuppoſe telles avec vous)

elles ne piqueront plus notre esprit de ce premier trait de plaisir que portent en lui des aventures qu'on ne prévoyoit en aucune façon, & qui naissent les unes des autres d'une maniere d'autant plus surprenante, qu'elle est toujours nouvelle.

Quand je m'attends qu'Agamemnon doit être couvert de gloire, j'aime à voir les moyens que Jupiter prend pour cela; mais j'aimerois mieux le voir glorieux, sans que je sçusse qu'il le doit être, & c'est un plaisir dont me prive le babil indiscret de Jupiter, qui dit: Je vais le couvrir de gloire.

De quelque façon que périsse un tel Héros quelqu'étonnant que soit le danger où le Maître des Dieux l'expose, la certitude que j'ai qu'il doit y périr, m'ôte la crainte & l'espérance dont je dois tour à-tour etre agité pour lui: cela retranché, le Poëte perd, auprès de moi, les deux tiers de son étalage; & voilà ce que *M. de la Motte* reproche au divin *Homere*. Défaites-vous de l'idée que vous avez, que la représentation d'une Tragédie fasse autant de plaisir à la derniere fois, qu'à la premiere: il est bien vrai qu'elle en fait, si elle a des beautés; mais ce n'est plus un plaisir de surprise: c'est un plaisir de bon goût, qui nous reste d'après la surprise que nous a fait la premiere représentation. Pour de surprise, en

core une fois, il n'y en a non plus que dans mon œil, pour parler le langage de mon Ouvrage Travesti.

De tout cela, Madame, concluez toujours contre *Homere*, si vous le pouvez; car cet Homere est un terrible homme, il débauche la raison des meilleurs esprits.

N'avoit-il pas, comme vous le dites vous-même, débauché celle de M. Despréaux, puisque son zèle pour le Poëte Grec alloit jusqu'à sentir de l'indignation contre *M. de la Motte*, parce qu'il entreprenoit sa *nouvelle Iliade*.

A cette image, ne s'imagineroit on pas voir un grand Prêtre des Juifs rempli de fureur à l'aspect d'un profane qui fouilleroit le sanctuaire de sa présence? Quoi! de l'indignation! est-il bien vrai qu'il en sentît, Madame? Le pauvre homme! Il a bien fait de se hâter de mourir dans son lit, car l'impression du Livre de *M. de la Motte*, & les changements irreligieux qu'il a faits de *l'ancienne Iliade*, l'auroient assurément fait mourir de mort subite à force d'ire & de fureur. Si vous entendiez bien vos intérêts, Madame, dans la querelle touchant Homere, permettez-moi de vous dire que vous vous garderiez de rapporter sérieusement de pareilles choses; elles sont capables d'ôter tout crédit chez

les plus indifférents à l'honneur du Poëte moderne & de l'ancien ; car, sur l'approbation que vous donnez aux emportements de ceux de votre clique, & sur vos vivacités mêmes à cet égard, on ne croira jamais que vous puissiez avoir raison : tant de véhémence, dira-t-on, ne va pas sans illusion.

Malheureusement pour vous & pour la clique, on se confirmera toujours dans ce soupçon d'illusion, quand on verra avec quelle confiance vous combattez *M. de la Motte*, lorsqu'il paroît choqué dans sa Préface, qu'*Hélénus*, *Hector* & *Diomede* étant donnés pour sages, dans *Homere*, il leur arrive à tous trois de faire les lourdes fautes que voici.

Diomede, secondé par *Minerve*, met en déroute l'Armée Troyenne où combattoit *Hector*, leur ferme appui : que fait le sage *Hélénus* dans cette extrémité, dit *M. de la Motte* ? Il conseille à *Hector* de rallier les Troyens & d'abandonner ensuite le combat, & d'aller à Troye avertir *Hécube* d'offrir un sacrifice ; & que fait là-dessus *Hector* ? Il applaudit à la sagesse d'*Hélénus*, & laisse le champ de bataille libre à *Diomede*, qui dans son absence pouvoit ce jour-là achever de venger la Grece, s'il n'eût fait autre sottise lui-

même. Mais il interrompt ses succès, & il s'arrête à interroger un inconnu, à écouter & raconter des histoires.

Voilà donc trois impertinences que *M. de la Motte* remarque dans nos trois Personnages, *Diomede*, *Hélénus* & *Hector*.

L'avis du sacrifice étoit bon : mais *Hélénus* rève de dépêcher *Hector* pour le commander, lui si nécessaire aux Troyens pressés par *Diomede*.

Hector devoit répondre au sage *Hélénus*. Vous êtes un sot : il suffira pour ce message de quelque Lieutenant qui l'ordonnera de ma part. Mais malheureusement, *Hector* se trouvoit alors dans une intervalle d'imprudence; il loue l'avis, il part lui-même : & *Diomede*, qui s'apperçoit de sa retraite ; *Diomede*, dont le seul *Hector* retardoit un peu les succès, se donne du bon temps quand il est parti ; au-lieu de profiter du peu d'obstacles qu'il trouveroit à tout exterminer, il s'amuse à faire des contes, & à écouter ceux qu'on lui fait. Ne diroit-on pas d'un écolier qui profite de l'absence de son Maître pour badiner ?

M. de la Motte trouve tout cela fort mauvais.

Il mériteroit toutes les injures qu'on lui a dites, s'il n'en étoit pas choqué. Comment défendez-vous Homere? Le voici.

Voilà, dites-vous, un beau coup de filet, d'avoir pris trois Héros en faute! *Helenus*, Prince de grande autorité, parce qu'il est Devin, ne conseille pas à *Hector* d'aller ordonner le sacrifice. Il commande, & dit: *Hector*, vous irez; mais vous n'irez qu'après avoir rassuré nos phalanges, & ranimé le combat. *Hector* alors parcourt rapidement toutes les troupes, ranime leur courage, & rétablit le combat, & il ne part enfin qu'après avoir été témoin de l'heureux changement qui arrive, & qu'après avoir donné ses ordres & excité les siens à toujours bien faire.

Peut-on, vous écriez-vous, éloigner *Hector* avec plus de précaution, & mettre son honneur à couvert avec plus d'art? Tant d'autres, dit *M. de la Motte*, auroient été bons à ce message. Non, vous écriez-vous, il falloit un homme d'autorité. Quelle noblesse! quelle grandeur de caractere!

A l'égard du loisir que se donne *Diomede*, vous rapportez un long passage de la Poëtique *d'Aristote*, & un *d'Eustache*, qui trouvent tous deux de grandes beautés dans cette action de *Diomede*.

Pour moi, Madame, j'aime mieux penser que cet *Eustache* & qu'*Aristote* ont tort ici, que de m'imaginer que *M. de la Motte* ne sçait ce qu'il

dit : ce n'eſt point parce que *M. de la Motte* la déſapprouve cette action, mais c'eſt qu'il me paroît raiſonnable de la déſapprouver.

Enchaînons, pour ainſi dire, les actions des trois Héros ſuſdits.

Hector eſt ſeul capable de retarder les ſuccès de *Diomede*, qui ravage tout ; de quoi diantre le ſage *Helenus* s'aviſe-t-il de lui ordonner d'aller faire faire un ſacrifice ? Les Troyens ne ſont-ils pas déjà aſſez battus, ſans chercher à les perdre entierement, en éloignant le ſeul homme qui peut les défendre ? Cela paroît naturel. *Hector*, de ſon côté, s'il a du cœur & s'il eſt ſage, doit déſobéir. Oh ! mais, dites-vous, il ne part qu'après avoir rétabli le combat. Eh ! que ne le rétabliſſoit-il avant que d'en ſortir ? Cet ordre porte un grand charme, puiſqu'il augmente ſon courage & ſa force. Il n'auroit pas été moins ſage, ſi, vouant dans ſon cœur le ſacrifice à *Minerve*, à qui il devoit être offert, il avoit profité du changement qu'il apportoit dans les affaires des Troyens, & continué ſa pointe de peur de la perdre. Point du tout, il part quand il a repouſſé les Grecs, & que les Troyens ont le deſſus ; il part, dans le moment qu'un ſuccès inattendu, après l'extrémité la plus grande, doit l'exciter davantage à combattre, au-lieu d'ex-

poſer ſon armée à une rechûte de malheur en l'abandonnant quand elle eſt un peu rétablie.

Voilà un Général bien ſage, & bien guerrier tout enſemble ! Pour pieux, il l'eſt & l'on ne peut le lui diſputer ; mais c'eſt un pieux ſans eſprit & ſans courage, & je ne reconnois plus ici le brave *Hector*. Pourquoi cet *Helenus*, cet homme d'autorité, ne corrigeoit-il pas l'imprudence de ſon premier ordre par un contraire, quand il vit que les affaires des Troyens alloient mieux, grâce au courage d'*Hector* ? Que ne lui diſoit-il ? Votre préſence eſt plus néceſſaire que jamais ; reſtez ici, je vais ordonner le ſacrifice, je ſuis homme d'autorité ſuffiſante, & mon abſence ne ſe ſentira pas comme la vôtre.

Qu'en dites-vous, Madame ? Y auroit-il eu de l'incongruité dans cette réflexion, s'il l'eût faite ? Pour moi, qui ne ſuis qu'un vermiſſeau auprès d'*Homere*, je ne m'applaudirois pas beaucoup, ſi, compoſant *une Iliade*, j'avois fait agir en pareille occaſion trois ſages de la façon que je viens de le dire ; & me citâſſiez-vous cent *Ariſtotes* & autant d'*Euſtaches*, je ne leur oppoſerois que le bon-ſens du public, qui vaut mieux que ces génies, dont la ſubtilité eſt ſouvent une occaſion prochaine d'erreur, & dont l'étendue

même eſt quelquefois comme un labyrinthe où leur raiſon s'égare.

Venons à *Diomede*; il ravageoit tout pendant qu'*Hector* étoit préſent. Qu'auroit-il donc fait pendant ſon abſence? Il eſt ſans difficulté qu'il devoit triompher de tout.

Mais l'imprudent rencontre un nommé *Glaucus*, qu'il complimente apparemment, puiſqu'il s'amuſe aſſez long-temps avec lui, pour entendre & raconter une infinité d'hiſtoires; & cela, parce que *Glaucus* avoit été ſon hôte, & qu'autrefois l'hoſpitalité étoit un droit ſaint. Mais, je vous demande, Madame, le droit d'hoſpitalité emportoit-il auſſi la néceſſité de jâſer une heure de temps dans une bataille avec ſon hôte? Et n'eût-il pas ſuffi que *Diomede* n'eût point frappé *Glaucus*? Falloit-il encore qu'ils s'entretînſſent enſemble avec autant de ſang-froid qu'au cabaret les pieds ſous la table? De quoi s'aviſoit donc *Diomede* d'être ſi religieux, lui qui bleſſa une Déeſſe ſans ſcrupule?

Ne diroit-on pas, ou que *Diomede* ne bornoit ſes deſirs qu'à n'être point vaincu par *Hector*, ſans aſpirer à le vaincre, puiſqu'il ſe relâche dès que cet ennemi n'y eſt plus; ou qu'il étoit bien-aiſe de prolonger la guerre & d'être aux gages d'*A-*

gamemnon, de peur d'aller chez lui planter des choux? Il ne feroit pas le premier Officier Général qui eût agi dans ces vues.

Raconter des hiſtoires pendant une bataille! en bonne foi, cela paroît-il feſable? Et quelqu'heureuſe épiſode que faſſent ces hiſtoires, quelqu'amuſant qu'en ſoit le tiſſu, peut-on n'être pas frappé d'une choſe qui paroît ſi éloigné de la poſſibilité, ſi contraire au bon-ſens? Paſſe encore quand *Homere* fait dire à chacun de ces Héros une douzaine de phrâſes avant de ſe battre; ces phrâſes ont rapport à l'action : ils ſe menacent, ils peuvent être éloignés de la mêlée; c'étoit peut-etre alors la coutume de ſe chanter pouille, quand on pouvoit le faire.

Mais j'aſſurerois bien que, dans aucun temps, ce ne fut celle de conter des hiſtoires dans une bataille, de parler de généalogie, ni de faire des ſentences.

Vous vous écriez cependant, Madame, quel art, quelle nobleſſe!

Je vous l'avoue; ces exclamations me paſſent, & je me demande, en les liſant dans votre Livre, ſi je ne me trompe pas quand je crois que deux & deux font quatre; car cela ne me paroît pas plus clair, qu'il me paroît clair que *Diomede*,

Helénus & *Hector*, n'avoient pas alors un grain de bon-sens à eux trois.

Mais je quitte la Préface de *M. de la Motte*, où vous voyez bien d'autres bévues, & ne dirai même que fort peu de choses sur la *critique* que vous faites de son Ouvrage qui commence par une *Ode* intitulée : *L'Ombre d'Homere* : dont vous faites comme un salmigondi, pour en dégoûter les Lecteurs. Pour moi, dans cet état même, je la trouve une matelote d'assez bon goût.

Ce qui vous fâche le plus dans cette *Ode*, c'est de voir qu'il évoque *L'Ombre d'Homere*, pour en avoir la *Lyre*, & le prier, dites-vous, de ne pas respecter son Ouvrage.

Mais Madame, vous reprochez par-tout à l'Auteur moderne, qu'il ne prend pas le sens *d'Homere*; pourquoi tombez-vous dans la même faute à son égard? Pourquoi dire qu'il se fait prier par *Homere* de ne pas respecter cet antique Ouvrage? *M. de la Motte* pense plus délicatement; la priere qu'il a faite à *Homere* de lui donner sa *Lyre*, est à l'avantage de ce Grec; c'est comme s'il lui disoit: inspirez-moi ce chant noble & majestueux que vous eûtes autrefois; il croit donc qu'il ne chantera dignement, qu'autant que son chant sera tiré d'après celui d'*Homere*.

A l'égard des choſes qu'*Homere* le charge de corriger dans ſon *Iliade*; quand je le mépriſerois *Homere*, il eſt certain, qu'à la lecture de cette *Ode*, cet endroit-là ſuſpendroit mon mépris pour ce Poëte.

Quoi de plus grand que d'entendre ce Grec avouer avec une noble franchiſe qu'il eut des défauts, & recommander qu'on les réforme.

Si l'apparition pouvoit être réelle, ſur ces paroles ſeules d'*Homere*, je le ſoupçonnerois digne de toute ſa réputation ſans l'avoir lu.

Je crois même que cette évocation, dont s'eſt aviſé *M. de la Motte*, ſeroit mal imaginée pour tout autre Poëte, que pour celui que la juſtice ou le préjugé a élevé par-deſſus tous les autres; conviendroit-elle à l'égard de *Lucain* & d'une infinité d'autres ? non : on laiſſera leurs mânes paiſibles; on n'a que faire de les évoquer, pour qu'ils corrigent les défauts de leurs Ouvrages; les beautés qu'ils y ont laiſſées n'intéreſſent point aſſez, pour inſpirer un ſoin qui marque tant d'eſtime.

Il y a des défauts dans les Ouvrages d'*Homere*; mais comme ſon génie ſeul pouvoit créer les beautés, ſon génie en pouvoit corriger les défauts, d'une correction dont la ſageſſe ſoit pro-

portionnée à l'élévation du reste de l'Ouvrage. Eſt-il éloge plus délicat, plus grand, plus ingénieux ?

Monſieur *de la Motte*, par l'*apparition d'Homere*, après les leçons que le Grec lui a données ſur la conduite qu'il doit tenir, ſemble animé d'un noble orgueil. Mais que cet orgueil eſt modeſte ! ce n'eſt pas de ſes forces dont il préſume, c'eſt de celles que lui a laiſſé *Homere* en lui donnant ſa *Lyre* & en l'inſtruiſant. Cependant, Madame, cet éloge qu'il donne au Grec vous eſt échappé : j'ôſe dire que toute la foule des termes d'admiration dont vous vous ſervez pour relever ce Poëte le loue peut-être moins noblement, par le peu de proportion que ces termes ont avec la capacité de l'eſprit humain, toujours ſujet à quelque erreur. Quelque ſupérieur qu'il ſoit, cet éloge donne à *Homere* tout ce que vous pouvez lui donner ſans lui attribuer ce qu'il ne peut avoir.

A l'égard de *l'Iliade* de *M. de la Motte*, vous y trouvez des petiteſſes infinies, de mauvaiſes expreſſions, des beautés romaneſques, mais point de ces beautés mâles, qui ſont ſemées dans *l'ancienne Iliade*.

L'Ouvrage du Poëte moderne a ſes défauts ;

mais croyez, Madame, qu'il s'en faut bien qu'ils soient par-tout où vous les imaginez. On sent de temps en temps des langueurs dans cet Ouvrage, c'est-à-dire, une Poésie moins fournie d'esprit, moins précise, moins noble; mais il faut avouer aussi qu'à chaque endroit susceptible de force ou d'agréments, on n'y regrette rien, ou peu de chose. Pour moi, je trouve qu'il faut avoir eu des ressources d'esprit bien grandes, pour plaire autant que *M. de laMotte* a plû dans son Ouvrage, qui n'est qu'un tissu de combats qu'il faut toujours peindre d'une maniere pathétique.

Ce que je dis-là n'est point à dessein qu'on me renvoie la balle; quoique je n'aie eu que des combats à peindre, le style comique admet plus de variété. Cependant je dirai dans un moment, à mon occasion, quelque chose encore là-dessus.

Parmi tous les endroits de l'*Iliade moderne* que vous reprenez, en voici un que tout le ridicule que vous tâchez de lui donner, n'a pu me rendre désagréable.

> La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempête
> Des pâles Matelots environne la tête.

Voilà qui est heureusement imaginé! vous écriez-vous. Cela ne doit-il pas nous consoler de

toutes

toutes les beautés que *M. de la Motte* nous fait perdre ? Vous n'en ferez pas conſolée, vous, Madame, qu'un habit agnifiquement brodé d'or ne conſoleroit pas, pour ainſi dire, de la perte d'un chauſſon d'*Homere*, ſi ſes haillons nous étoient reſtés, ainſi que ſes Ouvrages.

Mais que trouvez-vous de ſi laid dans ces deux Vers ? Le premier commence à nous donner une courte & juſte image de la tempête ; l'autre Vers nous en peint l'effet dans les Matelots, d'une maniere qui repréſente merveilleuſement leur effroi.

> Des pâles Matelots environne la tête.

L'obſcurité de l'air dans une tempête, les éclairs, la foudre qui gronde, les vents qui ſoufflent avec des mugiſſements, ſont comme un cercle de terreur qui environne la tête des Matelots ; c'eſt-à-dire, qu'il jette leur eſprit dans le déſordre, & qu'il leur ôte cette préſence d'eſprit ſupérieur à tous évènements, par les moyens qu'elle inſpire à ceux que le danger n'a pas étourdis ; tout cela ſe ſent dans ce Vers :

> Des pâles Matelots environne la tête.

Et cet *environne* est une idée magnifique.

Voici dans *M. de la Motte* l'endroit où Hector croit avoir tué Achille, quoiqu'il n'ait tué que Patrocle, revétu des armes d'Achille; ce mourant lui dit:

Tu goûtes, dit Patrocle, un plaisir trop tranquille:
Tu n'as vaincu que moi; redoute encore Achille:
Je meurs content, j'emporte un assez digne prix;
Et tu m'honores trop, puisque tu t'es mépris.

Est il possible, dites-vous, que *M. de la Motte* ait jetté une surprise si froide, si peu vraisemblable, si injurieuse à Achille & à Hector, dans un moment si vif, & dans une action si grande? *Homere* fait bien mieux, il suppose que l'on prend *Patrocle* pour *Achille*, quand, couvert de ses armes, on lui voit sauver les vaisseaux, & chasser les Troyens jusqu'à leurs murailles; mais après la premiere impression, il est reconnu pour *Patrocle*; quelle grandeur dans cette idée!

Là dessus, pour ridiculiser cet endroit de *M. de la Motte*, qui fait durer l'erreur où l'on est à l'égard de *Patrocle* jusqu'au moment de sa chûte, vous citez l'*Arlequin de la Comedie Italienne*, qui, sçachant qu'on veut lui donner des coups de bâ-

ton, perſuade à *Scaramouche* de changer d'habit avec lui : cela fait, l'ennemi d'*Arlequin* prend *Scaramouche* pour lui, le frotte; *Scaramouche*, peu touché des coups, rit en lui-même de ſon erreur, ſe découvre & ſe moque de ſon ennemi ſi bien attrapé. Et cet ennemi figure *Hector* dans l'*Iliade de M. de la Motte*, déſabuſé par *Patrocle* mourant.

> Hector ſoupire ; il ſemble, à ſon air abattu,
> Qu'en le déſabuſant, Patrocle l'a vaincu.

Je doute, Madame, que cette comparaiſon faſſe bien des dupes; je ſerois au déſeſpoir moi-même d'avoir été ſi groſſierement ſurpris par un fait qui pût préſenter l'image riſible que vous lui donnez; je vois ſeulement que vous ſçavez traveſtir à merveille.

Arlequin eſt un adroit coquin, qui veut éviter d'être battu aux dépens des épaules de *Scaramouche*, qui ne ſe doute de rien, & qui comme un ſot change d'habit avec lui. Quelle reſſemblance cela a-t-il avec *Patrocle*, qui endoſſe les armes d'*Achille*, & qui bat les Troyens ? avec *Achille*, qui, retenu par le dépit, ſatisfait en quelque choſe à la pitié qui le ſaiſit pour les Grecs, en permet-

tant à *Patrocle* d'aller les secourir, sous une figure qui glacera les Troyens de peur, en ranimant ces mêmes Grecs? *Achille* peut-il ici ressembler à votre *Arlequin* & *Patrocle* à *Scaramouche*.

Patrocle, dans l'*Iliade moderne*, est pris pour *Achille*; il fait de grands exploits. *Hector* l'arrête, le combat, le renverse, & croit avoir triomphé d'*Achille*; mais *Patrocle*, mourant, le désabuse. *Hector*, détrompé, ressent avec tant de chagrin la différence de la victoire, qu'il semble,

> à son air abattu;
> Qu'en le désabusant, Patrocle l'a vaincu.

Vous comparez ici *Hector* à l'ennemi d'*Arlequin*; qui est bien surpris, quand il voit qu'il n'a frotté que *Scaramouche*; mais cet ennemi est surpris, non pas en ce qu'*Arlequin* sera plus difficile à frotter que *Scaramouche*, ou plus méchant que lui; mais seulement en ce qu'il s'est trompé: au-lieu que la surprise d'*Hector* tombe sur la triste différence qu'il met entre l'ennemi qu'il vient de vaincre & celui qu'il croyoit avoir vaincu. Peu lui importeroit de s'être mépris, si *Patrocle* valoit *Achille*.

Cependant je veux, Madame, que la fin de cette scène ait quelque rapport avec la surprise

d'*Hector.* Les plus belles choses peuvent en avoir avec de très-petites; les plus sérieuses avec les plus comiques. Il y a même parmi le peuple en général, & les Princes, une uniformité d'actions qui, séparées des circonstances, du motif, des sentiments qui les font faire, de la maniere de les faire, resteront les mêmes: mais les circonstances, le motif, les sentiments, & cette maniere les métamorphosent entierement: chez le peuple, elles seront risibles; elles seront graves chez les Princes.

Dans votre *Scene Italienne*, la surprise de l'ennemi d'*Arlequin* réjouit. *Hector*, détrompé, m'inspire un noble intérêt pour lui; je partage son chagrin: ce sont cependant deux hommes désabusés. Pourquoi l'impression qu'ils me font est-elle différente, puisqu'ils sont tous deux dans le même cas? Le voici.

C'est que toute la peine de l'ennemi d'*Arlequin* n'aboutit qu'à frotter un coquin, qui, tout roué de coups qu'il est, se moque encore de lui, parce qu'il s'est mépris; encore n'est ce-pas cet ennemi qui réjouit comme désabusé? Sa surprise n'est d'aucun goût, rapportée seulement à sa méprise; elle ne vaut que par les figures de *Scaramouche*, qui croit cet ennemi bien plus attrapé

qu'il ne l'eſt lui même, après tant de coups de bâton. Voilà des circonſtances qui, changées, changeront auſſi la face de la ſurpriſe. Suppoſez, par exemple, que cet ennemi trouve de la réſiſtance dans celui qu'il bat, qu'ils ſe portent des coups mutuels, & que celui qui eſt attaqué ſe défende ſans ſçavoir qu'il eſt pris pour un autre; ſuppoſons à préſent qu'un coup de haſard déſabuſe l'aggreſſeur, après qu'il aura vaincu; ſi la victoire eſt ſanglante, le ſpectateur ſe ſentira émû de compaſſion pour le vaincu, & peut être d'indignation contre celui qui s'eſt mépris; il ne ſera cependant pas moins déſabuſé que l'ennemi d'*Arlequin* dans la *Scène Italienne*; d'où vient cette différence d'impreſſion?

Il eſt clair que ce ſont les circonſtances qui ſont tout.

La ſurpriſe d'*Hector*, malgré ſon air de reſſemblance avec celle-ci, nous affecte encore différemment, à cauſe des différentes circonſtances.

Quelles ſont-elles?

C'eſt que *Patrocle* n'eſt ni *Scaramouche*, qui ſe laiſſe battre en tapinois, ni cet homme attaqué par un ennemi inconnu, & qui ſe méprend. Il eſt vrai qu'il a les armes d'*Achille*, mais il s'en eſt couvert avec deſſein : ce deſſein eſt grand.

Son combat contre *Hector*, qui l'a pris pour *Achille*, a tenu mon ame attentive à ce qui devoit arriver entre deux Héros, dont l'un croyoit attaquer l'homme de la terre le plus redoutable, & l'autre repréſentoit ſeulement cet homme ſi redoutable; mais s'efforçoit à le repréſenter dignement, en excitant ſa valeur par tout l'honneur de ſa ſituation.

Les efforts de l'un & de l'autre m'ont fait un portrait vif d'*Achille*, dont l'idée agiſſoit ſur les deux Combattans.

Dans les efforts d'*Hector*, j'ai vu l'image de ſon eſtime & de ſa crainte; j'ai vu ce qu'il penſoit d'*Achille*, dans ceux de *Patrocle*; j'ai vû quelles forces il croyoit néceſſaires pour être pris pour *Achille*, quoique couvert de ſes armes. Le combat même a eu quelques choſe de plus que ſi *Achille* eût combattu lui même.

Or, quand *Patrocle* eſt vaincu, l'impreſſion que nous fait la ſurpriſe d'*Hector* tient, pour ainſi dire, de toutes les circonſtances du combat; de même que l'impreſſion de la ſurpriſe de l'ennemi d'*Arlequin*, tient des choſes qui l'ont précédée.

Hector croyoit combattre contre *Achille*, &

croit l'avoir vaincu ; je partage ſa douleur quand il eſt détrompé : ce n'eſt pas tout, ſa ſurpriſe eſt comme un dénouement, qui, feſant diſparoître une erreur injurieuſe au courage d'*Achille*, fait, de ce qu'il eſt, un portrait d'autant plus effrayant pour *Hector*, qu'il voit que, malgré de ſurprenants efforts, il n'a pu vaincre que ſon phantôme. L'idée qu'*Hector* s'étoit faite d'*Achille*, croyant le combattre dans *Patrocle* ; celle qu'il doit s'en faire, quand il eſt déſabuſé ; ces deux idées font une différence, par laquelle le Poëte reſtitue, par un coup de maître ce qu'il ſembloit avoir ôté à *Achille* : je le vois peint dans toute ſa grandeur, quand on me dit, parlant d'*Hector* détrompé, qu'il ſemble,

> à ſon air abattu,
> Qu'en le déſabuſant, Patrocle l'a vaincu.

J'admire alors cette grandeur d'*Achille* ; & comment cette impreſſion d'admiration ſe porte-t-elle dans mon eſprit ? C'eſt à l'occaſion de cette circonſtance du combat, qui eſt, qu'*Hector* croyant combattre *Achille* dans *Patrocle*, n'a vaincu ce dernier que par des efforts ſurprenants, qui lui

font ſentir à lui-même combien ils ſeront au-deſſous de la force d'*Achille* : il eſt aiſé, par les autres circonſtances, d'expliquer les autres impreſſions que peut faire la ſurpriſe d'*Hector*.

En voilà bien aſſez ; le ſerieux commence à m'ennuyer : je finis, en priant le Lecteur de me tenir compte de l'avoir diverti, (ſi j'ai le bonheur de le faire,) n'ayant à paraphraſer qu'un tiſſu de combats continuels.

ÉVOCATION
DE L'OMBRE D'HOMERE.

Touché de quelque repentance,
Ou d'un remords de conſcience,
Pour avoir fait un Turlupin,
Du Grec nommé l'Homme divin,
Je diſois, l'autre jour : peut-être, en l'autre Monde,
De ma contre-façon le grand Homere gronde ;
Car enfin, à juger des pieuſes fureurs,
De Meſſieurs les Adorateurs,
Ne pas le reſpecter, eſt un forfait énorme.
J'oſe ici lui donner une groteſque forme.
Si mon œuvre groteſque étoit impiété,
Et ſi j'allois là-bas en être tourmenté !
Le culte des Dévots d'Homere
Peut bien renfermer un myſtere ;
Ce myſtere, à la vérité,
La Raiſon qui ne peut l'entendre,

Etqui,pouradmirer,prétenddu moins comprendre,
L'appelle ridiculité:
Mais aussi, qui dit un mystere,
Dit ce qu'on n'entend point, ou guere.
Ce que dans le Grec même admire le Dévot;
Si l'on lui disoit, qu'est-ce? il resteroit bien sot;
Preuve infaillible, incontestable,
Que cet Homere est admirable;
Admirable d'une façon
Qui passe Madame Raison;
Et si la Raison n'y voit goute,
Son culte est inspiré sans doute.
Ce culte seroit donc une Religion?
Et l'audacieux qui s'en joue,
Pourroit, après sa mort, comme un autre Ixion,
Tourner dans l'enfer une roue:
Mais pour en être plus certain,
Evoquons le défunt Divin.
Sieur Homere, allons, je t'évoque:
Viens me dire si je te choque,
Et si je fais un crime, ou non,
En te donnant un air bouffon.
Parois, hâte-toi, je t'en prie...
Oh! finis ta criaillerie,
Dit-il, en paroissant: je veux être pendu,
Si je n'en ai le chef fendu....

Illustre Trépassé, c'est par excès de zèle,
Repris-je, que je vous appelle;
Je desire sçavoir de vous,
Si mon style bouffon vous a mis en courroux?...
Parles-tu de ton badinage,
Sur l'ILIADE mon Ouvrage?
Et de ce style de Nigauds,
Que tu donnes à mes Héros?...
Oui, divin Mort, c'est cela même....
Oh! reprit-il, grand Nicodême,
Eh! pourquoi voudrois-tu que j'en fusse offensé?...
Mon Dieu! dis-je, je l'ai pensé.
Certaine troupe ici... Bon! bon! reprit Homere,
C'est une gent visionnaire,
Qui m'a pris en affection.
Ne sçais-tu pas qu'ici chacun a sa folie;
Celle de ces Messieurs est l'admiration;
Ecrire un pot-pourri d'imagination,
Fut autrefois ma frénesie:
La tienne est de nous railler tous;
Va ton train: les rieurs sont toujours les moins fous.

SOMMAIRE GÉNÉRAL,

*Pour l'intelligence de l'*ILIADE TRAVESTIE.

COMME il y a bien des personnes à qui les raisons qui ont fondé la *Guerre de Troye* ne sont pas connues, on a trouvé à propos de les dire en peu de mots, en y ajoûtant, pour une plus parfaite intelligence, la qualité des Personnages principaux qui agissent dans le Poëme que j'ai travesti.

L'enlèvement de la Princesse *Hélene* par *Pâris*, est l'origine de la *Guerre de Troye*. *Hélene* étoit fille de *Tyndare*, sœur de *Castor* & *Pollux*, femme de *Ménélas*, à qui *Pâris* la ravit. *Pâris* étoit fils de *Priam*, Roi des *Troyens*.

Ménélas, après le rapt d'*Hélene* sa femme, intéressa tous les Princes Grecs à levenger de l'affront qu'il avoit reçu

de *Páris*. *Agamemnon*, frere de ce Prince insulté, fut élu Chef de l'armée des Grecs.

Homere, en commençant son *Poëme*, suppose que cette Armée est depuis quelque temps devant *Troye*, qu'elle assiége; & après cette supposition, il prend pour sujet de son *Poëme*, la colere du vaillant *Achille*, c'est-à-dire, qu'il célebre tous les maux que cette colere fit à l'armée des Grecs, du nombre desquels étoit *Achille*, avant que son courroux l'en séparât.

Voici la cause de ce courroux. *Chrysès*, Prêtre d'*Apollon*, avoit une fille nommée *Chryséïde*; cette fille étoit au pouvoir d'*Agamemnon*, ou plutôt en étoit esclave. Ce pere, chargé de présents, vint supplier ce Chef des Grecs de lui rendre sa fille; &, pour donner plus de poids à sa priere, il l'en conjura au nom de son Dieu *Apollon*. *Apollon*, ni ses présents, ne toucherent point

Agamemnon ; il aimoit l'esclave, & refusa de la rendre.

Chrysès, outré de son refus, en demanda vengeance à *Apollon*. Ce Dieu la lui octroya ; le camp des Grecs se trouva soudainement frappé de la peste. Les maux qu'elle causa, firent que *Calchas*, Augure habile, fut interrogé sur les raisons qui l'attiroient ; celui-ci qui les sçavoit parfaitement, n'osa les déclarer, de crainte d'irriter *Agamemnon*, au refus duquel les Grecs devoient leurs malheurs. *Achille* le rassura, & lui promit sa protection devant toute l'Assemblée.

L'Augure déclara donc qu'il falloit qu'*Agamemnon* rendit la fille de *Chrysès*, si l'on vouloit calmer *Apollon*, & se voir délivré de la peste.

Atride, qui est le même qu'*Agamemnon*, se fâcha, comme il l'avoit prévu, & ne consentit à rendre sa captive qu'à condition qu'on feroit, pour le dédommager, un nouveau partage du butin

que l'on avoit fait sur les *Troyens*. *Achille* & lui eurent là-dessus une contestation qui devint querelle violente ; *Agamemnon* menace *Achille* d'aller lui-même enlever de sa tente une certaine *Bryséïde*, qui étoit aussi tombée en partage à *Achille*.

Cette menace, qu'*Atride* exécute dans la suite, offense à tel point *Achille*, qu'il est près de percer le Chef des Grecs de son épée : *Minerve* l'arrête ; après quoi il se retire loin du camp, après avoir souffert patiemment l'exécution de la menace d'*Agamemnon*, ou d'*Atride*.

C'est sur cette retraite qu'est fondé tout le sujet du Poëme d'*Homere* ; il seroit inutile de rapporter ici mille incidents fâcheux & une infinité d'autres menues circonstances, que l'on verra dans la lecture du *Poëme travesti* : il suffit de rapporter les évènements principaux.

Agamemnon méprisa fort le Prince qui se retiroit, & crut qu'il ne sentiroit jamais son absence : mais *Jupiter* en ordon-

na

na autrement, par considération pour *Thétis*, mere d'*Achille*, qui le supplia de punir *Agamemnon* de son insolence, & les Grecs de leur lâche complaisance pour ses ordres.

Enfin, les Grecs furent très-maltraités, & l'on ne trouva point de meilleur expédient pour rappeller la fortune, que de tâcher de fléchir *Achille*, & de l'engager à revenir. *Agamemnon*, repentant, lui envoya des Ambassadeurs avec des présents, & les chargea de lui promettre qu'on lui rendroit *Chryséïde*, & que, s'il vouloit, il épouseroit même sa fille. *Achille*, inflexible, ne veut point entendre parler de raccommodement, & les Députés reviennent annoncer la constance de son courroux. Un noble désespoir alors tient lieu de la présence d'*Achille* aux Grecs: mais, malgré leur valeur, tout leur réussit si mal, qu'*Hector* fils de *Priam*, étoit près de les prendre, & portoit déjà le feu jusqu'à leurs vaisseaux, quand *Patro-*

cle, ami d'*Achille*, touché de l'extrémité des Grecs, conjure *Achille* d'aller à leur ſecours. Il n'y conſent point ; mais il couvre *Patrocle* de ſes armes. Ce Prince, ſous la figure d'*Achille*, va combattre les Troyens, renverſe tout ; mais en s'avançant trop, il eſt tué par *Hector*, qui croit tuer *Achille*.

Achille apprend la mort de ſon ami *Patrocle* ; il en eſt au déſeſpoir, & le deſir de venger cet ami, fléchit ſon orgueil, & lui fait oublier ſes motifs de rancune. Il ſe raccommode avec *Agamemnon* : les affaires changent de face, l'épouvante ſe met dans l'armée des Troyens. *Achille* cependant court riſque de périr dans le fleuve *Scamandre*, qui ſouleve ſes eaux. Le Dieu *Vulcain* le délivre du péril qu'il court ; il combat *Hector*, & le tue : & quoique *Homere* ne continue pas ſon *Poëme* juſqu'à la deſtruction de la ville de *Troye*, la mort d'*Hector* ſon défenſeur, fait ſuppoſer qu'elle fut bientôt priſe.

HOMERE TRAVESTI, OU L'ILIADE,

En Vers burleſques.

LIVRE PREMIER.

JE vais chanter, mais ſur un ton
Qui doit approcher du bouffon,
Un ton gaillard, un ton comique,
Moitié plaiſant, & pathétique,
Gai, ſérieux, de tous les gouts;
Un ton qui les raſſemble tous,
Un ton enfin qui réjouiſſe.
Muſe, ici rendez-moi ſervice;

Si, pour mériter vos faveurs,
Il faut vous dire des douceurs,
Je vous dirai... fort peu de chose,
Par une très-louable cause:
Cár, quand on aime tendrement,
On parle difficilement;
Cependant je pourrai vous dire
Que pour vous seule je soupire,
Et que vous êtes de vos Sœurs,
Seule, l'objet de mes fureurs:
Fureur est bien: ce mot exprime
L'état de tout homme qui rime,
Et je sens même en ce moment,
Que ladite fureur me prend.
Oui, le transport saisit mon âme;
Et le feu bouffon qui m'enflâme,
Va prouver à tous les jaloux
Que j'ai fait fortune avec vous.
Vîte donc, hâtez-vous, ma plume.
Du feu qu'en moi la Muse allume,
Exprimez la grotesque ardeur:
Et vous, écoutez-moi, Lecteur,
Ou détoupez bien vos oreilles,
Pour ne rien perdre des merveilles,
Que je vais chanter d'un Garçon
Très digne d'être appellé bon;

Si, quand il étoit à la guerre,
Il n'avoit eu trop de colere.
Le vif Achille, (c'eſt ſon nom,)
Que Monſeigneur Agamemnon,
Par un diſcours un peu trop rude,
Mit en ſi grande promptitude,
Qu'à tout pardon rendu rétif,
Et retenant ſon bras oiſif,
Dans l'enfer il laiſſa deſcendre
Mille Grecs qu'il eût pu défendre;
Qui, s'il les avoit protégés,
S'en fuſſent tenus obligés.
Patrocle auſſi quitta ce monde,
Dont Achille eut douleur profonde;
Car il aimoit ce garçon-là
Autant que lui, même au-delà.
Ce fut de Jupin l'ordonnance;
Après la méſintelligence
Des Héros ci-deſſus nommés,
L'un contre l'autre gendarmés;
Mais, Lecteur, qui le pourroit croire,
S'il n'étoit moulé dans l'Hiſtoire?
Car, notre ami, qui penſez-vous
Que fut l'auteur de leur courroux?
Un Dieu de la premiere claſſe,
Apollon, qui, ſur le Parnaſſe,

Régit exprès neuf belles Sœurs,
Pour le plaisir des bons Rimeurs;
A la vérité, pour tout dire,
Ce Dieu n'excita pas leur ire,
Pour faire mal uniquement,
Comme il nous arrive souvent.
J'ai lu que, (si j'ai souvenance,)
Chrysès l'arma pour sa vengeance;
Que ce fut la raison pourquoi
Au Camp des Grecs il mit l'effroi,
Lesquels partagerent la peine
De leur ribaud de Capitaine,
Sans avoir tâté du péché
Dont Apollon étoit fâché.

Chrysès, bon pere de famille,
Pour retirer sa pauvre fille
D'un esclavage dangereux
Chez un Patron peu scrupuleux,
Malgré sa goutte & son grand âge,
S'en vint au Phrygien rivage;
Car pour lors, des enfants l'honneur
Aux parents étoit fort à cœur;
On avoit aussi des scrupules,
Qu'on trouve à présent ridicules.
Quoi! pour un honneur en danger,
Courir les mers, & voyager!

On vit dans le temps où nous ſommes
Plus franchement avec les hommes.
On ſe taît, on pardonne tout,
Pourvu que l'argent ſoit au bout.
Comment feroient mille familles,
S'il falloit garantir leurs filles?
Au ſiecle du viellard Chrysès,
On y regardoit de trop près.
Il vint donc, & crut, le bon-homme!
Qu'en apportant valable ſomme,
Et répandant un ſeau de pleurs,
Il mettroit fin à ſes malheurs.
Ayant d'Apollon la Couronne,
Voici comme aux Grecs il raiſonne.
Oh! que nous avons eu de mal,
Moi, mon valet & mon cheval,
Pour venir juſqu'à vous, Atride!
Car les chemins ſont bien humides.
Tant y a, bref, que me voici:
Dieu me béniſſe, & vous auſſi.
Si jamais vous renverſez Troye,
J'en veux faire un grand feu de joie:
Je ne dis point ces mots exprès
Pour vous mettre en mes intérêts;
Non, Meſſieurs, dans cette harangue,
C'eſt le cœur qui conduit la langue;

Et si je viens pour vous prier
Que vous vouliez bien délier
Les liens que ma fille porte,
Je veux que le diable m'emporte;
Si je conçois le moindre espoir
Qu'en l'argent que vous allez voir.
Tenez, le voilà dans un coffre:
Prenez, mes amis, je vous l'offre;
Et quoique mon maître Apollon
M'ait dit de parler en son nom,
Tout Dieu qu'il est, ne lui déplaise,
Le nom d'un Dieu n'est que fadaise,
Dont la majesté parmi nous
N'auroit pas crédit de cinq sous.
Soit ainsi fait qu'il le demande,
S'écrie alors toute la bande:
L'acte sera religieux,
Et ses écus sont copieux;
Ainsi, par cette complaisance,
Notre bourse, & la conscience,
Ce Vieillard, sa Divinité,
Tout, Messieurs, sera contenté.

Atride alors, qui se courrouce,
Sa robe avec fureur retrousse,
Et dit, la mettant sous son bras:
Corbleu! l'on ne me compte pas,

Et d'un air après très-ſauvage,
Dont le Vieillard perdit courage,
Dit: ſi tu m'en crois, ton bidet,
Toi, ton argent, & ton valet,
Vous prendrez ſur le champ la peine
De décamper de cette plaine.
Je reſpecte fort Apollon,
Et je crois ton argent fort bon;
Ce dernier-là je ne refuſe.
Pour l'autre, je lui fais excuſe:
De ſa grande divinité
Trop auſtere eſt la volonté.
S'il ne falloit, pour lui complaire,
Qu'une choſe facile à faire,
Par exemple, qu'offrir des veaux;
J'en offrirois cent des plus beaux;
Mais me défaire d'une fille,
Peut-être pucelle & gentille;
Non, tout dévot que je lui ſuis,
En vérité je ne le puis.
Mais, dit Chrysès, l'obéiſſance
Eſt pourtant dûe à ſa puiſſance.
Oh! dit Atride, je paîrai
Cette dette, quand je pourrai.
Ne m'étourdis pas davantage:
Ta fille a ſoin de mon ménage.

Elle eſt eſclave, & le ſera
Tant qu'à moi ſon maître il plaira.
Il me plaît qu'elle ſoit gardée,
Juſqu'à tant qu'elle ſoit ridée;
Que ſon œil, triſte & chaſſieux,
Diſtille & pleure tout des mieux;
Que blanche ſoit ſa chevelure;
Ses dents, chicots ou pourriture.
Il dit: le Prêtre d'Apollon
Penſa s'évanouir, dit-on,
Sans Colin, ſon valet fidele,
Qui lui dit: remontez en ſelle,
Mettez votre eſpoir dans le Ciel,
Qui change l'amertume en miel.
Là-deſſus, Chryſès ſe retire,
Et le pauvre homme qui ſoupire,
Après mille triſtes ſanglots,
Prononce enfin ce peu de mots:
Ma foi! ma fille eſt confiſquée,
Et d'affront ma maiſon marquée.
Apollon, ſi, pour ton honneur,
J'ai fait éclater de l'ardeur,
Et ſi jamais avec ma hache
J'aſſommai, pour toi, belle vache,
Ou fis, juſqu'aux derniers morceaux,
Fumer à ton nez de bons veaux;

Viens : ma fille, ſi tu *differe*,
Sera femme, & peut-être mere;
Déjà peut-être Agamemnon....
Car enfin, grand Dieu! que ſçait-on?
 Le Dieu l'entend : quoi! l'on m'appelle,
Cria t-il, pour une pucelle!
Quel âge a-t-elle?... Elle a vingt ans...
Oh! le miracle eſt des plus grands.
Je cours, pour elle, je te jure,
Mettre tout en déconfiture.
 A ces mots, armé de ſes traits,
Ce Dieu, des Cieux deſcend exprès.
Il fait du bruit, chacun s'écrie:
Qu'eſt-ce que cela ſignifie?
Moutons, vaches, chevres, brebis,
Broutant l'herbe, tombent occis.
Mais bientôt le malheur empire,
A ſon tour le ſoldat expire;
L'un tout en parlant reſte mort,
Et l'autre dit, je le plains fort;
Celui-ci tombe à la renverſe,
Quand du vin dans ſa taſſe il verſe;
Celui-ci, ſautant un foſſé,
A l'autre bord eſt trépaſſé;
L'un rend l'âme avec la parole.
Neuf jours enfin, le trépas vôle:

Junon, qui ne peut l'arrêter,
Eſt réduite à beaucoup peſter.
Etre Déeſſe, en telle affaire,
Enrager, n'y ſçavoir que faire,
C'eſt, ma foi, malgré ſes autels,
Se voir au rang des vils mortels.
A la fin, que fait l'Immortelle?
Achille eſt inſpiré par elle.
Il va trouver Agamemnon,
Et puis harangue ſur ce ton:
Or çà, Meſſieurs, je vous aſſemble;
L'eſprit vient, quand on eſt enſemble.
Je ne fais point l'homme important:
Après tout, je le ſuis pourtant;
Mais, chut! & parlons d'autre choſe,
Et de nos maux cherchons la cauſe.
Maître Agamemnon, dites-moi,
De qui bientôt ſerez-vous Roi,
Puiſqu'il faut qu'on enſeveliſſe
Brin à brin toute la milice,
Et puiſqu'il faut que les vivants,
Crainte de mort, quittent les champs?
Vous ſeriez un grand imbécille,
Si vous croyiez prendre la Ville;
La prendrez-vous comme un poiſſon,
Avec filet ou hameçon?

Car, pour la prendre avec des hommes,
Voyez dans quel état nous sommes !
Le trépas saisit *un* chacun,
Bientôt nous ne serons plus qu'un,
Et votre esprit se tranquilise !
Est-ce frayeur ? est-ce bétise ?
Est-ce tous les deux ? Car enfin ...
Sur ce, chacun est incertain.
Seroit-ce à moi de vous apprendre
Le parti qu'il est bon de prendre ?
N'importe, sçachez qu'il faut voir
Un Augure qui peut sçavoir
De quoi ce Dieu là-haut s'avise ;
Si c'est que quelqu'un le méprise ;
S'il veut des veaux ; s'il est armé,
Parce qu'il en est affamé.

A ce discours un vieux Augure,
Qui disoit la bonne aventure,
Et qui tout aussi couramment
Qu'on liroit dans un Rudiment,
Lisoit dedans la destinée
La part qui nous en est donnée ;
Le grand Calchas, qui sur les eaux
Conduisit tous les Généraux,
S'avance, & dit d'un air affable :
Freres, il m'est fort agréable ;

Oui, ſans doute, agréable il m'eſt
De parler pour votre intérêt.
Sur la mort donc qui vous moiſſonne,
Vous deſirez que je raiſonne ;
Je ſçais la cauſe de cela,
Comme je ſçais que je ſuis-là :
Mais la dire, eſt la mer à boire ;
Non pas que longue en ſoit l'hiſtoire ;
Mais que je perdrai mon emploi,
Si quelqu'un ne prend ſoin de moi.
Je me brouille avec un Monarque,
Dans les yeux de qui je remarque
Qu'il dit en lui : Quand je pourrai,
Vieux coquin, je te punirai.
Si cependant Achille jure....
Va, va, ne crains nulle aventure,
Répondit alors ce Héros ;
Et ſur l'emploi, ſois en repos ;
S'il eſt beſoin que je m'explique,
Ne crains Atride, ni ſa clique :
Parle, Calchas, en ſûreté.
J'en jure par la ſainteté
Du Dieu qui te tient à la gorge,
Et duquel ton eſprit regorge,
Ce bras fendra par le milieu
Le ventre du rebelle au Dieu :

Sçache au ſurplus que tes ſemblables,
Calchas, ſe rendent mépriſables,
Quand l'intérêt vil d'un emploi
De leur devoir ſuſpend la loi.
  Calchas, honteux à ces paroles,
Dit: Ce ne ſont pas fariboles,
Meſſieurs, vous l'avez entendu;
Tout mutin doit être fendu:
Sçachez donc que votre aventure
Vient de ce que l'on fait injure
Au grand Miniſtre d'Apollon,
Qui s'eſt plaint dans une Oraiſon.
Donnez donc, Monſeigneur Atride,
La clef des champs à Chryſéïde;
Car cette fille eſt le ſujet
De tout le mal que l'on vous fait;
Qu'à Chryſe enſuite un ſacrifice
Rende le Dieu fâché propice.
  Atride alors tout furieux,
Lui dit: Taîs-toi, tu feras mieux;
Voyez la belle peccadille
Que de ne pas rendre une fille,
Pour qu'un Prophete de malheur
Diſe que je ſuis un pécheur!
Dès qu'on a fait quelque ſottiſe,
Crac, ce coquin-là prophétiſe.

Chryséïde eſt dans ma maiſon,
Son Dieu ne le trouve pas bon:
Son Miniſtre, par une Antienne,
Apprend qu'il faut qu'elle revienne;
Je l'aimois: ſi c'eſt un péché,
En vérité j'en ſuis fâché;
J'avois, tant la fille eſt aimable,
Deſſein d'être encor plus coupable;
Et j'euſſe après, en temps & lieu,
Tout en gros ſatisfait le Dieu,
Ne voulant faire pénitence
Qu'après une plus groſſe offenſe:
Mais puiſque je n'ai pas le temps
De faire mes péchés plus grands,
Et qu'il faut rendre ma captive,
Je prétends bien, ſi je m'en prive,
Qu'un loyal & riche marché
Me dédommage du péché.
Oui, dit Achille: à ce langage,
On te paîra pour être ſage!
Ce diſcours, ſi bien inventé,
Dis-nous, t'a-t-il beaucoup coûté?
Mon garçon, marque-nous la ſomme
Que tu veux pour être honnête homme;
Car ſi c'eſt ſérieuſement....
Oh! le diable emporte qui ment...

Mais

Mais que veux-tu que l'on te donne?...
Ha ! je ne veux taxer perſonne ;
Mais, entre nous, trente ducats
Ne vous incommoderoient pas...
Trente ducats, miſéricorde !
Dis plutôt trente bouts de corde
Pour t'étrangler... Ah! par ma foi,
Je n'ai pas plus d'un ſou ſur moi,
Dit Ajax, ou que l'on me fouille;
A mon égard, qu'on me dépouille,
Dit Ulyſſe, ſi mon gouſſet
En ce moment n'eſt vuide & net;
Et je dois même un pot de bierre
Au mari de la Vivandiere.
Ma foi la guerre a rendu ſec
L'Officier & le ſoldat Grec...
Qu'il ſoit ſec, ou qu'il ſoit humide;
Il me faut de l'or, dit Atride.
   Quoi! tu recommences encor!
Perds-tu l'eſprit avec ton or,
Dit Achille? Tu me chagrines,
Reprit l'autre, & tu t'imagines,
Étant des Dieux fils ou bâtard,
A leur privilége avoit part.
Faut-il qu'étant près de mes pièces,
Tes inſolentes hardieſſes

M'ôtent un argent qui n'eſt rien,
Et qui m'eût fait beaucoup de bien?
Rendez, dit-on, Monſieur Atride,
Rendez, s'il vous plaît, Chryſéïde...
Mais cette fille eſt le lopin,
Ou la part que j'eus du butin;
Or quand elle ſera rendue,
Ma dite part ſera perdue.
Qu'on mette donc ſur le tapis
Tout le butin que l'on a pris,
Et que de nouveau l'on partage
Chaque uſtenſile de ménage;
Et je prendrai, ſans plus gronder,
Ce qui pourra m'accommoder:
Sans quoi, j'irai, ne vous déplaiſe,
Choiſir chez vous, tout à mon aiſe,
Ou de la fille, ou du magot;
Et ſur le moindre petit mot,
De tous les deux je m'accommode.
  Cela ſeroit vraiment commode,
Dit-on: prendre tout-à-la fois
Vaut encor mieux que faire choix.
Achille alors fit la grimace;
Toi, nous réduire à la beſace!
Me voler chez moi, double fou,
Ce que j'amaſſe ſou ſur ſou!

Ah ! ſi j'en croyois mon courage ;
Il ne t'échoieroit en partage,
Au lieu de fille & de magot,
Que quelques coups d'un bon tricot.
Croyez-moi, vous, Grecs, qu'il commande ;
Qu'il reſte ici ſeul de ſa bande.
Quand il ſera ſeul, il verra
Que le nez d'un pied lui croîtra.
Braver la mort eſt une gloire
Qui nous fait vivre dans l'Hiſtoire.
Mais tout glorieux eſt un fat
De la braver pour un ingrat.
Pour qui moi ſuis-je, en cette guerre,
Éloigné de ma pauvre mere ?
A-t-on jamais vu les Troyens
Venir fourrager dans mes biens ?
Non vraiment ; la mer & ſon onde
Nous ont mis aux deux bouts du Monde.
Je n'ai que faire de témoin,
Pour voir qu'un bout de l'autre eſt loin ;
Et me voilà, malgré l'eſpace.
Que le Ciel me faſſe la grâce,
De dire chez moi, me voilà,
Tout ainſi que je le dis-là.
Me voilà donc : un cocuage
Eſt la cauſe de mon voyage ;

Qui plus eſt, quand je ſuis venu,
Le cocu m'étoit inconnu :
A ce cocu je rends ſervice,
Quoiqu'un cocu ſoit un Jocriſſe.
Parbleu ! que me feſoit à moi,
Que ſa femme eût manqué de foi?
M'en eſt-il, comme ſur ſa tête,
Venu ſur le front quelque crête?
Serois-je arrivé tout exprès
Pour voir ſes cornes de plus près ?
Dieu ſçait ce qu'il a fallu vendre,
Pour ce beau voyage entreprendre !
Et malgré tout cet embarras,
On me demande des ducats !
On veut reprendre une pucelle !
Qui du butin fut ma parcelle ;
S'il faut que l'on partage encor
Tout ce qu'on a pris, juſqu'à l'or,
Attends la priſe de la Ville.
Qu'alors tes faits & ceux d'Achille,
Après avoir été peſés,
Soient ric à ric récompenſés.
Si l'on t'accorde une guenille
De la plus vieille & laide fille ;
Si ce dont on te fera don
Ne tient, morbleu ! dans un chauſſon,

Je veux qu'un tiſſu de filaſſe
Me coupe l'air en pleine place.
Mais foin de toi, foin du cocu!
Je vais au camp tourner le cu,
Et pour tous les gens de ta clique
Mon bras devient paralytique,
Eux pour qui j'étois aujourd'hui
Ce qu'à des ciſeaux eſt l'étui.
Atride dit ; mes camarades,
Entendez-vous ſes gaſconades?
Va, mon ami, marche toujours;
Au diable! après toi ſi je cours.
Que ton bras ſoit toute la vie
Affligé de paralyſie;
Ces Meſſieurs me ſeront témoins
Si j'en avale un coup de moins;
Et quand même on me viendroit dire:
Hélas! le pauvre diable expire;
Je dirois, ſans marquer d'ennui,
S'il expire, tant-pis pour lui....
Mais, Monſieur, c'eſt pourtant dommage....
Bon! il étoit plus fou qu'un page....
Mais il venoit directement
Des Habitants du Firmament...
Il eſt vrai, mais de ſa naiſſance
Il n'eut pour fruit que l'inſolence,

Voilà, l'ami, si tu mourois,
L'épitaphe que je ferois.
Quant à présent, va-t-en bien vîte,
Où tu voudras, chercher ton gîte;
Chryséïde n'a plus de fers;
Mes vaisseaux vont fendre les mers,
Pour la reporter à son pere;
Ou, s'il est absent, à sa mere;
Tandis que l'on ira chez toi
Prendre Briséïde pour moi,
Exprès pour te faire connoître
Que je suis ton chef & ton maître;
Et que tu dises, bien contrit:
Il fait, ma foi, comme il l'a dit.
A ces mots, dans le cœur d'Achille
S'allume & s'irrite une bile,
Qui, changeant le blanc de ses yeux,
Y laisse un jaune furieux;
Quelque temps il reste en silence,
Et l'on lit dans sa contenance
Que l'esprit, rempli d'embarras,
Dit : Frappe, ou bien ne frappe pas.
Mais l'esprit en vain temporise,
C'est toujours le cœur qui s'avise.
Achille eût frappé, quand : tout doux;
Lui, dit Minerve, y pensez-vous?

Car cette prudente Déeſſe,
Pour arrêter le coup qui preſſe,
Deſcendit tout exprès des Cieux,
N'étant viſible qu'à ſes yeux.
Ah! vous voilà, dit-il, Madame!
Laiſſez-moi lui couper ſa trame.
Non, dit-elle; ſon chef à bas,
Monſieur, en ſerez-vous plus gras?
Junon voyant votre colere,
De peur s'eſt laiſſé cheoir à terre;
Enſuite ſe plaignant bien fort,
Elle a dit: a-t-il frappé fort?
Elle étoit encore étendue,
Quand j'ai vîte fendu la nue,
Pour vous prier qu'en ſon fourreau
Soit remis votre aigu couteau.
Mais je devrois tirer vengeance,
Pour l'acquit de ma conſcience,
Dit-il. Confiez-en l'honneur
Au Ciel, de tout mal le vengeur,
Dit-elle; &, par obéiſſance,
De courroux faites abſtinence;
Jupin vous offre ſa faveur.
Mais, dit-il, s'il étoit menteur:
Et ſi je reſtois ſans ſalaire,
J'aurois été trop débonnaire;

Et si votre apparition
N'étoit que simple vision ?
Avez-vous bien forme & matiere ?
Que je tâte..... Quelle maniere !
Laissez-moi donc.... Ventre-saint-gris,
Que ces bras-là sont bien nourris !
Vous n'avez, ô beauté suprême,
Jeûné, Vigile ni Caréme.
Quand vous voudrez, disparoissez,
Tous mes scrupules sont passés ;
Jamais Déesse si dodue
Ne m'étoit encore apparue.
Pallas alors se retira,
Et le Héros son fer serra.
Mais dans le temps qu'elle s'envôle,
Il reprend ainsi la parole :
Homme sans frein, & sans vertu,
Atride, à qui diable en as-tu ?
Il est clair, à qui te regarde,
Que tu souffrirois la nazarde.
Encore, au combat, ce matin,
N'as-tu pas fui comme un gredin ?
Un buisson, tant la mort t'étonne,
La nuit, te semble une personne,
A qui tu dis, mourant d'effroi :
Monsieur, ayez pitié de moi.

Tâtant après cette brouſſaille,
On t'apperçoit qui la *chamaille*.
Et qui lui dis.... point de pardon:
Cependant ce n'eſt qu'un buiſſon;
Et Dieu ſçait combien on nous frotte;
Combien de têtes en compotte!
Pendant que tu répands le ſang
Du buiſſon ſouple comme un gant.
Mais ſi nous feſions quelque priſe,
Ma part y doit être compriſe,
Dis-tu : je me ſuis tant battu,
Que mon ſabre en eſt tout tortu....
Mais tu n'as point d'eſtafilade.....
Bon! dis-tu, je ſçais la parade.
Certes on ſe pare aiſément
D'un ennemi ſans mouvement.
Les Grecs, en te laiſſant au monde;
Méritent bien que tu les *tonde*.
Quant à moi, je ſerois honteux
D'être plus long-temps avec eux.
Adieu, ce Sceptre que je jette
Fera juger ſans interprète,
Qu'il fut ſur ſa tige autrefois
Très-vert, quand il étoit au bois.
Il n'eſt plus vert; c'eſt qu'il s'afflige
D'être abſent de ſa chere tige,

Qui le ſoutenoit tout ainſi
Que je vous ſoutenois ici.
J'étois le tronc, d'où vos courages
Tirerent tous leurs avantages :
Ces avantages ſont perdus,
Quand moi tronc, je n'y ſerai plus.
Neſtor qui vit que leur cervelle
S'échauffoit par cette querelle ;
Rhéteur excellent, mais ſi vieux
Qu'il vit enterrer les Ayeux
Du peuple dont il eſt le maître ;
Que par conſéquent il vit naître :
Or, ce Neſtor voyant cela,
Leur tint le diſcours que voilà :
Achille, es-tu donc frénétique ?
Qu'eſt-ce qu'un bras paralytique ?
Pourquoi, toi, maître Agamemnon ;
Fâches-tu ce pauvre garçon ?
Si ce bruit ſe ſçavoit à Troye,
On en feroit un feu de joie.
Un gredin, un bâtard des Dieux ;
Mille autres mots injurieux
D'uſage parmi la canaille ;
Un combat contre une brouſſaille,
Un Sceptre qui s'afflige, un tronc.
Morbleu ! faut-il être ſi prompt ?

Oui, je voudrois pour un bon double,
Que ſans effet paſsât ce trouble.
Mes enfants, rendez-moi l'honneur
Que l'on doit à tout vieux pécheur.
J'ai des ans par-deſſus la tête,
Et ſi, je ne ſuis qu'une bête.
Combien le ſerez-vous tous deux,
Vous qui n'êtes que des morveux!
Mais n'euſſé-je pour tout potage,
Et que ma barbe & que mon âge,
Si je vous dis, Meſſieurs, paix-là,
C'eſt comme un Arrêt que cela;
Pyrithoüs, & Polyphême,
Dryante l'ont penſé de même;
Et par-tout on dit: ce Neſtor
Tout boiteux qu'il eſt, vaut de l'or.
De ces gens-là que je vous nomme,
Chacun d'eux étoit un grand-homme;
Et tout grands-hommes qu'ils étoient,
Voilà de moi ce qu'ils contoient.
J'avois avec eux quitté l'Ile,
Ma belle & capitale Ville;
Et nous fesions ſociété
De valeur & de probité.
J'ai vu la mort ſans épouvante:
La mort n'eſt pourtant pas plaiſante.

Nous cherchions même le danger,
Tout comme un gueux cherche à manger.
Mais ſans m'étendre davantage,
Ils m'appelloient Neſtor le ſage;
Ainſi dans cette occaſion,
Reſpectez ma déciſion.
Je dirai que Monſieur Achille
Doit montrer un eſprit docile,
Avec Monſieur Agamemnon,
Plus élevé d'un échelon;
Mais ſa dignité paſsât-elle
Le rang d'Achille d'une échelle,
Il n'eſt pas permis que les Grands
Accablent les petites gens.
Les Dieux à l'un ont donné l'être:
Ils pouvoient mieux faire peut-être;
L'autre d'un homme tient ſa chair,
Mais il a rang de Roi ſans pair.
Et puiſque ce Roi nous commande;
Il faut qu'avec ſoin il gourmande
Certains appétits d'animal,
Qui pour l'exemple ſont très-mal;
Et nous verrons après Achille,
Tel que j'ai dit, humble & docile;
Nous dire avec un air content:
Ma foi, je reſterai pourtant.

Atride dit : Tu fais des phrâſes
Qui me donneroient des extâſes,
N'étoit que, pendant ton diſcours,
Tu renifles preſque toujours.
Ce que tu dis eſt raiſonnable :
Mais enfin, eſt-il ſupportable,
Qu'un Roi qui tient le Sceptre en main,
Soit, à ſa barbe, dit gredin?
Et qu'un Officier ſubalterne
Sans ceſſe en ce camp me lanterne?
Si je ſuis ſi vilipendé,
Mon rang ſera-t-il bien fondé?
Les Dieux, nous dit-on, l'ont fait naître;
Eh bien! leur enfant il peut être :
Fût-il le fils du Firmament,
Je n'y mets point d'empêchement.
Que m'importe quel ſoit ſon pere;
Non plus que Madame ſa mere?
Il m'importe d'être obéï.
Toi! je croirois m'être trahi,
Dit Achille, ſi mon courage
Deſcendoit à ſi bas étage;
Ma Briſéïde & ſes appas
Vont être mis en ton haras.
Je vois que cette armée ingrate
N'en remuera ni pied ni patte :

Mais peut-être qu'un jour viendra,
Auquel jour elle s'écriera :
Quand on fouffrit qu'elle fût prife,
Ma foi, l'on fit une fottife.
Qu'on la prenne : mais alte-là ;
Sur ce qui refte après cela ;
Ou tout d'un coup, tirant mon fabre ;
Contre le voleur je me cabre,
Et lui dirai d'un air mutin :
Veux-tu bien t'en aller, coquin ?
  Et là-deffus quelques murmures
Firent naître encore des injures.
Sans façon alors les Héros
Se lâchoient de fort vilains mots.
Nos grands Seigneurs ont un langage
Nétoyé de tout brufque outrage ;
Mais fi leur langage eft plus pur,
Leur cœur eft plus fourbe, & moins fûr :
Et tout bien compté, je préfere
Les ruftiques Héros d'Homere ;
Car s'infultant d'un cœur ouvert,
On fçait ce qu'on gagne ou qu'on perd.
  Bref, de travers ils fe lorgnerent,
Et puis après ils s'en allerent.
Achille dit à fes foldats :
Enfants, retirons-nous là-bas.

De ſon côté, Monſieur Atride
Tira de cage Chryſéïde,
Et la friponne, nous dit-on,
Cria : que ne m'y laiſſe-t-on ?
Elle étoit bien-aiſe, peut-être,
De ſe voir dans les fers d'un maître,
Lequel, en cette occaſion,
L'exemptoit d'être caution
D'un certain point dont la tutelle
Eſt peſante à toute pucelle.
Pour elle on apprête un vaiſſeau,
Quoiqu'elle craignît beaucoup l'eau.
Elle part ; Atride s'écrie :
Ne m'oubliez pas, je vous prie...
Non, Monſieur, je m'en ſouviendrai
Le plus long temps que je pourrai.
Ah ! qu'il étoit bien néceſſaire
Qu'Agamemnon vînt ici braire,
Lui dit Ulyſſe, & qu'il eſt beau
De voir un Roi faire le veau !
Il reprit : qu'on me le pardonne ;
Mes pleurs ne font tort à perſonne ;
Je devrois en être confus,
Il eſt vrai : mais je n'en puis plus.
Alors avec Monſieur Ulyſſe,
Qui de conducteur fait l'office,

La belle Chryséïde part
Avec provision de lard.
L'armée après, purifiée,
De tout corps mort est nétoyée.
L'on fait rôtir pour Apollon
Mainte victime qui sent bon.
Pendant qu'elle rôtit, Atride,
De vengeance toujours avide,
Donne un ou deux coups de sifflet,
Pour faire venir un valet.
Il vint Taltibie, Euribate.
Que vous plaît-il ?... Que l'on se hâte
D'aller, dit-il, en ce moment,
Chez Achille le garnement,
Lui ravir une Demoiselle
Que Chryséïde l'on appelle.
Ils y vont, en disant tout-bas :
Il nous rompra jambes & bras.
A l'aspect du Héros la crainte
Les saisit d'une forte atteinte.
Parle, dit l'un. Oh ! parle, toi :
Je suis tout palpitant d'effroi.
Raisonnez donc, leur dit Achilles;
Vous voilà là comme deux Gilles.
Monsieur, c'est pour certain tendron....
J'entends, c'est pour Agamemnon;

C'est

C'eſt Bryſeïde qu'il demande.
Oui, Monſieur, il veut qu'on la rende:
Ainſi, grand Prince, trouvez bon
Qu'on la mette ſur cet ânon.....
Si vous voulez, ſur une âneſſe,
Reprit Achille avec triſteſſe.
Je la rends, & je ne dis mot;
Car j'ai fait ſerment d'être ſot:
Mais je veux qu'un jour votre Atride
De repentir en ſoit ſtupide.
Oui, j'apperçois un avenir.....
D'où le voyez vous donc venir...?
Je l'apperçois dans ma penſée.....
Mais n'eſt-elle pas abuſée?
Ne ſeroit-ce pas par haſard,
Une viſion, un brouillard?....
Non. Tous les Grecs prendront la fuite;
Ces mêmes Grecs mourront enſuite.
Quand ils ſeront en fuite ou morts,
Les Troyens ſeront les plus forts.
Après, l'on viendra dire: Achille,
Nous ne ſçaurions prendre la Ville;
Et moi, pour réponſe à cela,
Je dirai: parbleu! laiſſez-la.
Mais tant parler eſt bagatelle;
Qu'on amene la Demoiſelle,

Dit-il. L'on cherche un de ses bas,
Répartit Patrocle un peu bas.
Qu'elle aille, dit-il, déchaussée:
La commission est pressée,
Et cet Atride est un têtu.
Or, un-pied chaussé, l'autre nu,
La fille ayant mangé sa soupe,
Sur un ânon fut mise en croupe,
Et cria d'un air désolé:
Mon Dieu! j'aurai le pied gelé.
Alors Achille, qui sanglotte:
Maugrebleu du sort qui me plotte!
Dit-il, en allant chez Thétis,
Dont il étoit l'unique fils.
Du plus loin qu'il vit sa caverne,
Il cria: Maman, on me berne;
Consolez un fils maltraité,
Qui de plus a le cul crotté;
Car, ma Déesse, il est étrange
Combien les champs sont pleins de fange.
Hélas! j'ai, contre un peu d'honneur,
Troqué des jours pleins de douceur.
Suivant l'arrêt des destinées,
Je devois vivre cent années,
Et l'on m'avoit donné le choix
De n'en vivre que trente-trois,

A condition d'une gloire
Qui me feroit vivre en l'Hiſtoire.
Sot glorieux, j'ai pris l'honneur,
Et j'ai fait un marché trompeur;
Puiſqu'un Roi, que je donne au diable,
M'a fait un affront effroyable.
A ces mots, Mádame Thétis
Ne répondoit point à ſon fils;
Elle dormoit au fond de l'antre.
D'impatience il jura : ventre....!
Car, comme nos jeunes Seigneurs,
Qui croyent beau d'être jureurs,
Il faliſſoit ſouvent ſa bouche
De termes chargés à cartouche.
Thétis cependant s'éveilla,
S'étend, ſe frotte, & puis bâilla;
Et dit au bruit qu'il fait. Qui frappe...?
Vous êtes ſourde comme trappe:
C'eſt moi, Maman.... J'y vais, attends....
Parbleu ! vous êtes bien long-temps.
Et là-deſſus il recommence
Le récit de ce qui l'offenſe.
Comptez ſur un fils enragé,
Dit-il, ſi je ne ſuis vengé.
Le Ciel t'en préſerve, dit-elle,
Mon fils; car la rage eſt mortelle.

Or, vôlez donc com'me un éclair,
Répondit-il, chez Jupiter.
S'il a de la réminiſcence,
Ce Dieu vous doit reconnoiſſance.
Vous l'empêchâtes d'être pris
Des Dieux contre lui-réunis,
En intéreſſant Briarée,
Qui de la troupe conjurée
Fit avorter tous les efforts
Par les cent bras de ſon grand corps;
Quoiqu'en vérité, pour tout dire,
Je trouve en cela de quoi rire.
Le plaiſant Dieu de l'Univers,
Qui ſans aide eût ſubi des fers!
Mais quoi qu'il en ſoit, peu m'importe,
Si ſa puiſſance eſt foible ou forte;
Pourvu que Maître Agamemnon
Soit écorché comme un cochon;
Ou bien qu'il reſte ſur la place:
Tout me ſera bon, s'il trépaſſe,
Soit par la gorge ou par le cu,
Pourvu qu'il meure & ſoit vaincu.
Hélas! ſous quelle étoile, Achille,
(Car il en eſt plus de cent-mille,).
Ou ſous quel aſtre êtes-vous né?
C'eſt ſous l'aſtre où l'on eſt berné,

Dit-il. Hélas! reprit la mere,
J'eusse aimé mieux ne vous point faire;
Car vous n'eussiez jamais été
Défunt, non plus que contristé:
Mais adieu, mon fils; je m'envôle
Au plus haut étage du pôle,
Et je vais à Monsieur Jupin
Toucher un mot de ton chagrin.
Que le Ciel en paix te maintienne.
Mais attendant que je revienne,
Pour cet insolent chef des Rois,
Ne fais œuvre de tes dix doigts.
Thétis est déjà disparue,
Sans qu'Achille distrait l'ait vue.
Ce fils, quand il se retourna,
Ne voyant rien, s'en étonna;
Et dit, en cherchant l'Immortelle:
Mais où diable ma mere est-elle?
Cependant Ulysse est au Port,
Dont Chrysès se réjouit fort.
Je vous mene enfin Briséïde,
Dit Ulysse. Ah! qu'elle est timide!
J'ai voulu tantôt l'approcher,
La sotte a pensé se fâcher.
Bref, papa, je vous la rapporte;
Rendez-la douce & plus accorte:

Si vous trouvez qu'à ſa vertu
Il manque le moindre fétu,
Quoique je ſois un bon apôtre,
Le fétu de moins vient d'un autre.
Mon Dieu! quand il y manqueroit,
Dit-il, qu'eſt-ce qu'on y feroit?
Çà, que les taureaux on égorge;
Mais qu'on leur donne avant de l'orge,
Et que l'on célèbre Apollon,
Pour le moins autant qu'un jambon.
Alors on fait un ſacrifice,
Pour rendre aux Grecs ce Dieu propice;
Après quoi ſuccède un feſtin,
Où chacun, le verre à la main,
Bégaye au Dieu mainte louange,
Que d'un tour bachique il arrange.
Monſieur Ulyſſe à ce banquet
Prit un très-importun hoquet;
Et comme il eſt fort malhonnête
De hoqueter dans une fête,
Il but à la ſanté du Dieu,
Fit un hoc, & puit dit adieu.
Déjà Thétis au Ciel arrive:
Là, prenant une voix plaintive,
Elle dit au grand Jupiter:
Ah, mon Dieu! qu'il fait froid en l'air!

Mais ce n'eſt rien que la froidure
Au prix de ma triſte aventure.
Je n'ai qu'un fils, gars courageux.....
Eh! bien mon enfant, fais en deux.....
Eh! point de quolibet, grand Sire;
Je ne ſuis point d'humeur de rire.
Mon fils un affront a reçu.
Par ma foi, je ne l'ai point ſçu,
Dit-il: mais enfin quel outrage?
Auroit-on vôlé ſon potage?
A-t-il eu quelque camouflet?
A-t-on devant lui fait un pet?....
Non; on a pris ſa Briſéïde....
Ah! c'eſt ce petit fou d'Atride,
Dit-il. Oui, répartit Thétis;
C'eſt lui qui chagrine mon fils:
Au Ciel vengeance cela crie.
Or, mon bon Monſieur, je vous prie,
Que les Grecs & leur Chef battus
S'en-viennent, les bras abattus,
Lui dire, d'un ton triſte & mince:
Ah! que nous voilà ſots, grand Prince!
A quoi mon fils leur répondra:
Qui ſot s'eſt fait, ſot reſtera.
Jupin alors ſon ſourcil fronce,
Et mâche long-temps ſa réponſe.

A ce mouvement de fourcil,
Thétis fe dit: que penfe-t-il?
Corbleu! ta plainte m'embarraffe;
Cria *Jupin, quittant fa place:
Chacun des Dieux a pris parti;
L'un veût bouilli, l'autre rôti:
L'un fouhaite qu'Atride crève,
L'autre que Priam meure en Grève:
Maugrebleu! tout en iroit mieux,
Sans ce nombre infini de Dieux.
Chaque faloppe de Déeffe
Nous en enfante ençor fans ceffe,
Et les hommes font affez fots,
Pour honorer tant de magots.
Vois-tu, Thétis? fi je t'exauce,
Junon va me faire ma fauffe;
Elle regarde les Troyens
Tout ainfi qu'un troupeau de chiens.
Duffé-je à la guenon déplaire,
Je ferai pourtant ton affaire.
Allons, décampe, mon trognon:
Je la ferai..... Crois-tu que non?
Pour te le confirmer, j'en jure
Par mon Aigle, & par ma figure.
Jurer par mon Aigle & par moi,
Vaut mieux que jurer par ma foi.

Va-t'en... Hélas! répondit-elle,
A vos ſerments ſoyez fidèle.
Jupin reprit, en s'emportant :
Ce diſcours eſt bien inſultant!...
Mais, grand Dieu, jurez-moi par l'onde
Par qui s'oblige tout le monde....
Que veux-tu dire? par cette eau
Que les morts paſſent en bateau;
Par le Styx?... Oui, c'eſt cela même...
Diantre! le juron eſt extrême.
Il faut après, malgré qu'on ait,
Que le ſerment ait ſon effet.
Eh! bien, ſoit, par le Styx j'en jure.
O méfiante Créature!
A ces mots, inclinant le chef,
Des Cïeux il ébranla la nef;
Et Thétis vôla dans ſes grottes,
Sûr moyen d'éviter les crottes.

LIVRE SECOND.

CHACUN, étendu dans ſes draps,
Tâche à dormir, s'il ne dort pas;
Et ſi l'on en veut croire Homere,
Chacun ronfloit deſſus la terre,
Quand Jupiter ouvrant les yeux
Voit que le temps eſt pluvieux.
Mais n'importe, il appelle un Songe,
Qui, tout en répondant, s'allonge,
Et dit, en laiſſant cheoir ſes bras:
Ma foi, je crois qu'il a des rats.
Vôle, lui dit il, chez Atride:
Dis-lui que tout le Ciel décide
En ſa faveur, & qu'il aura
Ilion, quand il le prendra.
Oh! dit-il, comme vous j'augure
Que, s'il le prend, la choſe eſt ſûre.
Je me trompois, dit Jupiter;
Ce que je veux dire eſt plus clair:
Mais pars, tu m'entends?... A merveilles,
J'ai deux excellentes oreilles.

Il fend l'air, & ce ſonge aîlé,
Eſt déjà ſur le chef pelé
Du ſieur Atride qui roupille,
Et ſonge qu'il gagne codille.
Ce ſubalterne Songe-là,
L'autre étant venu, s'envôla.
Atride entend le dernier Songe,
Et ſon cerveau, comme une éponge,
Reçoit le frauduleux avis
De combattre les ennemis.
Le malin conteur de ſornette,
D'un minois avoit fait emplette;
Lequel reſſemblant à Neſtor,
Servoit à mieux tromper encor.
Il lui diſoit: Jupin, à Troye,
Prétend que tu battes monnoye....
Me gravera t-on à cheval?....
Oui-dà, tu ne ſeras point mal.
Atride, à l'équeſtre ſtatue,
La cervelle encor plus émue,
S'éveille dans un grand tranſport,
En diſant: Ah! quel heureux ſort!
Mais ſon réveil fut la ruine
Du pot contenant ſon urine.
Ce pot ſur une chaiſe étoit;
Il chut, quand il ſe tranſportoit;

Sa main y fut un peu plongée,
Ayant été trop allongée.
Elle puoit; Agamemnon
Dit : cette eau-là ne sent pas bon;
Il torche sa main, il la frotte,
Et prend ensuite sa culotte;
Appelle à lui, bat le fusil,
Fume une pipe de brésil.
Un valet entra dans sa chambre,
Qui certes ne sentoit pas l'ambre.
Il se boucha le nez, & dit:
Atride a pissé dans son lit.
Avertissez mes Capitaines;
J'ai rêvé que, pour mes étrennes,
Dit-il, par mes nombreux soldats,
Nous mettrions la Ville à bas:
Et justement cette journée
Est la premiere de l'année.
Vîte alors ses habits il prit,
Et ses bas de travers il mit,
Ainsi que sa blonde perruque,
Qu'il mit de côté sur sa nuque;
Là-dessus, chez Nestor il va,
Où toute la troupe arriva.
Du silence je vous demande,
Dit Atride à toute la bande,

Il nous faut monter à l'aſſaut....
Mais, Monſieur, le mur eſt trop haut...
Haut ou bas, c'eſt la même choſe;
Il faut y monter, & pour cauſe.
Rêvant la nuit, j'ai vu Neſtor,
Ou du moins homme ayant ſon port;
Il me diſoit: debout, Atride:
En ta faveur le Ciel décide....
Et ce Ciel que fait-il pour moi?...
D'Ilion il t'établit Roi;
Il veut qu'à cheval la gravure
Sur l'argent te donne poſture.
Alors enchanté du cheval,
J'étends ma main dans l'urinal,
Lequel de ma chaiſe culbute,
Et ſalit mon bas dans ſa chûte;
Ce bas en eſt encor ſuant,
Tâtez.... Maugrebleu du puant,
Avec ſon bas & ſon urine!
Dit Ulyſſe en faiſant la mine.
Chut! reprit Atride, écoutez;
Si je pue, eh! bouchez vos nez.
Je feindrai d'abandonner Troye.
Si les Grecs en ont de la joie:
Quoi! votre cœur eſt abattu!
Vous étiez ſi pleins de vertu!

Leur direz-vous, où diable eſt-elle ?
On n'en voit pas une étincelle.
Alors, tout ſurpris de n'avoir
Qu'un avis contre leur devoir,
Ils en ſupputeront deux-mille
Pour reſter & prendre la Ville.
Le Roi s'aſſit après ces mots,
Et Neſtor lui tint ce propos :
Où diable as-tu pris cette hiſtoire ?
As-tu paſſé la nuit à boire ?
Un pot de chambre renverſé,
Une gravure, un bas ſauſſé ;
Un quidam qui, prenant ma taille,
Vient d'exhorter à la bataille :
Tu verras qu'en faiſant dodo,
Il t'aura pris un vertigo.
Cependant, dans l'incertitude,
Dis-nous, rêves-tu d'habitude ?
Ma foi, dit-il, je n'en ſçais rien ;
Mais je ſçais que je dors fort bien.
Je rêve, pendant la journée,
Sur la dépenſe de l'année ;
A mon épouſe, à mes enfants,
Quand ils ſeront un peu plus grands.
Neſtor dit : La peſte te crève,
C'eſt réflexion, & non rêve.

Quoi qu'il en puiſſe être, je croi
Que les Dieux inſpirent un Roi.
Ainſi, je penſe que ce ſonge
Peut-bien n'être pas un menſonge,
Et qu'il eſt bon d'exécuter
Ce qu'il eſt venu lui dicter:
Mais apprends qu'un homme qui veille
Réve autrement que qui ſommeille.
Alors Neſtor on applaudit,
Et l'on crut le bonheur prédit.
Le Camp s'aſſemble; à voir les troupes
Déſerter tentes & chaloupes,
On s'écrieroit : C'eſt un eſſain
Qui va prendre un repas de thyn.
Agamemnon ſur un banc monte,
Et voici ce qu'aux Grecs il conte,
En tenant ſon ſceptre à la main,
Fameux ouvrage de Vulcain,
Qui, fort ſujet à l'aventure,
De Jupiter fut à Mercure;
Après à Pelops, dont ce Roi
Se ſervoit pour donner la loi;
Et puis, comme piéce volante,
Fut dans les mains de plus de trente;
Et qu'enfin, par un long détour,
Agamemnon eut à ſon tour.

Tenant donc ce ſceptre, il s'avance,
Dit : Me voici, faites ſilence.
Chers amis, pour moi diſpoſés
'A vous faire couper le nez;
O vous! qui, d'une foi commune,
Croyez ici faire fortune,
Quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu,
Vous voyez que l'on a mal cru.
Vous voyez qu'en mille manières
Nous recevons les étrivières :
Ainſi le veut le Dieu des Dieux,
Qui, ſans doute, eût pu vouloir mieux;
Et qui badine d'un Royaume
Comme d'une balle de paume.
C'eſt Jupin, dont je parle ainſi,
Qui veut qu'on décampe d'ici;
Qui, voyant le peu d'avantages
Qu'ont eu juſqu'ici nos courages,
Sans doute dit dans ſon courroux :
Tous ces coquins-là ſont trop mous.
D'ailleurs, par la route de l'onde
Il vient un bateau plein de monde,
Gens, au lieu d'arc, portant fuſil,
'A qui nous n'irions qu'au nombril.
Ils n'ont pas plus pitié d'un homme,
Qu'un Normand pitié d'une pomme.

Tandis

Tandis qu'ils viennent d'un côté,
Je crois, pour notre sûreté,
Qu'il faut nous en aller d'un autre:
C'est mon avis, est-ce le vôtre?
Depuis neuf ans nous gobons l'air.
Parbleu! sommes-nous donc de fer?
Moitié de mes gens est charogne,
Les vivants ont mauvaise trogne.
Regardez Ulysse & Nestor,
Ne sont-ils pas de couleur d'or?
Hélas! jusqu'à nos pauvres barques,
De nos malheurs tout a des marques.
Pendant que nous sommes ici,
Nos fronts en ont peut-être aussi.
Au retour d'un si long voyage,
Souvent on trouve un cocuage,
Que les tentations de nuit,
Et l'impatience ont produit.
Il peut n'être pas fait encore;
Mais peut-être est-il près d'éclore.
Partons, c'est trop d'être battus:
Tâchons de n'être pas cocus.
A ce discours, toute l'armée
Frémit & paroît allarmée,
Et chacun dit, d'un ton confus:
Partons, pour n'être pas cocus.

Ce discours jusqu'à Junon vôle,
Laquelle en perdit la parole.
On dit après qu'elle jura,
Quand la voix elle recouvra.
A Pallas elle courut vîte,
Et cette pucelle hypocrite,
A qui tout mâle déplaît tant,
Alors se décrassoit pourtant;
Et, s'admirant à sa toilette,
Baissoit, haussoit sa gorgerette,
D'une maniere que l'on pût
(Sans penser qu'elle le voulût)
De sa gorge entrevoir les charmes,
Et puis, que l'on rendît les armes.
C'est ainsi que la vanité
Fait obstacle à la chasteté,
Et que la fille la plus sage
Cherche pourtant un tendre hommage;
Et puis dit, quand on le lui rend:
Mais voyez donc l'impertinent!
Junon surprit donc la Déesse,
Au même instant qu'avec adresse
Ladite Marion-Friquet
Cherchoit un air chaste & coquet.
Elle prit d'abord une chaise,
Pour lamenter plus à son aise,

Et dit : J'étouffe, je me meurs.
Que n'allez-vous mourir ailleurs ?
Dit Pallas, mais d'une manière
Que l'autre n'ouït rien ou guère :
Puis, Junon ſanglottant toujours,
Tint encor ce piteux diſcours.
Hélas ! ſecourez-nous, m'amie ;
Faut-il que, chargés d'infamie,
Les Grecs abandonnent ces lieux ?
Les Troyens irreligieux
Nous auront donc fait une offenſe,
Sans qu'ils en faſſent pénitence.
Quoi ! Priam, après cent combats,
Pourra mourir entre deux draps !
A l'avenir, Meſſieurs les hommes
Diront de tous tant que nous ſommes,
En termes hardis & ſuccincts :
Ma foi, ce ſont de pauvres ſaints.
Quoi ! morbleu ! la putine Hélene,
Filant tranquillement ſa laine,
Dira, parlant de Ménélas :
Vous perdez vos pas, Nicolas !
Ces Héros, qui ſont plus de mille,
Qu'on a tués devant la Ville,
Morts pour nous en gens courageux,
Hélas ! c'eſt donc tant-pis pour eux !

Non, non, Pallas archivaillante,
Vous dont l'humeur eſt ſi bouillante ;
Digne fille de Jupiter,
Prenez votre ſecouſſe en l'air.
Des Grecs courez joindre les troupes :
Courez arrêter leurs chaloupes ;
Dites-leur, votre Egide en main :
Où courez-vous donc ſi matin ?
Après ces mots, d'un vôl rapide,
Pallas s'envôle au camp d'Atride ;
Le premier qui s'offre à ſes yeux,
Fut Ulyſſe le ſonge-creux ;
Lequel, alors, comme un Nicaiſe,
S'endormoit fort mal à ſon aiſe,
Le chef appuyé ſur un ſac,
Sa rape en main & ſon tabac ;
Lequel tabac tâchoit de prendre,
Pour le raper ou pour le vendre.
Un ſoldat de la garniſon,
Que Pallas appella fripon,
En tirant l'autre par l'oreille ;
Qui, ſe ſentant tirer, s'éveille,
Et dit, d'un ton un peu brutal :
Maugrebleu ! vous me faites mal.
Pardon, Monſieur, ſi je vous bleſſe,
Répondit alors la Déeſſe ;

Ce n'eſt point mon intention.
Ah ! la méchante caution !
Reprit entre ſes dents Ulyſſe;
Mais, ſoit exprès ou ſans malice,
Madame, dites ſans façon,
A quoi puis-je vous être bon ?
Hélas ! Monſieur, répondit elle,
Sans vous chercher nulle querelle,
Je vous dirai que, dans le temps
Que vous voyez fuir tous vos gens,
Ronfler deſſus une beſace,
Eſt un ſommeil hors de ſa place.
Mon Dieu ! dit-il, c'eſt la douleur
Que me fait leur manque de cœur,
Qui m'a ſaiſi d'une maniere
A fermer juſqu'à ma paupiere :
Ainſi, dans cette occaſion,
Je ronflois par diſtraction.
Ah ! dit-elle, prenez donc garde
De ronfler ainſi par mégarde ;
Car ſûrement c'eſt fort mal fait
D'avoir un eſprit ſi diſtrait.
Lorſque que vos Grecs prennent la fuite
Sans que la ville ſoit détruite,
Ronfler à force de douleur,
C'eſt être triſte ſans honneur.

Levez-vous, Monſieur, faites rage :
Que cette douleur ſoit courage ;
Et criant de tous vos poulmons
De-çà, de-là, par vaux, par monts,
Criez à la craintive armée :
Eh ! que dira la Renommée ?
En vous voyant, j'ai d'abord cru
Que le feu vous prenoit au cu.
Vivre eſt un bien ; la ſépulture
Eſt déplaiſante à la nature ;
Mais d'un poltron tel eſt le ſort,
Qu'il vaut moins qu'un honnête mort
  Allez, Madame, il n'eſt perſonne
Qui mieux que moi parle & raiſonne,
Dit Ulyſſe ; & je vais crier
Tout auſſi-bien qu'un bon huiſſier.
Là deſſus, le Prince galoppe :
Mais malheureuſement il choppe
En voulant ſauter un foſſé.
Monſieur, vous êtes-vous bleſſé ?
Lui dit Atride qui s'avance.
Non pas grandement que je penſe,
Dit-il ; je me ſuis ſeulement
Caſſé tout au plus une dent.
Ah ! dit l'autre, j'en ſuis bien-aiſe ;
Voilà répondre comme un Blaiſe,

Reprit le pauvre homme édenté,
Qui courut d'un autre côté.
Il vôle aux Grecs, il les conjure,
Et tour-à-tour leur dit injure;
Caresse l'un sous le menton,
Donne à l'autre un coup de bâton;
Appelle l'un mon camarade,
Et porte à l'autre une ruade;
Enfin, tant caresse & tant bat,
Qu'il fait revenir le Soldat.

Et quant aux Chefs, il les gourmande.
Quelle frayeur de contrebande
Vous donne de lâches transports?
Avez-vous donc le diable au corps?
Leur dit-il; ah! sçachez qu'Atride,
Quand il a feint d'être timïde,
Vous a, Messieurs, vendu du noir,
Pour éprouver votre devoir.
Si vous fuyez, pour récompense,
Il vous réserve une potence;
J'aimerois mieux qu'on m'empalât,
Que de mourir comme cela.

Ah! mes amis, courez lui dire:
Bon, bon! grand Roi, vous voulez rire;
Vous faites le sot; mais parbleu!
Nous sçavons que ce n'est qu'un jeu.

Ah, ah! notre gaillard de Maître,
Vous & vos tours, allez-vous paître.
  Si dans ſes dents quelque brutal
Appelle Ulyſſe un animal,
Il répond à pareille injure:
O vergogne de la nature;
Mais, que la crainte de mourir
Rend expert en l'art de courir!
Brebis galeuſe de la troupe,
Lâche au combat, prompte à la ſoupe;
Diſpoſes-tu de ton deſtin
Comme des choux de ton jardin?
Crois-tu le nom de Chef d'armée
Pareil au nom de la Ramée?
Et trouves-tu qu'Agamemnon
Soit un trop petit compagnon,
Lorſque moi, qu'on appelle Alteſſe,
Je me ſoumets à ſa hauteſſe.
Toute la troupe, là-deſſus,
S'écria: ne vous fâchez plus.
  Un chacun enſuite s'aſſemble
Pour un peu conférer enſemble:
Leur bruit reſſemble au bruit des coups
Qu'aux rocs la mer donne en courroux,
Chacun ſe place, on fait ſilence:
Sans ſoupçonner l'impertinence

D'un certain Therſite tortu,
Louche, boſſu, caigneux, têtu.
On dit que du corps les parties,
Quand elles ſont ſi mal bâties,
Dénotent ordinairement,
Par leur vilain arrangement,
Que l'âme y tenant domicile
N'eſt pas non plus bon uſtenſile.
Or, de Therſite il eſt ainſi;
Et ce que j'en ai dit ici
Dénote aſſez, ſans le redire,
Que de ſon âme on peut médire.
Nous liſons que cet animal
Oſoit quelquefois parler mal,
Et d'Ulyſſe & du vif Achille,
Qui le traitoient en imbécille;
Il oſa vomir ce jour-là
Les inſolences que voilà,
Profitant du préſent déſordre
Auquel on prétendoit mettre ordre:
Ventrebleu! Monſieur notre Roi,
Dont impertinente eſt la loi,
Je te dirai, ſans équivoque,
Que ta Majeſté me provoque,
Malgré ma forme de magot,
A ce diſcours qui n'eſt point ſot.

Je dis donc, ſi tu veux combattre,
Qu'à préſent tu peux nous rabattre;
Et faire, en cette occaſion,
De nous une ſouſtraction.
L'addition ſera petite,
Mais telle que tu la *mérite*;
Car, enfin depuis trop long-temps
Tu jouis des peines des gens.
Nous n'avons, pour dire les choſes,
Que les épines; toi, les roſes.
L'or & l'argent, & les bijoux
Sont pour toi ſeul; à nous les coups.
Il eſt, je gage, dans ta tente,
D'excellents jambons plus de trente:
Tu mangeois, hier au matin,
De ce jambon avec du pain:
Un pétillant vin de Tonnerre
Couloit à longs traits dans ton verre.
Je regardois cette liqueur
Que j'enviois de tout mon cœur,
Et je regardois après elle
Une méchante bagatelle,
Que tu lavois d'une boiſſon
Dont le puits étoit le poinçon.
Ton valet laiſſa la bouteille.
Je dis, en me grattant l'oreille:

Si la Fleur pouvoit s'en-aller,
Je tâcherois de la voler.
Ce vol étoit une fadaiſe,
Mais la penſée étoit mauvaiſe:
Et la bouteille ſe ſauva,
Parce que la Fleur l'acheva.
Nous garniſſons ton croc de viandes,
Et ton lit de filles friandes;
Mais c'eſt par trop, Agamemnon,
Nourrir ton appétit glouton.
Que veux-tu qu'en ces lieux on faſſe?
Que nous prenions à la tiraſſe,
Pour le livrer à ton profit,
Un nouvel ortolan de lit;
Ou qu'on te guette, en cette terre,
Le fils aîné d'un pauvre pere,
Qui viendra te dire à genoux:
Monſieur, combien en voulez-vous?
Il faudroit cracher à la face
De qui pour toi fait cette chaſſe.
Vous, Grecs, qui m'écoutez ici,
Il faut vous y cracher auſſi,
Pour avoir à ce méchant homme
Fait gagner mainte & mainte ſomme.
Morbleu! qui vous viſiteroit,
Femmes, ma foi, vous trouveroit.

Si la culotte vous eſt dûe,
Qu'un chacun de vous s'évertue;
Et, ſaluant Agamemnon,
Lui diſe: Adieu, maître fripon.
Là-deſſus, il deviendra blême
Comme un viſage de carême;
Pourquoi? Parce qu'il verra bien,
Que ſans notre aide il n'eſt plus rien;
Et qu'il n'aura ni ſou ni maille,
Tréſor, ni filles, ni volaille;
Qu'enfin un homme doit pâlir,
Quand cela vient à lui faillir.
A préſent, ſçait-il l'importance
Et le prix de notre vaillance?
Et n'a-t-il pas mortifié
Un brave Grec qui fait pitié?
Ne vient-il pas, le miſérable!
De lui prendre une Eſclave aimable?
Et ce pauvre homme qui la perd,
Les bras croiſés, a tout ſouffert.
Il n'a pas frotté ſes épaules,
Quoiqu'il eût bien trouvé des gaules.
Il vit encore, & le voilà,
Après des airs tels que ceux-là.
Un jour on lira dans l'hiſtoire
Qui de nos faits fera mémoire:

Celui qui les Grecs gouverna,
Ces Grecs impunément berna.
On voit, que, malgré leurs conquêtes,
Ces gens étoient de grandes bêtes.
Le Chef qui les traita si mal,
Fut cependant un animal.
Taîs-toi, lui répondit Ulysse;
O vrai réservoir à malice!
Je te trouve bien effronté
De prédire la vérité.
Il se peut faire que l'Histoire,
De son nom fasse ainsi mémoire;
Et je le veux bien croire aussi:
Mais je n'en parle point ici.
Créature trop inutile!
Toi, dont le bras est immobile,
Qui ne peux payer ton écot,
Qu'en fesant écumer le pot;
T'appartient-il de contredire
Un Roi qui pourroit être pire?
Que t'importe, qu'Agamemnon
Soit un impertinent ou non?
Jamais on ne fit rien qui vaille,
Si l'on écoute la canaille:
Parce qu'un fat a du caquet,
Faut-il qu'il fasse son paquet!

Agmemnon, pliez bagage;
On vous caſſe, & l'on nous dégagé
Du ſerment de fidélité,
Par l'ordre de Jupin prêté.
Mais, qui tiendra le rang de Sire?
Ah! Therſite, acceptez l'Empire:
En effet, à quoi penſions-nous,
D'en choiſir un autre que vous?
Mais moi, ſans en avoir la mine,
Je ſuis un ſot, quand je badine.
Retiens ce mot: ſi devant moi
Tu n'es déſormais humble & coi,
Je conſens qu'en l'Iſle d'Ithaque,
Crève en ce jour mon Télémaque;
Et je joins à ce chagrin-ci,
Le chagrin de crever auſſi,
Si ton portrait ne ſert de bague
A la lame de cette dague.
Mais en attendant ce coup-là,
Reçois le ſoufflet que voilà:
Tiens, notre Harangueur, attrape...
Arrête donc: ta main me frappe!
Par la jarni! qu'un ſoufflet cuit!
Therſite, après ces mots, s'enfuit.
S'éleve alors une riſée...
La cuiſſon eſt-elle paſſée?

Non, dit-il, en pleurant un peu,
J'y ſens encore un peu de feu :
Mais ſi déſormais je harangue,
Qu'on coupe raſibus ma langue.
La Déeſſe Pallas, après,
D'un Héros connu prend les traits.
Ulyſſe va parler, dit-elle ;
Motus, la pièce ſera belle.
Eſt-il vrai, notre Agamemnon ;
Que ce camp veut ſalir ton nom ?
En prenant une indigne fuite,
Laquelle fera dans la ſuite
Qu'on dira, prononçant ton nom :
Étoit-il un brave homme ? Oh ! non.
Cependant en quittant la rade,
Chacun dit : Non, mon camarade ;
Je ne viendrai, ma foi, chez nous,
Que quand Troye aura du deſſous.
Ce ferment-là, fait avec zèle,
N'eſt il donc qu'une bagatelle ?
On va me répondre : en effet,
Nous avouons bien l'avoir fait ;
Mais s'il étoit encore à faire,
Nous ferions ferment du contraire.
Mais, Compagnons, écoutez-moi,
Et que chacun rêve à part ſoi ;

Nous avons tous, enfants, ou femme,
Et je sçais qu'au fond de notre âme,
Ils semblent crier : Mon époux,
Ou mon papa, venez à nous.
Plus d'une fois cette voix tendre
M'a dit: c'est trop nous faire attendre.
Mais à ma femme, à mes enfants
Je réponds: Chut! il n'est pas temps.
Il en est ainsi du Pilote
Qui maudit & vaisseaux & flotte,
Quand, un mois loin d'eux, sur la mer;
Il s'imagine être en enfer.
Nous autres, depuis neuf années,
Par de contraires destinées,
Nous avons devant Ilion
Vu blanchir le poil du menton:
Mais aurions-nous la hardiesse,
Joignant la honte à la vieillesse,
De revenir en nos logis,
Vaincus, en poil ou blanc, ou gris?
Ah! Messieurs, quel hideux spectacle!
Trouvez-vous ici de l'obstacle?
Il faut bénir le Ciel de tout,
Et tâcher d'en venir à bout.
De Calchas bientôt le présage
Doit avoir son effet, je gage.

Je

Je vous attefte tous ici,
Héros qui vivez, Dieu merci.
Ayez, s'il vous plaît, fouvenance
D'un certain Samedi, je penfe.
Hélas! il me femble, ma foi!
Que nous y fommes vous & moi;
Nos ferments mêlés de grimace,
De Pâris profcrivoient la race.
Pour l'aller chercher, nos bateaux,
Ce jour-là, flottoient fûr les eaux.
Souvenez-vous du facrifice
Que, pour rendre le Ciel propice,
Nous offrîmes en ce jour-là;
Car ce jour contient tout cela:
Souvenez-vous qu'Atride même
Nous avoit régalés de crême,
Et que, pendant qu'on fe lèchoit,
Révérend Calchas attachoit,
Avec une corde, une vache,
Qu'il renverfa d'un coup de hache,
Sous un platane, qu'un ruiffeau
Lavoit bellement de fon eau;
Quand un Dragon, couvert d'écaille,
Qui fit frayeur à la canaille,
Et qu'apparemment quelque Dieu
Avoit mis exprès dans ce lieu,

Sortit, (ſi j'ai bonne mémoire)
Sortit de deſſous une armoire,
Pleine, diſoit-on de faux ſel,
Et qui même ſervit d'Autel.
   A cet aſpect, chacun s'écrie :
Ceci paſſe la raillerie !
Un gros Dragon comme cela
Ne vient pas pour des prunes là.
Ce Dragon grimpant au platane
Plus haut que n'eſt deux fois ma canne,
Engloutit neuf petits oiſeaux,
Et leur mere ſur les rameaux.
Auſſi-tôt un autre ſpectacle
Nous fit à tous crier miracle ;
Car ce gros Dragon diſparut,
Sans qu'il bougeât ni qu'il courût.
On vit à ſa place une roche
A la hauteur de notre cloche.
   Pendant que de ce changement
On étoit dans l'étonnement,
Je dis : Ce tour de paſſe-paſſe
Vient bien à nous, mais il nous paſſe.
Calchas alors me dit : Taìs-toi :
Ce tour te paſſe & non pas moi :
Ce monſtre-là, mort de ma vie !
Plus qu'on ne penſe ſignifie.

Neuf francs-moineaux il a mangé,
Et puis en rocher s'eſt changé.
C'eſt une choſe bien étrange,
Que neuf moineaux un dragon mange!
Mais, devenir après rocher,
L'eſt encor plus que les mâcher.
Vous autres, vous n'y voyez goute,
Et votre eſprit eſt en déroute.
Moi qui déchiffre le deſtin,
J'y perds preſqu'auſſi mon latin:
Cependant, certaine lumiere
Montre à mes yeux une carriere,
Où vous courez malgré vos dents,
Pendant l'eſpace de neuf ans:
Mais, après la neuvieme année,
J'apperçois Troye infortunée
Tomber ainſi que tomberoit
Quelqu'un qui s'évanouiroit.
J'apperçois des femmes fuyardes
Se hâter d'emporter leurs hardes,
Quand une troupe de ſoldats
Leur fait mettre la charge à bas;
J'apperçois mainte & mainte gorge,
Dont le ſang à longs flots dégorge;
J'apperçois... écoutez-moi bien...
Ma foi, je n'apperçois plus rien.

Voilà, Messieurs, comment l'Augure
Prédit la fin de l'aventure :
Nous y touchons ; nous y voilà :
J'opine qu'il faut rester là.
La peur fuit après ces paroles ;
Et dans les âmes les plus molles,
Dans le plus chétif fantassin,
La vertu renaît brin à brin.
Pour leur en donner davantage,
Nestor leur dit : Enfants, courage !
Je vous tiendrois bien des discours
Qui feroient bons, quoique très-courts ;
Mais, au harangueur n'en déplaise,
Sa harangue est assez mauvaise ;
Et je dirai, pour tout bon mot,
Que qui n'agit point est un sot.
Quand nous quittâmes notre terre,
Par un certain coup de tonnerre,
Les dieux puissants nous ont promis
La défroque des ennemis.
Sus ! que personne ne revienne,
Avant que sur quelque Troyenne,
De la maniere qu'il voudra,
Il n'ait vengé cet affront-là.
Si quelqu'un s'avise de dire :
Mon épouse vient de m'écrire

Qu'on a beſoin de moi chez nous:
Auſſitôt, rouez-le de coups.
C'eſt à toi, notre Capitaine,
A prendre maintenant la peine
D'arranger des ſoldats vaillants,
Et devenus honnêtes-gens.
Aſſortis tout; que chaque Prince
Commande à ceux de ſa province.
L'ordre eſt tout; il n'eſt rien de tel
Pour qu'un ſecours ſoit mutuel;
Plus aiſément on en diſcerne
Comment un chacun ſe gouverne:
Et quand on a bien diſcerné
Comment chacun s'eſt gouverné,
Si l'on ſuccombe, on peut conclure,
Contre lequel il faut qu'on jure:
Contre le ſoldat ou le ſort,
Qui tout-à-la-fois n'ont point tort.
Atride reprit: Vieux bon-homme,
Dont jamais la raiſon ne chomme;
O de la Grece le Sauveur!
Et mon bien amé ſerviteur,
Pourquoi faut-il que ta perſonne
Qui penſe ſi bien, & raiſonne,
Soit la ſeule, entre tant de gens,
Dont les conſeils ſont ſi prudents,

Que n'ai-je, Héros en ſageſſe,
Quelques routiers de ton eſpece;
Ah ! que bientôt, par leur moyen
J'aurois le gîte du Troyen !
Qu'on laboureroit bientôt Troye !
Mais, mon Dieu ! j'aurois trop de joie.
Souhaiter d'être ſi joyeux,
N'eſt pas un deſir trop pieux.
La Diſcorde ici fait ravage,
Et moi, qui devrois être ſage,
Hélas ! je ſuis preſque auſſi ſot
Que l'eſt un enfant au maillot.
Un Héros dont la valeur brille,
Je le troque contre une fille;
Mais, que dis-je de ſa valeur ?
Eſt-ce donc un ſi grand malheur ?
On m'a dit qu'il jure & qu'il peſte ;
S'il ne veut pas venir, qu'il reſte.
Soyez prêts ; ce jour de combat
Fera la fortune au ſoldat.
Ah ! têtubleu ! que de richeſſes !
Que l'on va manier d'eſpeces !
Du moins, qu'on boive à ma ſanté,
Quand on aura pris la Cité.
Alors on entend dans l'armée,
Comme un bruit de mer non calmée,

Quand, des vents le Geolier surpris,
N'ayant pas sur eux fermé l'huis,
Contre les rocs ils poussent l'onde,
Pour épouvanter tout le monde,
Et le maître du gouvernail,
Dont ils confondent le travail,
Et qui dit : Je me donne au diable,
Si ce vent-là n'est effroyable.

Au camp, chacun de son côté,
Se disperse à sa volonté;
L'un s'apprête une persillade,
Celui-ci mange une grillade
Avec un morceau de pain bis,
Et dit : Dieu me garde de pis!
D'un examen de conscience,
L'autre fait toute sa pitance;
Celui-ci boit dedans sa main,
Faute d'une tasse d'étain;
Celui-là rape, & l'autre fume,
Et celui-ci du bois allume;
Enfin, l'un tremble & l'autre rit,
Et l'autre son Journal écrit.

Atride, avant le sacrifice
Qui doit rendre le Ciel propice,
Veut qu'assistent six Généraux
Aux sacrifices des taureaux.

Avant de les tuer, lui-même,
D'une dévotion extrême,
Au milieu des six Chefs élus,
Il dit ces mots, & rien de plus.
Il fait jour : avant qu'il s'en aille,
Que des Troyens la truandaille
Rende, ô Jupin ! sur le carreau
L'âme par où la rend un veau,
Quand, d'un coup à la jugulaire,
Le boucher l'empêche de braire :
Qu'Hector aussi perde son sang,
D'un bon coup de mon sabre au flanc,
Que le vieux Priam, sans ressource,
Se voye aussi couper la bourse ;
Que les poûtres de ses maisons
Servent au foyer de tisons.
Jupin, si ta bonté m'exauce,
(Je te le dis, sans que je gausse ;)
Ma foi, je vais à ces taureaux
Ajoûter encor quatre veaux.
Or, le veau vaut dix sols la livre ;
Et de Barême ayant le livre,
Grand Dieu, tu pourras supputer.
Ce que ces veaux pourront coûter.
Il dit, & Jupiter n'a garde
De dire à ce Roi : Qu'il les garde.

Ce maître Dieu, peu ſcrupuleux,
Accepta tout, hormis les vœux.
Les victimes Atride égorge,
D'un coup de poignard dans la gorge;
Il les met après ſur le feu,
Qui s'en ranime & devient bleu.
Chacun prend ſa part de la viande
Qui lui paroît la plus friande.
Agamemnon, de ſon couteau,
S'empare d'un roignon de veau.
Ulyſſe avec appétit ronge
Un os qu'il a pris de la longe:
Tout en rongeant il dit: Garçon,
J'ai ſoif, apporte-moi du bon;
Car, on rapporte dans l'Hiſtoire,
Qu'en mangeant il eſt ſain de boire.
A vous, Monſieur; buvez auſſi...
Soit; tope & tinque, & grand merci.
Se leve alors Neſtor le ſage,
Entre la poire & le fromage,
Qui dit: Meſſieurs, il eſt vilain
D'ivrogner & d'aimer le vin.
Mais il n'eſt pas vilain d'en boire,
Répartit un certain Grégoire;
Et, quand on eſt dans un repas,
Il faut boire & ne l'aimer pas.

Eh ! dit Neſtor, cette chicane
N'eſt, mon ami, qu'un coq-à-l'âne,
Un ſophiſme qui nous conduit
'A grenouiller toute la nuit;
Nos moments ſont de conſéquence,
Ménageons-les avec prudence;
Et, pour mettre à profit le temps;
Haranguons, aſſemblons nos gens.
Que c'eſt bien dit! reprit Atride.
Moi, qui ſur vous ici préſide,
Ma foi, je ne dirois pas mieux
Combien le tems eſt précieux.
Or donc, Héros, je vous commande
Que vous alliez de bande en bande.
Chacun alors court à ſon rang,
Comme un Ecolier à ſon banc.
Minerve montrant une Egide,
Convertit toute âme timide;
Et le ſoldat plein de valeur,
Se demandoit : As-tu du cœur?
Oui, camarade, je pétille;
'Au diable ſoit notre famille;
Je veux corbleu! loger ici...
Ma foi, j'y veux loger auſſi...
Mais ſi nous mourons?.. Eh! qu'importe?
Feu notre grand'mere eſt bien morte.

On voit ſouvent des bataillons
De cygnes couvrir les vallons,
Qui battent galamment des aîles
En l'honneur de quelques femelles,
Et par des cris, ou des chanſons,
Racontent leurs tendres raiſons.
Echo, témoin de leur ramage,
En rend une parlante image:
Ainſi les cris des Argiens
Pour image ont ceux des Troyens.
Agamemnon eſt à leur tête;
Il ſemble aller à la conquête:
Son air, au bas un peu cagneux,
Sans ce, ſeroit celui des Dieux:
Et ce fut ſon maître de danſe,
Lequel, ſelon toute apparence,
N'avoit, lui montrant à danſer,
Pas pris ſoin de le redreſſer:
Mais ce défaut déſagréable
Ne l'en rend pas moins reſpectable;
On ſe dit ſeulement tout bas:
Le haut fait un peu honte au bas.
Alors Iris la Meſſagère,
Pareille aux vents, ou plus légère,
Au Palais de Priam s'en va,
Dans lequel Dame Iris trouva

Des Officiers Troyens l'élite :
Et prenant les traits de Polite,
Fils cadet de Monſieur Priam,
Son Envoyé jadis à Siam,
Elle parla donc de la ſorte,
Après qu'elle eut fermé la porte.
Eh ventrebleu ! c'eſt radoter
Que paiſiblement conſulter :
Etes-vous donc dans une Egliſe,
Pour qu'ainſi l'on ſe tranquillife
Contre les efforts du Troyen,
Qui, je crois, la forceroient bien ?
Ce que je dirai n'eſt point fable :
Autant qu'il eſt de grains de ſable
Dans le fond du vaſte Océan,
(Voyez combien ce fond eſt grand !)
Eh bien ! autant notre adverſaire
Conduit, ma foi, de gens de guerre.
Mais encore, me dira-t-on,
Combien ſeroient-ils, mon Garçon ?
A cela je ne puis que dire,
Sinon, Meſſieurs, que l'on veut rire ;
Car je n'ai point, en vérité,
Les grains de l'Océan compté :
Mais quand ils ſeroient davantage,
Le nombre vaut-il le courage ?

Je me préfere, avec mon cœur,
A trente coquins ſans honneur.
Vous voilà là tout immobile.
Que diantre ! ou va prendre la Ville.
Allons, alerte, ſieur Hector...!
Par ma foi ! je penſe qu'il dort.
Monſieur, tirez-le par l'oreille....
Ce n'eſt pas la peine, il s'éveille.
Ah ! dit notre Hector en bâillant:
Je vous entends tout ſommeillant.
Çà, çà, que l'on ouvre les portes:
Je vais arranger les cohortes,
Et ſoyez certains que, dans peu,
Les ennemis verront beau jeu.

LIVRE TROISIEME.

N'AVÉZ-VOUS jamais vu des grues,
Qui, volant à deux pieds des nues,
Paſſant les mers, dans la ſaiſon
Qu'en uſage vient le manchon,
Vont avec bruit ſur le Pigmée ?
Des Troyens connoîtra l'armée,
Quiconque aura pu voir de près
De ces oiſeaux le nombre épais.
De nos Troyens la troupe avance
Avec beaucoup d'impatience.
S'avance, à ſon tour, l'autre camp,
Dans un tumulte bien moins grand.
Mais, dans une humeur de carnage,
'A faire autant ou davantage.
Sous lui la plaine, d'un bruit ſourd,
Semble en trouver le poids trop lourd.
S'éleve encore une pouſſiere
A côté, devant & derriere,
Qui, le cachant, fait qu'un chacun
Paroît double, & n'eſt pourtant qu'un.

Bientôt les camps ſont face à face,
Et ſe voyant font la grimace.
Il eſt permis de grimacer
Contre qui vient nous agacer.
Vers l'ennemi Pâris s'avance:
Son air eſt plein de ſuffiſance;
Et dans ſa main tenant un dard,
Marche vétu d'un léopard....
N'allez pas, Lecteur, je vous prie,
Croire le léopard en vie;
Ce léopard étoit en peau
Depuis les pieds juſqu'au muſeau.
Mais, quoiqu'il ne ſoit qu'en fourrure,
Pâris, vétu de ſa figure,
Croit que ſon cœur aura ſa part
Du courage du léopard.
Il n'eſt pas le ſeul dans ce monde,
Qui ſur l'habit ainſi ſe fonde.
Maint faquin richement orné,
Dans ſon équipage traîné,
D'un vrai Grand théâtrale image,
Digne, à ſes yeux, d'un humble hommage,
Se contemplant en léopard,
N'en a que la peau de haſard.
Pâris, abuſé par la ſienne,
S'approche; allons, que quelqu'un vienne,

Dit-il aux Grecs ; & qui viendra,
Pour l'autre monde partira.
  Ménélas entend ces paroles :
Je ne voudrois pour dix piſtoles,
Réplique-t-il à notre ſot,
Que tu n'euſſes pas dit ce mot.
Maître Gaſcon, ôſe m'attendre ;
Je ne veux que le temps de prendre
Mon coutelas, quoiqu'un bâton
Suffit pour te faire raiſon :
Et là-deſſus entrant en lice,
Il n'y trouva qu'une écreviſſe ;
Un petit fat qui reculoit
A meſure qu'on l'appelloit.
Avance, dit ſon adverſaire....
Parbleu ! je me tue à le faire,
Répondit il... Mais, où vas-tu ?
S'avance-t-on montrant le cu ?
  Pendant ce temps, notre jeune homme,
Qui tremble & craint qu'on ne l'aſſomme,
S'avançoit ſi rapidement,
Qu'il recule juſqu'à ſon camp.
Alors le brave Hector l'arrête :
Ah, lâche ! as tu perdu la tête ?
Lui dit ſon frere avec fureur.
Notre Pâris, dans ſa frayeur,

Croit voir Ménélas, il s'écrie:
Monſieur, pardon, je vous en prie!
Vous êtes cocu, mais enfin
C'étoit un arrêt du Deſtin.
Moi cocu! répondit ſon frere;
Corbleu! d'où ſçais-tu ce myſtere?
 A ce mot, le poltron Pâris
Reconnut qu'il s'étoit mépris;
Et lui dit, en prenant hàleine:
Non, non, Hector; ſortez de peine:
Vous l'êtes, ou ne l'êtes pas;
Mais, je parlois de Ménélas.
La peſte ſoit de l'aventure!
Voyez l'impertinent Augure,
Dit Hector! oh! que l'on fit mal
De mettre au jour cet animal!
Que n'as-tu fini ta carriere
En te noyant dans la riviere?
Dis-moi, de quoi t'aviſois-tu
D'aller ſi loin faire un cocu?
O traitreſſe & fatale pomme!
Que tu fais tort à ce pauvre homme!
Vénus qui de toi la reçut,
Pendard, en ta faveur conçut,
Pour récompenſer ton hommage,
Le deſſein de ce cocuage.

Elle eut la Pomme, & toi l'honneur
D'un Epoux tout rempli de cœur.
Du bien d'autrui faire largeſſe,
N'eſt pas le fait d'une Déeſſe.
Si Vénus t'eût payé du ſien,
On ne pouvoit en dire rien.
Et quand elle t'offrit Hélene:
Madame, ce n'eſt pas la peine;
Falloit-il, à ce compliment,
Lui répondre civilement:
Mais, ſans chercher ſi loin des charmes;
A travers mille & mille allarmes;
Ma foi, vous m'en avez montré
Qui ſeroient aſſez à mon gré.
Elle eût dit: je ſçais me connoître;
Mais enfin vous êtes le maître:
Et vous pouvez, jeune berger,
Vous exempter de voyager.
C'eſt-là le prix qu'un galant homme
Eût tiré du don de la pomme;
Sur-tout, ſe connoiſſant poltron,
Comme vous l'êtes, mon mignon.
Mais ſans vous ſentir de courage,
Vous entreprenez le voyage!
Sans honneur, & ſans bonne-foi,
Vous volez la femme d'un Roi!

Et n'ayant le cœur intrépide
Que pour une action perfide,
Vous tournez le cul sans façon,
Quand le courage est de saison!
Et c'est bien prendre votre bisque;
Car votre vie étoit en risque.
Le violon dont vous raclez,
Vos chansons, vos cheveux bouclés,
L'excellence de votre face,
Rien ne vous eût obtenu grâce;
Et vous eussiez, malgré vos vers,
Fait le plongeon dans les enfers.
Craignez, pourtant, d'y prendre gîte;
Car dans le courroux qui m'agite,
N'étoit notre fraternité.....
Calmez votre esprit irrité,
Dit Pâris; par ma foi j'ai honte;
Voyez la rougeur qui me monte;
Et jugez que cette rougeur
N'est pas-là sans un peu de cœur.
Oui, j'ai fui devant tout le monde,
Et je mérite qu'on me gronde,
Il m'a pris un certain effroi,
Qui me disoit: prends garde à toi.
Si pourtant vous m'en voulez croire,
Vous n'en tirerez point de gloire,

Jusqu'à ne faire point de cas
De ma face & de mes appas.
Vous sçavez (& chacun l'avoue)
Que, quand du violon je joue,
On dit, en entendant le son:
Ah, mon Dieu! l'habile garçon!
Si je vais dans la grande rue,
Dès qu'on jette sur moi la vue,
J'entends qu'on dit, par-ci, par-là:
Commere, avance, le voilà.
La Commere avance, & s'écrie:
C'est un morceau qui fait envie;
Je remarque son bel œil bleu,
Pour que mon fruit en tienne un peu.
Les gens qui sont loin, de leur poche
Tirent des lunettes d'approche.
Tout cela je le cite ici,
Sans aucun orgueil, Dieu merci;
C'est seulement pour en conclure
Que ma beauté, ma chevelure.....
Avec tes appas, & ton port,
Frere, ce que tu dis m'endort,
Répartit Hector.... Patience,
J'en étois à la conséquence.
Par mon discours, on voit fort bien,
Que de nous nous ne tenons rien;

Que, ſi les Dieux, pour ton partage,
T'ont fait un préſent du courage,
Ces mêmes Dieux m'ont fait préſent
De ce minois ſi raviſſant ;
Et qu'il faut qu'Hector ſouvienne
Que ſa part, miſe avec la mienne,
Sont deux parts, ſi je ſçais compter ;
Qu'en nous nous devons reſpecter....
Ta concluſion n'eſt pas claire,
Et ne ſçauroit me ſatisfaire,
Reprit l'autre. Oh ! dit le poltron,
Vous trouverez le reſte bon.
Je prétends donc, s'il eſt poſſible,
Être à tout danger inſenſible ;
Avoir du cœur & des appas,
Enfin, combattre Ménélas.
Pendant quoi, vous & les armées,
Qui de ce vont être informées,
Verrez, aſſis ſur votre cu,
Mon combat contre ce cocu.
Peux-tu, dit l'autre, t'y réſoudre ?
Oui, parbleu ! je veux en découdre,
Reprit-il. Eh bien ! de ce pas,
J'en vais avertir Ménélas,
Dit Hector, qui prit ſa ſecouſſe
Si violemment, qu'il en touſſe,

Tout en touſſant il arriva.
Un Grec lui cria. Qui va là?
C'eſt moi.... Qui, moi?.... C'eſt ma perſonne.
Ah! vous avez l'humeur bouffonne,
Répondit-on? en ce moment,
On tira ſur lui bruſquement.
Que veut, diſoit-on, ce viſage?
Vient-il encor nous faire outrage?
Nous morguer comme ſon cadet,
Et fuir après comme il a fait?
Eh! mais, je n'y puis rien comprendre;
Crioit-il; daignez donc m'entendre;
Du moins, avant que je ſois mort,
Voyez ſi j'ai raiſon ou tort.
C'eſt fort bien penſé; qu'il avance,
Reprit Atride avec prudence.
S'il eſt tué, vous voyez bien
Qu'il ne pourra nous dire rien.
A ces mots, tous les traits ceſſerent,
Vers lui quelques Grecs s'avancerent.
Çà, dit-il, puiſque me voilà,
Ordonnez que l'on crie holà.
Mon frere vers vous me députe,
Pour ſçavoir ſi l'on veut qu'il lutte
Contre Ménélas, dont le front
Eſt par lui taché d'un affront;

Quoiqu'à vrai dire, cette offenſe
Eſt de petite conſéquence.
Cet accident eſt un écot,
Que doit tout mari, ſage ou ſot;
Et Ménélas, qui s'en irrite,
D'une ſimple dette s'acquitte.
Et ſi, pour chaque Ménélas,
Il falloit lever des ſoldats,
Il en faudroit nombreuſe bande,
Pour tel qui parmi vous commande.
Mais, bref, chacun a ſon eſprit:
Un cocu jure, & l'autre rit.
Quoi qu'il en ſoit, Monſieur mon frere
Veut en ce jour finir la guerre,
Par un combat contre celui
Dont le front vous arme aujourd'hui;
Et le vaincu, ſans qu'il en gronde,
En s'en-allant dans l'autre Monde,
Et ſans rancune & ſans ſouci,
Laiſſera Dame Hélene ici,
A celui dont le cimeterre
L'étendra de ſon long par terre;
Et par ce ſeul homme étendu,
Le calme nous ſera rendu.
  Après ces mots, l'on fait ſilence,
Et Ménélas alors s'avance:

Soyez, dit-il, le bien venu.
Mais, Monſieur, vous ſuis-je connu?....
Oui, dit l'autre, d'un air honnête,
Otant ſon chapeau de ſa tête;
Et quand je ne connoîtrois pas
L'illuſtre Héros Ménélas,
De ce nez la noble ſtructure,
Malgré cette large couture,
Marque un Atride à qui vous voit,
Et même, né du côté droit.
C'eſt, dit l'autre, un air de famille.
Chacun de nous par le nez brille.
Mais, Monſieur, laiſſons-là mon nez:
Vous dites donc que vous venez
Pour m'apprendre que votre frere
Veut d'un ſeul coup finir la guerre?
Ah! j'y conſens de tout mon cœur?
Car la perte de mon honneur
Eſt une perte ſi cruelle,
Que ſouvent ma pauvre cervelle,
Quand elle y penſe mûrement,
Tombe dans l'aſſoupiſſement.
Ah! Monſieur, depuis cette perte,
De la peine que j'ai ſoufferte
Si je vous contois la moitié,
Ma foi, je vous ferois pitié.

La plupart de tous mes ſemblables,
Dont les épouſes ſont aimables,
Ont ſouvent de lâches raiſons
Pour s'endurcir à leurs affronts.
Dans un pays qu'on nomme France,
Le cocuage eſt bonne chance:
Mais moi, qu'en avois-je beſoin ?
Je vous en prends même à témoin.
  Hector, oyant cette parole,
Lui dit: que le Ciel vous conſole.....
Le brave homme! dit Ménélas;
Pâris ne lui reſſemble pas.
Enfin, que votre Seigneurie
S'en retourne, je vous en prie,
Informer Pâris ſon cadet
Que je lui prête le collet,
Vous, au ſoleil comme à la terre,
Et nous, au maître du tonnerre,
Immolons tous quelque morceau,
Ou de brebis, ou bien de veau;
Et ſur ce pieux ſacrifice
Nous établirons l'édifice,
Autrement dit, le fondement
D'une paix à chaux & ciment.
  Mais afin que cette paix dure,
Il eſt bon que Priam la jure;

Car dans une telle action,
On a besoin de caution;
Et l'usage est, que la Vieillesse
En sert toujours à la Jeunesse.
Laquelle, dans son premier feu,
Promet beaucoup, & tient fort peu.
  Oyant ces mots, tous les Gendarmes
De plaisir en versent des larmes.
Ah! disoient-ils, sans cette paix,
Nous n'en réchapperions jamais;
Par ma foi, concluons en somme,
Que Ménélas est un bon-homme.
Mettant après armure à bas,
Aux tentes ils vont à lents pas:
Le champ Grec du Troyen s'approche;
Chacun tient ses mains dans sa poche;
Et sans songer aux coups passés,
On s'y dit: Monsieur, avancez....
Comment va la santé? dit l'autre....
Fort bien; & comment va la vôtre?
  En ce moment, Madame Iris
Les traits de Laodice a pris.
Laodice *autem* étoit fille
Du vieux Priam, & si gentille,
Qu'elle valoit, ou peu s'en faut,
Dame Hélene, sans un défaut.

C'eſt qu'elle avoit, nous dit l'Hiſtoire,
Deux malheureuſes dents d'ivoire;
Ce qui, comme l'on voit, marquoit
Que de deux dents elle manquoit.
Iris, en cette reſſemblance,
Vers la belle Hélene s'avance;
Qui dans ce même inſtant, dit-on,
Se raccommodoit un jupon;
Ou qui, ſi l'on en croit Homere,
Traçoit l'image de la guerre
Qu'un cocu, du diable tenté,
Feſoit pour ſon chef inſulté;
Cocu, qui tel étoit par elle
Et cependant cette infidelle,
En traçant, ſe diſoit tout bas:
Voyez l'effet de mes appas!
Iris ſe préſente à ſa vue,
Et civilement la ſalue:
Venez, dit-elle, ſuivez-moi.
L'autre reprit: voyons pourquoi.
Vous ſçavez combien les armées,
L'une & l'autre étoient animées;
Oh bien! Madame, ces deux camps
Sont auſſi doux que des enfants.
Comme des veaux, les gens de guerre,
De leur long étendus à terre,

N'ont non plus l'air de s'en vouloir,
Que vous l'avez d'un entonnoir.
Sans doute un Dieu, sans nous le dire,
Se mêle de calmer leur ire.
Mais, voici le plus curieux,
Que vous verrez de vos deux yeux;
Ménélas, & cet honnête-homme,
Qui vous gagna pour une pomme;
Oh bien! cet homme & votre époux
Se battront pour l'amour de vous;
Et quoique tous les jours, Madame,
Souvent à deux soit une femme,
Ces deux Messieurs, plus délicats,
Ne veulent point être en ce cas.
Qui remportera l'avantage
Vous possédera sans partage;
A moins chez lui qu'Amour fripon
N'aille glisser un compagnon.
A ces mots, l'inquiètte Heléne:
Que dans ce monde on a de peine!
Dit-elle; & se couvrant après
D'un voile, pour ce, fait exprès,
Ajouta, fesant la pleureuse:
Je ne suis qu'une malheureuse!
Sans doute ce discours venoit
D'un repentir qui la gênoit;

Mais ſouvent remords, dans la femme,
Eſt foibleſſe, & non vertu d'âme.
Et là-deſſus, avec Ethra,
Chagrine elle ſe tranſporta
Au rempart où le vieux Monarque
Priam, avec des Chefs de marque,
Diſoit : Meſſieurs, que fera-t-on?
Faut-il faire la paix ou non?
Ces Meſſieurs-là, pleins de ſageſſe,
Grâces au défaut de jeuneſſe,
Diſoient : Suivant nous, vous ferez,
Grand Roi, tout comme vous voudrez.
Quand on vit donc Madame Hélene,
Chacun dit : eſt-ce-là la Reine?
Oui certes, reprit un vieillard....
Quoi! celle pour qui ce cornard?....
Et oui, parbleu! c'eſt elle-même;
Sa beauté vraiment eſt extrême....
Comment donc, extrême! Junon,
Près d'elle, a l'air d'une guenon.
Quoique vieux, la petite ſotte
M'attendrit & me ravigotte:
C'eſt bien dommage, en vérité,
Qu'elle ait manqué de chaſteté.
Oh! dit l'un, quand on eſt ſi belle,
C'eſt le diable qu'être fidelle!

Ma femme eſt laide comme un cu,
Mais, je n'en ſuis pas moins cocu.
L'autre dit : quand on la regarde,
Son œil au fond de l'âme darde
Un feu qui pénétre ſi fort,
Qu'il reſſuſciteroit un mort.....
Oui, mais ce n'eſt qu'un feu volage;
Qu'éteint d'abord notre grand âge;
C'eſt comme un ſimple éclair qui luit
Dans les ténèbres de la nuit :
Mais, je conviens que ſa figure
Réveille & pique la nature;
Et j'avoûrai qu'en ce moment
J'ai quelque brin de ſentiment :
Que le Grec qui veut qu'on la rende
Nous fait une ſotte demande !
Et j'excuſe fort le Troyen
Qui recule, n'accorde rien.
Mais à parler bonne morale,
Cet amour, qui, comme la gale.....
Ah ! dit Priam, d'un air badin,
Laiſſons la gale & le farcin.
Venez, approchez-vous, ma fille :
Car vous êtes de ma famille;
Et ſi nous nous battons pour vous,
Quand nous mourrons, tant-pis pour nous.

Il s'en faut prendre au ſort ſiniſtre,
Qui ſur ſon diable de regiſtre,
Ecrit ce ſoir, ou ce matin,
Par arrêt, de moi le deſtin:
Un tel Troyen, privé de vie,
Fera plus de pitié qu'envie.
  Mais un homme, quand il eſt mort,
Eſt à l'abri des coups du ſort.
N'en parlons plus, ma chere Belle,
Et prenez-moi cette eſcabelle.
Quel eſt là-bas certain Guerrier,
Qui rompt un morceau de papier,
Lequel va ſervir, je le gage,
De mouchoir à vilain viſage?
Ce Guerrier n'eſt pas au ſurplus
Si grand qu'un autre qui l'eſt plus;
Et ſans ſon dos qui fait la voûte,
Il ſeroit mieux bâti ſans doute:
Mais on lui démêle un minois
Qui pourroit ſervir à des Rois.
  De quoi vous mettez-vous en peine?
Lui répondit la belle Reine:
Ah! pour moi votre queſtion
Eſt de dure digeſtion;
Oui, je la ſens là qui m'accable.
Cela, dit-il, eſt admirable!

Mais pourquoi, comment & par où
L'avez-vous là comme un caillou?
C'eſt qu'en l'entendant, mon cher pere,
Je rêve que je ne vaux guère;
Quand vous la faites, je me dis
Que grand coquin eſt votre fils:
Que coquine je ſuis peut-être,
Autant que coquin il peut être:
Que c'eſt ce fils qui m'a vaincu:
Que Ménélas eſt un cocu.
Oui, mon papa, je m'en accuſe,
Et ſans détour & ſans excuſe.
Mon Dieu! ne criez pas ſi haut!
On le ſçait tout autant qu'il faut;
Dit Priam, & la bienſéance
Veut que vous gardiez le ſilence.
Si toute femme, ainſi que vous,
S'accuſoit, que ferions-nous tous?...
Ah, grands Dieux! que ne ſuis-je morte?...
Eh! pourquoi parler de la ſorte?...
C'eſt que je ne ferois pas là,
Si j'étois morte avant cela.
Celui dont vous parliez, mon pere,
De mon pauvre époux eſt le frere;
Agamemnon le Général,
Qui tantôt bien, & tantôt mal,

Conduit

Conduit les Grecs & leur courage,
Et qui d'ailleurs, eſt en ménage.
Heureux, heureux, Agamemnon!
Plus heureux, s'il étoit garçon,
Dit Priam à cette réponſe;
De ſon bonheur je n'ai pas l'once.
Je me reſſouviens qu'autrefois
Bien des ſoldats ſuivoient mes loix;
Je défendois lors la contrée
Du Mygdon & du ſieur Otrée:
Leſquels, honnêtes-gens auſſi,
M'en ont dit ſouvent grand merci.
Une mutine d'Amazone
Vouloit les culbuter du Trône:
Mais j'avois moins de fantaſſins
Qu'il n'a de Grecs ou de coquins;
Coquin eſt un nom ordinaire,
Qu'on donne à qui nous eſt contraire.
Priam, après ce beau diſcours,
Au camp des Grecs lorgnoit toujours;
Il remarqua Monſieur Ulyſſe.
Qu'eſt cet homme dans le ſervice,
Tirant curedent d'un étui?
Atride eſt bien plus haut que lui.
C'eſt qu'il eſt plus petit qu'Atride,
Dit-elle, l'œil encore humide;

Ulyſſe, mon pere, eſt ſon nom.
Mais eſt-il Grec, Suiſſe ou Breton ?...
Je ſçais, ſans avoir ſouvenance
Dans quel endroit il prit naiſſance,
Que de Laerte il eſt le fils,
Et qu'il eſt né de ſon pays.
Mais, ſoit ſur terre, ou ſoit ſur l'onde,
Que cet Ulyſſe vint au monde;
Quand de lui quelque avis on prend,
Cet avis eſt le plus ſouvent
Une penſée après laquelle,
Il faut, ma foi, tirer l'échelle.
Il ſçait, comme avec un filet,
Dans les cœurs pêcher un ſecret.
Il vous induit à la bétiſe
De lui parler avec franchiſe :
Il vous écoute, & puis après,
Crac, le poiſſon eſt dans ſes rêts.
Ah ! que voilà bien la malice
De celui qu'on appelle Ulyſſe,
Répondit alors Anténor,
Lequel n'avoit rien dit encor !
Il me rendit un jour viſite :
J'avois une éclanche de cuite ;
Ménélas en étoit auſſi.
Je dis : vous ſouperez ici.

Au Conſeil après nous allâmes,
Où Priam & moi nous parlâmes;
Non pas mal, mais point aſſez bien
Pour qu'on pût s'écrier en rien.
Ménélas reprit la parole,
Et nous fit une parabole,
Qui fit juger que ſon eſprit
N'étoit ni vaſte ni petit;
J'en euſſe eſtimé les penſées,
Mais elles étoient trop forcées;
Et Priam me diſoit tout bas:
Ma foi, je ne les comprends pas.
Ulyſſe alors fit ſa harangue;
Corbleu! quelle maitreſſe langue!
On crut, en voyant ſon air niais,
Que ſon diſcours ſeroit mauvais.
On diſoit dans un ſourd murmure:
Ah! quelle diable de figure!
Mais, quoiqu'il eût les pieds poudreux,
Linge ſale, & de plats cheveux,
Auſſi-tôt qu'il ouvrit la bouche,
Chacun de nous demeura ſouche.
Nous étions comme des ſouris,
Que, comme un chat, il avoit pris.
Il nous fit des diſcours de ſoie,
Qui, comme avec une courroie,

Garotoient l'eſprit de façon
Que l'on crioit: Il a raiſon.
Lecteur, tu te laſſes, peut-être,
De Priam, qui veut tout connoître;
Mais ce bon Prince étoit fort vieux,
Et par conſéquent curieux.
Ah! grâce à Dieu! ſa bouche eſt cloſe,
Et nous allons dire autre choſe.
Mais, que nous veut Hélene encor?
Où ſont donc Pollux & Caſtor?
Quoi! pour un pauvre cocuage,
Me refuſent-ils leur courage?
Où ſont de Leda ces deux fils?...
Madame, ils ſont enſevelis....
Eh mais! mon Dieu! c'étoient mes freres!...
Eh mais! quand ils ſeroient vos peres,
Tous vos cris ſeroient ſuperflus...
Eh bien! Monſieur, n'en parlons plus.
Je vois deux Hérauts qui s'avancent;
Écoutons un peu ce qu'ils penſent.
Pour aſſurer la paix, grand Roi,
Viens jurer, & donner ta foi.
Eh! pourquoi faut-il que je jure?...
C'eſt que Pâris, ta geniture,
Va ſe battre avec Ménélas....
Mais, s'il y trouve le trépas?...

Il en mourra ; le beau myſtere !...
Mais un fils mort chagrine un pere.
J'y cours pourtant. Après ces mots,
Il fait atteler ſes chevaux ;
Monte ſur ſon char, & ſanglotte,
Et dit : Que le charriot trotte,
Et qu'on m'apporte mon manteau,
Car je crois qu'on aura de l'eau.
Chacun cria : Dieu le ramene !
Le pauvre homme a bien de la peine !
Déjà ce Prince eſt au camp Grec,
Qu'il n'a pas deſſerré le bec.
Ulyſſe alors vers lui s'avance,
Et lui fit une révérence ;
Et Priam, quand il deſcendit,
Sa révérence lui rendit.
L'eau ſur ſa main lui fut verſée.
Morbleu ! dit-il, elle eſt glacée...
C'eſt une eau ſainte, lui dit-on...
Oh ! reprit-il, ſoit ſainte ou non,
Je n'en veux plus, elle eſt trop froide:
La belle eau ! qui rend la main roide.
Le vin eſt après répandu...
Vaudroit-il pas mieux l'avoir bu ?
Dit-il ; le Maître du tonnerre
L'aimeroit mieux dans nous qu'à terre.

Messieurs, j'ai plus vécu que vous :
Mais, ma foi, vous êtes des fous.
Au front de chaque agneau qu'on tue,
On enfonce une pointe aigue ;
Chacun de la laine en sa main,
Ainsi qu'un bouquet, tient un brin.
Ce détail, quoique bagatelle,
L'ardeur de ces Chefs renouvelle :
Un brin de paille, offert aux Dieux,
Est respectable aux gens pieux.
Toi, dit Atride, dont la foudre
Fait d'un homme un morceau de poudre ;
Et toi, vif & brillant soleil,
Qui toujours *rime* à nompareil ;
Vous aussi, Madame la Terre,
Notre commune & bonne mere ;
Vous, Messieurs les vilains Torrents
Du pays des Mânes errants,
Soyez témoins de ce qu'on jure ;
Et remarquez bien le parjure....
Ulysse interrompit le Roi.
Tenez, vive la bonne-foi,
Dit-il ! ce soleil, ce tonnere,
Ces torrents, & notre grand'-mere,
Sont une pauvre caution
Pour les gens sans religion ;

Y joignît-on encor le diable,
Malgré ce ſerment effroyable;
Malgré le diable & tous les dieux,
Je dis que bonne-foi vaut mieux.
Si Ménélas tue * Alexandre,
Priam promettra de lui rendre
Sa femme, que Monſieur Pâris
Tient comme ſienne en ſon logis.
Il faut que Ménélas ſuppoſe
Que ce logis n'eſt autre choſe
Qu'un hôpital; car aujourd'hui
La coutume eſt toute pour lui.
Mais ſi ce Pâris le culbute,
Qu'il vienne à mourir de ſa chûte;
Alors, ſa femme, quoiqu'à lui,
Reſtera la femme d'autrui.
Mais, vieux Priam, point de chicane,
Point de fineſſe; ou, Dieu me damne,
Je ne donnerois pas un ſou
Du chef qui tient ſur votre cou;
Car ſi vous n'étiez pas ſincere,
On le coupe net comme un verre;

* Alexandre eſt Pâris.

Et vous ſçavez qu'un chef à bas
Eſt un infaillible trépas.
Vos enfants & votre Pergame,
Tout rôtira, tout ſera flâme ;
Vos femmes méme rôtiront.
Je m'attends qu'elles nous diront :
Eſt-il permis, qu'ainſi l'on vexe
Un foible & reſpectable ſexe ?
Nous leur répartirons : pourquoi
Avez-vous un fripon pour Roi ?
Si je vous chante pouille, Sire ;
C'eſt uniquement pour vous dire,
Et vous convaincre qu'un coquin
Jamais ne fera bonne fin.
Cela vous touchera, peut-être,
Si vous aviez deſſein de l'être.
  Après ces mots, d'un coup mortel
La victime meurt à l'autel ;
Le ſang coule, & chacun s'écrie :
Monſieur Jupin, l'on vous en prie,
Hélas ! ayez la charité
De répandre le ſang gâté ;
(Gâté veut dire ici parjure
De qui donne parole & jure ;
Mais qui dit, ſi malheur m'advient,
Le diable emporte qui la tient).

Oui, grand Jupin, faites en ſorte
Que ſa femme ailleurs on tranſporte.
Qu'il diſe, la voyant partir:
Ah! les cornes me vont ſortir.
Priam, après cette parole,
Dit: ce combat-là me déſole.
Mon pauvre fils va s'eſcrimer,
Peut-être ſe faire aſſommer.
Ah! Meſſieurs, en pareil rencontre,
Le cœur bat tout comme une montre...
Comment! feroit-il tique tac?
Dit Ajax, prenant du tabac.
C'eſt donc comme un moulin, bon-homme?
Oui, Monſieur, c'eſt tout ainſi comme:
Mais, ſoit montre où moulin, mon fils
Se battra comme il l'a promis.
Adieu, je n'ai pas le courage
De voir des combattants la rage;
Car, quand je vois du ſang verſé,
Je deviens comme un trépaſſé.
Mais ſi mon fils avoit du *pire*,
Si le deſtin veut qu'il expire,
De grâce, Monſieur Ménelas,
Du moins qu'il ne languiſſe pas.
Il s'en-va, plein d'inquiétude,
En diſant: le cas eſt bien rude;

Sire Anténor eſt avec lui,
Qui meurt pareillement d'ennui.
Monſieur, prenez un peu la peine
De voir en quel lieu de la plaine
Sera le combat ſingulier
De l'un & de l'autre guerrier,
Dit Hector à Monſieur Ulyſſe,
Qui déjeûnoit d'une ſauciſſe;
Et tenons auſſi deux billets
Dans un de nos chapeaux tout prêts.
Le mien eſt percé, reprit l'autre;
Ainſi, Monſieur, prenons le vôtre:
A l'égard du ſuſdit combat,
Il ſe doit faire en pays plat;
Voyons un peu qui le commence.
Le camp alors eſt en ſilence;
Chacun des Grecs dit en ſecret:
Ma foi, Pâris aura ſon fait.
Ah! favoriſe, Dieu ſuprême!
Un pauvre cocu, ſi tu l'*aime*;
Regarde ſon chef en pitié,
Il en a trop de la moitié:
Que Pâris ait enfin ſon reſte,
Ainſi que le billet funeſte.
Mais les cocus apparemment,
Sont peu chéris au firmament;

Car, Jupin ſourd à leur priere,
En uſa d'une autre maniere,
Puiſque Pâris doit commencer
Le combat qui ſe va paſſer.
  Pâris, dit-on, en ſauta d'aiſe,
Et dit, Viens çà, que je te baiſe,
Hector; lequel, de ſon côté,
Je crois, avoit déjà ſauté.
Vois-tu, dit l'autre, ma cuiraſſe?
Penſes-tu qu'on me la fracaſſe?
Ma foi, dit-il, je n'en ſçais rien;
Mais cela ſe pourroit fort bien.
Et que dis-tu du cimeterre?...
Je dis qu'il traîne juſqu'à terre....
Et que dis tu du bouclier?
Crois-tu qu'on le faſſe plier?
Et de ce caſque ſur ma tête;
De l'aigrette qui fait la crête?
De ce dard, Hector, qu'en dis-tu?...
Ce que j'en dis, qu'il eſt pointu....
Et que dis-tu de mon courage?...
Ah! j'en dirois bien davantage,
N'étoit, mon Garçon, que j'ai peur
Qu'il ne vous manque un peu de cœur.
  Ménélas vint; chaque adverſaire
De regards s'envoie une paire,

Qui vouloient dire, ou peu s'en faut,
Mon Dieu! que je te haïs, maraud!
Pendant qu'un chacun se les darde,
Le spectateur qui les regarde
Dit, de haîne les voyant pleins:
Voilà des drôles bien malins!
 Pâris prend un dard & le lance;
Et s'écria: garre la panse!
Mais, zeste, l'épais bouclier
Sauva du coup notre Officier....
Ah! vous visez à la bedaine,
Lui dit alors ce Capitaine....
Vous, mon bon Monsieur, dites où
Vous visez à me faire un trou,
Répondit Pâris, qui s'abaisse,
Se tourne & se hausse sans cesse;
Ajoûtant: Si ce cocu-ci
Pouvoit ne m'attraper qu'ici!
Mais, il me tire à la visiere.
(Cet ici marquoit son derriere).
Le Grec, avant que de tirer,
Jupiter voulut implorer.
 O puissant arbitre du monde!
C'est sur toi seul que je me fonde;
Et fondé de cette façon,
C'est l'être mieux qu'une maison,

Fais que ce dard attrappe & touche
L'endroit par où Pâris se mouche;
Que pénétrant jusqu'au cerveau....
Pâris, de peur, cria tout beau!
Le trait partit.... La malepeste!
Il a percé jusqu'à ma veste,
Dit alors notre homme visé;
Si je n'avois un peu biaisé,
Je crois, ma foi, que ma tripaille
Restoit sur le champ de bataille....
Tu vis encor? dit Ménélas....
Eh! pourquoi ne vivrois je pas?...
Prends donc garde à ce coup d'épée;
Paf, ah! mon attente est trompée;
Mon fer est brisé, ton airain
S'oppose à l'effort de ma main....
Mais, vraiment! exprès je le porte,
Pour qu'il en use de la sorte,
Dit-il; pendant que l'ennemi
Blasphémoit, en diable & demi,
Contre le grand Dieu du tonnerre,
Qu'il appelle un malin compere.
Il vaut, dit-il, autant prier
Ou sa pantoufle ou son soulier.
J'ai prié ce Maître du Monde,
D'une piété sans seconde,

Et j'en ſuis ſi bien exaucé,
Que j'en obtiens un fer caſſé.
Le tour eſt digne d'un eſpiegle;
Peſte ſoit du maître & de l'Aigle!
Il ſaiſit, après, du Troyen
Le caſque, en ſerre le lien.
Le Troyen étranglé, s'écrie:
Ah! faute d'air, je perds la vie.
Je croyois bien qu'on me tueroit,
Mais, non pas qu'on m'étoufferoit.
Mon cher Monſieur, prenez Hélene,
Et rendez-moi ma pauvre haleine;
Prenez deux livres de mon ſang,
Pour une ou deux onces de vent.
C'étoit fait, le bel Alexandre
Dans les enfers alloit deſcendre;
Mais Vénus coupa le cordon
Qui ſerroit le cou du garçon.
Il s'enfuit, en laiſſant le caſque,
Et diſant: voyez le fantaſque!
En vérité, voyez par où
M'avoit pris ce diable de fou!
Ménélas à ſon tour s'écrie:
Qu'eſt-ce que cela ſignifie?
Je n'ai point rompu le lien,
Et je ne tiens plus le Troyen.

Il eſt là-deſſous un myſtere,
Que je ne comprends point ou guère.
N'eſt-ce point encor Jupiter
Qui me fait enrager en l'air?
N'importe, courons ſur notre homme,
Il eſt encor temps qu'on l'aſſomme.
Que diantre! je ne le vois plus!
Oh! pour le coup je ſuis confus!
Celui qui l'a fait diſparoître,
En fait de tours eſt paſſé maître.
 Vénus le déroboit aux yeux
De cet ennemi furieux,
Et l'avoit mis dans un nuage,
Comme un oiſeau dans une cage.
Cette Déeſſe l'aimoit fort:
Après tout, avoit-elle tort?
Il avoit nommé l'Immortelle,
De trois Déeſſes la plus belle.
Tout le monde ſçait bien cela:
C'étoit ſur la montagne Ida.
On ſçait auſſi que qui dit femme,
Dit ſouvent une mauvaiſe âme;
Ame fourbe, ſans probité.
Mais, ſi vous louez ſa beauté,
Oh, parbleu! c'eſt une autre choſe:
L'éloge la métamorphoſe;

Sa vanité met le flatteur
Dans une éternelle faveur.
Elle eſt, pour lui, ſincere, bonne.
Faut-il de l'argent? elle en donne;
Et ſouvent même elle ſe rend,
Plus à l'éloge qu'au penchant.
Oui, Lecteur, la choſe eſt ſi ſûre,
Qu'une femme, à cette peinture,
En me liſant, d'un air bouffon
Dira: le coquin a raiſon.
Vénus de Gréa prit la mine,
Sa loupe, avec ſa courbe échine.
Gréa, Meſſieurs, avoit un art
Egale à la nature; car,
Traçât-elle ſur une toile
Un arbre, un poiſſon, une étoile:
Parbleu! s'écrioit un chacun,
Nature & cela, c'eſt tout un.
Souvent elle amuſoit Hélene,
Qui travailloit de même en laine,
Et qui, pour badiner auſſi,
L'appelloit viſage rouſſi;
Vieille puante, ou bien charogne,
Citrouille, & quelquefois carogne.
Vénus, avec ces jolis traits,
Dont elle ſe maſquoit exprès,

Aborda la Princesse Hélene,
Lui sourit, & lui dit: Ma Reine,
Mon Dieu! que vous avez d'appâs!
Mais, ne vous ennuyez-vous pas
Dans votre chambre ainsi seulette?...
Non, je me fais une cornette....
C'est fort bien fait; mais vous pouvez
Faire mieux, si vous me suivez...
Quoi! pour aller à la guinguette?...
Non; mais dans un lieu, ma poulette,
Où vous allez trouver l'Amour,
Et Pâris qui vous attend pour...
Tenez... Je vois, à votre mine,
Que votre petit cœur devine.
Suivez-moi; ce pauvre Garçon
M'a tant dit: Viendra-t-elle ou non?
Et si tendrement il soupire,
Dit qu'il souffre tant le martyre,
S'est mis tant de poudre aux cheveux,
Décrassé tant une heure ou deux,
Que l'on diroit que chaque Grâce
A léché plusieurs fois sa face...
Ah! mon Dieu! s'il étoit ici,
Je la lécherois bien aussi,
Dit, en l'interrompant, la Reine,
Qu'un si tendre portrait entraîne,

Mais alors certaine ſplendeur
Dans Gréa lui fit belle peur.
Elle reconnut la Déeſſe....
Ah! le vilain tour de fineſſe!
Cria-t-elle: Où me conduis-tu?
Mon pauvre honneur eſt-il vendu?
Eſt-ce en Bourgogne, ou bien au Maine,
Que tu vas me mener, vilaine?
L'Amant eſt-il blanc, ou tanné?
Combien d'écus t'a-t-il donné?
Du moins, aurai-je un équipage?
Me mettra-t-il en mon ménage?
Le Ciel ſoit béni: mais je veux
Que l'entretien ſoit généreux;
Et puiſque j'en aurai la honte,
Je prétends y trouver mon compte...
Mais, que dis-je? Non; Ménélas,
Je me remets entre vos bras;
Dût celui qui vous fit vos cornes,
En avoir un chagrin ſans bornes.
Je veux, puiſqu'il eſt mon époux,
Qu'il ſoit cocu tout comme vous:
S'il eſt vrai qu'un clou chaſſe l'autre,
Son affront lavera le vôtre.
Et toi, dont la divinité
Veut trafiquer ma chaſteté,

Va, je t'abandonne Alexandre.
Peut-être qu'il voudra s'en pendre:
Mais, s'il en avoit le deſſein,
Dis-lui combien il eſt vilain
De voir un homme de famille
Dont la figure en l'air brandille.
Va-t-en, Vénus; retire-toi....
Comment! vous vous moquez de moi,
Dit la Déeſſe courroucée,
Figure courte & ramaſſée!
Mais, voyez un peu ſur quel ton
Le prend cette Dame Aliſon!
Quelqu'un qui l'auroit entendue,
Eût cru que je l'aurois vendue,
Et que j'allois, tout de ce pas,
Au Marchand livrer ſes appas:
J'en ſuis encor toute honteuſe.
Qui, moi! paſſer pour une gueuſe,
Pour un Mercure féminin,
Pour encor pis qu'une Catin!
Ah! mon Dieu! qu'aux chaſtes oreilles
Nuiſent des injures pareilles.
Depuis la tête juſqu'aux pieds,
Mes ſens en ſont mortifiés.
La pudeur n'eſt point à la mode;
Auſſi n'eſt-elle pas commode.

Voyez, moi, pour en avoir eu,
Dans quel état mon cœur s'eſt vu !
Pourtant, petite babillarde,
Vous vous en alliez ſans ma garde :
Vous demandiez s'il étoit beau,
Si blanche ou noire étoit ſa peau ;
Et du prix de votre perſonne
Vous compoſiez déjà, friponne.
Quand je l'ai pris ſur un haut ton,
Je vous donnois du galbanon,
Reprit Hélene : mais, Déeſſe,
N'avez-vous pas fait la Lucrece ?
Paſſez-moi ma feinte frayeur,
Et je vous paſſe la pudeur.
Vous avez raiſon, ma petite ;
Toute femelle eſt hypocrite,
Reprit Vénus ; & rarement
Rougit-elle ſincerement.
Or, tandis qu'elles s'entretiennent,
Près d'Alexandre elles parviennent ;
Je veux dire Monſieur Pâris,
Qui repoſoit ſous des lambris.
Quand il les vit, il vint vers elles,
Et leur dit : Dieu vous gard', les belles.
A quoi Vénus lui répondit :
Dieu vous gard', comme il l'avoit dit.

Cette Déeſſe toute bonne,
Dit : Je ne veux gêner perſonne ;
Vous voilà tous deux dans ce lieu ;
L'Amour eſt avec vous, adieu.
Eh ! dit Pâris, reſtez, Madame ;
Vous êtes une étrange femme...
Ah ! ſi j'allois vous prendre au mot,
Dit-elle, vous ſeriez bien ſot !
Adieu. Là-deſſus, elle vôle,
Et perça les voûtes du pole.
Hélene d'abord battit froid,
Se tint debout, l'autre tout droit.
Elle ne dit mot, lui de même ;
L'ennui d'Hélene étoit extrême.
Par bonheur, il éternua ;
Là-deſſus elle ſalua,
En lui diſant : Dieu vous béniſſe.
Grand merci, dit notre jocriſſe,
Dont le nez dégouttoit de l'eau,
Et qui n'ôta point ſon chapeau.
Un moment après, il s'eſſuie,
Et dit : Par ma foi, je m'ennuie ;
Petite femme, amuſe-moi.
Alors elle reprit : Qui ? toi ?
Que j'amuſe un Jean de Nivelle ;
Poltron autant qu'une femelle !

Et qui dit, loin de Ménélas :
Je lui romprois jambes & bras :
Et lorſque l'adverſaire arrive,
Demande grâce, & puis s'eſquive !...
Je redoutois peu ſon effort,
Dit-il : mais je craignois la mort :
Je redoutois ſa large épée,
Qui de mon ſang ſe fût trempée :
Car, quant à lui, par la corbleu !
Je ne le craignois que fort peu.
Grâces à Dieu, j'ai du courage ;
Mais je ſoutiens qu'un homme ſage,
Quand il juge qu'il va périr,
Doit mettre ſa gloire à courir.
Ma chair à préſent ſeroit blême,
Mon viſage ſeroit blaſphème ;
Je ferois peur à vos beaux yeux :
Allez, je vis ; cela vaut mieux.
Minerve conduiſoit ſa lame ;
Je l'ai bien vu : la bonne Dame !
Peut-être qu'un jour Jupiter
Contre lui conduira mon fer ;
Mais, dût mon corps être voirie,
Que m'importe ? je vous en prie,
Quand une fois j'aurai péri,
Que je reſte ſain, ou pourri,

Que le ver juſqu'aux os me ronge:
Et que m'importe ? Quand j'y ſonge,
Tout cela, ſi vous m'aimez bien,
Eſt peu de choſe, & même rien.
Pourquoi diantre reſter muette,
Pendant qu'on vous conte fleurette ?
Répondez-moi quelque douceur...
Ah! petit larron de mon cœur,
Tout auſſi-tôt, répondit-elle...
Ah! reprit-il, ma perronnelle;
Si nous diſions deux mots d'hymen?
Elle lui répondit Amen.
Là-deſſus, elle le regarde
D'une façon toute mignarde,
Fit un ſoupir, puis un faux pas...
Le reſte je ne le ſçais pas.
Bon, bon! racontez-nous le reſte,
Va dire un Lecteur peu modeſte;
Il doit être divertiſſant...
Oui, ce reſte eſt aſſez plaiſant:
Mais, plaiſant de certaine ſorte,
Mon petit Monſieur, qu'il importe,
De peur d'une tentation,
De vous taire leur action....
Eh! mais, Auteur, je vous aſſûre
Que c'eſt curioſité pure,

Et non aucun mauvais desir
D'y prendre un défendu plaisir...
Bon! le diable, à son ordinaire,
Vous trompe encore en cette affaire,
Et vous fait croire, l'animal,
Que vous n'y voyez aucun mal...
Oh! voilà bien de la morale.
Achevez... Le cas est trop sale.
Plus de replique, mon Lecteur...
Oh! le maudit esprit d'Auteur!
   Cependant notre cocu gronde,
Et brutalise tout le monde;
Il va redemandant Pâris,
Disant : Où diable l'a-t-on mis?...
Pourquoi nous dire des sottises?
L'avons-nous mis dans nos chemises?
Répondit tout le camp Troyen.
Quelqu'un dit : cela se peut bien.
Je soutiens que non, dit Atride,
Qui du cas sagement décide:
Mais enfin qu'il y soit, ou non,
Puisqu'il fuit ainsi qu'un poltron,
Il est vaincu : de-là j'infere
Qu'Hélene doit être à mon frere.

LIVRE QUATRIEME.

DANS la Salle du Firmament,
Les Dieux étoient en ce moment;
Et là, le ventre à table ronde,
Parloient des affaires du monde.
Hébé, la bouteille à la main,
Disoit: Qui veut un doigt de vin?
Le vin, quand on en boit chopine,
Ragaillardit l'humeur divine.
On vint à parler d'Ilion:
L'un, en s'essuyant le menton;
Dit, avant de vuider son verre:
Que je plains cette pauvre terre!
Moi, je voudrois que la Cité,
Disoit l'autre, fût vigne ou pré.
De ces discours la différence,
Fait voir, que, malgré leur puissance,
Ils ont, pour tout droit, plus que nous;
D'être de plus durables fous.
Jupin dit: parlez donc, ma femme....
Que ne m'appellez-vous, Madame?

C'eſt l'uſage entre honnêtes-gens....
Oh parbleu ! je ſuis du vieux temps....
Mettez-vous, dit-elle, à la mode...
Mais elle eſt ſotte, & peu commode...
Mais le mot eſt bien plus poli....
Je le crois; mais j'ai pris mon pli.
Les Grands ont banni les manieres
Cordiales & familieres :
On ſe dit, Madame & Monſieur;
C'eſt, il eſt vrai, ſe faire honneur :
Mais, la Madame accoutumée
A n'être plus femme nommée,
Familiere avec ſon Amant,
Met en oubli le Sacrement.
Or donc, ma femme; & vous, ma fille,
Qui n'êtes laide ni gentille,
(Ces termes de ſincérité
Sont encor de l'antiquité ;)
Vous, des Grecs ſi bonnes amies,
Pourquoi donc, s'il vous plaît, mes mies,
Les bras croiſés, avez-vous vu
Combattre le fameux cocu?
Lorſque Vénus la pareſſeuſe,
Même un petit brin vicieuſe,
Dont en hyver comme en été,
Le corps eſt, à midi, gîté ;

Plus molle enfin que de la chiffe,
Sauve fon Pâris de la griffe
D'un Gars qui fefoit, fans pitié,
Sortir fa langue d'un bon pied;
Vous deux, pendant ces aventures,
Que faites-vous? des confitures.
Faites-en donc jufqu'à demain.
Mais enfin, pefons le deftin
Des gens de la Grece & de Troie.
Faut-il qu'ils fe mangent le foie?
Faut-il, dans un fonge hableur,
Tromper encor des gens d'honneur?
Pour moi, j'ai fçu dès pere & mere,
Qu'un Dieu devoit être fincere:
Chez lui, pourtant, Agamemnon
A dit: Jupin eft un Gafcon.
Mais, trève enfin de Gafconnade.
  Ah, mon Dieu! la fotte enfilade!
En toute occafion, Monfieur,
Vous taire eft toujours le meilleur,
Dit Junon. Et moi, dit Minerve,
De vous fâcher, Dieu me préferve:
Par refpect ma bouche fe taît,
Mais vous êtes un franc benêt.
Dame Junon lui dit encore:
Monfieur, celui qui vous honore,

Par ma foi, n'honore, en deux mots,
Que le grand Maître des nigauds.
Eh! pourquoi rompre ma vengeance,
Contre une malheureuse engeance,
Que j'ai dans une aversion
Qui passe imagination?
Quoi! des gens qui mettent des crêtes
Sur de très-respectables têtes,
De telles gens vous touchent plus
Que des infortunés cocus!
Ma foi, l'infortune est légere,
Reprit Jupin.... Mais, mon cher pere,
Chacun n'est pas, sur de tels coups,
Aussi philosophe que vous,
Dit Pallas. On se mit à rire;
Dame Junon ne sçut que dire;
Et Jupiter un peu honteux,
Dit: nous voilà payés tous deux.
Puis il ajoûte encor: Ma femme,
Si vous êtes une Madame,
Je vous jure qu'en vérité
Madame a le cerveau gâté.
Que vous a donc fait cette Ville;
Pour tant échauffer votre bile?
Vous direz que Pâris n'a pas
Bien sçu le prix de vos appas;

Que toujours vous gardez mémoire
Qu'il dit : Vous avez la peau noire,
Vénus eſt plus blanche que vous:
D'ailleurs, vous avez le poil roux;
Votre hanche eſt un peu trop groſſe;
Votre allure tient de la roſſe.
Eh! pourquoi, dit Junon alors,
Anatomiſez-vous mon corps?
J'ai tort, dit-il; mais, chere épouſe,
Qui de Vénus êtes jalouſe,
Ces défauts, ces infirmités,
Ne ſont-ce pas des vérités?
N'êtes-vous pas un peu citrouille?....
Voyez comme il me chante pouille!
Bel & bon chien, quand tu me pris,
Tu me marquois moins de mépris.
Jupin dit: Ne cherchez point noiſe;
Rayez ces termes de grivoiſe:
Junon, ſoyez femme de bien;
Le reſte, auprès de ce, n'eſt rien.
Eſt-il beau, tous Dieux que nous ſommes,
D'être les aſſaſſins des hommes?
Il eſt bon de les châtier;
Mais, d'aller d'un eſprit ratier....
Briſons là-deſſus, mon compere....
Tenez, la voilà qui va braire

Dit Neptune. A ces mots, Junon :
J'aimerois mieux faire un garçon,
S'écria-t-elle, que d'entendre
Parler un animal à pendre.
Quoi! moi la femme, moi la sœur
De ce nigaud de harangueur,
Je ne puis ruiner Pergame,
Moi qui le veux, moi qui suis femme!
Au-lieu de redouter mon nom,
Parlant de moi, l'on dira : bon!
Il est vrai, c'est une Déesse;
Mais, ma foi, la pauvre diablesse
A moins de pouvoir que n'en a
La ravaudeuse que voilà.
Alors, elle versa des larmes.
Ah! dit Jupin, que de vacarmes!
Que, sans le sexe féminin,
Seroit heureux le masculin!
Si vous n'avez une grondeuse,
Il vous échoit une joueuse :
Et si le jeu ne lui plaît pas,
Mal défendus sont ses appas.
Est-elle honnête, elle est bigotte;
Est-elle sçavante, elle est sotte.
Bref, la femme est un animal
Dont on ne peut que parler mal.

Mais enfin, à l'égard de Troie;
Eh bien! qu'elle ſoit votre proie.
Courez, en faveur d'un cocu,
Mettre au Troyen la fourche au cu.
Alors, auſſi vîte, dans l'onde,
Qu'un caiſlou qui part de la fronde,
Minerve plonge en un inſtant
Sous la forme d'un aſtre ardent.
Là-deſſus on eſt en conteſte,
Si ce n'eſt pas ſigne de peſte:
Tout le monde en eſt ébaubi,
Et dit: voyez-vous ce rubi?
Encore une métamorphoſe;
Et Pallas s'en ſervit, à cauſe
Qu'il falloit ſe montrer aux yeux
De Pindare le chaſſieux.
Quelle figure employa-t-elle,
D'un garçon, ou d'une femelle?
Prit-elle un caſque, ou bien un froc?
Homere ne nous dit point hoc.
De Lycaon la géniture
Voudroit-il de la ſépulture
Sauver ſon nom & ſon ſurnom?
Dit-elle. Il reprit: Pourquoi non?
Mais, comment?... Avec une flèche,
De laquelle il peut faire brèche,

Dans la panſe de Ménélas,
Que ſon Barbier râſe là-bas.
Mais avant, qu'il ne vous déplaiſe
De promettre quelque fadaiſe
'A certain Dieu, quoique fripon,
Nommé le Seigneur Apollon....
Oh ! s'il ne tient qu'à lui promettre,
Pour dans nos intérêts le mettre,
Reprit il, on lui promettra;
Mais au diable qui rien tiendra !
Car je n'ai (raiſon fort valable).
Veau, ni vache, encor moins d'étable.
Il prend ſon carquois, à ces mots;
Et dit: lui tirerai-je au dos?...
Si vous voulez, dans le derriere,
Dit-elle; qu'y fait la maniere?
Son arc auſſi-tôt il tendit,
Et contre ſon corps le roidit.
Mais, Madame, je fais peut-être,
D't-il, une action de traître;
Car le pauvre homme ne ſçait pas
Qu'il va tomber du haut en bas.
Avant que la flèche je darde,
Crions-lui: Monſieur, prenez garde ! ...
Ce ſeroient des cris ſuperflus;
Car vous ne l'attraperiez plus.

Il eſt vrai, dit-il: puis il tire.
L'homme eſt mort, ou bien il expire;
Cria-t-il: mais il s'abuſoit;
Car Pallas le trait conduiſoit,
Et l'avoit affoibli de ſorte
Qu'un quart de ſa force étoit morte.
C'eſt ainſi qu'autour du berceau
Du poupon qui dort comme un veau;
Une mere écarte la mouche
Qui lui voudroit piquer la bouche;
Et dit, le chaſſant de la main:
Mais, voyez ce maudit couſin!
Cependant, au ſein le trait frappe;
Mais, légerement il attrape.
L'autre dit: De par Belzébut,
Prend-on mon poitrail pour un but?...
C'eſt quelque coup de mal-adreſſe,
D'un qui, ne viſant qu'à la feſſe,
Dit Ulyſſe, a tiré plus haut
Qu'il ne devoit, & qu'il ne faut...
Eh! que le bon Dieu vous béniſſe!
Haut ou bas, n'eſt-ce pas malice?
Voyez que de ſang répandu!
C'eſt tout autant de ſang perdu.
Alors Agamemnon arrive,
Son âme eſt plus morte que vive;

Mon cher frere ! s'écria-t-il,
Eſt-ce un coup d'arc, ou de fuſil,
Qui te fait dénicher du monde ?
Ou bien ſeroit-ce un coup de fronde ?
Ce ſont de vilains coups tous trois ....
Fût-ce d'une féve ou d'un pois ;
Fût-ce d'une mâchoire d'âne,
Je ſuis bleſſé .... Mais, eſt-ce au crâne ?
Peſte du ſot ! non, c'eſt au cu ...
Eh ! tu te fâches, mon cocu ! ...
C'eſt qu'il déplaît, quand on trépaſſe ;
Que ſotte demande on nous faſſe,
Dit l'autre. Alors Agamemnon
Répondit : taîs toi, mon garçon ;
Ce coup part d'une main Troyenne,
Main ſacrilége, main payenne,
Dont les doigts, de goutte crochus,
Seront au bout d'un bras perclus.
Ah ! nation diabolique !
Qui des coups dans le ſein applique
D'un pauvre innocent Officier,
Qui ſuivoit tout droit ſon ſentier.
Que votre Priam ſe ſouvienne
Qu'il a mis ſa main dans la mienne ;
Qu'en lui ſerrant, le vieux bouquin
Me dit : Vous m'écrâſez la main.

Ce vin qu'on a versé sur terre,
En l'honneur du Dieu du tonnerre;
Ces veaux dont on coupa le cou,
Action dont il rit, le fou!
Cette bonne-foi si promise,
S'en souvient-il, la barbe grise?
Eh bien! ces serments & ces veaux,
Du vin qu'on a versé les pots;
Enfin, sur la gent hérétique,
Tombera toute la boutique.
La gent, le Prince & la Cité,
Le tout ensemble culbuté,
Comme on dit, cul par dessus tête,
Mon frere, vengeront ta crête.
Chacun de ce sera témoin:
Mais, que cette culbute est loin!
Et que la mort de près talonne
Ton honnête & chere personne!
Les Grecs diront, voyant ton sang,
Que diable faire dans le camp?
Où tout d'un coup, sans qu'on y pense,
On reçoit un coup dans la panse.
Si l'on quittoit ce lieu fatal,
Diront-ils: feroit-on si mal?
Mais, de retour à notre terre,
Qu'avez-vous fait de votre frere,

Me dira-t-on? Je l'ai laiſſé
Mort, inhumé dans un foſſé,
Répondrai-je... Ah! dans la patrie,
Vous deviez porter ſa voirie;
Et nous euſſions fait aujourd'hui,
Un beau convoi digne de lui.
A ſon tour, le Troyen ſuperbe;
Venant ſe promener ſur l'herbe,
Mettra ces mots ſur ſon tombeau:
Cy-gît celui qui paſſa l'eau,
Pour tirer raiſon d'une inſulte
Qui du cocuage réſulte:
Cy-gît donc un pauvre cocu,
Qui bien plus long-temps eût vécu;
S'il eût, oubliant ſa vengeance,
Souffert ſon mal en patience.
Il s'écria de tout ſon cœur,
En trépaſſant: foin de l'honneur!
Et nous, en voyant ſa carcaſſe,
Qui pue en diable en cette place;
Nous crions de notre côté:
Foin de ce cornard infecté;
Foin de ſon frere & de l'Armée,
Qui diſparut comme fumée:
Et qui, fuyant fort à propos,
Du défunt nous laiſſa les os,

Qui ſont à préſent pourriture,
Laquelle finit l'aventure.
Oui, frere, c'eſt deſſus ce ton,
Que l'on feroit ton oraiſon.
Mais, que plutôt mon chef blanchiſſe;
Qu'en ma cave mon vin s'aigriſſe;
Que plutôt mille cors aux pieds
M'empêchent de porter ſouliers,
Avant que cette gent maroufle
De toi raiſonne ainſi pantoufle.
Ah! mon frere, dit Ménélas,
Votre vin ne s'aigrira pas;
Et ſi ce n'eſt par la froidure,
Vos pieds n'auront nulle aventure;
Et votre nuque reſtera
Tout comme elle ſe trouvera;
Car, malgré le coup d'arbalête,
Mon âme à partir n'eſt pas prête:
Je la ſens inſenſiblement,
Se remettre en ſon logement.
Peut-être qu'en ſecret la vôtre
Maudit le retour de la nôtre.
Vous héritiez d'un bon lopin,
Si l'on m'eût mis dans du ſapin:
Et la douleur, quand on hérite,
Eſt ſouvent douleur hypocrite.

Mais je vivrai, grâces aux Dieux.
Chacun lui répondit tant mieux.
Allez, Monſieur, prenez courage;
Et que tout héritier enrage.
  Machaon après arriva,
Lequel la bleſſure étuva.
Ce Machaon étoit habile
Pour les débordements de bile;
Mais, nous dit on, fils de haſard,
Et d'Eſculape le bâtard.
Avoit-on un pied dans la barque
Où chaque trépaſſé s'embarque,
Et la Parque, avec ſon ciſeau,
Vous envoyoit-elle au tombeau;
Il ſçavoit ſauver votre trame
Des mains de la méchante femme.
Il ſçavoit, malgré ſes efforts,
Renfoncer l'âme dans ſon corps:
Et Madame la meurtriere
Remettoit dans ſa couteliere
Ce vilain diable d'inſtrument
Qui nous ôte le mouvement.
  Du ſein de notre homme il arrache
Le trait, & le ſang en détache.
Ménélas un peu grimaça,
Mais le tout ſans cri ſe paſſa.

Machaon mit ſur la bleſſure
Baume excellent pour la coupure;
Et dit : J'en mets pour un écu...
Comment! s'écria le cocu,
Mà foi, la liqueur eſt trop chere...
Mais, Monſieur, dit l'Apothicaire,
J'en ai toujours reçu cela...
Oh! n'importe; reprenez-la....
Soit, mais payez-moi donc la doſe;
Eh! mon Dieu! c'eſt ſi peu de choſe!
Que diantre! dit Agamemnon,
On vous paîra bien, Machaon;
On mettra l'article au mémoire....
Vraiment, vraiment, voilà l'hiſtoire;
Ce beau mémoire & du papier
Dont on ſe ſert pour s'eſſuyer,
(Vous comprenez ce que je penſe,)
Sont tout deux de même importance.
Cependant, malgré le ſerment,
Chacun s'arme dans l'autre camp,
Et chacun dit: quand c'eſt par force
Qu'à ſa foi l'on donne une entorſe,
Et quand c'eſt par néceſſité,
Il n'y a point d'impiété.
On a bien promis de tout rendre,
Après la chûte d'Alexandre;

Mais, lorſqu'ainſi chacun juroit,
Nous comptions qu'il triompheroit.
Il arrive tout le contraire.
Tenir, n'eſt donc plus notre affaire.
Pendant qu'ils diſcouroient ainſi,
Agamemnon parloit auſſi.
Dans tous les rangs il court, il vôle;
Ils avoient donné leur parole,
Dit-il : mais vous voyez pourtant
Que ce n'eſt pas argent comptant.
Allons, Meſſieurs, que l'on ſe venge....
Mais, Monſeigneur, il eſt étrange,
Cria quelqu'un, qu'inceſſamment
Il faille répandre du ſang.
Car c'eſt le ſang, lorſque j'y penſe,
Qui nous maintient dans l'exiſtence;
Et ſi nous en purgeons nos corps,
C'eſt autant de cadavres morts.
A ces mots répondit Atride:
Ah! la vilaine âme timide!
O de la terre vil fardeau!
Liévre tremblant, ou poule d'eau!
Veux tu qu'avec une maſſue,
Aſſis ſur ton cu, l'on te tue?
Veux-tu dans ton lâche deſtin,
Reſſembler au timide dain?

Veux-tu mourir comme une bête,
Tandis que le Troyen s'apprête
A te faire paſſer la mer
A coups de bâtons ou de fer?
Ces deux bras que tu laiſſes pendre,
Ne ſont-ils pas pour te défendre?
N'as-tu pas deux mains & dix doigts?
Ce diſant, il vient aux Crétois,
Leſquels portoient ſur leur viſage
Des ſignes certains de courage;
Et diſoient en levant les mains:
Parbleu! nos chefs ſont bien lambins!
  Le Roi vaillant qui les commande,
Avoit rangé toute la bande.
Grand Roi, lui dit Agamemnon,
Vous êtes un joli Garçon,
Je dis le plus joli du monde,
Avec votre perruque blonde;
Au ſurplus, vous avez du cœur....
Oh! je ſuis votre ſerviteur;
Mais jamais, quoique petit Sire,
De moi je ne ferai médire.
Vous ſçavez, dit l'autre, combien
Je vous eſtime, & veux du bien;
Qu'avec vous, mon âme, peu fiere,
N'eut point de porte de derriere;

Et que j'ai dit plus de cent fois:
C'eſt le moins ſot de tous nos Rois.
Je ne demande en récompenſe
Rien qu'un plat de votre vaillance.
Tant d'eſtime me rend honteux,
Dit l'autre, d'un ton doucereux;
Mais à vous eſt ma vaillantiſe,
Comme à moi, ma propre chemiſe;
Et mon bras, jüſqu'au moindre nerf,
Eſt votre affectionné ſerf.
Vous me comprenez bien, mon brave;
Serf dit autant que dit eſclave.
Grand merci, dit Agamemnon,
L'un & l'autre terme eſt fort bon.
Là-deſſus notre homme chemine
Vers Ajax qui fait fiere mine;
Et qui, d'auſſi loin qu'il le vit,
Ses deux poings ſur ſes côtés mit,
Dit: me voilà.... Mon fils, dit l'autre;
Il n'eſt point d'air comme le vôtre.
Adieu: ce ſeroit perdre temps
Que d'exhorter d'honnêtes-gens.
Après, il paſſe au Roi de Pyle,
Qui, quoique d'un maintien de Gille;
(Car le bon homme étoit fort vieux,)
Feſoit pourtant tout de ſon mieux.

Il donne aux troupes moins guerrieres
Les braves ſoldats pour barrieres;
Et dit, en branlant le menton:
C'eſt afin que vous teniez bon.
Car, ſi le diable à fuir vous porte,
Ceux-ci vous fermeront la porte.
Au reſte, que votre valeur
N'ait qu'une moyenne chaleur.
Quand on va piâne, l'on va ſâne;
Qui ne le ſçait pas, eſt un âne:
Quand on va ſâne, on va long-temps;
C'eſt le proverbe, mes enfants.
Atride qui l'entend, lui crie:
Ce proverbe vient d'Italie;
Mais enfin, tout proverbe à part,
Vous êtes un charmant Vieillard.
Je dis charmant par la ſageſſe,
Car, de vous, la laide vieilleſſe
N'a fait qu'un goutteux importun,
Ici dégoûtant un chacun.
Sans cela, je me donne au diable,
Vous feriez un homme impayable;
Car vous valez un homme vert,
Quand vous avez le bec ouvert:
Mais ſi vous étiez moins vieux d'âge,
Je vous aimerois davantage....

Eh! Monsieur, que faire à cela?
Prenez-moi tel que me voilà.
Autrefois je fus un compere
Qui mit Euritalus par terre.
J'avois alors un bras de fer,
Presque toujours le pied en l'air;
Certes, ma douleur est extrême
De n'être pas encor de même:
Mais il n'appartient qu'aux seuls Dieux
De vivre sans devenir vieux.
J'étois plus vif, je suis plus sage.
Tel est des hommes le partage;
N'acquérant point de qualité,
Qu'en perdant d'un autre côté.
Mais, ne pouvant vous être utile
Par la force d'un corps agile,
Monsieur, je le ferai du moins
Par mes conseils & par mes soins.
Si l'on ne fesoit rien qui vaille,
Pendant le temps de la bataille,
De toutes parts j'irai crier,
Qu'il est fort vilain de plier;
Et des soldats réglant l'adresse,
Je leur dirai: Belle Jeunesse,
Voulez-vous tirer comme il faut?
Tirez plus bas, ou bien plus haut.

Dieu te maintienne dans ton zèle,
Dit Atride à ce Chef fidèle;
Puis court aux Céphaloniens,
Campés près des Athéniens.
Ménesthée & Monsieur Ulysse,
Qui commandoient cette milice;
Debout comme des innocents,
Parloient de pluie ou de beau temps;
L'un disoit: à voir ce nuage,
Je crois qu'on aura de l'orage:
A quoi l'autre lui repartoit,
Que le nuage s'écartoit.
Atride dit: mort de ma vie!
Laissez-là votre Astrologie.
O toi! fils d'un Prince fameux,
Qui mourut podagre & goutteux;
Et toi, papa de Télemaque,
Faut-il, pendant qu'on nous attaque,
Que vous soyez dans un repos
Qui ne convient qu'à des nigauds?
Chaque Grec un Troyen assomme:
C'est assommer chacun son homme;
Et pendant tout ce mouvement,
Vous observez le firmament!
D'un camp faire un observatoire,
C'est être peu jaloux de gloire.

A ce discours, une rougeur
D'Ulysse augmente la couleur;
Sur Atride un regard il jette,
Aussi pointu qu'une sagette;
(Je veux dire que ce regard
Sembloit percer de part en part;)
Et dit: je crois, Dieu me pardonne,
Que tu veux railler ma personne,
Et celle de cet homme-ci,
Qui vaut la tienne, Dieu merci!
Quoi! moi nigaud! Quelle malice!
Non, morbleu! je m'appelle Ulysse.
Offense-t-on ainsi deux Rois?
Va, parle mieux une autre fois;
Si tu l'ôses, grand Nicodême,
Viens voir notre valeur extrême.
Ah! Monsieur, ne vous fâchez pas,
Dit Atride, d'un ton plus bas;
Quand j'ai parlé, j'ai cru bien faire....
Non, tu feras mieux de te taire....
Eh bien! soit, dit Agamemnon,
Devenu doux comme un mouton.
Dorénavant, je vous assûre
De ne plus employer l'injure,
Et de vous traiter, mes enfants,
Comme on fait les honnêtes-gens.

Alors, il court à Diomede,
Qui prenoit un petit remede,
Et dont le ventre conſtipé
Avoit beſoin d'être trempé.
De la guerre qu'on renouvelle;
Il n'avoit eu nulle nouvelle.
Atride, quand il s'approcha,
Contre lui bien fort ſe fâcha.
Ah! quelle Diable d'attitude!
S'écria t-il, d'un ton très-rude;
Jadis, ton pere, dans un camp,
Prenoit-il donc un lavement?...
Je ne ſçais ce que fit mon pere,
Lui répondit l'autre en colere,
Et qui feſoit tous ſes efforts
Pour ne pas tout lâcher dehors.
Mais, en repos laiſſe-moi rendre
Ce que tu viens de me voir prendre:
Conſidere qu'il n'eſt point temps
De venir quereller les gens,
Quand ils ont... Alors, il s'écrie:
Vîte un baſſin, je vous en prie.
Bouchant ſon nez, Agamemnon
Reprit: ah! le puant garçon!
Sténélus dit: eh bien! qu'importe!
Que n'allez-vous près de la porte?

Si vous n'euſſiez tant clabaudé,
Il l'auroit plus long-temps gardé.
Pourquoi lui parler de ſon pere
A l'occaſion d'un clyſtere?
Si Monſieur ſon pere eut du cœur;
Son fils manque-t-il donc d'honneur?
C'eſt donc à dire, qu'à ton compte,
L'Enfant à ſon papa fait honte?
Et cet injuſte ſentiment,
D'où te naît-il? D'un lavement.
Diomede à cette parole:
Laiſſe-là cette tête folle,
Dit-il, à l'ami Sténélus:
Le voilà bien aſſez confus.
D'ailleurs le motif qui l'anime,
Rend ſa ſottiſe légitime;
Et de la Grece l'intérêt
Le fait étourdi comme il eſt.
Combattons pour toute replique.
Diomede alors prend ſa pique;
Dit, la branlant avec fierté:
Or çà, dites la vérité;
N'eſt-il pas vrai que ma perſonne
Frayeur & courage vous donne?
Lorſque les flots ſont bien émus,
Et que les vents ſoufflent deſſus,

Ils frappent de mainte secousse
Le fier rocher qui les repousse ;
Et vont, après leur vain effort,
De la mer inonder le bord.
Or des Grecs il en est de même;
Lesquels, dans leur fureur extrême,
Se lancent sur le camp Troyen,
Dont l'effort ne leur cède en rien.
Le soldat, plein d'obéissance,
Dit: chut, fesons un peu silence;
Car le bruit fait qu'on entend mal
Ce qu'ordonne le Général.
Ici, quelque bien qu'on le fasse,
Tout discours est hors de sa place.
Les Troyens bien différemment
En agissent dedans leur camp.
Chez eux, égal est le courage:
Mais la rumeur en est l'image;
Et chacun en mille façons,
De son gosier tire des sons.
Du seul aspect de son Egide,
Pallas rend tout Grec intrépide;
Et le Dieu même des combats
Du Troyen conduit les soldats.
Déjà la grêle des dards vôle;
L'un meurt, & l'autre le console;

Et celui-ci, voyant ſon ſang,
Maudit & l'un & l'autre camp.
Le Troyen, jaloux de la vie,
Inſenſiblement cède & plie;
Déjà même il tournoit le dos,
Quand, Apollon cria: Marauds!
En fuyant, trouve-t-on la gloire?
Tantôt vous aurez de quoi boire.
A préſent, rendez coups pour coups....
Oui; mais, grand Dieu, ſoutenez-nous....
Auſſi ferai-je. A ſa promeſſe,
Aux cœurs revient la hardieſſe;
Et les Dieux, voyant ces combats,
S'écrioient: Corbleu! quels ſoldats!

LIVRE CINQUIEME.

Nous avons dit que Diomede,
Pour ſa ſanté, prit un remede ;
Lequel remede ce Héros
Rendit, aſſez mal-à-propos,
Au nez d'Atride, en ſa préſence ;
Ce qui fut une irrévérence.
Mais, c'étoit par néceſſité
Qu'il commit l'incivilité ;
Et l'homme même le plus ſage,
S'il a du lavement l'uſage,
Dira, quand on en a pris un,
Qu'il eſt tellement importun,
Que ſouvent, comme Diomede,
Par force on lâche le remede.
Mais qu'il y fût contraint ou non,
Tant y a, bref, que ce garçon
Eut ce jour tant de vaillantiſe,
Que la poſtérité ſurpriſe,
A qui la rapportera bien,
Dira ; Ma foi, je n'en crois rien.

Ce fut de Pallas la guerriere,
Qu'il eut cette ardeur meurtriere.
Le preux Hector, voyant ses coups,
Dit : ce coquin nous tuera tous.
Eh ! Messieurs, si c'étoit Achille
Qui viendroit attaquer la Ville.
Non, dit-on ; mais, si ce n'est lui,
Ce quidam le vaût aujourd'hui.
Pendant qu'Hector ainsi raisonne,
Notre homme n'épargne personne.
Si quelqu'un arrête ses pas,
Il dit : Ne t'ôteras-tu pas ?
A quoi si-tôt lui répond l'autre :
Eh ! Monsieur, ma place est la vôtre.
Tel, avant que de l'avoir vu,
Pensoit être fort résolu,
Qui, lorsque Diomede avance,
Dit, épouvanté de sa lance,
Et de frayeur se laissant cheoir :
Ah ! le vilain visage à voir !
Chacun sçait de quelle maniere
Un fleuve, ou bien une riviere,
Malgré ses digues & ses ponts,
Va se répandre à gros bouillon,
Quand il a fait un grand orage,
Dans un pays de labourage.

Sur quoi le ruſtre conſterné,
Dit: le Village eſt ruiné.
Diomede, avec ſa rapiere,
Eſt tout un avec la riviere:
Il vôle; & le Troyen s'enfuit,
A meſure qu'il le pourſuit.
  Cependant, un certain Pindare
Oſa fort bien lui crier, garre!
Diſant: Parce que nous fuyons,
Tu nous prends donc pour des coyons?
Chacun craint que tu ne l'attrapes,
Parce qu'en mal-adroit tu frappes.
Voilà ce qui fait qu'on te fuit.
Mais, vois-tu le Soleil qui luit?
Oui, dit l'autre; en quoi peut me nuire
Que je le voie, ou non, reluire?
C'eſt, notre ami, que tu le vois,
Dit-il, pour la derniere fois;
Mais, en revanche, tout-à-l'heure
Tu verras la ſombre demeure....
Toi, tu vas voir que, par ce coup,
Tu ne verras plus rien du tout,
Dit Diomede qui s'avance,
Déſireux de percer ſa panſe.
Quand Pindare, qui ſe preſſa,
D'un trait au bras droit le perça.

Ah ! s'écria notre Gendarme,
Qu'un trait eſt une vilaine arme !
Voyez comme de trente pas
Cela vient vous percer un bras !
Dans l'inſtant, ſur Pindare il vôle,
Qui, pour lors ſoumis, le cajole;
Lui dit, voyant ſon bras levé :
Quoi ! je mourrois ſur le pavé ?...
Ce ſcrupule eſt une fadaiſe,
Dit l'autre ; à terre ou bien en chaiſe,
Qu'importe quand on rend l'eſprit ?....
J'aimerois mieux mourir au lit,
Répondit-il.... Mais, Diomede
Dit, ton trépas eſt ſans remede ;
D'ailleurs mon bras, toi trépaſſé,
Sera, me ſemble, moins bleſſé.
Là-deſſus, malgré ſon ſcrupule,
Il lui perça le ventricule;
L'autre dit : Maugrebleu du ſort !
J'étois vivant, me voilà mort.
Mais, pendant qu'il aſſomme & tue,
Autre part Hector s'évertue;
Et triomphant de leur côté,
Chacun deux ailleurs eſt frotté.
Hector apperçut Diomede,
Sous qui le Troyen plie & cede;

Et cet intrépide garçon,
Comparable alors au bondon
Qui bouche le trou d'où bouillonne
Le vin fugitif d'une tonne,
Pour dire ainſi, ſert de furet
Au mal que Diomede fait.
Si Diomede étoit Rodrigue,
J'euſſe fait d'Hector une digue :
Digue eût été mieux que bondon ;
C'étoit la rime, & la raiſon :
Mais que diable ! il eſt difficile
De les abonner à ſon ſtyle.
Si tu t'en plaignois, ô Lecteur !
Eh ! par plaiſir, deviens rimeur ;
Si tu ne plantes-là l'ouvrage,
Et ne dis mille fois : J'enrage....
Mais, bref, il ſuffit, & ceſſons.
Il me ſemble que nous diſons
Que, ſi Diomede eſt Rodrigue,
Hector l'arrête ainſi que digue ;
De quoi ce Héros transporté
Dit : Qui ? moi, me voir arrêté !
Près d'Hector, le Troyen s'aſſemble ;
Ce qui fait qu'ils ſont joints enſemble.
Notre courage étoit au bas,
Lui diſoit chacun des ſoldats ;

Mais, à préfent, mon Capitaine,
Mon âme de valeur eft pleine.
A ce leur répondit Hector:
Mon Dieu! vous la perdrez encor....
Non, non, marchez avec audace.
Alors, on difputa la place...
Recule... Non ferai, ma foi!...
Corbleu! j'avancerai fur toi.
Que de fang! un coup d'arbalête
A celui-ci lardoit la tête.
L'un crioit, fe voyant manchot:
Quand on n'a qu'un bras, qu'on eft fot!
Bellonne en l'air dit, fufpendue:
La canaille affez bien fe tue;
Puis, interrogeant le Deftin:
Du combat quel fera la fin?
Difoit-elle.... Ma foi, Madame,
Répliquoit-il, ceux de Pergame
Se battent parfaitement bien,
Les Grecs ne leur cèdent en rien;
Et tout Deftin que l'on m'appelle,
En vérité la chofe eft telle,
Que je fuis fort embarraffé
Sur le choix d'un favorifé.
Si pourtant je n'ai la berlue,
Je crois que l'affaire eft conclue;

Et Diomede tout là-bas
Termine enfin mon embarras.
Par la jarni! quels coups il donne!
Il faut que ſa lame ſoit bonne.
A cela Mars dit: Par ma foi,
Quelquefois je crois que c'eſt moi.
 Pendant ce diſcours, que de vies
Par Atride, Ulyſſe, ravies!
Et par Monſieur Ajax l'aîné,
Lequel avoit déboutonné,
Non pas ſon habit, mais ſa manche,
Par cette raiſon que l'on tranche,
Lorſque l'on a le bras tout nu,
Bien mieux que quand il eſt vétu.
 Ménélas à ſon tour échigne,
Aſſomme, renverſe, trépigne.
Qu'il ſefoit beau voir ce cocu,
Par qui le Troyen eſt vaincu!
 Il rencontra le jeune Adreſte.
En le voyant, l'autre dit: Peſte!
Je ſuis mal à mon aiſe ici:
Mais, j'ai des jambes, Dieu merci.
Là-deſſus, il fuit, & notre homme:
Je te ſuivrai juſques à Rome,
Lui dit-il; &, malgré cela,
L'autre fuyoit par-ci, par-là;

Mais par malheur, un tronc de hêtre
Dans sa course accrocha sa guêtre;
Il tombe, & dit en trébuchant:
Le diable emporte le Marchand
Qui me vendit ces demi-bottes
Pour préserver mes bas de crottes.
Puis se tournant vers Ménélas:
Monsieur, ma chûte n'en est pas;
Permettez que je me releve ;
Et qu'après, la peste me crève!
Si je chicane sur ma mort,
En cas que je retombe encor.
Laissez-moi prendre ma secousse....
Non, non, dit le Héros qui tousse;
Envain tu m'as tant harangué,
Je suis parbleu! trop fatigué....
Hélas! Monsieur, lui dit Adreste,
Vous auriez des forces de reste....
Oh! que diable le temps se perd,
Dit Ménélas, levant son fer;
Déjà tu devrois être en terre....
Ah! vous feriez mourir mon pere.
S'il me sçait seulement blessé,
Je le garantis trépassé.
Je conviendrai bien que vos cornes
Vous donnent un courroux sans bornes.

Être cocu n'eſt pas plaiſant :
Mais, quand j'aurai perdu mon ſang,
Conſidérez que votre tête
N'en perdra pas la moindre crête ;
Et, tout le temps que vous vivrez,
Que toujours cocu vous ſerez.
Outre ce, mon pere eſt fort riche ;
Il eſt vrai qu'il eſt un peu chiche :
Tel fut toujours le cœur humain ;
Plus on a, plus on eſt vilain.
Mais malgré ſon âme vilaine,
Si vous me mettez à la chaîne,
Je gage qu'il vous enverra
La ſomme d'or qu'il vous plaira ;
Pourvu pourtant que cette ſomme
N'excede pas le prix d'un homme ;
Et qu'en patron plein de bonté
De peu vous ſoyez contenté.
Car, Monſieur, ſi l'on n'y prend garde,
Il dira fort bien : qu'il le garde.
Ménélas alors arrêté :
Si tu diſois la vérité,
Reprit-il ; je crois, ſur mon âme,
Que j'aurois pitié de ta trame.
Or, cette pitié-là, c'étoit
La ſomme d'or qui le tentoit.

Dans ce temps reculé, les hommes
Etoient faits comme nous le ſommes:
Jamais de vertus à crédit;
L'homme n'eſt bon qu'à ſon profit.
Ménélas lui ſeſoit donc grâce....
Maugrebleu! je veux qu'il trépaſſe;
Et mon frere, pour un écu,
N'oubliera pas qu'il eſt cocu,
Lui dit Atride.... Eh! mais, qu'importe?
Pourquoi criez-vous de la ſorte?
Que je m'en reſſouvienne ou non,
Cela nuit-il à ce garçon?...
Oui, dit-il, puiſque cet Adreſte
Eſt de cette race funeſte
D'où ſortit le mauvais pendard
Par qui vous êtes un cornard;
Ainſi, j'ai raiſon de conclure,
Que toute la race parjure,
Juſques même au maternel ſein,
Si nous pouvons, doit prendre fin.
C'eſt parler d'or, reprit ſon frere,
Qui repouſſa l'autre en colere,
Et dit au Sire Agamemnon:
Mon frere, aſſommez le garçon.
Volontiers, répondit Atride,
Qui, charmé d'en être homicide,

Lui dit, en lui perçant le ſein:
Trépaſſe donc, maître coquin.
  Pendant ce temps, Neſtor le ſage,
Des Grecs reveillant le courage,
S'écrioit par-tout: mes enfants,
Voulez-vous être triomphants?
Ne dépouillez nulle charogne;
Que battre ſoit votre beſogne.
Où ſont donc ces charognes-là,
Dit un ſoldat paſſant par-là?...
C'eſt le Troyen que je veux dire,
Reprit-il; de qui, ſans médire,
Je puis bien appeller le corps
Charogne, l'âme étant dehors.
Que votre butin ſoit la gloire....
Mais ce butin ne fait pas boire,
Lui répondit un fantaſſin,
De ſa nature enclin au vin.
Neſtor dit: Je vois par ta trogne,
Que tu n'es qu'un vilain ivrogne:
Mais enfin, pour tes intérêts,
Combats, & tu boiras après.
Ne trouveras-tu pas à Troie,
Et du vin & de la monnoie?
Chacun aura-là ſon tonneau....
Oui; mais, je ſuis réduit à l'eau,

Si cette Ville n'eſt pas priſe;
Et j'aurai fait une ſottiſe,
De n'avoir pas, quand je l'ai pu,
Mis le corps des Troyens tout nu....
Au diable ſoit le mercénaire!
Répondit Neſtor en colere,
Et qui dit, en tournant ailleurs:
Mon Dieu! qu'il eſt de lâches cœurs!
  Cependant les gens de la Ville,
Comme on dit, ſouvent feſoient Gille.
(Parlez, mon bien-aimé Lecteur,
Ce mot vous fait-il mal au cœur?
Il n'eſt pas bon, je le confeſſe;
Mais il paſſera dans la preſſe:)
Or donc le Troyen ſe ſauvoit,
Et dans la Ville s'eſquivoit;
Quand Hélénus, le ſage Augure,
Cria, déchirant ſa véture:
Soldats, Officiers, Généraux!
Vous n'êtes tous que des marauds.
Il eſt vrai, repondit Énée,
J'ai bien fait toute la journée;
Il ſe trouve que ſur la fin
Je fais un acte de coquin...
  Eh bien! venez à repentance,
Lui dit Hélénus qui s'avance....

Oui, Monſieur ; mais ſi mon remords
Alloit nuire au bien de mon corps ;
Si quelque coup de cimeterre
M'alloit de mon long mettre à terre :
Tout Officier qui fuit, a tort ;
Mais c'eſt bien pis, quand il eſt mort....
Eh ! dit-il, le trépas, mon Prince,
Eſt un malheur d'autant plus mince,
Que, quand un homme eſt trépaſſé,
Pour lui tout malheur a ceſſé....
Je n'eus jamais, reprit Énée,
D'un trépaſſé la deſtinée ;
Et je ſerois un animal
D'aſſurer qu'il eſt bien ou mal :
Mais qu'il ſoit bien, ou rien qui vaille,
Je m'en retourne à la bataille ;
Et vois bien qu'Hector, que voici,
Veut bien y retourner auſſi...
Ah, mon Dieu ! la belle parole !
Permettez que je vous accolle,
Dit Hélénus, tout tranſporté
De leur voir tant de fermeté.
Ce ſont les Dieux (oui, je le gage)
Qui vous inſpirent ce courage.
O qu'heureuſe cette nuit fut
Où votre maman vous conçut !

Et cent fois plus heureux encore
Le moment qui vous vit éclore!
En vous voyant, les Dieux, entr'eux,
Disoient : Conservons ces morveux,
Par qui les Citoyens de Troie
Seront toujours tenus en joie,
Et qui sauveront leur Cité
D'encombre & de calamité.
Vîte, allez, percez ces canailles
Tout comme on perce des futailles;
Percez-les : peu nous importe où
Vos dagues leur feront un trou :
Soit au ventre ou bien au derriere,
Soit au poitrail, à la visiere,
Courez vîte, & leur faites voir
Ce que vaut un bon désespoir.
Qu'Hector après aille en la Ville;
Et que, d'une façon civile,
Il prie Hécube sa maman
De s'en-aller dévotement
Faire à Pallas un sacrifice :
A condition que, propice,
Elle fera que l'animal,
Diomede, pour nous fatal,
De ses deux pieds ensemble boite,
Et soit perclus de la main droite.

N'oubliez

N'oubliez pas que, ſans la main,
Il feroit boiteux bien en vain.
Que d'un porc ſoit le ſacrifice,
Et qu'on m'en garde la ſauciſſe,
Par droit d'avis; ſans quoi Pallas,
Pour vous ne ſe remuera pas....
Mon Dieu! l'on ſçait qu'en chaque offrande
La part du Prêtre eſt la plus grande;
Et que toujours de tes pareils
Intéreſſés ſont les conſeils,
Lui dit Hector.... Mort de ma vie!
Un tel avis n'eſt pas folie,
Dit l'autre; une Divinité
Dans ma poitrine l'a porté...
T'a-t-elle inſpiré la ſauciſſe,
En te dictant le ſacrifice?
Dit Hector au ſieur Hélénus,
De la réponſe un peu confus.
Après quoi, notre Capitaine
S'en retourna dedans la plaine,
Et dit, aux Pictons fuyards:
Enfants! voyez-vous mes regards?
Oui, dit on, quand on vous regarde...
Oh bien! ces regards que je darde,
Dit-il, ſont autant d'aiguillons
Pour exciter vos cœurs coyons.

Il avoit raiſon, ſon armée,
Par ſes vifs regards animée,
Fit dire au Grec, qui reculoit,
Que quelque diable s'en mêloit.
Non, dit l'un, c'eſt un Dieu peut-être...
Par ma foi, qui que ce puiſſe être,
Reprit Ulyſſe, fût-ce un Dieu,
D'un malin diable il nous tient lieu.
C'eſt ainſi que dans toutes choſes
Nous voyons des métamorphoſes,
Leſquelles font qu'un ſage humain
Dit: ici-bas rien n'eſt certain.
Hector, en voyant ce ſpectacle,
Tant qu'il put s'écria: Miracle!
Et dit, quand il fut enroué,
Un peu plus bas : Dieu ſoit loué.
Se tournant après vers Enée:
Monſieur, finiſſez la journée,
Ajouta-t-il; pour moi je cours
Prier Pallas de ſon ſecours.
J'y joindrai les vœux de ma mere....
Pourquoi pas ceux de votre pere?
Reprit l'autre d'un ton pieux....
C'eſt qu'entre femmes, tout va mieux;
Que d'ailleurs ma mere eſt bigotte,
Et que mon pere un peu radote.

Nous avons dit que du Troyen
Le ſort alloit de mal en bien.
Diomede, par ſa ſottiſe,
Pour comble encor le favoriſe.
Si ſes coups il n'eût ſuſpendu,
Le Troyen eût été tondu.
Vous allez voir comment la bête
Nuiſit lui-même à ſa conquête.
Un certain Glaucus le trouva,
Qui lui dit: eh! comment vous va?
Diomede alors lui réplique:
Toujours ſujet à la colique.
Je vous plains beaucoup, dit Glaucus;
Mais il en eſt que je plains plus.
A propos, il eſt bon qu'enſemble
Un brin d'amitié nous aſſemble.
Ils s'aimoient, dit on, nos ayeux,
Comme le pruneau de leurs yeux.
Dit-on prunelle, mon compere?...
Oui, dit l'autre, pour l'ordinaire....
Oh bien! ſoit prunelle, ou pruneau,
Ils buvoient force vin ſans eau.
S'il étoit ici de quoi boir:
Je vous conterois leur hiſtoire;
Je dirois par quel accident
Mon ayeul perdit une dent.

Et quand j'aurois parlé du nôtre,
Je ferois l'hiſtoire du vôtre;
Lequel un jour, courant un cerf,
Se foula, nous dit-on, un nerf.
Ce n'eſt-là qu'une bagatelle:
Mais un jour, mouchant la chandelle,
Le pauvre Diable ſe brûla;
Je crois même qu'il la ſouffla....
Oh! dit l'autre, ſans la brûlure,
Je rirois de cette aventure.
C'eſt ainſi que notre Héros
Perdit ſon temps mal-à-propos;
Sur quoi les Grecs diſoient, en peine:
Où diable eſt donc ce Capitaine?
Hector à Pergame courut.
Tout auſſi-tôt qu'il y parut,
Une jeune Beauté l'approche...
Voici, dit-il, qu'on me raccroche;
Puis il ajoûte: En vérité,
J'ai fait un vœu de chaſteté;
Mais, que n'attendez-vous la brune,
Si vous voulez chercher fortune?....
Elle reprit: Voyez un peu
Ce qu'il veut dire avec ſon vœu;
Je voulois ſeulement apprendre
Si mon Amant pour moi ſi tendre,

Eſt mort, ou bien s'il vit encor....
Fouillez-moi plutôt, dit Hector.
Là-deſſus une femme arrive,
Qui cria d'une voix plaintive:
Gros-Jean vit-il?... Il eſt bleſſé...
Je l'aimerois mieux trépaſſé.
Mon frere, dit une autre femme,
A-t-il eu quelque coup de lame?...
Il a bien reçu quelque trou,
Reprit-il, mais je ne ſçais où....
Et mon fils? s'écrie une mere....
Votre fils eſt avec ſon pere....
Ils ſont donc tous deux ſur leurs pieds?...
Oui, s'ils n'en ſont eſtropiés.
Peſte ſoit de la babillarde!
Priez plutôt que Dieu les garde,
Madame, & ne demandez plus
S'ils ſont droits, ou bien étendus.
Alors il quitta la cohue,
Et tourna dans une autre rue;
Il arriva dans ſon Palais.
Hécube y prenoit des œufs frais...
Hélas! l'aſpect de ta figure
M'eſt dit-elle, d'un triſte augure.
Depuis douze heures, je n'ai mis
Bien de Dieu dans mon corps, mon fils;

Qu'un demi-ſtier de vin de Baune,
Et de ces deux œufs frais le jaune.
Mais, mon fils, puiſque te voilà,
Je vais bientôt vomir cela;
Car ton retour me dit, ſans doute,
Que notre camp eſt en déroute...
Ne dégobillez rien, maman :
Attendez du moins un moment;
Car vous voyant ainſi tout rendre,
A mon tour, il me pourroit prendre,
De dégoût, un ſoulevement
Qui conduit au vomiſſement :
Adieu, faites un ſacrifice....
Eh! fais-le toi même, Jocriſſe....
J'ai répandu du ſang gâté,
Dit-il; j'en ſuis enſanglanté :
L'offrande ſeroit effroyable,
Et les Dieux l'enverroient au Diable.
Je pars, qu'on s'adreſſe à Pallas...
Mais pourquoi n'y feras-tu pas?..
Je rendrois tripes & tripaille,
Si j'allois voir votre mangeaille,
Sortir, dit-il, de votre corps,
Par de très-dégoûtants efforts.
Offrez un porc avec un voile....
Sera-t-il de ſerge, ou de toile?....

Que diable ! il ſera comme ſont
Les autres voiles qui ſe font :
Mais du porc mis en ſacrifice,
Sur-tout conſervez la ſauciſſe.
C'eſt pour Hélénus le gourmand,
Qui n'en fera qu'un coup de dent...
Mais à Pallas quel diſcours faire?..
La prier qu'elle vous éclaire,
Et qu'elle chaſſe ces vilains,
Les Grecs qui bouchent nos chemins.
N'oubliez pas qu'on l'intercede
Exprès, afin que Diomede,
Cul-de-jatte, des bras perclus,
Ne bouge & ne maſſacre plus.
Adieu... Mais, mon cher enfant, reſte....
Non pas, reprit-il, malepeſte!
Vos œufs, peut-être en ce moment,
Vont-être être vomis ſalement.
Adieu, je vais joindre mon frere,
Que vous pouviez, vous & mon pere,
Vous abſtenir de mettre au jour....
Il eſt vrai; mais lorſque l'amour
Tente un tendre époux pour ſa femme...
Eh! l'amour eſt un ſot, Madame;
Voyez, s'il vous plaît, le beau fruit
Que ce tendre amour a produit !

Au moins si ce grand misérable
Eût péri contre un banc de sable;
Ou s'il étoit mort en Argos,
On eût plaint sa chair & ses os:
Nous ne serions pas, pauvres hommes!
Dans les beaux draps blancs où nous sommes.
Là-dessus, Sieur Hector sortit;
Et Madame Hécube partit,
Pour aller acheter un voile
Tissu de la plus fine toile.
Un quidam, qui se trouva là,
Dit: le bel achat que voilà!
A quel usage? La Déesse
A qui ce dit voile s'adresse,
Peut-elle le mettre en hiver?
Prenez le plus chaud, & moins cher....
Voyez le Conseiller de neige!
Dit une femme du cortége;
Laissez dire ce cul-crotté.
Madame, il servira l'été.
L'achat fait, la sage Prêtresse,
Humble servante à la Déesse,
Théano, fille d'Anténor,
Dit: il nous faut un porc encor.
Oui! le voici qu'on nous amene,
Lui répondit alors la Reine.

Après, au Temple de Pallas
La bande marcha de ce pas :
Mais par une raiſon très-forte,
On ne put en ouvrir la porte ;
C'eſt qu'on n'en avoit point la clef.
Lors, Théano dit : Par mon chef !
Vous & moi, nous ſommes, Meſdames,
Un troupeau de bien ſottes femmes !
Qu'on aille chez le Serrurier,
Qui loge près de ce Barbier.
On y courut ; cet homme arrive,
Il étoit ſou comme une grive,
(Je dis quand elle a bien repu.)
Théano dit : cet homme a bu ;
Il ne pourra, je vous aſſûre,
Trouver le trou de la ſerrure....
Plaît-il ? Que parlez-vous de trou ?
Répond alors notre homme ſou.
Confiez-vous en moi, la Belle ;
Et puis, s'approchant plus près d'elle :
Me croit-on aſſez mal-adroit
Pour...? Notre ami, tenez-vous droit.
Il reprit : parlez mieux m'amie ;
Je ne fus tortu de ma vie,
Et je ne ſuis, de mon métier,
Qu'ivrogne & maître Serrurier.

Un de la bande alors s'avance,
Qui lui dit : Point d'impertinence,
Maître Jean; ouvrez-nous cet huis...
Oui-dà, Monſieur, ſi je le puis.
Alors, notre Serrurier tâte...
Ecoutez ſi vous avez hâte,
Dit-il, en lâchant un hoquet :
Nattendez-pas que j'aye fait,
Entrez. A ces mots, la Prêtreſſe
S'écria : Qu'eſt-ce que l'ivreſſe!
Cependant l'homme tant tâta,
Qu'à la fin ſon crochet butta.
Il ouvre. A peine eſt-on au Temple,
Que chacun, ſe donnant l'exemple,
Fit, ſur toute ſorte de ton,
Un très-lugubre carillon.....
Eh! mais, mon Dieu! dit la Prêtreſſe,
Veut-on aſſourdir la Déeſſe?
Sçachez que tous vos cris de chien
Ne ſerviront ici de rien;
Ainſi, fermez vos grandes bouches,
Et ne bougez non plus que ſouches.
Alors, ſe mettant à genoux,
Elle dit : Minerve, aide-nous.
Puiſque c'eſt toi, ma bonne Dame,
Qui ſur ſes pieds maintiens Pergame;

Fille admirable de Jupin,
Garde-nous de l'extrême faim.
Reçois cette petite offrande.
Si ta grandeur étoit gourmande,
Nous avouerions bien qu'un pourceau
N'eſt pas, Déeſſe, un don fort beau.
Mais je te donne ma parole,
De joindre à cette faribole
Une centaine de gigots
De moutons, de vaches, de veaux;
Si le gigot de Diomede,
Contre lequel je t'intercede,
Peut être au combat ſi froiſſé,
Qu'il vaille un gigot fracaſſé;
Ou bien, ſi tu conſens qu'il meure,
Pour le plus tard, dans un quart-d'heure;
Car tu ne peux qu'à nos dépens
Le laiſſer vivre plus longtems.
J'ai lu qu'au Ciel Dame Minerve
Répondit : Que Dieu m'en préſerve;
Jetter, pour un vilain pourceau,
Un tel Héros ſur le carreau!
Non, non! l'offrande eſt trop petite.
Si les cent gigots que l'on cite
M'étoient ſacrifiés comptant,
Je n'y répugnerois pas tant.

Pendant que le pourceau l'on tue,
Sieur Hector, au bout de la rue,
De Pâris trouva le Palais,
Qu'il bâtit, dit-on, à grands frais.
L'Architecte y plaça des salles
Presqu'aussi grandes que des halles;
Et de plus, chaque cabinet
Avoit son lit & tabouret.
La maison avoit six étages,
Où logeoient autant de ménages;
Et de tous ces appartements,
Pâris retiroit six-cents francs;
Y logeoit aussi sa famille,
Lui, sa femme, avec une fille,
Et n'occupoit que le donjon,
Pour louer toute la maison.
Dans ce moment, Madame Hélene
Y faisoit filer de la laine.
Pâris disoit, en se bottant:
Que ce minois est enchantant!
Ce disant, le faquin lambine,
Et ne met jamais sa bottine.
Hector arrivant là-dessus,
Lui dit: Je ne vous comprends plus...
Pourquoi? Suis-je incompréhensible?...
C'est qu'il ne paroît pas possible

Qu'un Gentilhomme aussi bien né
Porte un cœur tant efféminé.
Quoi ! tandis pour lui qu'on se tue,
Plus tranquille qu'une tortue,
Pâris fesant le langoureux,
Perd le temps en des contes bleus !
Maugrebleu ! laissez-là Madame...
Eh ! mais, mon frere, c'est ma femme ;
D'ailleurs, elle a de si beaux yeux !...
Je dis, moi, qu'ils sont chassieux ;
Et, tant les miens la trouvent laide,
Qu'elle est d'amour un vrai remede.
Oui, Madame, en ce moment-ci,
Je vous trouve le teint roussi ;
Et si mon frere ne le pense,
Ses yeux font une extravagance.
Tous deux du combat de retour,
Vous serez belle comme un jour.
Mais le combat, mon pauvre frere,
Doit seul en cet instant vous plaire.
Bras fracassés, têtes, jarrets,
Morbleu ! voilà de beaux objets ;
Et non pas un petit visage,
Qui vous amollit le courage ;
Un minois, un colifichet,
Qui du cœur est le trébuchet,

Allons, Pâris, qu'on m'accompagne;
On nous attend dans la campagne.
Si, comme vous, quelque ſoldat
S'abſentoit ainſi du combat,
Exprès pour regarder ſa femme,
Vous l'appelleriez un infâme;
Et nommeriez, avec raiſon,
Ladite femme une guenon.
Or çà donc, moi qui vous exhorte,
Lorſque j'appelle de la ſorte
Madame Hélene que voici,
Je dis que j'ai raiſon auſſi.
Je dis que j'ai raiſon encore
De vous nommer une pécore,
Un infâme; par la raiſon
Qu'en nommant ainſi le poltron,
Le Troyen que je viens de dire,
Vous en parleriez ſans médire.
Pâris à ces mots répondit:
Ma guenon autant m'en a dit.
Vous penſez, peut-être, mon frere;
Que le trépas peut me déplaire.
C'eſt le tombeau qui me fait peur;
J'eus pour lui toujours de l'horreur.
Être étendu dans une biere,
Par un vilain coup de rapiere;

Être ſeul, & ne dire mot,
Ma foi, c'eſt un état bien ſot.
D'ailleurs, ma derniere défaite
Dans la confuſion me jette :
Mais, c'en eſt fait ; tous vos propos
Font revivre en moi le Héros.
Allez devant, je vous aſſûre
Que je vais vétir mon armure ...
Bon ! à quoi ſert le vêtement,
A qui craint tant le monument ? ...
Tenez, lui répondit nôtre homme,
Soyez très-certain que j'aſſomme
Ce qui devant moi s'offrira....
Mais rien ne s'y préſentera,
Si vous ne vous offrez vous-même...
Bien entendu, grand Nicodême ;
Pourrois-je donner le trépas
Aux lieux où je ne ſerois pas ?
Hector s'en-alloit ; mais Hélene
Lui dit : Vous avez tant de peine !
Vous ſuez, repoſez-vous là ...
Oh ! c'eſt ma ſanté que cela,
Reprit-il ... Hélas ! mon beau-frere ;
Dit-elle en ſe mettant à braire,
Ma mere, en me feſant, eut tort
De n'accoucher pas d'un corps mort.

Ou, qui l'empêcha, moi grouillante,
De m'étouffer en l'eau bouillante ;
Ou me jetter dans un *égoût*,
Ou dans l'onde une pierre au cou ?
Je ne ferois qu'une voirie,
Mais bien des gens feroient en vie.
Vous direz, puifque j'ai vécu,
Que je devois faire un cocu.
Suppofons donc ce cocuage
Qui m'a mis hors de mon ménage ;
Pourquoi ne fut-ce pas par vous
Que fut fait cocu mon époux ?
Ou pourquoi, vous Hector que j'aime;
N'étiez-vous pas l'époux vous-même ?
Je ne verrois pas mon deftin,
Joint à celui d'un vrai gredin ;
C'eft Pâris, fans nommer perfonne.
Hector dit tout bas : La friponne !
Je ferois parbleu ! bien marri
D'être ce bienheureux mari....
Que penfez-vous là ? dit la Reine....
Ce que je penfe, Dame Hélene ?
Que fi j'euffe été votre époux,
Ma tête en tenoit, entre nous ;
Et qu'au chef de Pâris, peut-être,
A fon tour, cornes pourront croître...

Quand

Quand cela feroit, Sire Hector,
Croyez-vous que j'eusse si tort?
Mais à l'égard de vos semblables,
Non, Monsieur, ils sont trop aimables...
Aimable? Eh! mon frere est si beau!..
Suis-je amoureuse de sa peau?
J'estime plus une belle âme...
Le traître animal qu'une femme!
Répondit Hector, à part soi;
Puis, dit après: Excusez-moi.
Depuis cette derniere attaque,
Je n'ai point vu mon Andromaque.
Je sors; envoyez-nous Pâris,
Je vais voir ma femme & mon fils...
Votre fils va-t-il à l'école?...
Non, dit-il. Là-dessus il vôle.
Un seul valet étoit chez lui,
Qui dit: Madame meurt d'ennui...
Que fait-elle?... Elle s'est troussée
Pour aller à la porte Scée.
On nous est venu dire ici,
Dans un discours en racourci,
Que le Grec étrippoit nos hommes.
Madame alors mangeoit des pommes.
Le visage de pleurs trempé:
Eh! mon Hector est étrippé;

Il me ſemble voir une lance
Qui lui fait un trou dans la panſe.
Foin des pommes ! je n'en veux plus,
A-t-elle dit : & là-deſſus,
Elle a couru vers cette porte,
Où je crains qu'elle ne ſoit morte.
A ce diſcours, Hector y fut.
Dès que ſa femme l'apperçut,
Elle fit un cri formidable...
Corbleu ! vous criez comme un diable;
Lui dit-il... Eh ! c'eſt de tranſport,
Cher homme; je te croyois mort !..
Non, grâce à Dieu, ma pauvre femme.
Ma chair tient encore à ſon âme;
Une ſeule contuſion
A moleſté leur union.
Mais pour te dire adieu, j'arrive;
Car ſi cette âme fugitive,
Alloit déguerpir par haſard
Par le trou que peut faire un dard,
Ma femme, avant que je trépaſſe,
Du moins, il faut que je t'embraſſe.
Andromaque alors toute en pleurs,
Lui dit: Viens m'embraſſer ailleurs,
Et ne va point à la bataille,
Pour inſulter une canaille,

Qui, mal-adroite, & sans pitié,
Te pourfendroit par la moitié.
Chaque jour, je dis en moi même :
Mon Hector expirant & blême,
Peut être, par un coup de fer,
Va cheoir, les quatre pieds en l'air.
Me faudra-t-il, maudite bête,
Toujours frissonner pour ta tête?
Sçais-tu qu'un traître de cocu,
Ménélas, promet un écu,
A qui pourra tenter la gloire
De t'ôter, non pas la mâchoire;
Mais bien d'icelle l'action
Qui du pain fait la fraction?
Ah! mon Dieu, que je serois neuve,
A faire le métier de veuve!
Tiens, tiens, regarde cet enfant,
Lequel me suce jusqu'au sang.
Si tu meurs, le fils, & la mere
N'auront plus d'époux ni de pere;
Je dis de pere, *& tu sçais bien*
Qu'en cela je n'impose en rien.
Ah! grands Dieux! lorsque j'envisage
L'affligeant état du veuvage,
Je sens qu'un lit est bien affreux,
Quand, dans ce lit, on n'est plus deux!

Jadis, le ſanguinaire Achille
Tua mon pere en une Ville....
Eh bien ! comment la nomme-t-on ?...
Je ne me ſouviens plus du nom.
Il l'enterra, dit-on, lui-même,
D'une magnificence extrême :
Mais quand un corps eſt enterré,
A quoi lui ſert d'être honoré ?
Avec quelqu'éclat qu'on enterre,
On n'a de gîte que la terre.
Il tua de ſa propre main
Mes freres d'un coup au grouin !
Ma mere, en qualité d'eſclave,
Fit ſon lit, éplucha la rave ;
Tout cela, ſans qu'il la *payât*.
Il eſt vrai qu'il la renvoya.
(Mais il eſt fort déſagréable
D'avoir ſervi quelqu'un à table ;
N'en déplaiſe à ces grands Seigneurs,
Qui jadis furent ſerviteurs.)
Puis de condition ſortie,
Diane la priva de vie ;
Et dans un mouvement trop prompt,
D'un trait la coucha de ſon long.
J'ai donc vu ma mere couchée.
Dieu ſçait combien j'en fus fâchée !

J'ai vu mon pere en ſon tombeau,
Qui vraiment me parut fort beau.
J'ai vu.... qu'ai-je vu donc encore?...
Ma foi, dit Hector, je l'ignore....
J'ai vu même, tout en un tas,
Mes freres après leur trépas:
Mais de cette piteuſe hiſtoire,
Je n'avois pas plus de mémoire,
Depuis le don de votre main,
Que de ce que j'ai fait demain.
Je vais bien perdre davantage,
Perdant le chef de mon ménage....
Mais, à t'entendre ainſi pleurer,
Je croirois qu'on va m'enterrer,
Dit Hector....Eh! mon Dieu! mon homme,
Je tremble qu'on ne vous aſſomme.
Ajax ſous ces murs s'eſt montré....
Mais il s'eſt vîte retiré....
Qu'importe? Reſtez à Pergame,
Pour y défendre votre femme.
Montrez en cette occaſion
Votre amour, votre affection;
Que je ſois témoin oculaire....
Mon Dieu! que vous ſçavez bien braire!
Mais quand vous brairiez mieux encor,
Un roc eſt moins ferme qu'Hector:

Et de vos pleurs il se soucie,
Comme en hyver d'une roupie.
Voulez vous qu'avant d'etre mort,
D'un défunt j'imite le sort?
Vous sçavez qu'Hector l'on me nomme,
Ce qui veut dire un galant-homme.
Or, ce nom, si je reste-là,
Ne signifieroit plus cela.
Je veux qu'une prochaine chûte
Notre pauvre Ilion culbute;
Que pere & mere culbutés,
En tombant se cassent le nez:
Eh bien! ma femme, que m'importe,
Si le Ciel le veut de la sorte?
Vous verrez Hector généreux,
Dire à cela: tant-pis pour eux.
Ce n'est pas-là que gît le lièvre.
Mais je me sens presque la fièvre,
Quand je pense qu'un vilain Grec
Viendra pour vous baiser le bec,
Et, que sa Captive rendue,
Il s'écriera:... Qu'elle est dodue!
Par la jarni! que l'animal
Qui nous fit à tous tant de mal,
Avoit une belle épousée!
Alors vous serez caressée;

Et si vous pleurez, il dira
Que pis encore il vous fera.
Hector, après cette parole,
Pleure, lamente, se désole;
Et quand il regarda son fils,
Il pensa faire de grands cris.
Il veut l'embrasser: mais, au casque,
Il prend son papa pour un masque,
Et sembloit dire, en sa frayeur:
Mon Dieu! que vous me faites peur!
Sieur Hector l'ôte, & dit ensuite:
Dieux! si notre Ville est détruite,
Du moins que ce mien successeur,
Puisse un jour vivre avec honneur!
Et que sur-tout, nul cocuage
Ne se glisse dans son ménage;
Qu'il vive ainsi que j'ai vécu,
Sans fuir, & sans tourner le cu.
Il le rend ensuite à la mere,
Qui de rechef baisa le pere;
Lequel dans sa douleur lui dit:
Je crois que le Ciel m'a maudit.
Adieu, mon fils! Adieu, ma femme!
Priez bien pour qu'aucune lame,
En traversant mon pauvre corps,
Ne l'ajoûte aux cadavres morts.

LIVRE SIXIEME.

JE crois, Meſſieurs, que tout le monde
Sçait, quand un navire eſt ſur l'onde,
Que ſi les vents ne l'aident pas,
Ma foi, c'eſt un grand embarras.
Le Matelot, qui ſe tourmente,
Dit: diable ſoit de l'eau dormante!
Mais ſi le vent vient là-deſſus,
Le Matelot ne jure plus;
Il s'écriera, bien au contraire:
Pardi! voilà bien notre affaire.
Or, les fils de Priam le vieux;
Sont comme ces vents précieux.
Le Troyen, à ce qu'il me ſemble,
Au Matelot auſſi reſſemble,
Quand il voit venir dans ſon camp
Leſdits fils de Monſieur Priam.
J'aſſûre, ſans choquer perſonne,
Que la comparaiſon eſt bonne;
Et qui n'en ſent la vérité,
Eſt d'un eſprit bien hébété.

Pour vous, Lecteur, ou je m'abuse,
Ou vous ne serez pas si buse.
  Hector un brin escarmoucha;
Et s'arrêtant il se moucha;
Mouché qu'il fut... Mort de ma vie!
Le plus fort des Grecs je défie,
Cria-t-il. A ce discours-là,
Un des Ajax dit: me voilà;
Je suis le plus fort de la troupe,
Sur-tout quand j'ai mangé ma soupe,
Ajoûte-t-il, d'un air badin,
De peur de passer pour trop vain.
Nos deux hommes vont donc combattre;
Chacun d'eux en valoit bien quatre.
Allez Troyens, disoit Hector,
Sire Ajax est un homme mort....
Et l'autre: Hector, défunt & *havre*,
Dans un instant sera cadavre.
A ce répondit chaque camp:
Mon Dieu! ne vous vantez pas tant.
Là-dessus, le combat commence:
Ajax le nez d'Hector offense;
Le Troyen, d'un coup d'esponton,
Du Grec écorcha le menton.
  Alors, on leur cria: Mes Princes,
Ces coups-là sont un peu trop minces;

Laissez-là la pique & le dard;
Battez-vous avec le poignard.
Ils dirent : C'est une maniere
De se battre trop meurtriere,
On veut bien être un peu blessé,
Mais non pas rester trépassé.
Notre rapiere peut suffire,
Avec un redoublement d'ire.
Et nos deux Héros, ce disant;
Mirent aussi flamberge au vert.
Le pieux Ajax, de voix basse,
Dit : Hector, écoutez de grâce.
Ma foiblesse est qu'un fer pointu,
Sans bouton, ne m'a jamais plû....
Ma foi, je n'y sçaurois que faire,
Lui répondit son adversaire;
Et j'avoúrai bien, sans façon,
Que j'y voudrois bien un bouton.
L'impudence seroit extrême
De qui ne diroit pas de même.
Tout homme est poltron dans le cœur.
Mais le brave étouffe sa peur.
Chacun alors tente victoire;
Puis Hector, désireux de boire,
Se retirant, dit : Sire Ajax,
J'ai bien soif; la nuit tombe : *pax*.

J'y consens, lui répondit l'autre;
C'est votre intérêt & le nôtre.
Chaque camp dit, en parlant d'eux:
Ils ont, ma foi, bien fait tous deux.
Hector, d'un coup de cimeterre,
A bien donné du nez en terre...
Mais votre Ajax, presque vaincu,
Est aussi tombé sur le cu.
Messieurs, convenons d'une chose:
Qu'un jour entier on se repose:
Afin que nous ayons le temps
D'enterrer tous ces corps puants.
On en convint, la nuit entiere
Se passe à faire un cimetiere;
Et lorsque le soleil parut,
Chaque peuple au Camp accourut.
Tout le monde soupire & pleure,
Pendant l'espace d'un quart-d'heure;
Et chacun dit, en gémissant:
Qu'est-ce de nous, sans notre sang?
Ah! que je plains ce pauvre diable!
Voyez comme il est effroyable!
Quand un homme meurt malgré lui,
Dans ses traits on voit son ennui.
D'une autre part, celui-ci rôde,
En tenant un pot plein d'eau chaude...

Que veux-tu faire de cela?...
J'en veux laver ce grouin-là,
Tout rempli de ſang & de boue...
Ventrebleu! comme il fait la moue!
Ce drôle, ou je me trompe fort,
Eſt malin, même après ſa mort.
Jamais, dit l'autre à ce langage,
Un défunt ne fit bon viſage:
Quoi qu'il en ſoit, il m'eſt avis
Que ce malin mort eſt mon fils.
L'un crioit près de cette place:
Mon frere, tu fais la grimace;
On voit, quand tu rendis l'eſprit,
Que tu le rendis par dépit.
Mais, mon enfant, que diable y faire?
Ce que je puis eſt de bien braire,
Et de jetter dans un foſſé
Ta figure de trépaſſé.
Pendant ces cris, Neſtor le ſage,
Dit: Laiſſez-là ce badinage:
Et ſans aller pleurer au nez
De ces viſages de damnés,
Amis Grecs, faites des murailles,
Au lieu de ſottes funérailles:
Retranchez-vous d'un bon rempart.
L'avis étoit d'un vrai renard;

Car, n'eût été cette muraille,
Tenant un bon brandon de paille,
Monsieur Hector, le lendemain,
Les eût menés, ma foi, bon train.
(Je dis de la paille allumée,
Qui fesoit & flâme & fumée.)
A ce, vous me direz, Lecteur:
C'étoit donc pour leur faire peur?
Ou vous nous donnez une bourde;
Car fût-ce même une falourde:
Vouloit-il mettre au Grec battu,
Le feu, comme l'on dit, au cu?...
Non, il vouloit réduire en flâmes,
Et flotte, & cordages, & rames.
Tout cédoit; Minerve & Junon
Maudissoient l'homme & son brandon;
Disoient aux Grecs: Tournez la face...
Oui, pour rester dessus la place.
Non, non: ce lucifer Troyen
Verse assez de sang, sans le mien.
Il est aisé d'en voir la preuve;
Il semble, mardi! qu'il en pleuve;
Et pour surcroît, le Dieu Jupin,
(J'ai pensé l'appeller Flandrin,)
Fait devant lui marcher la foudre.
Qui donc oseroit en découdre?

Voyez Diomede là-bas,
Comme diable il double le pas !...
De quel côté fuit donc cet homme ?...
Maugrebleu ! du côté de Rome ?...
Et de quel côté Rome est-il ?...
Qu'en sçais-je ? Du côté du Nil.
(J'ai dit Rome, par fâcherie ;
Mais, mes Déesses, je vous prie,
Ne m'interrogez plus ainsi :
Car je vais m'esquiver aussi.)
La nuit survint, les Grecs sans elle,
En avoient bien avant dans l'aîle ;
Le moindre bruit, c'étoit Hector
Qui fesoit dire : Je suis mort.
Chacun des Chefs, l'âme abattue,
Planté tout comme une statue,
Disoit, en lâchant un soupir :
C'est pour le coup qu'il faut mourir !
Il leur venoit mille pensées,
Mais tout en un bloc entassées :
Et ma foi, dans un si grand tas,
On ne se détermine pas.
Mais Atride étoit le plus triste ;
Car il dit : Le Ciel nous assiste ;
Ce qu'aucun n'avoit encor dit :
Puis il voulut qu'on se rendît,

(J'entends, tous les Chefs, dans ſa tente,)
Où d'une mine pénitente,
Et le nez même un peu morveux;
Il profera ces mots piteux:
Quand ce ſeroit impertinence,
Je veux dire ce que je penſe.
Ma foi, Jupin eſt un gaſcon,
Qui nous donne du galbanon.
Chacun eût gagé ſa chemiſe,
Que cette Troye eût été priſe;
Et ſi l'on eût oſé gager,
La chemiſe étoit en danger.
C'eſt pourtant un tour de Jean-feſſe,
Que de ne pas tenir promeſſe;
Et, n'en déplaiſe au Dieu Jupin,
Tout Dieu qui ment eſt un gredin.
Quand j'ai l'audace de le dire,
De lui je ne veux pas médire,
Il fait ce qu'il lui plaît; & nous
Sommes faits pour porter les coups.
  Voilà mon avis, & j'ajoûte,
(Ce qu'on approuvera ſans doute,)
C'eſt qu'il faut, plantant-là l'honneur,
Nous enfuir de tout notre cœur.
A ces mots, Atride éternue:
Mais chacun tient bouche couſue.

Tous les Chefs, par trop consternés,
Ne font nul honneur à son nez.
Diomede, seul de la bande,
Lui dit : Ma douleur est trop grande;
Pour payer votre éternûment
De l'ordinaire compliment.
J'eusse bien dit: Dieu vous bénisse;
Mais vous me semblez si jocrisse,
Si troublé, si lâche & si sot,
Que je n'ai pu vous dire un mot.
De grâce excusez ma maniere
De parler par trop familiere;
On sçait que je suis un garçon
Fort ennemi de la façon.
Hier, parlant à ma personne,
Vous l'appellâtes bien poltronne;
Je n'en jurai point, Dieu merci:
Oh bien! n'en jurez point aussi.
Çà donc, répondez par chapitre.
De Chef vous portez le grand titre:
Mais, quoique ce nom soit fort beau,
Autant vaut celui de Garreau,
Le nom d'un rustre de campagne,
Si la valeur ne l'accompagne.
Ce Chef sera, si nous fuyons,
Le Chef d'un troupeau de coyons.

Après

Après cela, voyez, gros âne,
Si c'eſt à tort qu'on vous condamne.
Gros âne eſt un terme trop fort;
J'avoûrai qu'en cela j'ai tort:
Mais vous êtes le maître, au reſte,
De fuir ce camp comme la peſte,
Avec Meſſieurs tous ces nigauds,
Qui ſont plantés ſur leurs ergots.
Fuyez, ſi vous n'avez la crampe.
Pour moi, dans ces lieux-ci je campe;
Avec Sthénélus, qui, je croi,
Voudra bien reſter avec moi....
Oh! ſi chacun quitte la rade,
Cherche, dit l'autre, un camarade.
Je ne veux point l'être à ce prix.
Tiens, je ſuis comme la brebis;
Si l'une court dedans la plaine,
Le reſte court la pretantaine.
Neſtor à ces mots répondit:
Diomede a pourtant bien dit.
Oui, mon enfant; Dame Nature
Te fit de dons bonne meſure;
N'en euſſes-tu que la moitié,
Tu ne me ferois pas pitié.
Comment diantre! un homme à ton âge
Être ſi vaillant & ſi ſage!

N'aurois-tu pas quelque ſecret
Par qui ce prodige ſe fait ?
N'aurois-tu pas, à l'amiable,
Fait quelque pacte avec le diable ?
Tu ſerois cadet de mes fils.
Cependant, tout vieux que je ſuis,
Tes avis vaudroient ceux du pere,
Et de feu ma femme, ta mere.
(Je dis ta mere, car enfin,
Il eſt fort clair & très-certain,
Que ſi ton corps, par aventure,
Eût été ma progéniture,
Ma femme, par ce dit haſard,
De ton corps eût produit ſa part.)
Mais ces choſes ſont fariboles,
C'eſt-à-dire, diſcours frivoles;
A ton conſeil, que je crois bon,
J'en ajoûte un de ma façon;
Conſeil, enfant de la prudence,
Que ce cerveau par excellence,
Plus fort que vos cerveaux de chien,
Juge être notre unique bien.
Voulons nous triompher de Troie,
Et la rendre enfin notre proie ?
Que d'entre nous les vilains mots,
De brutaux, cornards & de ſots,

Ainſi que l'indigne menace
De ſe déviſager la face,
Soient déſormais, par charité,
Bannis à perpétuité.
Apprenez que, de telle inſulte,
Toujours dans nos cœurs il réſulte
Un levain de méchante humeur,
D'où réſulte auſſi le malheur.
Ne perds un mot de la harangue
Que fait ici ma docte langue,
Atride; car ton chef trop prompt
Auroit beſoin d'un peu de plomb;
Et le dicton de tout le monde
Eſt qu'en vif-argent il abonde.
Si Jupin t'a fait Général,
Apprends de moi, gros animal,
(Ma langue, ici trop indiſcrette,
Tranſgreſſe la loi qu'elle a faite:
Mais, pour correctif de ce mot,
Je dirai que je ſuis un ſot.)
Crois que ce n'eſt pas pour des prunes
Qu'il t'a confié nos fortunes;
Que c'eſt afin que mes avis
Par ton ordre ici ſoient ſuivis,
Et qu'à toi-même tu te diſes,
Quand tu feras quelques bêtiſes,

Agamemnon, en vérité,
Tu mérites d'être bâté.
Par exemple, au ſujet d'Achille,
N'en as-tu pas trop cru ta bile ?
Ce pauvre diable de garçon
Dans ſa tente avoit un tendron.
Je te dis : petite cervelle,
Eh ! laiſſe-là cette pucelle.
Mais point du tout, malgré mes dents,
Tu l'as fait prendre par tes gens.
Ce guerrier, depuis ta folie,
N'a pas donné ſigne de vie.
Il s'eſt campé, je ne ſçais où,
Par une autre action de fou.
Que cent fois le diable t'emporte,
D'en avoir agi de la ſorte !
Sans la peur d'être cru brutal,
Je t'appellerois gros cheval ;
Mais, ma foi, ta tête eſt trop dure,
Pour l'amollir par une injure.
Si tu veux ravoir ce guerrier,
Il faut un peu t'humilier ....
Quoi ! faudroit-il baiſer la terre ?...
Non, l'acte ſeroit trop auſtere ?...
Mais il faut bien honnêtement
Lui faire faire un compliment,

Et lui donner un bon fromage,
Que lui présentera ton Page;
Nous dirons tous, après cela:
Ah! l'honnête-homme que voilà!
Que ne m'a-t-il, par aventure,
Dit aussi quelque grosse injure?
Peut-être aussi m'eût-il baillé
Quelque fromage persillé.
Atride dit: O vieux bon-homme!
Ton discours est tout ainsi comme
Est un certain.... Par la corbleu!
Que quelqu'un de vous m'aide un peu.
Nestor dit, d'un ton un peu rude:
Laisse-là ta similitude;
A quoi bon faire le docteur,
Pour ennuyer ton Auditeur?....
Or çà donc, plus de parabole.
Je ne dirai qu'une parole:
Oui, notre Achille est un garçon
Qui vaut, lui seul, un bataillon:
Mais valût-il une bataille,
Je gage toute ma mitraille,
Fût-il plus Diable qu'il n'est noir,
Que nous le reverrons ce soir.
Et si l'on veut sçavoir la cause,
Ou la raison qui fait que j'ôse

Parier contre qui voudra, *
Que l'on m'écoute, on la ſçaura.
J'ai vingt grands vâſes dans un coffre,
Qu'à ce garçon je veux qu'on offre.
Ces vâſes ne ſont que d'étain;
Mais Dieu ſçait combien il eſt fin!
Douze jolis courſiers encore,
Moitié blancs, & couleur de More,
Qui feroient plus prompts que des vents,
S'ils pouvoient devenir vivants....
Mais s'ils ſont morts, reprit Ulyſſe,
Pourront-ils être de ſervice?...
Ils ne ſont ni vivants, ni morts,
Reprit Agamemnon alors....
Que ſont-ils donc!.. Ils ſont de pierre;
Mais fabriqués d'une maniere,
Que, ſur ma foi, le Char des Dieux
Ne pourroit être attelé mieux.
Outre ces préſents, douze filles;
Mais, Meſſieurs, tellement gentilles
Que la femme de ce cocu
Près d'elles feroit gratte-cu.
(Ce diſant, il montroit ſon frere,
Qui penſa s'en mettre en colere.)
Eh bien! notre Achille aura tout,
Dit-il.... On reprit: C'eſt beaucoup....

D'ailleurs, je lui rends Briféïde,
Ajoûte encor le Sieur Atride....
Oui, mais dis-nous la vérité.
Du morceau n'as-tu point tâté?...
Non, Meſſieurs: car elle a la gale;
Et toute galeuſe eſt fort ſale.
Malgré cela, j'avoûrai bien
Que cet accident-là n'eſt rien,
Et qu'une fille auſſi charmante
N'en devient pas plus dégoûtante.
D'ailleurs, eût-elle le farcin,
Quand j'avois pris un peu de vin,
Je me ſentois pour la galeuſe
Une pente fort amoureuſe.
J'ignore, étant ſi fort tenté,
Comment diable j'ai réſiſté.
Galeuſe ou non, je la lui donne;
Et je penſe, Dieu me pardonne,
Que, malgré ſes appas galeux,
J'euſſe enfin ſatisfait mes feux.
D'ailleurs, s'il épouſe ma fille,
Il entrera dans ma famille;
De quoi, Meſſieurs, il s'enſuivra
Que par-là mon gendre il ſera.
Palſembleu! je ne puis mieux faire....
Qui te diſpute le contraire?

J'ai cru t'oyant parler ainſi,
Que ta femme en ſeroit auſſi....
C'eſt fort bien dit, mon camarade;
Mais s'il bruſquoit mon ambaſſade,
S'il chantoit pouille aux députés,
Ou s'il alloit leur rire au nez,
Et qu'il leur dît d'aller au Diable...
Oh! cela ſeroit effroyable!
Reprit Neſtor: il pourra bien
De tout cela ne prendre rien;
Maudire un tant ſoit peu la fille,
Et le reſte de la famille;
Et, le prenant d'un air hautin,
Peut être t'appeller coquin:
Mais tes Députés, je l'aſſûre,
De lui n'auront aucune injure.
Au reſte, s'il ne venoit pas,
J'avoûrai moi méme en ce cas,
Qu'il ſeroit (à lui n'en déplaiſe)
Plus groſſier qu'un porteur de chaiſe,
Et je croirois alors ſon cœur
Un morceau de chair ſans honneur...
D'ailleurs, il faut qu'il conſidere
Que je ſerois preſque ſon pere,
Dit Atride... Diſcours de chien,
Dit Neſtor; l'âge n'y fait rien,

Butord : car, tous les jours, j'enrage,
Quand je vois un homme vieux d'âge
Prétendre qu'un jeune garçon
Lui ſoit inférieur en raiſon.
Ulyſſe alors dit : Je t'en prie,
Neſtor, point de criaillerie.
Le Sieur Ajax, Phénix & moi,
Nous allons de la part du Roi,
Avec ſes dons trouver Achille,
Et je haranguerai d'un ſtyle,
Qu'il faudra, ſatisfait du Roi,
Qu'il vienne, ou qu'il diſe pourquoi.
Mais, Meſſieurs, pour qu'il ſoit propice ;
Offrons du vin en ſacrifice...
Offrons de la... J'ai penſé dire,
Répondit Neſtor avec ire.
Prétendez-vous donc, s'il vous plaît,
Le rendre encor plus vain qu'il n'eſt ?...
Mais, Neſtor, un rien vous chagrine.
D'où vous vient cette humeur mutine ?
Le mot que vous nous avez tû,
Pour un galant-homme eſt trop crû...
C'étoit du bran : oui, je l'avoue,
Dit Neſtor en feſant la moue ;
Mais laiſſons là ce vilain mot ;
Car qui le répete eſt un ſot.

Partez... Ils trouverent Achille,
Qui, pour évacuer ſa bile,
Mâchoit, alors pour déjeûné,
De la rhubarbe & du ſené.
Comme il étoit mélancolique,
Patrocle, ſon ami, s'applique
A l'égayer d'un carillon,
Qu'il feſoit avec un chaudron.
A vous dire le vrai, j'ignore,
Et même aucun ne ſçait encore
Si nos gens virent le Guerrier,
Ou s'il les vit tout le premier.
Mais, quoi qu'il en ſoit, il ſe leve,
Et leur dit : La peſte me creve,
Si je croyois que vous vinſſiez
Avant que vous arrivaſſiez.
Je vous rends grâce de la peine.
Mais, qui diable ici vous amene?
Je devine votre deſſein :
C'eſt en mémoire de mon vin,
Que vous avez quitté la troupe,
Pour venir manger de ma ſoupe.
Vous ſeriez tous trois bien confus,
Si je diſois : Je n'en ai plus.
Mais quoiqu'Atride je haïſſe,
Sçachez, Ajax, Phénix, Ulyſſe,

Que contre lui j'ai du courroux
Bien plus que d'amitié pour vous.
Allons, Patrocle, qu'on apprête
Un repas à dix ſols par tête....
Monſieur, il eſt tout préparé....
Oui; mais le vin eſt-il tiré?...
Oui, Seigneur, dans un pot de terre....
Ah! pour des gens qu'on conſidere,
Un pot de terre eſt un vaiſſeau
Qui n'eſt ni gracieux, ni beau;
Il faudroit le mettre en bouteilles...
Seigneur, c'eſt parler à merveilles:
Mais un petit empêchement
A ce s'oppoſe abſolument.
Je n'en ai point... Bon! dit Ulyſſe;
Un pot fait le même ſervice.
A table alors chacun s'aſſit,
Et chacun de ſon mieux y fit.
Entre le fromage & la poire,
Le même Ulyſſe dit: A boire,
En ajoutant, quand il eut bu:
Parbleu! mon ventre a bien repu.
Or çà, dis, notre frere Achille,
Feras-tu toujours l'imbécile?...
Moi, je ne l'ai jamais été...
J'ai voulu dire l'entêté...

Mais c'eſt toujours une ſottiſe....
Oh! la derniere eſt plus de miſe.
Sçache donc, & n'en doute pas,
Que les Grecs chus du haut en bas;
Ou, ſi tu veux, que leur fortune
Plus en déclin que n'eſt la Lune,
N'eſt pas plus grande au champ de Mars,
Que l'eſt un pâté de deux liards.
Nous avions fait des fortereſſes:
Mais que les armes ſont traîtreſſes!
Ces fortereſſes, mon garçon,
Ne ſont que de l'onguent miton:
Je crois qu'on dit miton mitaine...
C'eſt l'uſage, mon Capitaine,
Reprit Achille ſérieux;
Miton mitaine eſt cent fois mieux.
Puis Ulyſſe ainſi continue:
Si tu ſçavois comme on nous tue!...
Eh! que ne vous défendez-vous?...
Bon! Jupin, piqué contre nous,
Avec l'éclair & ſon tonnerre,
Nous pourſuit & nous déſeſpere.
A tout cela ſe joint Hector,
Qui nous fait bien du mal encor.
Croirois tu qu'un brandon de paille
Nous a fait perdre une bataille?...

Un brandon de paille ! Et comment?
C'étoit donc par enchantement?....
Non, la chose est fort naturelle;
Le sieur Hector, armé d'icelle,
S'en vint pour brûler nos vaisseaux;
Alors, nous autres, vrais nigauds,
Dîmes, reculant en arriere:
Il veut nous rôtir le derriere;
Et chacun, de ce convaincu,
S'enfuit pour garantir son cu.
Rends-nous donc, camarade Achille,
Les Dieux qui maintiennent sa Ville;
Car, s'ils restent de son parti,
Culs & vaisseaux, tout est rôti.
Sçais-tu bien comment ce visage
Parle à présent de ton courage?...
Non; mais dis-moi la vérité....
Eh bien! on nous a rapporté
Qu'un jour jasant comme une pie,
Il t'appelloit une toupie....
Mais que veut-il dire par-là?...
Ce qu'il veut dire? le voilà:
C'est qu'il prétend, à ce qu'il pense,
En t'en donnant la ressemblance,
A force de te fouetter,
Te faire aussi pirouetter.

Souffriras-tu donc cette injure?
Vouloir fouetter ta figure!
Ah! viens rabattre son caquet;
Viens, viens lui donner son paquet.
Hélas! sans toi, loin de sa femme,
Chacun de nous va rendre l'âme.
Que mourir hors de sa maison,
Sans nul espoir de guérison,
Est une chose bien fâcheuse!
Ah! que ton âme généreuse,
A tant de maux ayant égard,
Craigne de nous aider trop tard.
Nous défunts, tu diras peut-être:
Mon Dieu! j'étois pourtant le maître
D'empêcher que ces pauvres corps
N'appartinssent à des gens morts.
Hélas! rappelle ta mémoire:
Ton pere un jour te menant boire,
Te dit, en te versant du vin,
Qu'il étoit laid d'etre mutin.
Mon fils, ajouta ce pauvre homme,
Venez, pelez-moi cette pomme,
Et retenez exactement
Ce que je dis présentement.
Vous aurez de la renommée:
Mais, mon fils, c'est de la fumée.

Vous verſerez beaucoup de ſang,
Mêlé de pur & de puant.
Minerve, & Junon la criarde,
Vous tiendront en leur ſainte garde.
Vous combattrez pour un cornard:
Mais, mon enfant, ſi par haſard,
On alloit vous mettre en colere,
Souvenez-vous que votre pere,
Vous dit, en vous verſant du vin,
Qu'il étoit laid d'être mutin.
Si votre bras quelqu'un égorge,
Dites en lui coupant la gorge:
Je vous égorge, en vérité,
Par la pure néceſſité.
Alors, mon cher enfant, je gage
Que, vous feſant un bon viſage,
Il s'écriera.... De mon vainqueur
Oh! que modeſte eſt la valeur!
Bref, enfin, mettez-vous en tête,
Qu'il ſied mal de faire la bête;
Suivez tout droit le grand chemin;
Et laiſſez le reſte au Deſtin.

Le grand chemin, mon cher Achille,
Eſt d'avoir un cœur plus facile;
Le grand chemin, brave garçon,
Te conduit vers Agamemnon.

Là, tu diras à ſa perſonne:
Va, grand butor, je te pardonne;
Le chemin dont je parle ici;
Ton pere t'en parloit auſſi;
En fût-ce un autre, cher Achille;
Tout chemin conduit à la Ville.
Le ſieur Ulyſſe, après ces mots,
Montra les dons fort à propos;
Et puis dextrement il ajoûte:
Tu haîs Agamemnon, ſans doute.
Je t'avoûrai bien, en effet,
Que c'eſt un fort mauvais ſujet;
Et que, ſi la bête étoit morte,
Nous dirions tous: peu nous importe.
Tous tant que nous ſommes ici,
Sommes braves gens, Dieu merci;
Et ma foi, ſi tu ne nous *aime*,
Nous t'en dirons fort bien de même.
De toi ſi nous n'avions beſoin,
Tu t'en irois courir bien loin,
Avant qu'aucun, je t'en aſſûre,
S'en vînt haranguer ta figure.
Pour les Grecs n'exécute rien:
Mais, ton honneur n'eſt pas un chien.
Comme point d'argent point de Suiſſe,
Apprends du très-prudent Ulyſſe,

Que

Que la Gazette ne dit mot
De tout guerrier qui n'eſt qu'un ſot.
Or, tu le feras, (je le prouve,
Et ſans que l'on me déſapprouve,)
Si tu laiſſes le Sieur Hector
De toi ſe goberger encor.
Il ſe croit, quand il ſe regarde,
Une Divinité bâtarde,
Un échappé du Firmament;
Or ſus, viens donc en ce moment;
Exprès pour lui faire connoître
Qu'il eſt échappé de Bicêtre.
Dis-lui: quand vous croyiez cela,
Maître Achille n'étoit pas là.
A ce diſcours, reprit Achille,
J'en vaux bien comme lui deux-mille:
Mais pour répondre à ton diſcours,
Tes harangues plaiſent toujours.
Je ne te rendrai pas le change;
Car, pour l'ordinaire je mange,
Lorſque je fais de longs propos,
En parlant, la moitié des mots.
D'ailleurs, je polis peu mon ſtyle;
Celui qui s'offre, je l'enfile;
Et n'y donnant aucun apprêt,
Je le rends tout comme à Dieu plaît:

Mais, je parle comme je penſe,
Sans entremêler de nuance;
Et, comptant tout par le menu;
Ma bouche dit le vrai tout nu.
Pour toi, ta langue le déguiſe
Et le met du moins en chemiſe:
Mais chacun fait comme il l'entend.
Atride eſt un coquin: pourtant,
Je l'ai ſervi comme mon pere.
Il eſt vrai qu'il eſt mon compere:
Mais après tout, s'il eſt le mien,
Ne ſuis-je pas auſſi le ſien?
Avec lui, qu'on aime à combattre,
Qu'on ait du cœur autant que quatre,
Ou bien qu'à force de tuer,
Un pauvre homme vienne à ſuer;
Que l'on arrache, en la bataille,
A l'ennemi tripe & tripaille;
Qu'on perde une goutte de ſang,
Ou qu'on en perdre plus de cent;
En perdît-on, mardi! chopine,
Le faquin fait toujours la mine:
Eſt-on bon ou mauvais ſoldat,
Il ſert à tous le même plat.
Moi, par exemple, moi brave homme;
Moi qui l'ai ſervi, Dieu ſçait comme!

Qui, ſans être déharnaché,
Me ſuis ici cent fois couché;
Moi qui me ſuis mis dans la crotte,
Quelquefois juſqu'à moitié botte,
Et qui n'ai, de par tous les Dieux,
Pas pris le temps d'aller aux lieux;
Moi, moi qui mis tout en déroute,
Quand vers lui je faiſois ma route;
Moi qui brûlois une maiſon,
Comme un autre brûle un tiſon;
Ce moi qui, féraillant ſans ceſſe,
Pour lui, pour vous, & pour la Grece,
Ai fait dix mille eſtropiés,
Par les jambes & par les pieds,
Sans compter mille autres bleſſures,
Au ventre, au dos, dans les freſſures;
Ce moi qui fis trembler Hector,
Qui devrois être couſu d'or,
Et qui n'ai pas, ſur ma parole,
Peut-être plus d'une piſtole:
Ce moi, Meſſieurs, qu'a-t-il reçu?
Rien du tout, que du pied au cu.
Il m'étoit échu Briſéïde;
Et tout récemment votre Atride
M'a pris cette part du butin,
Quoiqu'il ait bien un magaſin

De filles, d'habits, de vaiſſelle.
Moi, je n'avois qu'une femelle;
Cette femelle il me la prend
A la barbe de tout le camp.
Et ſans qu'aucun de vous lui crie:
Vous faites une étourderie;
Pas ſeulement un ſeul holà:
Et moi je ſouffrirois cela!
Non, Meſſieurs, la foudre m'écrâſe,
Si déſormais je ſers cet âze.
Aze eſt un âne, mon lecteur....
Oui, pour nn mauvais rimailleur....
Oh! vous parlez bien à votre aiſe....
Eh! pourquoi mettre une fadaiſe?...
Eh! pourquoi tous les jours met-on
Bien du mauvais, & peu de bon?
Vous n'auriez jamais de quoi lire,
S'il falloit toujours bien écrire;
Si la rime ne pèche pas,
Le ſens aura de l'embarras;
Si le ſens eſt net, la penſée
Sera plate, ou par trop uſée;
Enfin, le mortel ne fait rien
Sans jonction du mal au bien.
De ce raiſonnement j'infere
Que le critique doit ſe taire;

Dire, en lisant un mot vilain :
L'homme a moins tort que son destin.
Revenons : le Seigneur Achille
Dit donc qu'il étoit inutile
De faire de plus longs discours,
Et qu'il résisteroit toujours...
Quand vous vous mettriez en chaise,
Comme on fait, quand on soutient these;
Prêchassiez-vous un siecle entier,
Je suis un diable de ratier;
Et quand d'un dessein je m'entête,
J'en chausse tellement ma tête,
Que l'on m'écorcheroit tout vif,
Sans changer mon esprit rétif....
Vivre en paix, est si délectable !...
Oh ! la gloire est bien plus aimable !...
La gloire! où sont donc ses appas?...
Sont-ils à perdre jambes, bras?
Maudite en soit la fantaisie !
Parlez-moi d'une longue vie,
Non d'un homme à jambe de bois,
Qui vient vous conter ses exploits.
Phénix alors lui dit : Écoute :
Mon discours te plaira sans doute....
Non. Si c'étoit une chanson,
Passe : mais pour une oraison,...

A ces mots, Ajax se courrouce;
Laissons-là cette barbe rousse,
Dit-il, & retournons-nous-en,
Camarade, dans notre camp.
Sans saluer ils le quitterent,
Et puis au camp ils raconterent
Ce que répondoit le mutin.
A ce la troupe dit : Enfin,
Nous sommes frits; mais Diomede
Cria : J'y trouve du remede.
Qu'il aille au diable, mes amis,
Aussi bien que nos ennemis....
Par ma foi, répondit Atride,
Assez plaisamment il décide.
Achille iroit à Lucifer,
Même à tous les Diables d'enfer,
Eh palsembleu! que nous importe
Que Lucifer, ou non, l'emporte?
Soit aux Diables ou bien aux Dieux,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Ainsi, mon pauvre Diomede,
Si tu n'as pas d'autre remede,
Nous sommes tous fort mal en pied....
Tais-toi, car tu me fais pitié,
Répondit l'autre; mon langage
Vous dit qu'il faut prendre courage,

M'entends-tu bien, gros animal?
Oui, j'entends: mais tu parles mal.

LIVRE SEPTIEME.

LA nuit, Meſſieurs, on ne voit goutte;
Je crois que perſonne n'en doute:
Or donc, dans cette obſcurité,
Ulyſſe, l'expérimenté,
Dit : Amis, voulez-vous m'en croire?
On voit combien la nuit eſt noire.
Laiſſez-nous, Diomede & moi,
Aller au camp des Grecs.... Pourquoi?
Mon Dieu! pour une bagatelle....
Mais vous irez donc ſans chandelle?...
Aſſurément; car mon deſſein
Eſt d'aller tranſpercer le ſein,
Ou bien le ventre, (peu m'importe;
Si la perſonne reſte morte,)
De quelques-uns des ennemis,
Qui ſeront peut-être endormis.
Je prends, pour cette ſérénade,
Diomede mon camarade;

Parce qu'il eſt homme de cœur....
Oh ! vous me faites trop d'honneur.
Allez, Seigneur, Dieu vous béniſſe,
Répondit-on au Sieur Ulyſſe.
Ils y vont, & trouvent Rheſus
Qui dort, mais ne s'éveilla plus;
Car jamais nul ne ſe réveille,
Suppoſé pourtant qu'il ſommeille,
Si le trépas inattendu,
En dormant, défunt l'a rendu.
Pluſieurs gens, qui ronfloient encore,
Ne virent plus lever l'Aurore;
Et, ſurpris par un coup de fer,
Se réveillerent dans l'enfer.
Ulyſſe, après ce grand carnage,
Dit : ſi nous prenions l'équipage
De Rhéſus avec ſes chevaux,
Seroit-ce une action de ſots?
Non, dit l'autre; bien au contraire,
Sots ſerions de ne le pas faire.
Dans les deux camps, dès qu'il fit jour,
La diſcorde vint faire un tour.
Cette fiction-là veut dire,
Que chacun la guerre reſpire;
Et par le Diable, & par les Dieux,
Atride juroit, furieux,

De ne pas ce jour lâcher priſe,
Que la Ville ne fût ſurpriſe:
Mais, auſſi bon jureur que lui,
Hector dit: Je veux aujourd'hui
Réduire les vaiſſeaux en cendre,
Ou bien, morbleu! je veux me pendre....
Quoi! vous pendre avec un licou?
Mais ce ſeroit mourir en fou....
Bon! un homme ſaiſi de rage
Cherche bien à mourir en ſage!
Déjà s'approchent les deux camps;
Et je ne ſçais combien de gens,
Chûs d'une mort preſque ſubite,
S'en vont traverſer le Cocyte,
Et diſent, en le traverſant:
Je n'ai pas vu couler mon ſang.
On ſçait, quand un combat commence;
Qu'il a par degrés ſa croiſſance;
Mais quand celui-ci commença,
De toutes parts on trépaſſa.
A gauche, à droite & dans le centre,
On entendoit s'écrier, ventre!
Ou bien l'on entend quelquefois:
Mon Dieu! j'ai perdu mes cinq doigts!
Vous ſçavez, lorſque l'on moiſſonne,
Que, pourvu que la faux ſoit bonne,

Le bled tombe, Dieu fçait comment!
Oh bien ! au Diable foit qui ment,
S'il s'en faut de la moindre maille,
Que la moiffon & la bataille
Ne foient un; pour mieux dire, égaux;
Ainfi que le fer & la faux.
Jupiter voyant la tuerie,
Dit : C'eft comme une boucherie;
Les deux partis me font pitié :
Mais pourtant j'ai plus d'amitié
Pour un des deux... Pour lequel eft-ce,
Répondit Junon la Déeffe ?
Seroit-ce pas pour le Troyen?...
Mais, attendez.... je n'en fçais rien...
C'eft donc pour le Grec ? Mais, ma femme,
Laiffez-moi confulter mon âme....
Pefte du fou ! ne fent-on pas
Ce qu'on aime, ou l'on n'aime pas?....
Eh bien! que le Diable m'emporte,
Si mon cœur le fent de la forte....
Va, va, c'eft pour Agamemnon
Que t'a pris cette affection...
Tu l'as trouvé, c'eft pour lui-même.
Alors, fon bonheur fut extrême;
Et par lui tout eft culbuté,
Sur le ventre & fur le côté.

Peut s'en faut, voyant cette chûte,
Qu'à mon tour je ne me culbute
De courroux, & non pas de peur;
Car je suis trop homme d'honneur,
Dit Hector, qui voit dans plaine
Ses gens courir la pretantaine.
Il crioit de tous ses poulmons:....
Maudits cent fois soient vos talons!
Et pourquoi, nos talons maudire?....
C'est, répondit-il avec ire,
C'est parce que vous les montrez,
Quand vous devez montrer le nez....
Il est vrai; mais on nous le coupe,
Répondit la fuyarde troupe;
Et plus le braillard s'écrioit,
Plus ladite troupe fuyoit.

Malgré cette fuite timide,
Quelqu'un pourtant arrête Atride:
Même en blessant Iphidamas,
Il s'écrie: Ah, mon Dieu! le bras!...
Seroit-ce un soudain *rhumatisse*?
A ce cri, répartit Ulysse....
Non, vraiment c'est un vilain trait,
Dit-il, qui blessure m'a fait.
Là-dessus, la blessure il montre,
En ajoutant: Si je rencontre

Qui m'a tiré ſans m'avertir,
Il pourra bien s'en repentir . . .
Eſt-ce toi qui ſagette *darde* ? . . .
Hélas ! Monſeigneur, je n'ai garde . . .
Je n'ai qu'un eſponton en main :
Mais, c'eſt peut-être mon couſin . . . .
Oh ! ventrebleu, fût-ce ta tante ;
Mon âme ne ſera contente
Qu'en te voyant mort étendu.
Le Troyen alors fut fendu.
Il en fendit, ce Capitaine,
Encore une demi-douzaine ;
Après leſquels, il dit aux ſiens :
Ma foi, Meſſieurs, je m'en reviens.
A votre tour fendez le reſte ;
Tout mon ſang coule dans ma veſte :
D'ailleurs un vilain cor au pié
Me le rend tout eſtropié.
Je me ſuis bien couvert de gloire ;
Gardez-en, s'il vous plaît, mémoire,
Et dites à tous nos ſoldats
L'offenſe qu'on m'a faite au bras.
De mon ſang vous verrez les gouttes,
Si vous enfilez ces deux routes ;
Et peut-être y trouverez-vous
Le triomphe avec quelques coups . . . .

Mais cette derniere trouvaille,
Dit Ajax, ne vaut rien qui vaille.
Et Diomede dit alors :
Parbleu ! tu flattes bien ton corps.
Eſt-il de roſe ſans épine?
Quoi ! pour quelque coup ſur la mine,
Laiſſer le ſang d'Agamemnon
Tout ainſi qu'un ſang de cochon.
Hélénus, ſurnommé Baptiſte,
Et moi, le ſuivrons à la piſte,
Et nous louerons ce ſang verſé,
Si pourtant il n'eſt effacé.
Il courut, après ces paroles.
Mais que nos deſſeins ſont frivoles !
Il ne ſe caſſa pas le cou,
Car il ne fut pas aſſez fou :
Mais Hector le bleſſe à la tête,
D'un coup de fer fort mal-honnête ;
Car on nous dit que de côté
Ledit coup de fer fut porté,
Au-lieu qu'il devoit être en face...
Au diable du ſang ſoit la trace !
Dit-il, en recevant le coup.
J'y perds le mien, & puis c'eſt tout.
A l'aſpect de ſon ſang qui coule,
Le plus brave Grec devint poule.

Ah ! Meſſieurs , notre Général,
S'écrioit chacun, eſt fort mal....
Mon Dieu, tant-pis ! prenons la fuite;
Et par qui voudra ſoit détruite
Cette diableſſe de Cité,
Qui tant de ſang nous a coûté ?
Après ces mots le Grec recule....
Mais votre fuite eſt ridicule,
Cria, je penſe, Télamon.
On lui dit: Taîſez-vous, oiſon.
Hector, qui voit leur épouvante,
En tua lui ſeul plus de trente;
Et tant qu'il put aux ſiens cria:
Mes chers amis, Alleluya.
Les bons Troyens qui l'entendirent,
Alleluya lui répondirent.
De leur côté pendant ces cris,
Les Grecs crioient: Nous ſommes frits;
Le tout, courant bride abattue.
Malheur à qui fit la tortue,
Ou malheur à qui fut boiteux:
Je penſe qu'il en périt deux;
Ou deux, ou trois, que nous importe ?
Des Grecs, enfin, chaque cohorte,
Pour à l'abri mettre ſon corps,
Sans marchander rentre en ſes Forts....

Vous n'en ſçavez pas davantage,
Dit Hector, qui pourtant enrage
De les voir ainſi cantonnés,
De crainte d'être aſſaſſinés.
Ce tour d'adreſſe eſt un peu fade,
Dil-il, avec fanfaronnade;
Car notre Hector, de temps en temps,
Se railloit un peu trop des gens:
Vîte, allons, qu'à bons coups d'épée,
Cette muraille ſoit frappée.
(Mais Hector étoit un badin;
La battît-on juſqu'à demain,
Fût-ce même à grands coups de hache,
Jamais muraille que je ſçache,
Ne tomba par de pareils coups.)
Il eſt vrai, Lecteur, entre nous,
Ma plume a fait une ſottiſe.
Mais laiſſons-la, puiſqu'elle eſt miſe;
Et la connoiſſant, Dieu merci,
Je puis la corriger ici.
Voici ce que je voulois dire:
C'eſt qu'Hector, ce généreux Sire;
Ordonna qu'on s'armât du fer,
(Ceci me paroît aſſez clair,)
Afin qu'armé de cette ſorte,
On courût aſſiéger la porte,

Ou bien les portes dudit Fort,
Dont le Grec, de peur d'être mort,
Pénétré de chaudes allarmes,
S'étoit muni contre les armes.
Un Chef Grec, au travers d'un trou,
Fesoit mille contes de fou;
(Je dis d'un trou de la serrure:)
Au Sieur Hector chantoit injure,
Et lui disoit, qu'étant Troyen,
Son vilain nom rimoit à chien.
Ce Chef étoit Idoménée,
Lequel aussi railloit Énée
Sur sa naissance de bâtard;
Mais c'est un crime du hasard.
Le fils d'Anchise, pour réponse,
A coups de pied la porte enfonce;
Digne fils du Dieu Jupiter,
Sarpédon tient en main son fer,
Pour tuer Ajax, qui, sans honte,
Tout au plus haut d'une tour monte....
Je te jetterai des cailloux,
Lui disoit ce Grec en courroux....
Fussent-ils gros comme une meule;
Quand tu m'en casserois la gueule,
Répondoit le fils de Jupin,
Je me moque de ton grouin,

Mais,

Mais, morbleu ! je veux te pourfendre....
Vous pourriez fort bien vous méprendre.
Or, Lecteur, pendant ces discours,
Chaque parti se bat toujours,
Toujours le Troyen escalade,
Et l'un disoit :... Mon camarade,
Au nom de Dieu, baisse ton dos...
Oui, mais quitte donc tes sabots....
Soit... Morbleu ! je veux que tu t'ôtes,
Tu m'as presque enfoncé les côtes.
Mais en vain celui-là pestoit,
A bon compte l'autre montoit;
Il en culbutoit par douzaine,
Qui rendoient l'esprit dans la plaine;
Et qui, de rage, aux fantassins
S'écrioient : Montez sur mes reins;
Et puisque vous êtes en vie,
Vengez-nous, je vous en supplie...
Et que diantre, êtes-vous donc morts ?..
Oui, quant à l'égard de nos corps.
De son côté le Roi de Pile
Disoit : Mon bras est inutile;
L'âge me rend tout impotent,
Mais ma langue est bonne pourtant.
C'est elle, ô Grecs ! c'est cette langue
Laquelle à présent vous harangue,

Et qui vous dit, à pleine voix,
Qu'on peut être coyon par fois ;
Mais que, dans cette conjoncture,
On ne peut l'être, je vous jure.
Souvenez-vous de vos enfants,
Qu'ils soient petits, ou qu'ils soient grands ;
N'oubliez pas leur pauvre mere :
Qu'un chacun de vous considere,
Si vous périssez dans ce choc,
Qu'ils brairont à toucher un roc ;
Il me semble les ouïr braire.
Ah ! braves Grecs, faites-les taire :
Vous renverserez Ilion ;
Jupiter m'en est caution....
   Nestor, finis ce tintamarre,
Par qui l'esprit troublé s'égare ;
Aussi-bien l'on ne t'entend pas...
Eh bien donc ! je crierai plus bas.
Mais Nestor en vain s'égosille ;
Le Troyen, comme une chenille,
Arrive au sommet des remparts,
Malgré les cailloux & les dards.
(Chenille est un excellent terme,
Car la chenille tient bien ferme ;)
Mais comme il se peut que quelqu'un
Trouve ce mot-là trop commun,

Fesons une ſimilitude
D'un goût & plus noble & plus prude :
Comparons le Troyen aux flots ;
On réuſſit par de grands mots.
Or, Meſſieurs, les flots feront rage,
S'ils ſont ſoulevés par l'orage :
Suppoſons, après, un vaiſſeau
Voguant ſur cette maligne eau :
Les gens s'écrieront, j'en aſſûre :
Mon Dieu ! la triſte conjonɛture !
Vous direz, pourquoi s'écrier ?
C'eſt qu'ils ont peur de ſe noyer.
Le vent trop furieux les glace,
Et le flot leur pâlit la face.
  Le Pilote, auſſi pâle qu'eux,
Dira : Meſſieurs, faites des vœux ;
Car ces grands vents & la tempête
Font de moi Pilote une bête....
N'avez-vous pas quelque ſecret ?...
Je ſuis au bout de mon roulet,
Reprendra-t-il ; & tout de même
Les Grecs, dans leur frayeur extrême,
Voyant les Troyens s'avancer,
Ne ſçavent ſur quel pied danſer.
  En ce moment Idoménée
Fut eſtropié par Énée,

Qui lui dit: apprends, maître fou,
A chanter pouille par un trou;
Et le pauvre Monſieur Ulyſſe
Par Hector le fut à la cuiſſe;
Lequel Hector, après ce coup,
Triomphe & vient à bout de tout.
Sarpédon deſſus les murailles
Dit aux Grecs qu'ils ſont des canailles;
Et les Grecs, malgré cet affront,
N'ôſent lui ſoutenir que non:
Mais chacun d'eux ſeulement trotte,
Et fuit pour regagner la flotte.
Voyant leur déſordre fatal,
Ces pauvres Diables ſont bien mal,
S'écria le grand Dieu Neptune;
Je veux rappeller leur fortune.
Auſſi-tôt de Monſieur Calchas
Il prit le minois maigre ou gras;
Car s'il eût parut ſous ſa forme,
On eût dit: attends moi ſous l'orme.
Le rang d'un homme reſpecté
Fait plus que la Divinité.
Il s'avance après, ſous ce maſque:
O grand nigaud! ô taille flaſque!
Dit-il, d'un ton un peu fauſſet,
A Monſieur Ajax le cadet;

Toi, ſon aîné qui ſi bien trotte,
N'as-tu pas fait dans ta culotte?
N'as-tu pas fait, manque de cœur,
Ce qu'on y fait quand on a peur?
Quoi! fuir ſans avoir de bleſſures!...
Ah! Monſieur, j'ai deux meurtriſſures
Au bras... Qu'eſt-ce qu'un bras meurtri?...
Mais mon camarade a péri;
Nous pouvons reſter ſur la place,
Et nous ſommes ſeuls de la race.
Ah! reprit Neptune, chanſons
Que toutes ces belles raiſons.
On vous croit de la vaillantiſe;
Du moins ayez-en par feintiſe.
Courez vîte attaquer Hector;
Et ſi vous rencontrez la mort,
Eh bien! enfants, vaille que vaille;
Ce n'eſt qu'un haſard de bataille;
Quoi qu'il en ſoit, ſur mon honneur,
Vous défunts, n'ayez plus de peur.
Là-deſſus notre Dieu s'échappe.
Le diſcours qu'il a fait me frappe,
Dit le cadet à ſon aîné.
L'autre dit: il nous a berné,
Mais à cela près, il raiſonne
Mieux que jamais n'a fait perſonne.

Sous ledit minois emprunté,
Le Dieu va d'un autre côté;
Et les deux doigts en corne montre
A chaque Officier qu'il rencontre,
En ajoûtant: ô le vilain,
Qui fuit auffi vîte qu'un dain!
Ce peu de mots, avec fon gefte,
Rendent chacun vaillant & lefte;
Ils attaquent le fieur Hector.
Etonné de les voir encor,
Avec furprife il leur demande:
Achille eft-il de votre bande?...
Non, non, il n'eft point avec nous.....
Et pourquoi donc revenez-vous?
Dit-il, en méprifant la clique...
C'eft pour te percer de ma pique,
Reprit Ajax; & là-deffus,
Hector recule un peu confus.
Dame Junon en l'air perchée,
Et dans un nuage nichée,
Envifageoit du haut en bas
L'effort du Dieu rendu Calchas.
Les Grecs par lui prennent courage,
Difoit-elle dans fon nuage.
Tant-mieux; mais fur le Mont Ida
Par hafard elle regarda....

Voici bien une autre enclouûre,
Dit-elle! je vois la figure
De Jupin, mon ſot de mari;
Et je ferois bien un pari,
Que ſon benêt de cœur trop tendre
Pour Hector, & ſes gens à pendre,
Suſpendra la calamité
De leur race & de leur cité.
Oh! la bétiſe que j'ai faite!
Quand pour époux j'en fis emplette.
Qu'un époux eſt impertinent,
S'il n'eſt pas ſouple comme un gant!
Voyez de quoi le fat s'ingere
De vouloir allonger la guerre:
Si j'étois là-bas, mon époux,
Je vous allongerois cent coups.
Iris ſuſpendue avec elle,
Lui dit: Ne cherchez point querelle;
Souvenez-vous de ce gourdin,
Dont un jour vous frotta Jupin....
Chut, reprit alors la Déeſſe....
Iris à ce répondit: qu'eſt-ce?
Junon encor lui cria: chut;
Et là-deſſus Iris ſe tut,
Ou bien devint gueule de carpe....
Va-t-en me chercher mon écharpe,

Dit l'autre, & mon corſet brodé.
Mon viſage eſt-il bien fardé?
Prends mon bavolet de Maline,
Cours-y donc, peſte de lambine!
Attends, je crois que mes cheveux
Sont peut-être un peu trop craſſeux:
Défais le cordon qui les lie....
D'où vous vient donc cette ſaillie?...
C'eſt que je veux, lui dit Junon,
Brider Jupin comme un oiſon;
L'amouracher de ma perſonne.
Ah! dit Iris, la choſe eſt bonne!
N'êtes-vous pas ſa femme?... Eh bien!....
C'eſt qu'une femme ne ſent rien....
Mon Dieu! ne te mets point en peine....
Tout comme il vous plaira, ma Reine.
Alors Iris tout apporta,
Et Dame Junon s'ajuſta....
Votre gorge fait trop la tripe,
Cela ſent un peu ſa guenipe....
Oh! pour donner deſir impur,
L'air de guenipe eſt le plus ſûr.
Mais il me manque quelque choſe;
Dans mes cheveux mets de l'eau-roſe;
Bon: ſuis-je paſſablement?
Réponds, & point de compliment....

Tenez, ſans ce nez de bécaſſe,
Et votre gorge un peu mollaſſe;
Sans ce pied un peu trop pattu,
Ce tour de taille un peu tortu;
Sans la grandeur de votre bouche,
Laquelle à vos oreilles touche,
Vous ſeriez bien, en vérité,
La plus gracieuſe beauté....
Tout beau, tu me flattes, m'amie....
Oh non! je vous parle en amie.
Laiſſe-moi faire, dit Junon:
Je ne ſuis encor que guenon.
Mais quand de Vénus la ceinture
Aura ceinturé ma figure;
Sur moi quoiqu'elle l'emporta,
Lorſque Pâris nous viſita,
Elle aura près de moi la mine
D'un petit ſouillon de cuiſine.
Notre Déeſſe, après ces mots,
S'en-alla tout droit à Paphos;
Dit à Vénus: Ma chere Dame,
Êtes-vous obligeante femme?
J'appelle obligeante, en un ſens;
Vous l'êtes bien pour vos Amants;
Et, ſans vous flatter, l'on peut dire,
Que, ſi vous calmez leur martyre,

C'eſt bien plus par bonté de cœur,
Que par l'oubli de votre honneur.
Je viens vous prier d'une grâce.
Vous faites un peu la grimace,
Et je ſçais que vous grimacez,
Parce que vous me haïſſez.
Eh bien! haïſſez à votre aiſe;
Votre haîne eſt une fadaiſe.
Si pour vous elle a des appas,
Je ne m'en embarraſſe pas.
Dieu vous la conſerve au contraire,
Pourvu que, m'étant néceſſaire,
Vous conſentiez à m'accorder
Ce que je vais vous demander.
La choſe eſt une bagatelle;
C'eſt que je veux paroître belle.
J'ai pourtant mille & mille attraits,
Quand on me lorgne de bien près.
En de certains jours mon viſage
Eſt, ſur ma, foi comme une image;
Et le vôtre qui l'a vaincu,
Seroit, au prix, un gratte-cu;
Et ſi j'avois votre ceinture,
Tout chez moi ſeroit mignature:
Mais peut-être irez-vous penſer
Que d'elle je veux mal uſer.

Dans cette guerre contre Troie,
Chacune de nous deux s'emploie,
Se donne des peines de chien,
Pour le Grec, ou pour le Troyen;
Et vous allez croire, peut-être,
Que je médite un dessein traître.
Voulez-vous un bon gros juron,
Qui vous assurera que non?
Vous paroîtrois-je plus croyable,
Si je vous jure par le Diable?...
Non, Madame, point de serment;
Mais le Diable emporte qui ment....
Or donc, je vous dirai, m'amie,
Que mon unique & seule envie,
Est d'aller rétablir la paix;
Que l'Océan par deux soufflets
Qu'il a donnés sur le visage
De Thetis, laquelle en enrage,
Autant & plus pour une dent
Qu'a fait sauter cet accident...
Attendez, ma phrâse étendue,
M'a fait perdre le sens de vue;
Je vais donc rétablir la paix:
(Je ne sçais ce qui suit après;
O mon Dieu! la maudite mode,
Que de parler par période!)

La paix qu'entre Thétis & lui,
L'Océan dérange aujourd'hui.
J'ai bien une oraiſon en poche,
Laquelle du ſublime approche,
Où je dis d'un ſtyle très-fin :
Que vivre en noiſe eſt fort vilain;
Mais malgré cette vilainie,
Pour que la noiſe ſoit bannie,
Il faudroit à mon oraiſon
La ceinture pour aiguillon.
Vénus, alors par un ſourire,
Prévint ce qu'elle avoit à dire,
Et dit, après avoir ſouri:
Ah ! qu'heureux eſt votre mari !
Vous êtes belle comme un Ange.
Combien vous coûte cette frange?
Mon Dieu ! que votre Cordonnier,
Madame, entend bien ſon métier !
Vous vous moquez de moi, je penſe,
De m'emprunter mon aſſiſtance.
Comment donc ! vous crevez d'appas,
Depuis le haut juſques en bas.
Votre peau, j'en conviens, eſt brune;
C'eſt la couleur la plus commune:
Vous avez, ſoit dit entre nous,
Une couture & mille trous,

Que vérole, qui tout ravage,
A gravés ſur votre viſage :
Avec ces marques de laideur,
Une autre que vous feroit peur.
Souvent, quand je vous examine,
Je dis : Quelle chienne de mine !
Elle plaît malgré tout cela,
Avec ce chien de minois-là.
Si ce minois à cracher contre
Plaît malgré la laideur qu'il montre;
Dites; Madame, en vérité,
Avez-vous beſoin de beauté ?
Si j'abandonne ma ceinture,
J'aurai la plus ſotte figure !
Mais, quoi qu'il en ſoit, ſotte ou non,
Prenez-la, Madame Junon.

Lecteur, vous demandez peut-être,
Ce que ce tiſſu pouvoit être ;
Homere nous dit là-deſſus....
Ce dont je ne me ſouviens plus ;
Et ſans doute que ſa penſée
Sur ce point doit être ſenſée.
Mais la Motte, Auteur délicat,
Nous en fait un fort joli plat.
Il le définit un ſymbole;
Moi, je l'euſſe appellé la colle

Qui fait que le cœur d'un Amant
A l'amour s'attache aiſément ;
Ou, ſi vous voulez, de la glue
Par qui ſon âme eſt retenue.
Ledit Auteur ajoûte encor
Que ce tiſſu vaut un tréſor ;
Pour faire briller la prunelle
Ou d'un mâle ou d'une femelle.
Sur quoi chacun d'eux dit après :
Mon Dieu ! qu'il, ou qu'elle a d'attraits !
Il ajoûte que, ſans grimace,
On rit par lui de bonne grâce ;
Que par lui ces tons de nigaud,
Qu'en fait d'amour avoir il faut,
Ces tons de pitoyable bête,
Que l'on fait en penchant la tête,
Sont de vrais tons de roſſignol,
Touchants comme ut re mi fa ſol.
Par lui ſeul la tendre ſornette,
Qui de raiſon eſt vuide & nette ;
Bref enfin, par lui réuſſit
Un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit ;
Auſſi-bien que ces tours d'adreſſe ;
Après leſquels une Maitreſſe
Dit, en ſongeant à ſon Amant :
Mais ce jeune homme eſt trop charmant ;

Alors ce penſer, qui la touche,
Lui fait venir l'eau dans la bouche.
C'eſt par ce tiſſu ſi frippon
Que l'on ſçait pleurer ſans oignon :
C'eſt par lui qu'une femme adroite,
Diſant, ôtez-vous, vous arrête.
De lui nous viennent ces mots-là :
Fi donc ! Monſieur, laiſſez cela.
De Junon la face & la taille
Valurent de plus une maille ;
La maille étoit ce qu'entre nous
Eſt une pièce de vingt ſous.
Des Jeux, des Ris, toute la troupe
Lui ſautoit, nous dit-on, en croupe.
Où diantre eſt, cria Cupidon,
Sa couleur de cul-de-chaudron ?
Et là-deſſus vers elle il vôle,
La mord, la pince, & la cajole ;
Et Vénus, le viſage en feu,
Dit, enrageant : Voyez un peu
Comme il m'abandonne & s'abuſe !
Amour répondit, pour excuſe :
Je ſuis ſorti de mon devoir ;
Mais vous êtes ſi laide à voir,
Que Dame Junon, ou je meure,
Qui fut guenuche tout-à-l'heure,

Me semble avoir, depuis ce don,
Mis sur vous son air de guenon.
Junon, de tant d'attraits nantie,
Vers Lemnos est déjà partie.
Là, dans un antre, le Sommeil,
Dieu fort ennemi du Réveil,
Ou sur le dos ou sur la panse
Etendu, ronfle à toute outrance.
Junon avec grand bruit entra,
Et par l'oreille le tira :
Dieu des Pavots, lui cria-t-elle,
Tenant en main une chandelle,
Réveillez-vous, Maître ronflard.....
Eh ! que diable ! est-il donc si tard?...
C'est Dame Junon la Déesse....
Eh bien ! que me veut-elle ? Qu'est-ce ?
C'est qu'avec moi Maître Jupin
Va faire le mari badin :
Après notre badinerie,
Endormez-le, je vous en prie.
Alors, le Dieu plus éveillé :
Avez-vous donc assez piaillé ?
Dit-il ; là-dessus il la lorgne
D'un œil ouvert, & l'autre borgne ;
Vous prétendez, me dites-vous,
Que j'aille endormir votre époux,

Tout

Tout auſſi-tôt que le Nicaiſe
Avec vous ſe ſera fait aiſe ;
Soit dit tout bas, votre Grandeur
Ici manque un peu de pudeur.
L'aveu que vous venez de faire,
Ne m'étoit pas fort néceſſaire ;
Car il m'apprend une action
Qui m'induit à tentation.
Qu'il ſoit paſſable, ou ridicule.....
Vous ſouvenez-vous bien d'Hercule?....
A dire le vrai, pas beaucoup....
Je fis cependant un ſot coup
A l'occaſion de ce drôle,
Dont ſe ſent encor mon épaule.
La nuit, ce chien de loup garou,
Revenoit de je ne ſçais où,
Monté, je crois, ſur une mule....
Vous en voulez à cet Hercule....
Ah! c'eſt le fils de Jupiter;
Et le faquin étoit ſur mer.
Enfin, ſoit ſur l'onde ou ſur terre,
Jupin étoit fort en colere.
Avec la main & les cinq doigts
Vous careſsâtes mon minois.
Vous m'appellâtes mon bon-homme;
Me fîtes préſent d'une pomme;

Me dîtes d'endormir Jupin:
Moi, je vous crus comme un faquin;
J'allai me percher ſur ſa tête,
Et l'étendis comme une bête.
Alors le pauvre Hercule en mer,
Vous vit ſur lui lancer l'éclair....
Comment, uſer de violence
Avec gens de ma conſéquence!
Quoi! le propre enfant de Jupin
Des poiſſons feroit le butin!
L'on ôſe déclarer la guerre
A la ſubſtance de mon pere!
A l'aide, au meurtre, je ſuis mort.
Comme il crioit cela bien fort,
Jupin s'éveille, & dit: Carogne,
Voilà donc de votre beſogne!
Vous voulez noyer mon bâtard;
Et le Sommeil, ce Dieu pendard,
M'abbat, ainſi qu'un Nicodême
D'un aſſoupiſſement extrême!
Moi, qu'il connoît être ſi prompt,
Il m'a couché tout de mon long!
Alors, Jupin, ſur mes épaules,
Rompt une canne avec ſix gaules.
La Nuit, qui m'a chéri toujours,
Vint là deſſus à mon ſecours.

Junon lors interrompt Morphée,
Lui dit : aimez-vous Pasithée ?...
Si je l'aime ! par la corbleu !
De toute ma force de Dieu....
Eh bien ! ce sera votre femme....
Plaît-il ? Que dites-vous, Madame ?...
Que, si vous endormez Jupin,
Vous l'aurez pour femme demain...
Oh bien ! vous pouvez être sûre
Du succès de votre aventure ;
J'endormirois, pour tel lopin,
Monsieur le diable avec Jupin.
Là-dessus, ils s'en vont ensemble,
Au pas, en poste, ou bien à l'amble,
Jusqu'à l'endroit où Jupiter
Etoit perché, je crois, en l'air.
Bon jour, mon homme, lui dit-elle,
Mais d'un air d'adroite femelle,
Qui du sein ôte le mouchoir,
Pour engager l'œil à le voir ;
L'avertit de son faux voyage,
Pour un peu tâter son courage,
En bégayant il répondit :
Pour toi, tout le cœur me bondit !
Et là-dessus, le Dieu la flatte,
Et de la bouche & de la patte ;

Mais d'un air qui lui fait juger
Que plus loin il veut l'engager.
Fi donc, fi donc! répartit-elle,
Vous croyez caresser Sémele....
Il ne s'en faut presque de rien
Que vous ne la vaillez très-bien,
Dit-il; alors il continue....
Mais, nous sommes dans une nue....
Oh pardi! fussions-nous dans l'eau....
Mais, mon mari, seroit-il beau
Qu'on vît notre badinerie?...
Eh! reprit-il, je vous en prie,
Mon bouchon, mon petit grouin;
Votre beauté m'a mis en train.
Fi donc! répondit la Déesse;
Mais d'un ton de demi-Lucrece:
Fi! vous allarmez ma pudeur....
Eh! de quoi diantre a-t-elle peur?
Si mon amour demande à rire,
Peut-elle y trouver à redire?
Jupin n'est-il pas votre époux?
Allons, mon trognon, rendez-vous....
Ah! mon Dieu! quelle extravagance!
Ne peut-on sans impertinence,
Se voir, s'aimer avec plaisir?...
Non, quand il naît certain desir,

Lequel attendriſſant notre âme....
Mais, rends-toi, ma petite femme,
Dit-il, en prenant un baiſer:
Quand on ſouffre, on ſçait mal cauſer;
Tiens, ta longueur m'eſt une amorce:
Ma foi, je te prendrois par force.
Elle reprit d'un air touchant:
Attends ce ſoir en nous couchant....
Oh! ce ſoir n'eſt pas mon affaire,
Dit-il d'un ton un peu colere,
D'un ton d'époux un peu groſſier;
(Car un époux ſçait mal prier.)
Junon, le lorgnant d'un œil tendre:
Vous ne voulez donc point attendre?
Reprit-elle, en jettant ſa main
Sur l'épaule du ſieur Jupin;
Un peu plus de délicateſſe
Eût arrêté votre tendreſſe.
Alors, d'un geſte plein d'appas,
Sur ſa tête elle paſſe un bras,
Dans le nuage elle chancelle.
Et le pied manque à l'immortelle.
Alors, il la.... ma foi, Lecteur,
Je ſuis un trop modeſte Auteur;
Ce qui ſuivit eſt un myſtere
Mauvais à dire, & bon à faire.

Tant y a que Maître Jupin,
Las & recrû s'endort enfin;
Pendant quoi, la ville de Troie
Pensa des Grecs être la proie.
Jupin éveillé se fâcha,
Et de travers ses yeux ficha
Sur Junon la méchante Dame,
Et lui dit: peste de la femme!
Il ranime après le Troyen,
Qui pour lors se défendit bien.

LIVRE HUITIEME.

Les Troyens, que Jupin excite,
De Grecs peuplerent le Cocyte;
Cocyte eſt un vilain endroit,
Où l'on n'eſt aſſis, ni tout droit.
A ce raiſonnement peut-être,
Vous direz: comment peut-on être?...
Par ma foi, je ne ſçais pas bien
D'un défunt quel eſt le maintien:
Mais quand on n'a plus de figure,
On ne peut avoir de poſture;
Le Lecteur, s'il a de l'eſprit,
Le croira comme je l'ai dit.
Le bon Monſieur Patrocle pleure
Sur les Grecs, & ſur la demeure
Où les envoyoit l'ennemi:
Et ſur les pleurs de ſon ami,
Pleure à ſon tour Monſieur Achille,
En ajoûtant: Dis-moi donc, Gille;
Pourquoi larmoyer comme un veau?
A l'honneur de quel ſaint cette eau

Qui de tes yeux, Nigaud, diſtille ?
L'autre reprit : hélas ! Achille ! ...
Eh bien ! Hélas ! dis-nous, qu'as-tu ?
Eſt-ce que quelqu'un t'a battu ?
Ton pere eſt-il un mort ſans vie ?
Ou bien au mien l'a-t-on ravie ? ...
Non, ce ſeroit tant-pis pour eux,
S'ils étoient trépaſſés tous deux ;
Mais je pleure nos camarades,
Morts ſans avoir été malades ;
A moins qu'un coup de fer porté
Ne ſoit un défaut de ſanté....
Quoi ! gémir ſur une canaille !
Sur la plus fine truandaille
Qui fut jamais deſſous les Cieux,
Faire piſſer ainſi ſes yeux !
Ce mot eſt bien bas ; mais qu'y faire ?
C'eſt qu'Achille étoit en colere ;
Quand on eſt en courroux, l'on dit
Tout ce qui nous vient à l'eſprit,
De-là vient qu'on jure le diable,
Terme qui paroît effroyable
A tous ceux qui dans leur bon-ſens,
Sont d'ordinaire honnêtes-gens.
Patrocle dit : cette Canaille,
Ne valût-elle qu'une maille,

Le demi-quart d'un quart de ſou,
Je ſoutiens que tu n'es qu'un fou;
Et quand jamais l'on ne pardonne;
On eſt bête, & non pas perſonne:
Or, tu ne lui pardonnes pas;
Ergò, perſonne tu n'es *pas*.
Cet argument en rien ne cloche;
Mais, dis-moi, peſte de caboche!
Voudrois-tu que de chaque Grec,
La mort fermât le triſte bec?
Ils tombent drû comme la pluie....
Oh! finis, ton ſermon m'ennuie....
Dût-il encor plus t'ennuier,
Il me plaît à moi de crier.
Oui, tel que l'on pend à la Grève,
Avec moins de juſtice crève,
Que tu ne crèverois ici,
Comme tu crèveras auſſi....
Vraiment, l'augure eſt agréable!...
Eh! taiſez-vous, homme pendable;
Allez voir Maître Agamemnon,
Au bras bleſſé d'un eſponton...
Tu ments; car c'eſt d'une arbaléte...
Eh! qu'importe, mauvaiſe bête,
De l'eſponton ou bien du dard?
En êtes-vous moins à l'écart?

Ah ! mon Dieu ! que c'eſt bien dommage
Que vous ayez tant de courage,
Puiſqu'à ce pauvre Agamemnon
Il ne ſert non plus qu'un chiffon !
La rancune, m'allez-vous dire,
De tous ſes malheurs vous fait rire;
Mon cher Monſieur, la paſſion
Suppoſe un homme ſans raiſon;
Et puiſqu'il s'agit de rancune,
Sçachez de moi qu'elle en eſt une.
Vous allez ajoûter encor :
Si je ne le venge d'Hector,
Pour ſes enfants je me deſtine.
Pardi ! l'idée eſt bien maline !
En vérité, qu'importe à lui,
S'il vient à mourir aujourd'hui,
Qu'un jour à venir ſa lignée
Reçoive une aide à lui rognée?
Peut-être même, par haſard,
Ne laiſſera-t-il qu'un bâtard :
Mais, m'échauffer eſt inutile ;
Avec un têtu comme Achille :
En a, par ma foi, bien menti,
Qui dit que les Dieux l'ont bâti ;
Et je gagerois ſur ma tête,
Que ce n'eſt que d'une tempête,

Ou bien d'un vilain flot mouſſeux,
Que provient cet enfant hargneux...
Voyez donc la belle origine,
Dit Achille, feſant la mine!
Patrocle, voyant ſon dépit,
Tout auſſi-tôt lui répartit:
Je ſuis un ſot, & toi de même;
Pardonne: ma douleur extrême
Fait que je parle, en vérité,
A-peu-près comme un hébété:
Je chante pouille à ta figure,
Et tout cela c'eſt douleur pure;
C'eſt un excès d'affliction,
Non pas méchante intention.
Crains-tu la mort? Je ne t'en blâme;
Rien n'eſt tel qu'un corps avec âme:
Rien n'eſt plus doux que de pouvoir
Boire & manger, & ſe mouvoir.
Mais du moins prête-moi tes troupes,
Pour aller ſauver nos chaloupes;
Ton morion, ton bouclier,
Ta cuiraſſe, & ton baudrier.
Les Troyens, me croyant toi-même,
En auront le viſage blême,
Et s'écrieront, doublant le pas:
Un défunt vaut qui ne fuit pas.

A ces mots, Achille ſoupire :
J'aurois bien des choſes à dire,
Repliqua-t-il ; mais mon diſcours
Auroit des récits trop peu courts.
Je n'en dirai qu'une trentaine...
Il ſuffiroit d'une douzaine...
Le nombre, mon fils, n'y fait rien,
Sinon dans un diſcours de chien.
Mon dépit, ma haîne & ma gloire,
Seroient trois chefs de mon mémoire ;
Ils ſont tous trois, ces motifs là,
Que ma valeur a fait holà ;
Car d'ailleurs, lorſque j'ai bû pinte,
Mon âme n'eſt non plus atteinte
De l'épouvante du trépas,
Qu'un chat l'eſt à l'apeƈt des rats.
Mais Atride, (lorſque j'y ſonge,
Souvent en l'air des coups j'allonge ;
Et l'autre jour, tant j'étois fou,
Je croyois le bleſſer au cou.)
Or donc, mon ami, cet Atride
N'a-t-il pas pris ma Briſéïde ?
Cet Atride, Chef ſi brutal ;
A qui je ſuis en tout égal :
Aſſurément il n'eſt perſonne
Qui ne ſçache que la Couronne

Que porte le chef du coquin,
Ne ſoit un préſent de ma main....
Cette Couronne que tu *cite*,
Outre qu'elle eſt par trop petite,
N'eſt, tu le ſçais, que de laiton;
Ainſi ce n'eſt pas un grand don...
Oui; mais le pouvoir que lui donne
Cette ſi chétive Couronne,
Ce pouvoir eſt-il de laiton?
Réponds-moi, parle... Vraiment non...
Et ces peuples, par ma vaillance,
Que j'ai ſoumis à ſa puiſſance;
Peuples dont j'ai perdu le nom,
Leur défaite eſt-ce du laiton?
Eſt-ce du laiton que la peine
Que j'ai pris pour ce Capitaine?
Briſéïde & tous ſes appas,
Que j'avois, & que je n'ai pas;
Fille du genre des pucelles....
Vous en ſçavez bien des nouvelles....
Oui, je gagerois tout mon ſang,
(Et vous êtes un médiſant;)
Fille enfin qui ſi bien concerte;
Eſt-ce du laiton que ſa perte?
Cependant, malgré tout cela,
Vous parlez pour ce faquin-là;

Peu s'en faut que les étrivieres
Ne soient le fruit de vos prieres ?
Mais enfin je vous aime trop.
Allez, ingrat, courez le trot.
Prenez ma cuirasse & mes armes,
Et rengaînez vos sottes larmes;
Jamais, j'en jure mon honneur,
Je ne vis de si laid pleureur :
Faites seller mon cheval pie.
Eh quoi! toujours votre roupie!
Cours, ami, secourir le Grec;
Va, marche; que ton œil soit sec.
Si quelque coup ta main applique,
Que ce coup-là soit sans réplique;
J'entends par-là qu'il soit si fort,
Que le battu soit comme mort;
Et qu'en t'examinant, l'on dise,
Ce drôle-là, dans sa chemise,
Tient & renferme un Officier,
Qui vaut autant qu'un Charcutier.
Cours; & vous, Gendarmes de Troies,
Qui faites fuir comme autant d'oies,
Ou bien comme autant de lapins,
Un nombre de quelques coquins;
Ajax, Atride, je les nomme :
Vous verrez les armes d'un homme

Qui ne voyoit que votre cu,
Dès que vous l'aviez apperçu.
Va, poulet; mais jamais n'oublie,
Que mourir est une folie:
Garde d'encombre & de méchef,
Cet étourdi, mais aimé chef.
Si par hasard une arbalête,
Venoit à menacer ta tête,
Tout au plus vîte, mon garçon,
Fais sans scrupule le plongeon.
Tu me diras que c'est un geste
Qu'un homme de valeur déteste;
Mais on déteste plus encor
L'affreux accident de la mort.
Chassant Hector vers ses murailles,
Prends garde que dans tes entrailles
Quelque fer ne soit introduit;
Car le fer en cet endroit nuit,
Aussi bien que dans la poitrine,
Que de fond en comble il ruine.
Mon Dieu! s'il m'étoit annoncé
Que mon Patrocle est trépassé,
D'abord je répondrois: Quel conte!
C'est une fable qu'on raconte....
Non, Monsieur, c'est un fait certain....
Mais, est-il mort d'un coup au sein....

Juſte à deux doigts près de l'aiſſelle ;
Je dirois à cette nouvelle :
Peut-il être reſſuſcité ? ...
Non, Monſieur ... Je ſuis donc gîté ;
En effet, maudiſſant l'armée,
Mon âme, ainſi qu'une fumée,
En jettant un ſoupir d'ennui,
Déguerpiroit de ſon étui.
Sire Achille, après ces paroles,
Dit encor quelques fariboles ;
Car, quand ſes diſcours étoient longs,
Sur la fin ils n'étoient pas bons.
Dudit Seigneur l'Infanterie,
Ainſi que la Cavalerie,
Miſes en ordre dans un camp,
Promirent de verſer du ſang,
Au moins chacun une caraffe.
Mais où diable eſt la rime en aſſe ?
J'ai mis ce mot étourdiment ;
Mais, Lecteur, je t'en fais ferment,
Au diable ſois-tu, ſi j'en uſe :
Ainſi que ta bonté m'excuſe.
On rapporte que les chevaux
Henniſſoient de tous leurs naſeaux.
Cependant le camp Grec décampe :
Nul, par bonheur, n'avoit la crampe

Car la crampe eſt un maudit mal,
Qui, quand il faut fuir, eſt fatal.
Ajax ſeul défend ſa * ſentine,
Qu'Hector d'une valeur mutine,
Malgré, bon gré; vouloit avoir.
Ah! parbleu! le plaiſant vouloir;
S'écrioit Ajax dont la lance
Du Troyen viſoit à la panſe.
Rends-toi, lui répondoit Hector;
Rends-toi, morbleu! vivant ou mort.
T'appartiens-je donc pour me rendre?
Dit Ajax, qui, pour ſe défendre,
Montroit de temps en temps les dents;
(Car cela fait frayeur aux gens.)
Tu n'aurois pas une manchette,
Diſoit-il. Après il ſe jette,
Tantôt ſur un, tantôt ſur deux,
Nommant Chef & Soldat des gueux.
A peine a-t-il dit la ſottiſe,
Que ſon fer en ſes mains ſe briſe.
O fourbiſſeur, maître fripon!
Qui m'as vendu ce fer pour bon,

* C'eſt un petit Bateau.

Cria pour lors ce vaillant homme.
J'ai de cent ſols donné la ſomme;
Ce ſont cent ſols jettés dans l'eau.
Mais où diable eſt donc mon chapeau?
Derechef Sieur Hector lui crie:
Oh ! je n'entends pas raillerie ;
Rends-toi, par la jarni! rends-toi....
Rends-moi mon couvre-chef, à moi,
Dit-il; n'eſt-il pas malhonnête
De vôler l'abri de ma tête?
Veux-tu que, faute de chapeau,
Il me prenne un rhume au cerveau?
Ce diſant, notre guerrier lorgne
Quelqu'un qui veut le rendre borgne;
Il prit ſa ſecouſſe & s'enfuit,
Non ſans faire beaucoup de bruit.
Voyez, dit-il, quelle maniere!
Attenter contre ma viſiere!
Si je n'avois fui ces fripons,
J'irois déſormais à tâtons.
De loin Achille voit ſa fuite,
Joint ſes deux mains, & dit enſuite:
De ſe ſauver il a bien fait;
Car il étoit borgne en effet:
Et perdre un de ſes yeux, eſt, certe,
Une très-affligeante perte;

Ne fût-ce que pour la laideur
Que laissa toujours ce malheur.
Va, Patrocle, cours à son aide;
Aux maux des Grecs porte remede;
Et vous, mes braves fantassins,
Gardez-vous d'être Quinze-Vingts.
Après ce discours il embrasse,
De son ami qui part, la face;
Je veux dire qu'il le baisa,
Et qu'en même temps il pressa
Sa poitrine contre la sienne;
Dont l'autre : Par la jarniguienne!
Dit-il, vous me serrez trop fort....
La chose étant ainsi, j'ai tort,
Répondit-il : puis il le lâche,
Et Patrocle aussi se défâche.
(Défâcher, est-il bon François?
Je m'en suis servi maintefois
Dans les discours de bouche à bouche;
A tout risque ici je le couche:
Si par hasard il n'est pas bien,
Un mot dans un Livre n'est rien).
Poursuivons : Patrocle s'avance;
Il recommande la vaillance,
Chemin fesant, à ses soldats,
Disant : Mardi! ne lâchez pas.

Sçachez, dit un à fiere mine,
Que nous ne lâchons que l'urine....
A propos, tu me fais penſer
Que j'ai grand beſoin de piſſer,
Répondit notre Capitaine,
Qui piſſe au milieu de la plaine;
Et ſa troupe, voyant cela,
Pour piſſer auſſi, fit holà.
Comme ils étoient beaucoup de monde,
Très-copieuſe fut leur onde,
D'autant plus encor qu'un chacun
Avoit mis l'urine en commun.
(Quelqu'un dira, je le parie,
Que l'article eſt coyonnerie:
Mais, il faut bien tout rapporter,
Quand on ſe mêle de conter).
Les Phrygiens crurent qu'Achille
Revenoit attaquer leur Ville;
Quel parti prendre, dit Hector?...
Le parti d'éviter la mort,
Dit l'étonné garçon d'Anchiſe;
Ce parti, c'eſt de lâcher priſe....
Oui; mais quelle honte pour nous!...
D'accord; mais recevoir cent coups
Vous paroît donc à votre compte,
Moins malhonnête que la honte.

Pour moi je ſoutiens qu'un manchòt
Eſt, autant qu'on peut l'être, ſot.
De ces diſcours on peut conclure
Combien d'Achille la figure,
(Car il n'étoit là qu'en portrait).
Sur le Troyen feſoit effet,
Puiſqu'au ſeul aſpect de ſa mine
Un chacun ſauva ſa ſentine,
Puiſque ſa ſeule viſion
Du courage eſt l'extinction.
(Viſion, portrait & figure,
Aſpect, reſſemblance, encolure,
Sont bonnet blanc, & blanc bonnet:
Qu'importe, ſi le fait eſt net?)
Patrocle au milieu d'eux s'élance,
Et vit bien à leur contenance,
Qu'un grain de millet ſeulement
Leur eût bouché le fondement.
(Je pouvois dire le derriere;
Mais la façon eſt trop groſſiere:
Ou qu'au Troyen, preſque vaincu,
Un grain d'orge eût bouché le cu;
Et je gage que ma penſée
Ne ſçauroit mieux être énoncée.)
Patrocle, entr'eux pouſſant ſon char,
Tua le fils d'Amiſodar,

Mais, ô Lecteur, il faut vous dire,
Quel homme c'étoit que ce Sire:
Il nourrissoit un gros dragon,
De la figure d'un goujon;
Et ce dragon fesoit trois bêtes,
Id est, trois corps, avec trois têtes.
Par ainsi c'étoient trois dragons
Distribués en trois goujons;
Mais pour nourrir ce monstre énorme,
Du corps il en coûta la forme
A je ne sçais combien de gens,
Qu'il dévoroit avec ses dents.
Des vaisseaux éteinte est la flâme,
Qui leur eût rôti jusqu'à l'âme;
Je ne parle ici que des Grecs,
Qu'on eût vu bien-tôt raisins secs.
(Rien n'est si sec que telle grappe,
Si ce n'est d'un gascon la cappe.)
Or, quand ils virent que le feu
Ne consumoit plus, ou très-peu;
Pardi! transportons à Pergame,
Crierent-ils, ladite flâme.
Le tour est bien imaginé,
Leur répondit Ajax l'aîné:
Mais pour aller jusqu'à la Ville,
Il faut bien assommer un mille,

Ou du moins neuf-cents ennemis.
La brûlerons-nous à ce prix,
Répartit alors Mérionne ?
Oui-dà, Meſſieurs, la choſe eſt bonne,
Pourvu que neuf-cents d'entre nous
A neuf-cents donne de bons coups;
Mais des coups, dont nul ne réchappe,
Si chacun de nous ſon coup frappe;
Amis, moi qui vous parle ici,
Qui frapperai le mien auſſi;
Moi, qui m'appelle Mérionne
Le velu, je vous cautionne
Que vous verrez chûs ſur le nez
Neuf-cents Troyens fort bien comptés.
Eh vîte ! allons, qu'on s'évertue;
Voici que mon Troyen je tue.
Le gaillard uſoit de petun!
Meſſieurs, reſte à neuf-cents moins un.
Patrocle encore les exhorte;
Chacun au carnage ſe porte.
Il en mourut, ſur mon honneur,
Plus de la moitié de frayeur.
Celui-ci ſe ſauvant, culbute,
Et meurt frappé d'un pied de brute;
(Brute veut dire ici cheval,
Dont le coup de pied eſt brutal;)

L'autre, d'un coup de javeline,
Prend d'un défunt posture & mine.
Celui-ci, de son char versé,
De six pieds de long est glacé;
L'autre rend les abois dans l'onde,
Et donne au diable tout le monde.
L'un fuyant, demande quartier,
Parce qu'il va se marier:
Mais Patrocle, aux cris de cet homme,
Par pitié, le frappe & l'assomme,
Et dit: Tu ne sçauras jamais
Quel est le bien que je te fais.
Bref enfin, il n'est plus personne
Que ce faux Achille n'étonne;
Il ôse franchir les fossés:
Mais où va-t-il montrer son nez?
Hélas! arrète, misérable!
Pour toi le cas est trop risquable;
Laisse-là ces fossés maudits,
Où sont retranchés ces bandits.
Tu vas perdre ton existence.
Eh, mon Dieu! garde souvenance,
De ce qu'Achille en te quittant
Te dit, & recommanda tant.
Ne t'a-t-il pas dit, dans ton ventre,
Que si quelque vilain fer entre,

Ce fer à tes tripes nuira.
Arrête ! car il t'en cuira.
Mais point, le malheureux galope ;
N'est-il pas possible qu'il chope ?
Dit Sarpédon, fils de Jupin,
Qui se souffletta le grouin.
En se disant.... Vilain infâme !
Vous fuyez donc comme une femme !
(Encore en un certain combat,
La femme est-elle bon soldat.)
Tout-à-coup, alors il s'arrête ;
Et pour avoir la bouche nette,
Il cracha ; quand il eut craché,
Il dit : Oh ! que je suis fâché !...
Auriez-vous, notre Capitaine,
Quelque blessure à la bedaine ?
Ou seroit-ce du sang mâché,
Qui vient par vous d'être craché ?...
Non, non, ce n'est sang ni bedaine,
Dit-il ; mais c'est la pretantaine
Que je vous vois courir à tous,
Qui met mon esprit en courroux.
A ce, reprit un de la troupe,
Qui portoit au front une loupe,
Cette pretentaine, Seigneur,
Ne doit point vous tenir au cœur ;

La raiſon qui fait qu'on s'eſquive,
Eſt la raiſon qui veut qu'on vive ;
Qui veut encor que du danger
Chacun tâche à ſe dégager.
Regardez-moi ce diable d'homme,
Qui fend un chef comme une pomme ;
Et convenez qu'en courant fort,
Nous n'avons pas un ſi grand tort....
Mais cet homme enfin n'eſt qu'un homme ....
Oui ; mais Pierre Achille il ſe nomme ;
Ce qui veut dire en bon François,
Quatre ou cinq, ou pour le moins trois....
Voulût-il dire une douzaine,
Mon courage vers lui m'entraîne,
Reprit le vaillant Sarpédon ;
Sa mort ſera de ma façon.
  Auſſi-tôt Patrocle il aborde,
Lui dit qu'il méritoit la corde,
D'avoir tué tant de Chrétiens ;
(Je me méprends, tant de Troyens :)
Ajoûtant : Si dedans ma troupe
Quelqu'un avoit eu de l'étoupe,
Je t'aurois, avec un licou,
Etranglé par ton chien de cou :
Mais, grand chenapant, cette épée,
De ton ſang largement trempée,

Sans t'étouffer par le chifflet,
Fera, je crois, le même effet.
Alors il pouſſe une eſtocade :
Mais l'autre, prompt à la parade,
Lui dit : Tu n'es qu'un mal-adroit.
Ce diſant, il lui coupe un doigt,
Et je crois que c'étoit le pouce.
A ſon tour, Sarpédon le pouſſe,
En s'écriant, d'un ton brutal :
Ah ! qu'un doigt coupé fait de mal !
Tu le paîras de ton oreille.
Il la lui trancha par merveille ;
Et Sarpédon dit à ſon tour :
Mon Dieu ! ſi j'en devenois ſourd !
On voit, par les coups qu'on ſe donne,
Que la victoire pour perſonne
Ne paroiſſoit pencher encor :
Elle fit cependant un mort.
Sarpédon à la fin chancelle.
Apporte donc une ficelle,
Dit Patrocle, d'un ton railleur ;
Eh quoi ! tu changes de couleur !
Voyant preſque ſon fils ſans vie,
Jupiter fait le Jérémie :
Mon fils, dont le pere eſt divin,
Crève donc comme un vil humain ! . . .

Mais, dit Junon, tout homme en vie
Eſt fait pour être un jour voirie,
Comme nous autres ſommes faits
Pour vivre & ne crever jamais.
Vous ſçavez fort bien que c'eſt l'ordre,
Sur vous ne donnez pôint à mordre:
Point de foibleſſe, mon mari....
Cependant je ſuis bien marri!...
Ah! ſoutiens-moi, ma pauvre femme!
Il me ſemble que j'ai vu l'âme
Sortir du corps de Sarpédon....
Bon! bon! c'eſt une viſion....
Eh! de grâce, vois s'il remue....
Patrocle, en ce moment le tue....
Eh bien! ma femme, eſt-il tué?...
Il meurt.... Le Ciel en ſoit loué.
Voir, entre le ziſte & le zeſte,
Un mourant dont l'âme conteſte,
Avant d'aller au creux manoir,
Eſt un ſpectacle laid à voir....
Ah! dit-elle, il reſpire encore....
Le diable emporte la pécore:
Il n'agoniſe ſi long-temps
Que pour faire ſouffrir les gens....
Entends-tu bien comme il appelle
Au ſecours ſon ami fidèle?

Effectivement, Sarpédon
Harangua Glaucus ſur.ce ton,
Avant que dans l'empire ſombre
S'en allât demeurer ſon ombre:
Glaucus! hélas! mon cher Glaucus!
Ma foi, ton ami n'en peut plus,
Et le plus anodin clyſtere
Feroit autant que de l'eau claire.
O de mes féaux le meilleur!
Je meurs ton humble ſerviteur.
Quand je te parle de la ſorte,
Si je ments, le diable m'emporte.
Au nom de Dieu, venge ma mort:
Celui qui me la donne a tort;
Car en vérité, c'eſt dommage
De tuer un homme à mon âge.
Au reſte, ami, porte le deuil,
Et fais dépenſe d'un cercueil;
Fais auſſi graver ſur ma bière,
Que je mourus ſur mon derriere.
Adieu donc, bon jour, & bon ſoir.
L'autre lui dit, juſqu'au revoir.
Et puis auſſi-tôt il s'écrie:
Eh quoi! ta chair ſera pourrie!
Et ton corps, qui ne bougera,
Dans un jour, au plus tard, pûra!

O puanteur inévitable !
Tu saisiras donc mon semblable !
Et moi, dans un si grand malheur,
Je n'ai pas un gros de vigueur :
Un vilain coup au mésenterre
Me laisse le seul droit de braire ;
Un âne en feroit bien autant :
Mais son chagrin feroit moins grand.
Grand Apollon ! sois à mon aide :
Ce mort, quoique charogne laide,
Fut sur ses pieds tout comme moi,
Et peut être aussi-bien que toi.
Dans ce chemin-ci qui traverse
Ce défunt chut à la renverse :
Quand il fut chu, il m'appella ;
J'accours, j'arrive, me voilà :
Il me semble avoir la berlue,
De le voir froid comme laitue ;
Et je ne puis venger sa mort,
Qu'il m'a dit qu'il souffroit à tort.

On croiroit que, d'une voix pie,
Lui dit Hector, tu *psalmodie*.
Au mort il ne faut plus penser.
Va vîte te faire panser ;
(Quoique d'un coup au mésentere,
A vrai dire, on ne guérit guère.)

Si tu crèves, dans un tombeau
Je mettrai tes os & ta peau,
Si clos, qu'il feroit bien étrange,
Si jamais aucun ver te mange.
Quant à l'égard de ton ami,
Crois trépaffé fon ennemi;
Et la chofe eft tellement faite,
Qu'on peut la mettre en la Gazette.
Là-deffus Hector fe rendit
A l'endroit où Patrocle il vit.
D'abord doucement il l'approche,
Et deux coups de pied lui décoche....
Dans quel endroit?... Je n'en fçais rien;
Suffit qu'il les appliqua bien.
Patrocle retourna la tête,
Et l'appella gros mal-honnête;
En effet il étoit fort gros
Par le derriere de fon dos.
Hector, fâché de cette injure,
L'appella fils de créature.
L'autre reprit d'un air hautain:
Maman fut donc une Pu...?
Vous en avez menti, Jean-logne.
Alors il le frappe à la trogne.
Chaque camp voyant leur courroux,
Dit: Laiffons battre ces deux foux.

Un trait commença la bataille,
Lequel trait ne fit rien qui vaille.
Patrocle bouillant de dépit,
Dit: Mort ! & puis ſon arc rompit;
Prit Sarpédon par la criniere.
Hector, par le pied de derriere,
Le prit auſſi de ſon côté,
Dont le mort fut tout éreinté;
Et ſe diſputant de la ſorte
Cette pauvre charogne morte,
On dit, hélas ! qu'elle rendit
Le dernier repas qu'elle prit.
Jupin voyant cette débacle,
S'écrie : ah le piteux ſpectacle !
Par ma foi, j'ignorois encor
Qu'on ſe vuidoit après la mort:
Ce dernier accident m'aſſomme:
Mon fils fut un vigoureux homme !
Et l'on voit par cette action,
Qu'il feſoit bien digeſtion !
Cet aſpect mes regards outrage.
Que de ſang il fonde un nuage,
Et feſons rouler mon canon
En l'honneur de mon Sarpédon.
Tombe alors de ſang une ondée;
Dont un chacun d'une coudée

Eut le nez long d'étonnement,
Et dit: Ah! Meſſieurs, c'eſt du ſang!
Ce miracle-là manifeſte,
Sans doute, une choſe funeſte.
L'autre dit: Ne ſeroit-ce pas
Quelque Dieu que l'on ſaigne au bras?
Ou bien de ſang quelque palette,
Que du haut de la voûte on jette?....
Ce ſeroit donc du ſang gâté,
Quoique d'une Divinité?...
Fût-ce le ſang du diable même,
Dit Hector d'une rage extrême,
Patrocle, ou plutôt ce coquin,
N'en mourra pas moins de ma main.
Va, va, ma main vaut bien ta patte,
Reprit Patrocle, qui ſe gratte;
(Car je ſuis maître d'ajouter
Qu'il eut le temps de ſe gratter.)
Hector, à ce diſcours, réplique:
Tiens, tout ce ſang-là pronoſtique,
Ou prouve que le cœur d'Hector
Aux yeux de Jupin vaut de l'or.
Alors ſur Patrocle il s'élance,
Et du dernier ſe romp la lance.
Hector ne fut ni fou ni ſot;
Car criant: te voilà capot,

Sans attendre aucune réponſe,
Dans ſon ſein l'épée il enfonce.
Patrocle, en trébuchant, cria:
Ma foi, mon âme eſt à *quià*.
Le Troyen, le croyant Achille,
Fit ſa harangue dans ce ſtyle;
(Car c'étoit la mode pour lors
De haranguer vivants & morts:)
Eh bien! notre ville de Troie
N'eſt pourtant pas un feu de joie.
Tu trépaſſes, ſi tu n'es mort,
Et la Ville eſt debout encor;
Et debout ſera, je l'aſſûre,
Auſſi long-temps que ma figure
Se ſoutiendra ſur ſes deux pieds.
Les tiens, ſans être eſtropiés,
Sans corps, & ſans crampe, & ſans goutte,
(Car ils ſont ſains, ou je m'en doute,)
Comme vrais pieds de vieux cheval,
N'ont pu porter leur animal.
Et ta maman, où diable eſt-elle?
Tu n'en as donc point de nouvelle?
Par la mardi! qu'elle braira,
Et qu'elle me divertira!
Entre nous c'eſt une drôleſſe
Qui t'a mal tenu ſa promeſſe.

Patrocle alors fit un ſoupir,
Et dit, avant que de mourir:
Je veux parler en conſcience....
Eh bien! quoi? qu'eſt-ce?... Patience!
Ce n'eſt que moi, pauvre braillard,
Que vient de tuer ton poignard....
Ce n'eſt que moi! Que veux-tu dire?
As-tu, mourant, le mot pour rire?...
Non, mon enfant; ce n'eſt que moi....
Vraiment! je vois bien que c'eſt toi....
Mais, ce moi, c'eſt une parole
Reſſemblante à la parabole;
C'eſt que ce moi n'eſt point celui
Que tu crois crever aujourd'hui.
Enfin, ce moi n'eſt point Achille:
Ainſi, ton diſcours ſur ta ville,
Et ſur Dame Thétis auſſi,
Eſt un ſot conte, Dieu merci.
Achille ſe porte à merveilles;
Donc malheur à tes deux oreilles!...
Oh! que je ſuis un grand mâtin,
D'avoir pris pour Dieu S. Crépin,
Dit Hector, qui, baiſſant la lance,
A d'un vaincu la contenance.
Et toi, vaurien, n'as-tu pas tort?...
Je ne dis mot, car je ſuis mort,

Dit Patrocle, qui rendit l'âme,
Pendant qu'Hector lui chante gamme;
Qui de dépit le dépouilla,
Et par intérêt le fouilla,
Lui prit une fort belle montre,
Que l'autre avoit eu de rencontre;
Une vieille paire de gants,
Un tire-bouchon & six blancs.
Le vaillant Ajax s'en désole,
Et dit: Messieurs, ce qu'il lui vole
De droit nous appartient à nous;
Peut être a-t-il trouvé cent sous.
Cent sous, dans le temps où nous sommes,
Vous le sçavez, valent cent sommes.
Ce fripon-là vous fait-il peur?
Allons, ventrebleu! de l'honneur.
Il s'avance, à ces mots, lui-même:
Le carnage devint extrême;
Et Jupiter, pour le finir,
Un nuage noir fit venir.
Ajax au désespoir s'écrie:
Suis-je aveugle? mort de ma vie!
Je voyois, ce semble, un Troyen,
Et maintenant je ne vois rien.
Qui va là?... C'est Jean Mérionne...
La nuit on ne connoît personne:

Mais je penſe m'appercevoir
Que l'on me vole mon mouchoir!
Ou bien, c'eſt quelque main Troyenne
Qui prend ma poche pour la ſienne;
Tout beau! mais le coquin s'enfuit.
Par la jarni? la ſotte nuit!
Maître Jupin, à ma priere,
Rends-nous de grâce la lumiere!
Cadedis! ſi je vois un brin!
Fais ce que tu voudras, Jupin.
  Là-deſſus, le jeune Antiloque,
Dont l'habit étoit tout en loque,
S'en vint vers le fils de Thétis....
Patrocle eſt-il mort?... Oui... Tant-pis.
Cependant ſon corps on emporte,
Gardé, je crois, d'une cohorte;
Hector, pire qu'un enragé,
Voudroit, dit-il, l'avoir mangé.
Hélénus dit à ce langage:
Tu le haîs donc juſqu'à la rage?
Crois-moi, mon ami, ce propos
N'eſt pas fort digne d'un Héros.
Ne lache plus cette ſottiſe....
Toi, ne lâche plus de bétiſe,
Lui répondit le Sieur Hector;
Quand je parle ainſi de ce mort,

Ce n'eſt pas que je lui deſire,
Puiſqu'il eſt défunt, un ſort pire:
Je l'aime autant là qu'au gibet....
C'eſt la même choſe en effet:
Mais pourquoi montrer tant de rage?...
Ah! le voici: c'eſt par courage,
C'eſt que je ſuis au déſeſpoir
Qu'on ait prétendu le revoir.
Je m'écrie à cette inſolence,
Par un ſentiment de vengeance,
Comme ſi j'étois enragé:
Oui, je voudrois l'avoir mangé.

LIVRE NEUVIEME.

LE Grec, pour fuir, prend ſa ſecouſſe,
Parce qu'Hector eſt à ſa trouſſe,
(On dit à ſes trouſſes, je croi;
Mais l'autre eſt plus juſte pour moi.)
Achille lorgnant Antiloque,
Dit: Je veux que le loup me croque,
Si, quand même on ne m'eût pas dit
Que mon ami Patrocle eſt frit,
De nos Grecs la fuyarde armée
Ne m'en eût pas donné fumée.
Il ajoûte enſuite: O deſtin!
Falloit-il être ſi malin?
O vieille diableſſe de Parque!
Voilà comme tu nous *démarque*:
Ma mere me l'avoit bien dit,
Id eſt, me l'avoit bien prédit.
Elle m'apprit, la pauvre femme,
Qu'un de nos Guerriers rendroit l'âme;
Guerrier le plus vaillant de tous,
Excepté moi qui parle à vous.

Par où la rendra-t-il, ma mere,
Lui dis-je, en me mettant à braire?
Elle reprit qu'il la rendroit
Par où son âme s'enfuiroit.
Achille, après ladite plainte,
De pleurs versa bien une pinte,
Pinte, mesure Saint-Denis;
Après ces pleurs il fit des cris;
Et l'on ne lit pas dans Homère,
S'il en poussa beaucoup ou guère.
Cet Auteur marque seulement
Qu'il en eut un grand enroûment;
Et que, prenant son cimeterre,
Il en mit la garde par terre;
En prit la pointe de la main,
Et la tourna contre son sein.
Il dit après : Je crois qu'elle entre
Plus facilement dans le ventre.
Il la mit donc en cet endroit,
En tâtant le nombril du doigt;
La portant ensuite à sa gorge :
Il vaut bien mieux que je m'égorge,
Dit-il; ce sera plutôt fait.
On ne sçait s'il se fût défait,
Sans Antiloque, qui s'écrie :
Eh! mon Dieu! point de singerie;

Le Diable peut bien nous pouſſer,
Quand nous feignons de nous percer.
Achille, ſans daigner l'entendre,
Pouſſe des cris à pierre fendre.
Juſqu'aux oreilles de Thétis
Parviennent ces lugubres cris.
On diroit, tant il s'égoſille,
Qu'on l'écorche comme une anguille,
Dit cette Déeſſe à ſes ſœurs;
Puis verſant un filet de pleurs:
Puiſque mon pauvre garçon crie,
Crions auſſi, je vous en prie.
Auſſi-tôt l'on s'égoſilla,
Ou, ſi vous voulez, l'on piailla:
Pleurons maintenant, reprit-elle,
De ce que je ſuis immortelle...
Comment donc l'immortalité
N'eſt-elle pas félicité?...
Non, pour qui ſon âme veut rendre;
Ou bien, lorſque l'on veut ſe pendre,
Par exemple; que d'un licou
Je ſuſpende mon divin cou,
Et que je jetté après l'échelle,
Vous verrez ma forme immortelle
Brandiller une éternité,
Sans rendre un eſprit agité:

Au-lieu que, ſi cette figure
Etóit propre à la ſépulture,
On voit que j'aurois l'agrément
De finir un maudit tourment;
Car enfin, mes ſœurs, j'aime Achille,
Et je crois qu'il eſt inutile
De dire à combien de karats;
Je l'aime, ou je ne l'aime pas:
Mais ma facilité de braire
Marque que je ſuis bonne mere.
Souvent quand il étoit petit,
L'innocent piſſoit dans ſon lit;
J'eſſuyois tout cela moi-même,
Avec une tendreſſe extrême.
Je l'élevai, quand il fut grand,
Comme on fait un fils de Traitant.....
Qu'eſt-ce donc qu'un Traitant, Déeſſe?
Eſt-ce un Roi?.. Non : pas même Alteſſe;
C'eſt un Sujet à qui le ſort
Donne moyen d'avoir de l'or:
Mais ce don, il ne le mérite
Que quand ſa naiſſance eſt petite;
Premiere diſpoſition
Qui le rend digne de ce don.
Il faut que, par Dame Nature
Son cœur, propre à toute aventure,

Fléchiſſe même ſa pudeur
Juſqu'à l'emploi de ſerviteur,
Et bien d'autres menus ouvrages,
Qui du bonheur font les étages;
C'eſt par de ſi rares talents
Que ſe font les heureux Traitants.
Mais revenons à notre hiſtoire.
De mon garçon j'ai vu la gloire
S'élever en un ſi haut point,
Que de plus haute il n'en eſt point;
Et preſque haute, ſur mon âme,
Que l'eſt la Tour de Notre-Dame.
Le paralelle que j'en fais,
Eſt fort juſte, quoique mauvais.
J'ôſe bien dire davantage;
Si l'on étoit Dieu par courage,
Les autres Dieux juſqu'à Jupin,
Près de lui ſeroient du fretin.
De quoi lui ſert ſa vaillantiſe?
Moins que ſa premiere chemiſe;
Car un trépas précipité
Doit le jetter ſur le côté....
Mais, s'il tomboit d'une autre ſorte?...
Eh! mes compagnes, que m'importe?
Si, tombant, d'une autre façon,
Son eſprit ſort de ſa maiſon.

Il me femble qu'il va le rendre,
Et je vois fes gigots s'étendre;
(Car, fur le ventre ou fur le dos
Un mourant étend fes gigots.)
Hier, cette funefte image
Me dégoûta de mon potage;
Je n'en humai que le bouillon,
Tant j'eus regret à ce Garçon:
Encor, s'il mouroit de vieilleffe,
Ou fi, pour prix de fa prouëffe,
Avant ce prompt trépaffement,
Il vivotoit tranquillement.
Mais point: le chagrin qui le mine
Le rend plus fec qu'une étamine....
Dites plutôt qu'il l'a rendu
Plus fec que ne l'eft un pendu.
Rien ne l'eft plus qu'un corps, je penfe
Qui fit féjour à la potence.
Thétis répondit: il eft vrai;
Mais le portrait en eft trop laid.
Là-deffus l'Immortelle ajoûte:
Compagnes, mangeons une croûte;
Puis nous irons dans ce moment
Donner un peu d'allégement
A ce malheureux Capitaine
Dont la pauvre âme eft dans la peine.

Cela fait, la Déesse part
Dans une conque ou dans un char ;
On nous dit qu'elle appella rosse
Un des animaux du carrosse ;
C'étoient, je crois, six maquereaux
Qui lui servirent de chevaux.
(A ce mot, je vois quelques Dames,
Contrefesant les chastes âmes,
Ou bien chastes de bonne-foi,
S'écrier, en lisant : Pourquoi
Lui donner de tels attelages ?...
Point de courroux, femelles sages.
Chacun sçait bien qu'un maquereau
Est un poisson nâgeant dans l'eau.
Personne, j'en conviens, n'ignore
Qu'il en est d'une espece encore
Bien différente de ceux-ci ;
Mais je n'en parle point ici.
Pourquoi votre délicatesse
Déniche-t-elle une autre espece ?
Oui, par dessein, ou par hasard,
Six maquereaux traînoient son char.
Elle arrive, & voit son Achille,
Qui tenoit des discours d'un style
Qu'assurément les puissants Dieux
Devoient trouver fort peu pieux,

Il juroit, & sa bonne mere
Dit, l'entendant: Veux-tu te taire!
Quoi! blasphèmer contre Jupin,
Ce Dieu de qui tu tiens le pain!
Pardi! te voilà bien malade,
Pour faire une capilotade
De tous les Dieux du Firmament,
Comme tu fais, dit sa maman!
Comme un vrai loup-garoup tu *crie*:
Parce qu'un Patrocle est sans vie.
Il faut traiter pour ce trépas,
Maître Jupin du haut en bas!
Il faut que ta langue le fronde,
Lui le meilleur enfant du monde!
Posons qu'il soit un animal,
Mon fils, en es-tu moins brutal?
Que n'a pas fait pour ta figure
Ce Dieu contre lequel tu *jure*?
Le camp des Grecs me fait pitié;
De tant de sang il est noyé!
Va-t'en voir un peu le visage
Des morts étendus au rivage;
Tu verras quelle mine ils font....
Qu'ils fassent celle qu'ils voudront:
Qu'importe à moi leur morte face?
Je me doute de leur grimace....

Mais leur face de trépaſſé,
Ils l'ont pour t'avoir offenſé;
Par Jupin, contre qui tu grognes,
Ils ſont devenus des charognes....
Mais fuſſent-ils rongés des vers,
Moi, je n'y gagne, ni n'y perds.
Que me fait à moi, je vous prie,
Un vilain tas de chair pourrie?...
Mais ce tas bien-tôt infecté,
N'eſt là, que pour t'être abſenté;
Et ce Dieu que ta langue offenſe
A tant honoré ton abſence,
Que chacun a dit, trépaſſant:
Si ce mâtin étoit préſent,
Ou s'il eût bien voulu nous ſuivre,
Maugrebleu! j'étois homme à vivre,
Ou bien à mâcher de mes dents,
Encore une douzaine d'ans.
Ce mâtin, mon fils, c'eſt toi-même;
Ainſi, vois combien Jupin t'aime!...
Que je maudirois de bon cœur
Le ſervice, & le ſerviteur!
Qu'ai-je affaire du ſang qu'il verſe?
Il me ſemble que l'on me berce,
Quand on me dit que cet effroi
S'eſt au camp répandu pour moi.

Il faut que Jupin dans sa tête
N'ait pas plus d'esprit qu'une bête,
Pour penser qu'un millier de corps
M'honorent beaucoup d'être morts ;
Quand il permet que mon intime,
Qui sous ma figure s'escrime,
Soit lui-même un morceau du tas
De ces corps froids par le trépas.
Bien mieux eût valu que la terre
Fût mise en morceaux comme un verre ;
Que les Dieux, & que leur c'té,
Le tout ensemble culbuté,
Par des accidents effroyables
Fussent allés à tous les diables.
Mieux vaudroit que ce maître fou
Se fût cent fois rompu le cou ;
Mieux vaudroit, Dieu me le pardonne ;
Que vous fussiez morte, ma bonne ;
Que ma race n'eût point été,
Que de voir ce garçon gîté.
Mon bouclier & ma cuirasse
Sont aussi restés sur la place ;
Non pas qu'ils soient morts, mais enfin ;
Hector les a pris pour butin.
O Ciel ! je verrai donc ce drôle,
Portant l'une sur son épaule,

Me dire : Cavalier, holà !
Vois-tu cette cuirasse-là ?
Vois-tu ce bouclier, beau Sire ?
Et moi je ne sçaurai que dire,
Sinon : les choses que je *voi*,
Monsieur, étoient n'a-guere à moi.
Cependant mon papa Pélée,
Dont la rime est tête pelée,
Quand il encourut le hasard,
Vous épousant, d'être cornard,
Les eut des Dieux. Jour déplorable !
Auquel naquit un misérable,
Qui, tout ainsi qu'un malotru,
Devoit être laissé tout nu ;
(Je dis tout nu, car ma chemise,
Quoiqu'elle soit toile de frise,
Et ce pourpoint de drap usé,
Duquel le galon est passé,
Sans eux l'on verroit mon derriere ;
Mais un Officier sans rapiere,
Sans ses armes, quoique vétu,
A dire vrai, montre le cu.
Or, voyez la belle figure
Que je fais en cette aventure !)
C'est cependant par Jupiter
Qu'on me voit ce morceau de chair.

Votre amitié pour moi, ma mere,
Voudroit que je fuſſe à refaire :
Mais point de remede à ce mal,
Me voilà. Le deſir brutal
Qui de mon pere pouſſa l'âme
A m'ébaucher avec ſa femme,
Fut un deſir, en-vérité,
Qu'il devoit bien mettre à côté.
(A côté ! ce mot-là veut dire,
Qu'il dut l'effet s'en interdire.)
Mais enfin, me voilà bâti;
Tel que de vous je ſuis ſorti.
Je mourrai bien tôt; eh! qu'importe
Que ma forme grouille, ou ſoit morte ;
Si, devant que quitter mon ſac
Je puis tranſpercer l'eſtomac,
Ou, pour le moins, avec adreſſe,
Paſſer mon fer dans l'entrefeſſe ;
En un mot, embrocher celui
Par qui meurt Patrocle aujourd'hui ?
A cela, répondit la mere,
L'embrocher n'eſt pas néceſſaire ;
Car il faudroit viſer bien droit,
Pour rencontrer juſte l'endroit,
Outre que ſale eſt la maniere
De viſer un homme au derriere....

Mais enfin, quelque coup qu'il ait,
Je le garantis d'esprit net.
Hélas! mon cher fils! il me semble,
Tant l'avenir fait que je tremble,
Et tant pour toi craint mon amour,
Que l'on ne m'embroche à mon tour....
Pourquoi donc vous croire embrochée?...
Cela vient d'être trop fâchée
De sçavoir qu'un coup de hasard
Te donnera bien-tôt ta part....
Que ne la tiens-je tout-à-l'heure,
A condition qu'Hector meure!
Patrocle est mort! après ce coup,
Mérité-je d'être debout?
Ah! j'étois tenté de me pendre,
De n'avoir pas sçu le défendre;
C'étoit fait, si je n'avois cru
Qu'on n'estime point un pendu.
Que de Grecs sont en l'autre Monde,
Dont la moitié peut-être en gronde;
Et, traversant le Phlégéton,
Ont peur de la face à Caron!
Tous tant qu'ils sont, ils pourroient être
Aussi vifs que Dieu les fit naître;
Et, s'ils n'étoient trépassés tous,
Ils seroient vivants comme nous....

Ce que tu dis, mon cher Achille,
A croire n'eſt pas difficile....
Mon Dieu ! j'entends diſant cela,
Qu'ils ſeroient comme nous voilà :
Si, devant qu'ils fuſſent ſans vie,
Cette main-là leur eût *ſervie* :
Mais mon diable de chef têtu
A rendu mon bras ſans vertu.
Je diſois : Si je me retire,
Agamemnon aura du *pire* ;
Et, ma petite vanité
Me le repréſentant frotté,
Je lui criois, tranſporté d'aiſe :
Voyez ſi c'eſt une fadaiſe,
Monſieur, que de m'avoir bravé ;
Vous êtes à demi crevé,
Et votre carogne d'armée
D'épouvante eſt toute pâmée ;
Vous avez ſur la gueule, vous :
Ainſi ſont châtiés les fous :
Et, plus ſot qu'un fondeur de cloche,
Vous voyez que votre caboche
Renferme & contient un eſprit
Qui vous rendra ſouvent contrit.
Pour moi, mon enfant, je m'en zeſte.
Puiſſe périr encor le reſte !

C'étoit-là le raisonnement
Que je fesois tout seul, maman;
C'étoit l'invention du Diable:
Mais à présent, plus sociable,
Je vais trouver Agamemnon,
Et lui parlerai sur ce ton:
Parle donc, hé! mon camarade.
Oh! que ton esprit est maussade,
D'avoir le mien tant courroucé!
Tu mérites, pour le passé,
De coups de canne une douzaine;
Mais baste! ce n'est pas la peine.
Je vois fort bien, si je le fais,
Que tu le trouverois mauvais;
Et cela seroit de querelle
Une matiere encor nouvelle:
Ainsi, te connoissant trop sot,
Je supprimerai le tricot.
Là-dessus, à voix élevée,
Ton âme s'est donc esquivée?
Dirai-je à Patrocle gîté:
Serois-tu là-bas tourmenté?
Mon très-cher féal, à ton Ombre
S'il n'est arrivé nulle encombre,
Tu dois, dans ce lieu souterrain,
Trouver le trépas bien benin:

Mais ſi le diable te tourmente,
Ma foi, ton âme mécontente,
(Je ne dirai point Dieu merci)
Doit être en terrible ſouci.
Bref enfin, c'eſt pour toi, j'en jure,
Qu'en oubli je mets mon injure;
Et pour venger ton pauvre corps,
Que je vois là parmi les morts.
Le deſſein que tu viens de prendre,
Eſt, dit Thétis, d'un ami tendre:
Mais, mon enfant, il faut t'armer,
Avant que t'aller eſcrimer;
Car je tremble qu'on ne fracaſſe
Quelque membre de ta carcaſſe....
Avec mon bâton à deux bouts,
Je ſçaurai me parer des coups....
Mais ce n'eſt pas là la défenſe
D'un homme de ta conſéquence.
Il ſeroit beau qu'un Officier
Fût armé comme un Chaudronnier!
Sois en repos, cette journée,
Et demain, dans la matinée,
Vulcain lui-même te fera
Une armure qui conviendra.
Adieu, mon fils... Adieu, ma mere;
Je vous ſuis, tout comme à mon pere,

Ce qu'ordinairement l'on met
Au bas d'une lettre ou billet.
Cependant Hector le Gendarme
Au camp des Grecs porte l'allarme;
Il tient Patrocle en son pouvoir,
Et les Ajax veulent l'avoir.
A mon gré, l'un étoit Jean-logne,
De disputer une charogne;
Et l'autre deux fois archi-fou,
Que d'exposer son chien de cou,
Pour emporter une voirie
Déjà plus d'à-moitié pourrie.
Je l'aurai.... Non, ce sera moi...
Pourquoi t'appartient-il à toi?
Et pif, & paf, boute, & courage;
Le sieur Hector crioit: J'enrage.
Mais un mot de comparaison,
Peindra mieux l'ardeur du garçon:
Il faut, pour ce, qu'on s'imagine
Que d'un lion il a la mine,
Lequel veut un mouton manger,
Contre l'avis de son berger.
Plus on le suit, plus on l'assaille,
Plus il veut en faire ripaille;
De ses assaillants le dépit
Redouble encor son appetit;

Si l'on veut, lui ſert d'échalotte.
(Cette repriſe n'eſt pas ſotte;
Je ſoutiens, & je ſuis certain
Que l'échalotte croît la faim.)
Hector eſt donc tout ainſi comme.
Achille voit de loin ſon homme.
Par la ventrebleu! c'en eſt trop,
Dit-il, en prenant le galop.
Ce Guerrier, au champ de bataille,
Fit un hem! dont chacun treſſaille;
Le cœur d'Hector fit tiquetac;
Il dit: Mon Dieu! quel eſtomac!
Qui diantre touſſe de la ſorte?...
Achille... Le Diable l'emporte,
Ce trente-ſix côtes vient donc;
Pourquoi ſon corps n'eſt-il pas tronc?
Il écoute, & reprit enſuite:
Eſſayons un peu de la fuite,
Quelquefois elle réuſſit;
Et, pour prêcher d'exemple, il fuit,
Le camp Troyen auſſi déloge,
Comme fait, au ſon de l'horloge,
Une troupe de poliſſons,
Auxquels un pédant fait leçons.
Si nous les ſuivions, dit Achille....
Oh! la pourſuite eſt inutile,

Reprit Ajax ; car le Troyen
Sçait courir parfaitement bien....
Mais je cours encor mieux.... J'en doute,
Et d'ailleurs on ne voit plus goute.
  Quand les Troyens dans leur Cité
Se trouverent en ſûreté,
Priam convoqua l'aſſemblée,
Et demanda ſi la mêlée
Avoit été fâcheuſe ou non ;
Ce qu'Hector avoit fait de bon ;
S'il ne lui manquoit point de membre....
O Monarque en robe-de-chambre,
Lui répondit Polydamas ;
Le voilà qui vient de là-bas :
Mais, Sire, apprénez notre hiſtoire ;
Nous avons acquis une gloire,
Et c'eſt d'avoir, tant qu'on a pu,
En s'enfuyant, montré ſon cu...
Quoi ! par mépris pour l'adverſaire ?...
Non ? c'eſt pour n'avoir pu mieux faire...
La belle gloire que voilà !
Dit Priam à ce diſcours-là....
Oui, c'en eſt une, puiſſant Sire ;
Mais c'eſt que j'omets à vous dire,
Que l'on n'a pu nous attraper,
Quoiqu'on courût pour nous frapper.

J'ai cependant, je le confeſſe,
Senti qu'on me lardoit la feſſe;
Sans m'arrêter, j'ai dit: Fripon,
Prends-tu mon cul pour un chapon?
Mais laiſſons ma feſſe, grand Prince,
Car c'eſt un entretien trop mince;
Tout ce que je puis dire encor,
C'eſt que bien bas eſt notre ſort.
A propos, Sire, dans la ville,
A-t-on ſçu le retour d'Achille?
Non.... Eh bien! ſçachez-le de moi....
On a donc bien eu de l'effroi?...
L'entendre, le voir & le craindre,
Courir d'une viteſſe à peindre;
En racourci, voilà, Seigneur,
Le portrait de notre frayeur.
Et pour moi, Sire, je conſeille,
Me crût-on bête à longue oreille,
De reſter déſormais ici,
Où nous ſommes bien, Dieu merci;
Car ce drôle, ſur ma parole,
Ne nous promet pas poire molle.
A ce langage Sieur Hector
Dit: Vous êtes un ſot, Mylord;
Car poire molle; ou poire dure,
Y joigniſſiez-vous ſa pelure,

Soit mouille-bouche, ou bon chrétien,
Une poire, en un mot, n'eſt rien.
Mon avis eſt que l'on feſtine,
Et qu'on vuide cette cantine;
Et, malgré tout votre caquet,
Que l'on faſſe un bon ſaupiquet
De ce qui reſte de l'éclanche,
Dont nous ſoupâmes tous Dimanche.
Et quant à l'égard de celui
Qui vous épouvante aujourd'hui,
Compagnons, je porte une lame
Qui ſçait du corps ſéparer l'âme
Avec une dextérité
Dont mainte carcaſſe a tâté.
Qu'on ne ſe mette point en peine,
Et rempliſſons notre bedaine.
Vous voilà bien épouvantés,
Parce qu'il a montré ſon nez!
A ces mots il prit une coupe,
But à la ſanté de la troupe,
Et dit: Voilà d'excellent vin....
Oh diantre! il eſt d'un bon terrein,
Lui répondit certain ivrogne,
Dont cent rubis ornoient la trogne.
A ſon tour le fils de Vénus
Cria: Meſſieurs, vive Bacchus.

Pendant que le Troyen ſirotte,
Qu'il met du vin ſous ſa calotte,
Achille, de ſon ami mort
Lamentoit triſtement le ſort....
Monſieur, permettez qu'on l'enterre,
Car cet aſpect vous fait trop braire;
D'ailleurs, de vos lugubres cris
Tous ces Meſſieurs ſont étourdis.
Il dit: on ne voit rien encore,
Et ma douleur ne fait qu'éclore;
Voyant enterrer ce garçon,
Je crierai bien d'un autre ton:
Mais cet autre ton je le garde,
Après qu'avec ma hallebarde,
J'aurai, de l'aſſaſſin Hector,
D'un homme vivant, fait un mort.
Déjà chez Vulcain Thétis entre;
Je crois qu'il logeoit dans un antre,
Je n'en ſuis pas trop bien inſtruit;
Mais la mépriſe en rien ne nuit.
Elle dit, entrant dans la forge:
Mon Dieu! que j'ai mal à la gorge!
Mon Forgeron, n'auriez-vous rien
Qui pût m'y faire un peu de bien?
Oui; j'ai, je penſe, votre affaire;
C'eſt du ſirop de capillaire.

Mais à propos du Dieu Vulcain,
Il avoit forgé de sa main
Nymphes allantes & venantes,
Machines des plus surprenantes;
Sur cela Monsieur Jupiter
Fut jaloux du batteur de fer.
A ces effets de sa science,
Il ajoûta l'intelligence,
Afin qu'on dît, les regardant:
Oh! je ne m'étonne plus tant
Du beau mouvement de ces femmes;
Eh! les coquines ont des âmes!
Ce Dieu Faber dit à Thétis:
Comment se porte votre fils?
J'ai toujours aimé la famille.
Que vous étiez belle étant fille!
Quand vous n'aviez que dix-huit ans;
On vous eût mise là-dedans:
(Je crois que l'on entend de reste,
De ce *là-dedans* le vrai geste.)
Hélas! lui répondit Thétis,
Patrocle est mort; & mon cher fils.....
J'entends, Madame, il s'en désole;
Eh bien! que le Ciel le console,
Je suis son humble serviteur:
Mais que ferois-je à sa douleur?...

Vous pourriez lui donner des armes....
Sont-elles un remede aux larmes?...
C'eſt pour venger ſon ami mort,
Qu'il veut un peu tuer Hector....
Un peu! que diantre! s'il l'aſſomme,
Il tuera tout-à-fait ſon homme....
Pardi! c'eſt ſon intention....
Eh! Madame, expliquez-vous donc?
Et dites tout à la franquette,
Qu'il voudroit en faire un ſquélette:
Pourquoi tourner autour du pot,
Et m'alambiquer d'un ſot mot?
Mais allez, il aura, Madame,
Cuiraſſe, bouclier & lame.
Çà, qu'on allume les fourneaux;
Et qu'on apporte les marteaux.
Que je vais faire un bel ouvrage!
Par la mardi! c'eſt bien dommage
Qu'il ne ſoit que pour un faquin!
Faquin, Madame, c'eſt humain;
Et, de tous les faquins, Achille,
Pour parler dans le même ſtyle,
Puiſqu'il eſt engendré par vous,
Eſt bien le moins faquin de tous.
Notre Dieu Vulcain, quoiqu'il boite,
Fait d'abord, d'une main adroite,

D'airain un large bouclier,
Qu'on ne feroit jamais plier.
Une gravure l'accompagne,
Ou de Pélion la montagne,
Pour la rime disons le mont,
Jusqu'aux Cieux éleve son front;
Et là, l'on voit les Dieux à table,
Qui font un repas *admirable*.
(J'entends certain Lecteur qui dit:
Que cet *admirable* est petit!
Mon Dieu! que la pensée est plate!...
Attendez. Sur ce mont éclate
L'hymen de la belle Thétis;
L'aimez-vous mieux?... C'est encor pis....
Oh! ma foi! si la chose est telle,
J'ai péché par excès de zele,
Et désormais j'irai mon train,
Sans me détourner du chemin.)
Et là, l'on voit les Dieux à table,
Qui font un repas admirable,
En l'honneur de Dame Thétis,
Que Pélé pour femme avoit pris.
  Jupin, assis sur un grand siége,
Y tiroit un bouchon de liége;
Sur sa face brilloit un air,
Moitié comique & moitié fier.

Ce maître Dieu remplit ſon verre
D'un excellent vin de Tonnerre ;
Dit à Thétis : De tout mon cœur....
Je vous rends grâce de l'honneur.
Tandis qu'il boit, quelqu'un le pouſſe ;
Il répandit, par la ſecouſſe,
Sur ſon rabat moitié du vin...
Eh ! maugrebleu ſoit du mâtin !
S'écria-t-il, avec ſon coude.
Là-deſſus, un moment il boude,
Et puis ſe remettant après,
Il dit : L'avez-vous fait exprès ?
Près de lui, Thétis la Déeſſe,
Dit, ſe penchant ſur ſa Hauteſſe :
Sire, ne ſoyez pas fâché,
Car le vin n'a jamais taché.
L'heureux époux de cette Dame,
La tirant par le bras : Ma femme,
Dit-il ; vous voyez bien ces Dieux,
Les uns jeunes, les autres vieux,
Et cette troupe de Déeſſes,
Dont les moindres ſont bien Comteſſes ;
Vous les voyez bien tous, Margot :
Je veux par vous être fait ſot,
(Ce dont j'enragerois ma vie !)
Si d'aucun d'eux je me ſoucie ;

Encor

Encor moins que de Jean de Vert.
Oui, mon petit bouchon de mer,
Je ne vois ici que vous ſeule,
Ce nez, ces yeux & cette gueule:
(Je crois que vous ſçavez, m'amour,
Que gueule eſt un ſtyle d'amour.)
Enfin, Thétis, votre perſonne
Me paroît tellement friponne,
Que je ne vois dans ce feſtin,
D'aimable, après vous, que le vin.
Là-deſſus, le gaillard badine;
Mais cette pucelle divine
Lui dit: Eh! ne me touchez pas,
Car vous avez les doigts tout gras.
(On me va dire: la gravure
Peut bien tracer une figure;
Mais jamais il n'arrivera
Que la figure jaſera.
Il eſt vrai, ſuivant l'ordinaire,
La choſe eſt difficile à faire.
Je n'ai point vu le bouclier
Que l'on fit pour notre Officier:
Mais enfin, c'eſt un trait d'hiſtoire;
Ainſi, Meſſieurs, il le faut croire,
A moins de prendre le parti
De lui donner un démenti;

Quoi qu'il en ſoit, voyez le reſte.)
Pendant que la troupe céleſte
Mange, ſe divertit & boit,
Voici que chacun apperçoit
Une main ſortant d'une nue;
Chacun croit avoir la berlue.
Et chacun ſe frotte les yeux,
Croyant mal voir, & pour voir mieux;
Juſques-là même que Diane,
Qui d'un gâteau de franchipane
Se coupoit alors un morceau,
Laiſſa la part & le couteau,
Et dit à Jupin: Puiſſant Sire!
Cette main, que veut-elle dire?
Eh! mais, lui répondoit Jupin,
Que nous pourroit dire une main?
Momus, qui de près la regarde,
Cria: Nous ne prenions pas garde
Qu'elle tient une pomme d'or.
Je vois bien autre choſe encor,
Dit Jupin.... Quoi?... De l'écriture
Miſe ſur l'or, ou la dorure....
Ventrebleu! vous avez raiſon,
Dit à ſon tour maître Apollon,
J'y vois deſſus:... *A la femelle*
La plus belle, & la moins cruelle.

Notre Dieu Vulcain ſur cela,
Fait crier à Junon, holà!
Que Perſonne ici ne s'aviſe
De s'appliquer cette deviſe;
Je veux la pomme, elle eſt à moi....
Votre *je veux* n'eſt pas ma loi,
Reprit Vénus qui ſe redreſſe.
Alors Minerve la Lucrece:
Je ſuis ſurpriſe, en vérité,
Que ce fruit me ſoit conteſté,
Dit-elle avec minauderie;
Meſſieurs, jugez, je vous en prie;
Je vanterois bien mes attraits,
J'ai, grâces à Dieu, le teint frais:
Je puis ajoûter que ces Dames
Ne ſont après tout que des femmes.
Les appas de Dame Vénus
Sont par l'uſage un peu déchus;
Bien plus exquiſe eſt une fille
Qui ne fit jamais de famille,
Que ne l'eſt Madame Junon,
Qui n'a plus qu'un air de dondon.
Elle eſt belle dans ſon eſpece;
Mais ſon air ſans délicateſſe,
Chez les connoiſſeurs, ne vaut pas
De neufs & de mignons appas,

Qui répandent certaine grâce....
Bon, bon! dit Junon, je t'en casse!
Voyez donc ce colifichet,
Avec sa taille de cotret;
C'est pour ton nez, petite sotte!
  Vénus dit : Mais Junon radotte;
Sur quoi, laide comme un péché,
Auroit-elle l'esprit fâché?
La pomme étant *à la plus belle*,
Sa grosse face y prétend-elle?
Croit-elle un mérite si grand,
Qu'une tettasse qui lui pend?....
Jour de Dieu, dit notre Déesse!
Je ne sçais qui me tient, Diablesse,
Que je ne poche ce minois
Que l'on t'a léché tant de fois.
  Jupin, lassé de cette farce,
Dit : Maugrebleu soit de la garce!
En parlant à Dame Junon :
Sçais-tu bien, vilaine guenon,
Que cette Pomme *à la plus belle*,
Est encore *à la moins cruelle?*
Lis, sotte, lis l'inscription,
Pour rougir de ton action.
Je suis un joli petit homme,
Si tu mérites cette Pomme,

Dis, tu m'as donc cocufié
Autant que l'on t'en a prié ?
Et peu t'importe donc, mâtine,
De paſſer pour une coquine,
Et pour la plus gouge des trois
Si l'on préfere ton minois ?
Que maudite ſoit l'aventure
Qui déshonore ma figure !
Voilà, par un coup de haſard,
Jupin vérifié cornard ;
Madame eſt encor toute prête
A mettre un chiquet ſur ma tête,
Meſſieurs ; &, quand il vous plaira,
Chacun de vous m'en plantera !...
Babillard ! lui dit ſon épouſe,
C'eſt d'attraits que je ſuis jalouſe ;
Je n'ai point mis dans mon eſprit
Le dernier mot de cet écrit ;
C'eſt la beauté que je diſpute,
Leur cédant l'honneur d'être pute :
Mais quand pour pute paſſeroit
Celle qui plus belle ſeroit,
Prix pour prix, ma foi je préfere
Un honneur qu'on n'eſtime guère,
C'eſt-à-dire, honneur ſoupçonné,
A tout viſage abandonné.

Une femelle dont la face
Nous repréſente une grimace ;
Tant que ſa face durera,
Toujours laide la portera :
Mais une belle trop friquette
Peut bien ceſſer d'être coquette ;
Et d'ailleurs, fait-on quelque cas
De femme ſage, ſans appas ?
On aimera cette Veſtale
A-peu-près comme on fait la gale....
Voilà, reprit le Dieu Jupin,
Le vrai diſcours d'une pu....
A ce prix, juſqu'à Proſerpine,
Toute femme eſt une putine,
Répartit le Dieu de l'enfer,
Pour calmer un peu Jupiter :
Mais enfin de nos trois femelles
Il faut terminer les querelles.
Non, dit Jupin d'un ton brutal,
Les trois méritent l'Hôpital.
Oh ! par la ſambleu, dit Neptune
Il en faut pourtant élire une :
Meſdames, le berger Pâris
Décidera de votre prix.
Plus loin, ſur un mont, la gravure
De Pâris montre la figure,

Lequel entonnant des chanſons,
Gardoit, je penſe, les cochons.
Nos Dames y vont; on le prie
De déclarer la plus jolie;
Et ce Paſtre leur dit d'abord:
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.
Souvent ſous les habits on niche
Une hanche, un tetton poſtiché;
Il me ſemble qu'on me l'a dit,
Ainſi dépouillez votre habit;
Je vous rendrai bonne juſtice,
Et vous voir ſera mon épice.
Nos trois immortelles alors
Firent voir à nu leur beau corps.
Quand il vit Junon toute nue,
Peſte! dit-il, qu'elle eſt dodue!
Quel poitrail! quel.... Par la corbleu!
Mais, à propos, voyons un peu....
Que veux-tu voir?... Votre derriere?
Têtubleu! quelle canonniere!
Si, pour vaincre, il faut un gros cu,
Par ma foi, le vôtre a vaincu.
La chair eſt belle: mais la taille,
Entre nous, ne vaut rien qui vaille;
Et, n'a pour le dire en un mot,
Pas plus de grâces qu'un fagot.

A vous le dez ; c'étoit Minerve.....
Ah ! mon Berger ! Dieu te conserve !
Il répondit : Ainsi soit-il ;
Mais retranchez votre babil.
Voyons, que je vous examine ;
Vraiment, votre forme divine
Me paroît d'un fort bon aloi,
Je m'en accommoderois, moi :
Mais la face a certain air mâle,
Qui, se joignant à certain hâle,
Vous font ensemble un certain air,
Qui n'est ni délicat, ni clair.
Oh ! que de morsures de puce !
Au col, au sein, elle vous suce ;
Le soir, avant de vous coucher,
Vous devriez bien les chercher.
Oh ! oh ! dites-moi donc de grâce,
Pourquoi vos pieds sont pleins de crasse ?
Un pied crasseux est si vilain !
Que n'usez-vous un peu du bain,
Outre ce, ce genou, ma fille,
Est aussi rude qu'une étrille ;
Ce n'est pas que, comprise en bloc,
Près de vous on demeurât roc ;
Mais, fille chaste, ou bien de joie,
Il faut toujours qu'on se nettoie.

Eh bien ! & vous Dame Alison,
Qu'allez-vous nous dire de bon,
Dit-il, à Vénus qu'il contemple ?
Que vous serviriez bien d'exemple
Au Peintre, qui de son pinceau,
Peindroit un beau corps, ou corps beau !
C'est du satin ! que je le baise....
Pâris, ton cœur est donc bien-aise ?...
Vraiment ; bien autre chose itou....
J'aurai donc le fruit, petit fou ?
Si je l'ai, je te donne Hélene....
Est-ce une bête à poil, à laine ?...
C'est une fille... En vérité ?
Mais a-t-elle de la beauté ?...
C'est un petit ploton de charmes....
De plaisir j'en verse des larmes ;
Tenez, Vénus, voilà le fruit ;
Mesdames, je défends le bruit.
Mon Dieu ! quelle sentence injuste !
Dit Minerve, qui se rajuste.
Junon, en remettant ses bas,
Dit : Il se connoît en appas !
Voyez donc ce que me rapporte
D'avoir montré ce que je porte !
Plus loin, on voit à découvert
Représentés Sparte & la Mer ;

On voit Hélene fugitive,
Avec Pâris, quitter la rive,
Et l'on juge que cet époux
Lui dit : Ma fille, ſauvons-nous !
Vulcain, après cette gravure,
Forma le reſte de l'armure.
Sitôt que notre Achille l'eut,
Vers Agamemnon il courut;
Lui dit deux mots & deux bredouilles :
Pourquoi nous être chanté pouilles ?
A quoi reprit Agamemnon :
Ce que tu dis eſt bel & bon;
Cela n'étoit pas néceſſaire :
Mais, mon enfant, que diable y faire ?
Et puiſque tu reviens ici,
Je te préſente un grand merci.
Là-deſſus le combat commence;
Mais les Troyens n'eurent pas chance,
Notre Achille tant les frotta,
Que ce fut à qui mieux trotta.

LIVRE DIXIEME.

OR çà, je crois que nul n'ignore,
A moins que d'être une pécore,
Que quand un ennemi pourſuit,
Si l'on en a peur, on s'enfuit;
Et l'on prend dans ſon épouvante,
Le chemin que le ſort préſente;
N'eût-on frayeur que d'un bâton,
A droite, à gauche, tout eſt bon.
Or, le Troyen eſt tout de même,
Il fuit dans ſa frayeur extrême,
Et dit : La peur me rend ſi fou
Que je m'enfuis, ſans ſçavoir où.
Celui-ci ſes jambes déploie
Pour courir du côté de Troie:
Mais à Junon il ne plaît pas
Qu'il évite ainſi le trépas.
Oh ! dit-elle, pour qu'on les tue,
Je vais les barrer d'une nue,
De laquelle il arrivera
Que chacun d'eux ſon ſou boira.

Il étoit vrai ; car le nuage
Les conduisoit droit au naufrage :
Ils s'écrioient, dans l'onde chûs,
Encor si nous étions tout nus!
Sans habits aisément on nâge;
Mais voyez ce maudit nuage,
Où diantre il s'est allé camper,
Tout exprès pour nous attaquer!
 Pendant qu'au fond chacun dévale,
Et qu'un peu trop d'onde il avale,
Achille, dans le pays plat,
Met tout en pitoyable état;
Les blessés font grand tintamarre,
En criant, s'il m'avoit dit garre;
Ou bien, s'il m'eût donné méchef
En tout autre membre qu'au chef!
 Pendant qu'ils font ces tristes plaintes,
Les gens sains, pénétrés de craintes,
Se disoient : Allons nous cacher
Dans un antre, ou sur un rocher.
Les petits poissons de riviere
En usent de cette maniere;
Car les poissons bien plus gros qu'eux
Les gobent comme on fait des œufs.
 Ils sont découverts par Achilles,
Qui leur dit : Ah! les imbécilles,

Qui me prennent pour un nigaud !
Croyez-vous qu'en grimpant bien haut,
Par le moyen de cette roche,
Votre âme reste en sa caboche ?
Tout en parlant il entendit
Un pet, qui près de lui se fit;
D'abord notre Guerrier écoute,
Et dit : Le petteur est sans doute
Ici près, & dans quelque lieu
Qu'on trouvera, s'il plaît à Dieu;
Et là-dessus il voit un antre,
Dans lequel aussitôt il entre.
Douze Troyens s'étoient nichés : . . .
Hélas ! c'est bien pour nos péchés,
Que notre imprudent camarade
A lâché cette pétarade....
Il leur dit : C'est lui qui vous nuit;
Car je ne suis venu qu'au bruit.
Vous servirez tous d'hécatombe;
C'est-à-dire que sur la tombe
De mon ami Patrocle mort,
Le fer finira votre sort.
Alors, notre Achille commande
Que l'on les attache de bande,
Pendant qu'il vôle au bord de l'eau,
Pour y massacrer de nouveau.

Lycaon, infortuné Prince,
Récemment venu de Province,
Qui, toujours pauvre cul crotté,
Loin des ſiens & de la Cité,
Jadis par notre Capitaine
Vendu d'écus une douzaine,
Fut depuis ce malheureux temps,
Malgré lui, le valet des gens;
Qui, battu par ſon dernier maître,
Pour un ſeul carreau de fenêtre,
Qu'en la fermant trop rudement
Il avoit fêlé ſeulement;
Planta-là ce trop méchant homme,
Et s'enfuit du côté de Rome;
De-là revint en Ilion,
Dans laquelle habitation
Etoit Priam, Monſieur ſon Pere:
(Article que j'ai penſé taire,
Non tout exprès, mais par oubli.
Ce Lycaon, jeune & joli,
S'offre aux yeux du Guerrier Achill
Tout comme il ſortoit de la Ville.
L'autre lui dit: Eſt-ce bien toi?....
Eh! de néceſſité c'eſt moi:
Mais ce moi-là n'eſt pas peut-être
Celui que vous pouvez connoître,

Si fait; N'es-tu pas Lycaon?...
C'est ordinairement mon nom....
Quoi ! c'eſt toi ? N'eſt-ce pas menſonge ?
Car plus j'y rêve, & plus j'y ſonge;
Et plus je penſe, ſur ma foi,
Qu'un diable s'apparoît à moi.
Dis-moi: Comment as-tu pu faire
Pour t'eſcamoter & ſouſtraire
A la chaîne qui, dans Lemnos,
Garottoit tes pieds ou gigots? ...
Bon ! ce n'étoit qu'une ficelle....
Vous mentez, Eſclave infidele:
Mais je vais d'un bon coup de fer
Dépêcher votre âme en enfer;
Et j'eſpere que ſon voyage
Durera plus qu'un eſclavage;
A moins que la parque Clotho
Ne vous file à double fuſeau.
Il lance alors une ſagette :
Mais à terre l'autre ſe jette,
Et dit, en s'écriant bien fort;
Par haſard, ne ſuis-je pas mort?...
Puiſque tu parles, je t'aſſûre,
Que ton âme eſt dans ta figure....
Eh bien ! répondit Lycaon,
Au nom de Dieu, laiſſe-l'y donc.

Tu m'avoûras que peu t'importe
Qu'elle y demeure ou qu'elle en sorte.
Feras-tu mourir de tes coups
Un homme embrassant tes genoux?....
Ah parbleu! la plaisante amorce!
Est-ce moi, nigaud, qui t'y force?
Meurs, meurs..... Te voilà bien pressé,
Pour ne faire qu'un trépassé....
Meurs donc.... Attends, je t'en supplie,
Moitié de mes raisons j'oublie;
Je fus ton captif autrefois....
De quoi sert ta dolente voix?
Je porte une âme si peu tendre,
Que je verrois un homme pendre,
Sans que l'on pût m'avoir un sou,
Pour l'exempter de son licou....
O Ciel! je fus toujours esclave;
Et j'ai quatre ans vécu de rave.
Depuis douze jours seulement,
Je vis un peu tranquillement.
Légitime enfant d'un Monarque....
Voyez donc la belle remarque!
Que l'on soit légitime ou non,
En est-on moins brave garçon?
Va, rends l'esprit, car ta naissance
M'est de fort peu de conséquence....

Quoi!

Quoi ! vous n'auriez point de pitié ? ...
Je t'ai déjà, par amitié,
Donné, morbleu ! plus d'un quart-d'heure ;
Allons vîte, il faut que tu *meure*....
Écoutez cette phrâſe encor :
Je ne ſuis point frere d'Hector ;
J'entends du côté de ma mere,
Et peut-être encor moins du pere....
En vain tu me viens lanterner :
Tiens, je ne puis te pardonner.
Si Patrocle étoit dans ce Monde,
J'aurois, je crois, l'âme plus ronde :
Sans tant de frime & de façon,
J'euſſe remis mon eſpadon.
Quand il vivoit, je dirai même
Que j'avois une peine extrême,
Lorſqu'il falloit dans les combats
Que je vous abattiſſe un bras ;
Contre moi j'étois en colere,
Quand je voyois ce bras à terre ;
Je regardois comme un péché
De l'avoir ainſi détaché.
Mais Patrocle eſt mort ; & mon âme,
Le ſçachant bien gîté, s'enflâme :
Ta mort, pour calmer ce grand feu,
Doit y contribuer un peu.

Mais, quoi donc! cette mort t'étonne!
Mon enfant, connoîs-tu perſonne
Qui ne dégorge ſon eſprit,
Soit dans un camp, ou dans un lit?
Dans la ville, dans le village,
En célibat, en mariage;
Chriſtophe couché, Jean debout:
La mode eſt de mourir par-tout.
Les chiens, les chats, la volatille,
Perſonne encor n'a fait l'anguille;
Je veux dire, eſquivé ſi fort,
Qu'il ait pu s'échapper de mort.
Moi-même, engendré d'une femme
Que Jupiter nomme Madame;
Enfin, moi, le fils de Thétis,
J'aurai mon ſac; & c'eſt bien pis.
Mon Patrocle, qui, dans ſa biere,
S'en va, d'une étrange maniere,
Être tout de ſon long couché,
En a-t-il été ſi fâché?
Ah, têtubleu! quand j'imagine
Combien il fera triſte mine,
Il me prend un bouillant courroux.
A propos, vous préparez-vous?
Où voulez-vous que mon épée
Soit par moi dans ce ſang trempée?

Mon enfant, vous pouvez choiſir
L'endroit, ſuivant votre deſir....
Mais, Monſieur, s'il étoit poſſible,
Comme tout coup eſt fort nuiſible,
Ayez la bonté de donner
Un an pour me déterminer.
Maugrebleu de la ſotte bête !
Dit-il, en lui caſſant la tête.
  Lycaon tomba ſur ſon cu....
Ah ! te voilà donc étendu,
Dit alors notre Capitaine,
Qui dans le Scamandre l'entraîne.
  Souffrez que le fond de votre eau
De ſes pareils ſoit le tombeau,
Monſieur le Dieu du préſent fleuve,
Par récompenſe de la preuve
Qu'ils donnerent, en votre endroit,
De la piété qu'on vous doit.
  On dit alors que le Scamandre
L'appella garnement à pendre;
Mais notre invincible Héros,
Sans l'écouter, tourna le dos.
  Tout y tomboit, Aſteropée
N'eut point frayeur de ſon épée;
Il banda ſon arc, & lui dit:
Par plaiſir, arrête un petit.

Eh l'homme ! avec ton arbalête,
Vise par-tout, hors à la tête;
Car j'eus toujours pour le trépan,
Dit Achille, un dégoût très-grand.
  Le trait part; l'autre dit: Attrape;
Effectivement il le frappe,
Il en sortit un peu de sang.
Oh ! tu n'acheveras pas l'an,
Au tireur cria notre Achille.
Le gaillard étoit plein de bile,
Dit-il en voyant s'en-aller
Le sang qu'il lui fesoit couler.
Il est vrai, j'étois à la veille,
Dit l'autre couché sur l'oreille
De prendre deux ou trois bolus.
Maintenant il ne t'en faut plus,
Répondit Achille, qui tue
Tout ce qui s'offroit à sa vue;
Et donnoit toujours, pour tombeau,
Aux trépassés le fond de l'eau.
  Écoute, dit le fleuve Xante:
Ces corps ont arrêté ma pente,
D'aujourd'hui je n'ai point coulé;
Je suis, révérence parlé,
Aussi captif, à ma maniere,
Qu'un vent retenu par derriere.

En vérité n'es-tu point las
D'avoir donné tant de trépas?
Il faut, mon ami, dans la guerre,
Qu'un vrai courage se modere.
On sçait fort bien qu'il est permis
D'être rude à ses ennemis:
Mais il faut que celui qui tue
Les démembre avec retenue,
Et non pas que son bras brutal
Se plaise à leur faire du mal.
Or, le tien, sans vouloir médire,
Sur notre épithete un peu tire.
Le Ciel enfin peut se fâcher
Contre cedit bras de boucher;
L'affliger d'un bon *rhumatisse*....
Je fais, ma foi, trop d'exercice....
Mon pauvre Achille! au nom de Dieu,
Fais boucherie en autre lieu;
Ce tas de charognes m'afflige....
Pour peu que cela vous oblige,
Lui répondit-il, je m'en vais.
  Il le promit bien: mais après,
Notre Guerrier voyant dans l'onde
S'enfuir, & barbotter du monde;
En disant au Dieu, serviteur,
Crac, voilà notre prometteur

Qui dans les eaux vôle & s'élance.
Xante cria : Quelle insolence !
Voyez donc combien ce coquin
Se moque d'un Être Divin !
Ah jarni ! que, d'un grand courage,
Je gourmerois un tel visage !
C'est le Héros le plus payen.
Mais à propos je puis fort bien,
Oui, je pourrai le faire boire.
Pour qu'un jour à venir l'Histoire
Dise : quand Scamandre est raillé,
Il ne se mouche pas du pied.
Et là-dessus notre Scamandre
Fit tant que ses eaux vont se rendre,
Et s'amasser sur ce Héros,
Qui dit : Voilà d'insolents flots !
Ouf, dit-il, gagnons le rivage ;
Allons, ne perdons point courage.
Bon ! cria-t-il, je suis au bord.
Un gars qui n'eût pas été fort,
Auroit, par ma foi, la bedaine,
De boisson à grenouille pleine ;
A mon égard, je suis un dru,
Et j'ai mediocrement bu.
Xante dit : En vain tu te flattes ;
Tu n'es pas sorti de mes pattes.

Sus, mes ondes, doublez le pas.
Là-deſſus, nouvel embarras.
Le flot devance notre Achille;
En vain ſe montre-t-il agile;
Le flot le couvre, il boit de l'eau;
Il s'écria : Vîte un bateau.
Voyant qu'on ne le peut entendre,
Tâchons, dit-il, de nous défendre.
Il ſe retourne; ah, Dieu pendard!
Si je t'attrape quelque part,
Que je te battrai d'importance!...
Va, va, ſonge à ta conſcience....
Le Guerrier eût bien répondu,
Mais par un flot il fut battu;
Il fallut qu'il baiſſât la tête,
En diſant un mot malhonnête,
Leſquels mots il n'épargnoit pas,
Quand il étoit dans l'embarras;
Y mêlant après la priere,
Il parla de cette maniere:
Fais, s'il ſe peut, Maître Jupin,
Que ces eaux ſe changent en vin;
Je verrai du moins ma charogne
Périr par une mort d'ivrogne.
Juſte Ciel! Achille noyé!
Cela ne fait-il pas pitié?

Eh ! pourra-t-on faire mémoire
D'un défunt à force de boire
La plus fade eau qui jamais fut ?
Foin de celle qui me conçut !
Que souvent, sans son hôte, on compte !
De par tous les Diables ! j'ai honte
De finir par un tel malheur.
Ah ! que l'eau m'affadit le cœur !
Une liqueur si détestable
Aux poissons seuls est convenable.
Qu'est devenu cet Apollon,
Contre qui, moi brave garçon,
Du moins suivant la prophétie,
Je devois exposer ma vie ?
Vous mentez donc, Destins puissants,
Comme des arracheurs de dents ?
Et toi, des Dieux le Dieu suprême,
Tu fais donc aussi le Bohême ?
Pardon ; pourtant je suis fâché,
Du mot hardi que j'ai lâché.
Eh ! que dirai-je de ma mere ?
Ah, mon Dieu ! la bonne commere !
Et que j'en dégoiserois bien
Sur ses prédictions de chien !
Oh ! que, sur le plancher des vaches,
Je lui découvrirois de taches !

Mais quand on eſt en grand danger,
Il n'eſt plus temps de ſe venger.
Bref enfin, au diable ſoit-elle,
Avec ſon titre d'immortelle;
Et pareillement tous les Dieux,
Nés, à naître, jeunes & vieux!
Dans la peur que j'ai du naufrage,
Je n'en dirai pas davantage;
Je leur pardonnerois encor,
Si j'étois aſſommé d'Hector.
Je dirois: Celui qui m'aſſomme
Eſt, du moins, un bon Gentilhomme.
Mais moi, des Dieux fils & couſin,
Me noyer! quel fichu deſtin!
Il achevoit cette parole,
Quand Pallas vient qui le conſole,
Et lui dit: As-tu beaucoup bu?...
Bien plus que je n'aurois voulu....
Courage, mon enfant, dit-elle,
Aux Dieux ne faites point querelle;
Ils ont tous dit la vérité:
Vous ſerez un mort regretté,
En un mot, un mort honorable....
Mais, Madame, êtes-vous croyable?..
L'état où te voilà, mon fils,
Me fait paſſer ce que tu dis.

A ces mots, il reprend courage,
Comment donc! ventrebleu, je nâge,
Dit-il, auſſi-bien qu'un barbet!
Ah, mon Dieu! grand merci, Babet...
(Eh! oui, Babet. Eh bien! quoi? qu'eſt-ce?...
C'eſt le ſurnom de la Déeſſe.)
Xante, voyant comme il nageoit,
De tout ſon cœur en enrageoit.
Fleuve Simoïs, mon beau-frere,
Dit-il, tranſporté de colere,
Conduis ici tous tes torrents,
Il faut ſecourir ſes parents.
Ce fanfaron m'a fait injure:
Viens, hâte-toi, je t'en conjure,
Qu'il ſoit noyé; c'eſt charité,
Pour le Troyen & ſa Cité;
Viens donc, ou le diable t'emporte!
Pourquoi lambiner de la ſorte?...
Peut-on, quand il faut remonter,
Si vîtement ſe tranſporter?...
J'ai tort; mais, dans ce qu'on deſire,
Il arrive ſouvent de dire,
Ou ſe ſervir d'expreſſion
Qui marque trop de paſſion....
Crois-tu donc que j'y prenne garde,
Et que de ſi près j'y regarde?

Dit-il : notre fraternité
Permet un peu de liberté.
Alors, les fleuves ſe joignirent,
Et tous les deux ils l'aſſaillirent.
Achille cria : Ces bouillons
Viennent comme des champignons.
A moi, Pallas ; à moi, Madame :
Mais cette carogne de femme
M'a planté là pour reverdir :
Allons, tâchons de nous roidir.
O Ciel ! dit Junon, s'il ſe noie,
Adieu donc la priſe de Troie.
Vulcain, mon fils ! Vulcain ! .. Eh bien ! ..
Dis à Xante qu'il eſt un chien....
J'y cours, maman : mais cette injure
Finira-t-elle l'aventure ?
Le Xante, peu fort étourdi,
Dira que je ſuis bien hardi...
J'ai le meilleur moyen du monde,
Dit-elle, d'arrêter ſon onde ;
Va-t-en trouver le Vent Zéphir,
Et lui commande de venir....
Je le vois là-bas qui badine
Au buiſſon d'une noble-épine....
Holà, Zéphir ! ... Que me veut-on ?
Parlez à Madame Junon....

Eh ! que plaît il à ſa Hauteſſe ?
Je veux, répondit la Déeſſe,
Que vous alliez aider Vulcain,
Qui va brûler certain coquin....
Eh ! Madame, comment l'appelle
Votre Révérence immortelle ?...
Le Fleuve Scamandre... Ah ! c'eſt lui ?
Quelqu'un m'en parloit aujourd'hui.
Si l'on en croit la renommée,
Sa perſonne n'eſt pas aimée.
Que diantre ! répondit Vulcain,
Vous gratterez Junon demain :
Courons enflammer le Scamandre,
Et, s'il ſe peut, le mettre en cendre.
Allez, mon fils, reprit Junon,
De moi maman digne garçon.
Ils deſcendent, Vulcain allume
De la terre l'ardent bitume ;
L'on voit partir le même éclair
Que fait l'arme de Jupiter :
Le Zéphir, en enflant ſa joue,
Souffle, reſſouffle, & fait la moue.
Il n'eſt plus d'eau dans les marais...
Mais ce vent chaud eſt fort mauvais ;
On ſent moins d'air que dans un gouffre ;
Et, d'ailleurs ; la poitrine ſouffre....

Vraiment ! c'eſt un air fort mal ſain....
Oui, mais il mûrit le raiſin,
Dit un ami de la bouteille....
Il vaudroit bien mieux que la treille,
En dépit du plaiſir brutal,
Répondit un autre, allât mal,
Plutôt que la ſanté ſi chere
Fût beaucoup affligée ou guère.
Ah ! répondit certain glouton,
Peut-être oui, peut-être non....
Meſſieurs, écoutez, je vous prie....
Eh bien ?... La fontaine eſt tarie.
Mais, me diront quelques Lecteurs,
Où prenez-vous ces diſcoureurs
Qui jâſent ſi fort à leur aiſe ?...
Où je les prends ? Quelle fadaiſe !
Je les prends.... Mais je n'en ſçais rien....
Vraiment ! c'eſt répondre fort bien...
Par la ſambleu ! je les ſuppoſe
Voyez donc l'étonnante choſe !...
Elle eſt étonnante avec droit ;
Car, s'il vous plaît, en quel endroit
Placez-vous cette bande oiſive ?
Sera-ce au camp, ou ſur la rive ?
Quoi ! pendant que leur langue ira,
Autour d'eux chacun ſe tuera....

La vôtre, mon Lecteur, babille
Comme le manche d'une étrille.
(Le terme est un peu polisson,
Cependant il peut être bon.
Quoi qu'il en soit, il tiendra place.
Que je meure, si je l'efface.)
Or donc, la conversation
Est dans la Cité d'Ilion.
Ce sont des Bourgeois de la Ville;
(Vous le voyez bien à leur style;)
Marchands, Notaires, Procureurs,
Qui, comme vous, font les Docteurs.
Revenons à notre Scamandre,
Que Vulcain veut réduire en cendre.
Petit-à-petit sa pauvre eau,
Bouillante comme en un fourneau,
Devient à rien & se resserre,
Le rend un Fleuve de misere.
Maudite, dit-il, l'action
Qui d'un Dieu fait un embrion.
Ce malheureux, étant sans mules,
Cria d'abord: Ah! je me brûle
La plante des pieds & les doigts:
C'est comme de l'huile de noix.
Qu'un homme dans la flâme endure
Quel supplice que la brûlure!

Puis il cria, sortant dehors :
Je me brûle par tout le corps.
Mets-toi dans un trou, dit son frere....
Oui, mais il faudroit donc le faire.
Comment le ferois-je ce trou ?
Le sol est dur comme un caillou.
  Grand Vulcain, Dieu de l'incendie ;
Va, je te cède la partie.
Retirons-nous à deux de jeu.....
Brutal, attends encor un peu.
On t'apprendra, coulant reptile,
A vouloir noyer un Achille....
J'ai cru qu'il sçavoit bien nager....
A-t-il moins couru de danger ?...
A tout péché miséricorde ;
Eussé-je mérité la corde,
Dans un instant je n'aurai pas
De l'onde plus long que mon bras....
Moi, je ne veux pas, méchant drille,
T'en laisser plein une coquille....
Plein une coquille ! Ah, bourreau !
Cruel meurtrier de mon eau !
Plein une coquille ! Ah, Madame !
Dit-il, s'adressant à la femme
De Jupin, le maître des Dieux :
Aimez-vous les discours pieux ?

Vous fléchit-on par la priere ?
Êtes-vous ſage, ou bien ratiere ?
Les ſuppliants à vos genoux,
Les lorgnez-vous d'un regard doux ?
Dieu me damne ! je n'ai, ma Belle,
Encens ni mâle ni femelle.
Je ſuis un miſérable Dieu,
Dans cet inſtant ſans feu ni lieu;
J'avois jadis certain Empire,
Dont il faut que je me retire;
Fleuve Scamandre fut mon nom :
Mais de moi l'on fait un chapon.
Je veux dire que l'on chaponne
Le plus exquis de ma perſonne.
Je fus grand, je ſuis un nabot;
J'étois fier, & je ſuis un ſot.
Ce mot de chapon, belle Dame,
N'émeut-il pas un peu votre âme ?
Imaginez-vous bien, Junon,
Que Jupiter eſt fait chapon.
Dans cette douleur ſans pareille,
Vous auriez tous deux ſur l'oreille.
Chapon exprime, à mot couvert,
Ce que ſeroit lors Jupiter.
Peut-être trouvez-vous, ma Reine,
La penſée un peu trop obſcene:

Mais

Mais j'ai cru, m'en allant mourir,
L'endroit propre à vous attendrir.
Vous étes au fait de la chose;
Vous sçavez la métamorphose
Que dans un Dieu fait un tel cas,
Quand complet de forme il n'est pas.
D'ailleurs, dans le temps où nous *sommes*,
La femme a l'oreille d'un homme:
(Par le mot homme, ou bien humain,
J'entends tout genre masculin;
Et l'oreille aussi signifie,
Qu'à présent la femme est hardie,
N'a plus ce ridicule honneur,
Qui blessoit en tout sa pudeur.)
Je ne dis pas que votre trogne
Ne soit capable de vergogne.
Il est encor de certains mots
Qui les font rougir à propos:
Mais, Madame, qu'elle rougisse,
Ou qu'elle ait toujours la jaunisse,
Comme à présent la vôtre l'a,
Éteignez ce chien de feu-là.
  Si, pour terminer ma priere,
J'allois vous montrer mon derriere;
Vous verriez un cul tout rôti.
Pardi! voyez si j'ai menti.

N'eſt-ce pas pitié, ma Déeſſe,
Qu'on ait ainſi brûlé ma feſſe?...
Mon Dieu! quelle façon de cu!
Vulcain, mon courroux eſt vaincu;
Reprit Junon; il me déſarme....
Son cul, ma mere! & par quel charme?.
C'eſt le derriere le plus noir,
Et le plus pitoyable à voir!
Eteins le feu, je t'en conjure;
Et qu'un onguent pour la brûlure
Lui ſoit étendu ſur la peau.
  Alors on lui rendit ſon eau.
Achille dit à l'Immortelle:
Je l'ai, pardienne, échappé belle!
De courage après tranſporté,
Il courut d'un autre côté.
  Que de chapeaux furent à vendre!
Que de têtes il ſçut pourfendre!.
En vain on l'appelloit brutal,
Il n'en feſoit pas moins de mal.
Sur les murailles de la Ville,
Priam dit: J'apperçois Achille,
Il paroît percé juſqu'aux os;
Ah! comme il mene nos Héros!
Tenez donc, regardez, ma femme.
Que le Ciel daigne avoir ſon âme;

(Ces mots étoient pour un Soldat
Qu'Achille avoit tué tout plat.)
Tudieu ! que de cerveaux il fêle !
Les miens tombent comme la grêle.
Parbleu ! tout homme eſt bientôt mort.
Pendant qu'il en eſt temps encor,
Vîte, qu'on abatte les portes;
Sans cela mes pauvres cohortes
N'auront pas un ſeul membre entier;
Par la jarni ! quel Officier !
On courut ouvrir, chacun entre;
Ah ! nous voilà dans notre centre.
Celui-ci s'écrioit : Je *croi*
Que j'ai perdu le maître doigt.
L'autre dit : Ah ! morbleu, j'enrage,
Je n'ai plus de nez au viſage;
Me trompé-je ? Vois, notre ami....
S'il t'en reſte, c'eſt un demi.
Oh ! oh ! Jacques, moi qui raiſonne,
Je ſuis plus frotté que perſonne,
Et j'ai bien payé mon écot,
Ne vois-tu pas ce bras manchot ?
De nos ſoldats voici les femmes,
Qui dévotement pour leurs âmes
Diſoient comme un *De profundis*,
L'une une fois, & l'autre *bis*.

Un certain qu'on appelloit Pierre,
Ouït marmotter la priere,
A ſa femme, d'un air pieux,
Qui, roulant triſtement les yeux,
Diſoit : Ciel ! je vous recommande
Tous les défunts ; mais de la bande,
De grâce ayez ſur-tout pitié
De mon vaurien, de mon plat-pied,
D'un mari nommé Pierre & Jacques,
Qui, quoiqu'il me battît à Pâques,
Mérite, à préſent qu'il eſt mort,
Que je faſſe un petit effort.
Au reſte, ô Ciel ! je te rends grâce,
D'avoir étendu ſa carcaſſe ;
Car j'avoûrai que le mâtin
Me feſoit mourir de chagrin....
Mais vraiment, vous faites, m'amie,
Un bel éloge de ma vie !
Oh ! je ne ſuis pas ſi bien mort
Que je ne vous entende encor.
Ah, ah ! Madame la coquine,
Ma perſonne eſt une mâtine,
Nous verrons, dans une heure ou deux,
Lequel vit le plus de nous deux ;
Comme à Pâque, à la Pentecôte,
Il ſera bon que je vous frotte ;

Et comme elle eſt encor trop loin,
Dès-à-préſent il eſt beſoin,
Pour ramener un peu votre âme
A la tendreſſe d'une femme,
De faire marcher, mon trognon,
Ce qu'on nomme martin-bâton.
Eh! répondit la menagere,
Tu te mets, je crois en colere,
Ne devois-tu pas voir, badin,
Que c'eſt un tour fait à la main,
Et que l'éloge ſur ta vie
N'étoit qu'une plaiſanterie?
Je te voyois parfaitement,
Et j'ai dit, raillons un moment....
Tu penſes donc qu'on te va croire?...
Ah! ſi ce n'eſt pas-là l'hiſtoire....
Par la ſambleu! ne jure pas;
Je te romprois jambes & bras.
Mais revenons à notre Achille,
Je crois qu'il eût forcé la Ville,
Si le très-vaillant Agénor,
Fils légitime d'Anténor,
N'eût dit: Que diable veux-tu faire!...
Ce que je veux? Te faire taire...
Il n'eſt pas ſûr de ſe mêler
De me défendre de parler;

Tu pourrois bien, grand Nicodême,
Reſter ici muet toi-même,
Et peut-être que ce ſeul trait
Va produire ce grand effet.
Poltron! ton bouclier le pare;
Achille auſſi-tôt lui dit: Garre.
Mais ſur le champ vint Apollon,
Lequel lui ſouffla ce garçon,
En prenant ſes traits & ſa place;
Achille tiroit à la face;
Mais enfin, connoiſſant le Dieu,
Tapant des pieds, il dit: Morbleu!
Ah! que je t'aurois bientôt l'âme,
Si l'on pouvoit couper ta trame!

LIVRE ONZIEME.

LE vaillant Capitaine Achille,
Se trouvant fort loin de la Ville,
Et ne voyant plus Apollon,
L'apoſtropha d'un vilain nom.
Un Auteur marquant l'aventure
N'a point ôſé dire l'injure;
Mais je crois, ſans être trop fin,
Que ce nom fut, fils de putain.
Je n'ai pourtant point d'aſſurance
Que ce ſoit-là l'impertinence,
Sinon que, quand on eſt fâché,
C'eſt un terme bientôt lâché.
Vers la Cité ce vaillant homme,
Retourne vîte, à-peu près comme
Un Baſque que l'on enverroit,
Du lieu marqué retourneroit.
Hector qui le voit, dit: Ce drôle
Muni d'une ſi large épaule,
Qui vient à nous à ſi grands pas,
Mes Amis, ne ſeroit-ce pas

Achille? Alors, un de la bande
Répondit à cette demande:
J'aurois plus vîte réparti,
Mais de mes jours je n'ai menti;
Et dans ce même inſtant, je ſonge
Qu'il vaut mieux, de peur d'un menſonge,
Confeſſer, d'un ſincere aveu,
Qu'Achille m'eſt connu fort peu;
Peu, bleſſe encor ma conſcience....
Oh, pardi! je perds patience,
Quel raiſonnement ſogrenu!
Pour dire, il ne m'eſt pas connu,
Dit Hector, tirant ſa rapiere,
D'une contenance très-fiere,
Dans le deſſein de faire un mort
D'Achille qui couroit ſi fort.
  Priam, deſſus une muraille,
Cria: Tu ne fais rien qui vaille;
Mon pauvre enfant, retire-toi....
Bon, bon! vous vous moquez de moi....
Que n'eſt-il encor dans mon ventre!
Dit Hécube, qui veut qu'il rentre.
Le bon homme reprit encor:
Veux-tu bien revenir, Hector?...
  Eh mais! je crois, Dieu me pardonne,
Que Priam mon pere, & ma Bonne,

Sont tous deux, dans le même temps,
Abandonnés de leur bon-sens.....
Eh jarni! s'écria le pere,
C'est, mon fils, que je considere
Que cet homme, en doublant le pas,
Est le porteur de ton trépas....
Oh bien! mon Papa, s'il le porte,
Il faudra donc qu'il le remporte;
Car je ne me sens pas d'humeur
A la recevoir du porteur....
Rentre, dit-il, je t'en supplie;
Déjà, sur ma face pâlie,
Par avance se peint, Hector,
Le maudit chagrin de ta mort....
Si vous êtes imaginaire,
Mon Papa, que pourrois-je y faire?...
Le preux Achille est un Samson
Qui n'entend rime ni raison;
Je sçais fort bien que ton courage
Est aussi grand, & davantage:
Mais tu n'es qu'un petit roquet,
Qui voudroit battre un gros barbet.
Vois-tu sa taille gigantine?
Je lui remarque dans la mine
Un certain je ne sçais quel air,
Qui tient du grand diable d'enfer,

Et je gage avec aſſurance
Qu'il finira par la potence;
Car dans ſon viſage on voit net
Une figure de gibet.
Mordi! je ne m'y trompe guère...
Je gage que non, mon cher pere;
J'empêcherai, par un bon coup,
La prédiction du licou....
Ne fais point cette tentative,
Il va t'étendre ſur la rive.
Ton corps de la ſorte étendu;
Que de maux ce futur pendu
Va cauſer à notre famille!
Je ne voudrois pas être fille
Un peu belle, & femme non plus,
Me donnât on cinquante écus
Parce que, toi mort, ſur mon âme
L'ennemi forcera Pergame,
Et très-certainement alors,
Malheur à tout féminin corps,
Dont le minois, ou bien la face,
A l'œil offrira quelque grâce:
Il faudra, malgré le peché,
Se donner ſans faire marché.
Tes ſœurs, dont tu ſçais la figure,
Auront leur part de l'aventure;

On n'entendra ni qui, ni quoi.
En vain dira-t-on : laiſſez-moi ;
Ceſſez donc cette impertinence,
Monſieur, je ſuis ſous la puiſſance
D'un homme extrémement jaloux.....
Eh ! que m'importe votre époux ?
Pardi ! le voilà bien malade !
N'eſt-il pas vrai, mon camarade ?
Là-deſſus on tiraillera,
Une pauvre femme criera :
A mon ſecours ! je ſuis perdue !
Taiſez-vous donc, groſſe dodue,
Allons m'amour, point de chagrin,
Répondra le maître coquin.
Mais, ſans citer d'autres femelles,
Tes pauvres ſœurs, belles pucelles,
Têtubleu ! qu'elles vont peſter !
Quand quelqu'un les viendra tâter,
Qu'elles joueront de leurs quenouilles !
Qu'elles dégoiſeront de pouilles,
Avant de ſouffrir qu'un garçon
Vienne attaquer leur cotillon !
Jour de Dieu ! s'écriera l'aînée !
(Laquelle eſt une haquenée,
Qui vous allonge un coup de pied,
Au plus tendre Amant, ſans pitié.)

Jour de Dieu ! ſi quelqu'un me touche,
Je luï ſors les dents de la bouche;
Vous croyez, vilains patineurs,
Vous trouver autre part qu'ailleurs.
Mais il faudra, malgré vergogne,
Se rendre, & faire la carogne;
Car j'appelle comme cela
Celles qui font ce métier-là.
Hélas ! dit Hector, mon cher pere,
Moi défunt, ſi notre adverſaire
Ne violentoit que l'honneur
De nos femmes & de ma ſœur;
Je gagerois fort bien ma tête,
Que, dans ce cas ſi malhonnête
Pas une d'elles ne diroit:
Ah ! ſi ſieur Hector reſpiroit !
Et ma ſœur qui ſes Amants tape,
Comme un bon-homme vous attrape;
Aucun d'eux ne ſeroit battu,
Si ce n'étoit une vertu
Que de paſſer pour un peu fière,
Et que d'avoir cette maniere:
Mais je ſuis sûr que dans ſon cœur
Elle ſouffre de tant d'honneur.
Oh bien ! dit Priam, je ſuppoſe
Que ce ſoit-là fort peu de choſe,

Que le sexe n'est point fâché
De commettre un petit péché:
Mais, pour moi qui suis d'une espece
A n'avoir point cette finesse;
Moi, mon cher fils, dont la pudeur
N'est point à charge dans mon cœur,
Si le Grec entre dans Pergame,
Je serai fait un corps sans âme;
Et je n'aurai, pour toute part,
Que deux ou trois coups de poignard.
A mon âge toute blessure
Nous conduit à la sépulture;
Je dirai donc en trépassant:
Voyez, combien j'avois de sang!
J'aurois pu vivre en mon squelette
Encore une moisson complette.
Je l'eusse vu, cette moisson,
Si mon misérable garçon,
Que de bon cœur je donne au Diabl
Eût été pour moi pitoyable,
Et n'eût point couru le danger
Sitôt de se faire égorger.
Hécube à son tour se récrie:
Ah! mon Dieu! que je suis marrie
Du maudit jour que notre Roi
Me rendit enceinte de toi!

Je devois bien, pauvre begueule,
Lui tourner le dos & la gueule:
Mais que diantre! il m'étoit ſi doux
De ſatisfaire mon époux !....
Mon Dieu ! le beau détail à faire!
Répondit Hector à ſa mere,
Que de venir renouveller
Que vous vous laiſsâtes aller.
Quand on eſt vieille, qu'on eſt ſotte!
Eh! jarni? trouſſez votre cotte,
Ma mere, & retournez-vous-en
A la maiſon avec Priam:
Auſſi bien Achille s'approche.
  On lui répondit: Cœur de roche!
Ou peut-être cœur de rocher!
Sans qu'on pût jamais le toucher.
  Un dragon s'emeut par outrance,
Quand un lion vers lui s'avance;
On voit tout ſon corps frétiller,
Ou bien ſe recroqueviller;
Sa peau laide, & ſur-tout la queue,
Eſt tantôt rouge, & tantôt bleue,
Lequel changement de couleur
Dénote ſa méchante humeur.
Et ce n'eſt pas un grand miracle:
Ne voit-on pas même ſpectacle

Sur le visage d'un humain,
Attaqué d'un subit chagrin?
(Chagrin subit, falloit il dire;
Mais Dame Rime est le martyre
Du sage arrangement des mots).
Revenons; le Troyen Héros,
Au dragon ici se compare;
Car son œil agité dit: garre!
Certain Auteur jure sa foi,
Qu'il eut pourtant un peu d'effroi;
Qu'il dit, malgré toute sa rage:
Ah! si j'en croyois mon courage!
Je m'enfuirois de meilleur air,
Que d'attendre ce bras de fer;
En ajoûtant: mon Capitaine,
Allons, point de foiblesse humaine!
Dans la Cité que diroit-on,
Si vous vous montriez poltron?
Chaque bourgeois sous sa capote,
Vous mettroit à la matelote,
Et médiroit tout en un tas
De l'esprit, des pieds & des bras.
Voyez donc cet homme terrible,
A qui tout paroissoit possible!....
Devant Polydamas hier,
Il fesoit le brave & le fier:

On eût dit que la vaillantiſe
Logeoit en chair dans ſa chemiſe,
Et que du gars de Thétis né
Il n'auroit fait qu'un déjeûné.
Quant à l'égard de ſon armée,
Bon ! ce n'étoit qu'une fumée,
Que ſon ſabre diſſiperoit
Mille fois plus qu'il ne faudroit.
Là-deſſus, quelque bonne mere
Viendra vous dire en ſa colere :
Je n'avois engendré qu'un fils :
Dis-moi, Gaſcon, où l'as-tu mis ?
Une autre dira : je te ſomme
De me reſtituer mon homme :
Et ſi cet homme eſt aſſommé,
Bien en vain ſerez-vous ſommé.
Il viendra juſquà des commeres
Qui demanderont leurs compere
Il faut donc ſe déterminer
A les envoyer promener,
Et leur dire : au Diable, femelles
On vous en dira des nouvelles.
Tandis qu'Hector ſe parle ainſi,
Sire Achille dit : Me voici,
En feſant alors une pauſe.
L'autre dit : Ce n'eſt pas grand'choſe,

Il

Il répartit à ce mépris:
Vous êtes un vrai mal-appris.
(A propos, Lecteur, je demande
S'il est besoin d'écrire grande;
Car il se fait élision
Dans la prononciation.
Il faudroit ouvrir Furetiere,
Pour sçavoir de quelle maniere
Il est bon d'écrire cela;
Mais, ma foi, je ne l'ai pas-là.)
Ces Heros, tous deux en présence,
Se dirent quelque impertinence;
Car c'étoit la mode pour lors,
Avant que de se prendre au corps,
De se donner des coups de langue,
Lesquels on appelloit harangue,
Et nous Grecs nommons animal
Celui qui croit qu'ils fesoient mal.
Ils s'appellerent bon apôtre.
Vous êtes un sot... Vous un autre...
Te tairas-tu, fils de putain?...
Vous en avez menti, coquin.
Et mille autres sortes de termes,
Prononcés avec des tons fermes.
Après cet usité combat,
Hector dit: Or çà, maître fat,

A nos injures fesons trève;
Car hormis, la peste te crève,
Je crois que tout est employé....
Nous en laissons plus de moitié,
Répondit le Seigneur Achille,
Et j'en sçais encor plus d'un mille,
Lesquelles font grincer les dents,
Tant les mots en sont insultants.
Le moindre fantassin, beau Sire,
Plus que nous deux en sçauroit dire.
Il sied mal à des Généraux
De rester court comme nigauds.
Voilà, pour que l'on les finisse,
De beaux termes de pain d'épice,
De belles injures de chien!
Ma foi! tu ne l'entends pas bien:
Mais n'importe, vaille que vaille,
Qu'espérer d'un fils de canaille?
D'un homme provenu d'un Roi
Qui n'a non plus de bonne-foi
Que j'en ai, moi, dans la prunelle?...
Ce que tu dis-là, bagatelle.
Veux-tu convenir d'un traité?...
J'y vois peu de nécessité....
N'allons-nous pas, du cimeterre,
Tâcher de nous coucher par terre?....

Aſſurément ; bien entendu
Que tu feras l'homme étendu.....
Mon Dieu ! ce n'eſt pas là l'hiſtoire ;
Qui ſçait lequel aura victoire ?
Mais convenons d'un petit point....
Par la mardi ! je ne veux point.
Que diantre ! où trouver un Notaire ?.....
Bon ! il n'en eſt pas néceſſaire.
Nous ne conviendrons ſeulement
Que d'un petit enterrement....
Coûte-t-il une grande ſomme,
Quand on fait enterrer un homme ?....
Non, pouvu qu'il ſoit enterré
Suivant la regle du Curé.
Oh ! parbleu ! ces cérémonies,
Qui ſe font après nos voiries,
Sont des choſes qui coûtent tant !
A préſent ſi rare eſt l'argent !
Et nos Prêtres aimant le lucre
Comme un enfant aime le ſucre,
Je trouve cent fois plus aiſé
De t'enterrer dans un foſſé.
Cedit traiſé de ſépulture
Eſt pour toi de mauvais augure ;
Et c'eſt, à ne t'en point mentir,
Graiſſer tes bottes pour partir.

Tiens, ce trait-là dans ta caboche
Vaudra comme une place au coche.
Garre au front. Hector dit : eh! mais:
Attends, tu tires de trop près.
Le trait part: foin de l'arbalête!
J'ai bien cru lui crever la tête,
Dit Achille; & le sieur Hector
Lui dit: je ne pars point encor:
Ton âme seroit bien surprise,
Si dans le coche elle étoit mise?....
Voyons donc, où me tires-tu?...
A ton grand vilain nez pointu.
Notre Achille, à cette menace,
Son grand nez de la main embrasse....
Comment diable! au nez; es-tu fou?
Et n'a-t-il pas son double trou?
Fi donc! tac, autre trait qui vôle.
Il ne dit pas une parole,
Sinon qu'au nez s'étant tâté,
Il cria: bon! il m'est resté.
Or çà, dit-il au Sagittaire,
Essayons donc du cimeterre.
Hector, un grand coup lui tira,
Mais son ennemi le para.
Son épée en outre se brise:
Je suis tondu du vent de bise,

Dit-il ; & ſi je ne cours fort,
Hector eſt frit, *id eſt*, eſt mort....
Ah! têtubleu, comme il enjambe!
Quel adroit mouvement de jambe!
Dit Achille, en le pourſuivant;
J'aimerois mieux ſuivre le vent.
Arrête donc, ou je ſuffoque;
Je crois, pardi, que tu te *moque* :
Me prends-tu pour un lévrier?
Eh! pourquoi diantre tant crier?
Dit le fuyard, qui, par ſageſſe,
Expoſe le Héros de Grece,
En s'enfuyant ſous les remparts;
Et criant : tirez donc des dards.
Que diable fait cette canaille,
Les bras croiſés ſur la muraille?
Tirez donc, Meſſieurs les faquins :
Peſte ſoit des fils de putains!
A ces mots, la canaille lance
Des traits pour offenſer la panſe
D'Achille, ou bien quelqu'autre endroit :
Car chacun viſe à ce qu'il voit :
L'un lui tire dans la viſiere,
Et celui-ci juſte au derriere;
Car, aux tireurs cet invaincu,
Tour-à-tour montroit face & cu.

Meſſieurs ! il eſt bien malhonnête,
Cria-t-il en levant la tête,
D'attaquer qui ne vous dit mot....
Vous raiſonnez tout comme un pot.
(J'euſſe dit cruche, dans la proſe;
Mais, cruche & pot c'eſt même choſe:
Outre ce, c'eſt que dans mon vers,
Cruche feroit tout de travers.
Il eſt bien vrai que dans l'uſage,
Cruche eſt employé davantage;
Mais pourvu qu'on m'entende bien,
L'uſage à qui rime n'eſt rien.)
En dépit des traits qu'on me pouſſe,
Je veux t'attraper, barbe rouſſe,
Dit-il au Troyen, dont la peau
Avoit un poil un peu rouſſeau.
Hector galopoit de plus belle:
O vrai chien de Jean de Nivelle !
Ajouta le fils de Thétis;
O Jupin, faites qu'il ſoit pris,
Ou du moins que le pied lui gliſſe.
Voyez, s'il vous plaît, la malice,
Que d'exiger du Dieu Jupin
Que je me caſſe le grouin !
Peut-on avoir l'âme plus noire ?
Si Jupiter vouloit l'en croire,

Que sçait-on si cet accident
Ne me romproit pas une dent !
Attends, je vais t'apprendre à faire
Une oraison si salutaire.
Ce disant, il ramasse un trait,
Et cria : corbleu ! c'en est fait;
Je ne suis plus. Cette sagette
Entre mes mains vaut une brette.
Penses-tu donc que je te crains,
Parce que j'ai montré mes reins ?
Et ton âme est-elle assez fiere,
Pour conclure de mon derriere,
Que je t'ai montré sagement,
Que j'ai fui ton emportement ?
Non, non, du défaut de vaillance
Bien différente est la prudence.
J'ai pensé, n'étant point armé,
Que je pouvois être assommé ;
Et je crois que tout galant-homme
Peut éviter qu'on ne l'assomme ;
On n'a qu'une vie, après tout;
Pour la perdre il ne faut qu'un coup.
Là-dessus sieur Hector lui crie :
Je te larde, je le parie ....
Gageons que non.... Gageons que si ;
Je suis peu gauche, Dieu merci.

Au même instant le trait il darde :
Notre Achille alors le regarde,
Et lui dit : Je ſuis bien trompé,
Si ta ſagette m'a frappé ;
Car je ne ſens nulle bleſſure
En nul endroit de ma figure.
Ah çà ! c'eſt à préſent mon tour,
Et tu peux dire ; adieu le jour.
Auſſi-tôt notre Achille lance....
Ah ! je ſuis mort, en conſcience,
Cria le malheureux Hector ;
Je ſuis véritablement mort.
Je crois, dit l'autre, à ce langage,
Que, ſi tu l'étois davantage,
Cela ne feroit point de mal.
Patrocle ! enfin, ton ſort fatal,
Dit Achille qui continue,
Eſt vengé, puiſque je le tue.
Déjà ſon âme, dans ſon corps,
Bataille pour ſortir dehors.
Viens donc voir comme ſon ſang coule,
Sang auſſi beau que ſang de poule ;
Je crois, pour moi, que c'eſt tant-mieux ;
Car plus il eſt beau, plus tes yeux
En agréeront le ſacrifice.
Mais, voyez le plaiſant caprice !

Il rend ſon ſang, le chien de fou,
Non-ſeulement par le grand trou,
Qui, par terre, étendu le couche;
Mais encor par ſa gueule, ou bouche.
Cher ami, va ſur le chemin
Qui conduit au lieu ſouterrain:
Et là, voyant paſſer ſon âme,
Tout à loiſir chante lui gamme;
Au Diable, aſſûrément, ſera
Le mot qu'elle te répondra.
Sieur Hector, prenant ſon haleine,
Dit: Ah! mon Dieu! que j'ai de peine
A dire encore un mot ou deux!
Mouche-moi, car je ſuis morveux.
Là-deſſus, Achille ſe panche,
Dit, le torchant avec ſa manche:
Je perds ſi ſouvent mon mouchoir,
Que je ne veux plus en avoir.
L'autre reprit: Je te rends grâce;
Ta manche eſt cependant bien graſſe:
Mais, quand on meurt, il eſt égal
De ſe moucher ou bien ou mal.
A propos, que voulois-je dire?
Qu'on eſt diſtrait, quand on expire!
Ne pourroit-on pas me guérir?
Faut-il abſolument mourir?...

Oui; car le coup qui te renverſe
Touche le cœur & le traverſe;
Si j'euſſe eu le temps d'y penſer,
J'euſſe un peu plus bas pu viſer:
Mais en colere on prend peu garde,
Si l'endroit du corps où l'on darde,
Eſt mortel, ou bien ne l'eſt pas;
D'ailleurs, on n'a point de compas.
Va, que ton individu meure,
Cela ſera fait tout-à-l'heure;
Un eſprit, comme un lavement,
Se rend, dit-on, dans le moment....
Oh! tu parles bien à ton aiſe!
Mourir n'eſt pas une fadaiſe:
Tu ſerois bien embarraſſé,
S'il falloit être trépaſſé.
Mais, écoute-moi, je t'en prie:
Si, pour racheter ma voirie,
Mon papa t'offre une rançon,
Promets-tu d'entendre raiſon?
Oh! dame, il ne faut pas t'attendre
Que, moi mort, tu puiſſes me vendre
Autant d'argent que je valois,
Quand je venois & que j'allois:
D'ailleurs, tu ſçais que la finance
Eſt rare ici tout comme en France;

Il faudra faire bon marché,
Et me rendre tout harnaché.
A ce discours reprit Achille:
Mon enfant, il est inutile
De te répondre là-dessus;
Toi mort, que te faut-il de plus?....
C'est que je souhaiterois être
Mis au cercueil de mon ancêtre....
Va, va, quand tu seras gîté,
Tu n'auras plus de vanité...
N'importe, donne-moi promesse....
Soit; mais que je sois un Jean-fesse,
Ou bien, comme on dit, un coquin,
Si j'en tiens seulement un brin...
Pardi, ton âme est bien cruelle!
Faut-il, pour une bagatelle,
Me refuser une action
Qui fait ma consolation?
Ah, chien! ah, loup! lion! barbare!....
Le voilà qui déjà s'égare,
Dit Sire Achille; & sa raison
Commence à lui faire faux-bond.
Et le mourant, qui continue,
Dit: J'apperçois la lame nue,
Qui, dans le ventre te perçant,
Te tire bon & mauvais sang.

Ah! j'aurois beſoin de lunette :
Ce n'eſt point lame, mais ſagette,
De laquelle le pointu dard
Met ton corps de ton âme à part.
Celui qui la tire eſt un homme
Que j'apperçois & que l'on nomme....
Maudit ſoit-il, avec ſon nom!...
Enfin, tant-y-a qu'Apollon
Lui dit ces mots: Tiens, groſſe bête,
Tire lui tout droit à la tête.
Pardi! le voici, c'eſt Pâris:
Mais, je me meurs, ami, dis *bis*:
Qu'à Dieu ſoit l'âme & la charogne....
Dejà ton âme! ah! la carogne,
Qui me prédit, tout en partant,
Une effuſion de mon ſang.
Tiens, je ne dirois pas pour elle
Une ſyllabe, une voyelle:
Et quant à l'égard d'Apollon,
Et Pâris, tout cela chanſon;
Mais, fût-ce la vérité pure,
Je me ris d'eux & de l'augure.

Quand il eut prononcé ces mots,
L'on accourt pour voir le Héros.
Chacun tout doucement approche...
Achille, as-tu vuidé ſa poche?...

Oh, pardi! jusqu'à ſon gouſſet,
Il eſt ce qu'on appelle net.... .
La capture eſt-elle un peu forte?...
Eh! curieux, que vous importe?
Celui-ci dit: Eſt-il bien mort?
Si nous l'eſtocadions encor?
Ah! quelle tête de citrouille!
Par la jarni! je crois qu'il grouille
Dit un des Grecs: & ſur cela,
Chacun très-vîte s'en-alla....
Revenez, ô troupe coyonne!
Au logis il n'eſt plus perſonne;
Et ce n'eſt que ſon vêtement,
Qu'agite quelque coup de vent.
Allons nous-en attaquer Troie,
Elle doit être notre proie,
Puiſque ſon plus grand défenſeur
A dit au monde, ſerviteur.
Courons... Arrêtez! mon intime;
Patrocle, objet de mon eſtime
Et de ma plus tendre amitié,
Patrocle me fait trop pitié:
Il n'eſt pas gîté; ſa figure
Doit tirer à la pourriture;
Il empuantiroit le camp,
S'il n'eſt enterré ſur le champ.

Alors, le corps d'Hector il lorgne,
Et s'écria: Que l'on l'éborgne!
Coupez-lui l'oreille & la main,
Et tirez-lui le poil du ſein.
Lui-même il lui perça la plante,
Plante des pieds. Choſe étonnante,
Dit un d'eux, parlant du Troyen,
Qu'un homme mort ne ſente rien!
S'il vivoit encore, je penſe
Qu'en reſſentant cette ſouffrance,
Il nous crieroit bien, le brutal:
Ah! marauds, vous me faites mal!
Quand il eut la plante percée,
Une ficelle y fut paſſée,
Pour lier le cadavre au char.
Ah! le voilà bien, le pendard,
Dit Achille. Et le grand Homere
Dit à ſon tour: Quelle miſere!
O toi! comment peux-tu, Soleil,
Eclairer un acte pareil?
Et vous, Lecteurs, pouvez-vous lire
Le récit que je viens d'écrire;
Et non-ſeulement ce récit,
Mais encor tout ce que j'ai dit?
Car, à parler avec franchiſe,
Ce n'eſt qu'un tiſſu de bétiſe.

Après donc cet acte inhumain,
Sur ſon char il monte ſoudain,
Et promena cette charogne,
Dont les cailloux cognoient la trogne.
Hécube, au mur, à cet objet,
Dit: Mais quel eſt donc ſon projet?
Son charriot va de la ſorte
Qu'on diroit qu'un diable l'emporte:
En vérité, mon fils Hector
Auroit bien froid, s'il n'étoit mort;
Du moins, pour cacher la ſottiſe,
Il lui faudroit une chemiſe.
Mais, voyez qu'il étoit charnu!
Pardi! c'étoit un beau corps nu!
Oui, vraiment, dit Priam ſon pere,
Outre ce, bon homme de guerre.
Il va, dit-il après ces mots,
Se rompre l'épine du dos....
Le dos n'eſt rien; mais ſa cervelle
Pourra ſortir de ſon écuelle....
Ma foi, je ſuis preſque d'avis
D'aller défendre ce cher fils.
Mais, mon mari, reprit ſa femme,
Ne ſortez pas, par Notre-Dame!
Car ce grand Achille eſt ſi fou
Qu'il vous attacheroit itou;

(Façon de parler fort gauloiſe.)
Lors, Andromaque la matoiſe,
Dit: Allez, ſortez d'embarras.
Maman, il ne bougera pas;
Et je vais parier qu'il craque.
Il reprit: Madame Andromaque,
Vous le prenez-là ſur un ton
Qui me déſigne fanfaron:
Mais ſçachez, Madame la ſotte,
Que ſi vous ne portiez la cotte,
Vous ſçauriez ce que mon bras vaut.
Hector fut toujours un nigaud,
Lorſqu'avec trop de complaiſance
Il toléra votre inſolence.
Voilà comme par la bonté
Un eſprit de femme eſt gâté.
Une autre que cette bégueule
Feroit des cris à pleine gueule.
Perdre un mari, le voir traîné,
Et ſon cadavre aſſaſſiné!
Mon Dieu! ſi j'étois à ſa place,
Que je viſſe ainſi la carcaſſe
Du cher compagnon de mon lit,
J'aurois bientôt perdu l'eſprit.
Quand il vivoit, la bonne chienne
Lui diſoit: que Dieu vous maintienne?

L'appelloit

L'appelloit son poulet, son cœur.
Regardez quelle est sa douleur.
Le voilà mort, en grouille-t-elle?
Corps excepté, toute femelle,
(J'entends d'un esprit dépravé,)
Ne vaut pas ce que j'ai trouvé.
  Elle dit à cette parole:
Doutez-vous que je n'en sois folle?
Quand vous vouliez vous en-aller,
Je me préparois à gueuler:
Mais, pour mieux sauter, je recule
Allons, taisez-vous, ridicule.
  On entendit le peuple alors,
Qui s'écrioit: Le pauvre corps!
L'un: Que de bosses à sa tête!
L'autre: O posture malhonnête!
L'autre pleuroit, ne disant mot;
Et l'autre: Oh! que le voilà sot!
Notre Achille arrive à sa tente;
Avec son bonnet il s'évente:
(Si l'on veut, avec son chapeau;)
Car son visage étoit en eau.
Il détire un peu sa manchette,
Et saute en bas de sa charrette:
Et laissant là défunt Hector,
Il dit: Reste-là, vilain mort.

Après, il courut chez Atride,
Qui l'appella bon homicide;
Et qui lui dit: Assurément,
Vous l'avez tué joliment,
Monsieur Achille; c'est l'entendre.
Mais à propos, pourquoi le pendre
Par les jambes à votre char?...
C'est pour le diviser en quart,
Ou l'écarteler, pour mieux dire....
Pardi! vous m'avez bien fait rire;
Car il montroit tous ses joyaux.
A-t-il rendu tripe & boyaux?
Avoit-il aussi le derriere
Beaucoup barbouillé de poussiere?...
Je ne l'ai pas examiné,
Dit-il, après l'avoir traîné....
Croyez-moi, mettons-nous à table....
Oui-dà, le vin est admirable....
Et de mon rôt, qu'en dites-vous?...
Il est d'un très-excellent *goût*...
A boire. A vous, Monsieur Achille....
Je vous rends de grâces un mille...
Monsieur, c'est trop de la moitié:
Touchez-là, j'ai de l'amitié
Pour vous: mon âme en est plus pleine
Que de mets ne l'est ma bedaine.

Quand on eut bien mangé, bien bu,
Chaque Officier leva le cu.
Du plus profond ſommeil du monde,
Achille dormit près de l'onde;
Et tout en dormant il crut voir
Son ami ſortir du manoir.
Tout en ſommeillant il s'écrie:
Ne m'approche pas, je te prie.
Tiens, mon ami, je n'aime pas
Les gens entichés du trépas;
Car ils ont tous, pour l'ordinaire,
La mine ſi patibulaire!...
L'Ombre, ſe tirant à l'écart,
Dit: Que vous faites le bavard!...
Bavard ou non, va-t'en au Diable;
Car ta mine eſt trop effroyable.
Ventrebleu! ne m'embraſſe pas
Avec tes longs & vilains bras.
Je vais crier à pleine tête....
Mais, mon Dieu! tu fais bien la bête....
Encore un coup, par charité,
Reculez, Monſieur le gîté.
Que ſçais-je ſi votre fantôme
Eſt celui d'un diable ou d'un homme?
Je ſuis Patrocle, ton féal....
Patrocle eſt donc un animal,

De venir ainſi m'apparoître !...
Eh! la, la, calmez-vous, mon maître;
Remettez-vous, reprenez cœur....
Eh bien donc! ſpectre de malheur,
Dont l'affreuſe & défunte mine
A fait échapper mon urine;
Car, de frayeur j'en ai piſſé.
Dites-moi, maudit trépaſſé,
Que voulez-vous?.... Que l'on m'enterre....
Voyez, qu'il étoit néceſſaire
D'apparoître vilainement,
Pour avoir un enterrement!
Croyez-vous, Ombre impertinente,
Votre figure ragoûtante?
Détalez, vous me faites peur....
Adieu, ton valet...., Serviteur.
  Le Guerrier alors ſe réveille,
Et dit, en ſe grattant l'oreille:
Il a raiſon, en vérité,
Car il devroit être gîté.
Il ordonne après qu'on apprête
L'attirail de la triſte fête.
Douze Troyens furent tués,
Non ſans être beaucoup hués.
Jadis, cette action cruelle
Paſſoit pour une bagatelle.

Achille étoit un peu boucher.
Mais, bon! qu'on me l'aille chercher,
Le mortel qui n'ait point de tache!
Il n'en eſt aucun que je ſçache.

LIVRE DOUZIEME.

QUAND on eut fait l'enterrement,
Chacun, dans l'aſſoupiſſement,
Baiſſant ſur ſes yeux la paupiere,
Laiſſa-là le mort & la bière,
Pour s'en aller un peu plus loin
Dormir au lit, ou dans un coin.
C'eſt en vain que ſur ſa couchette,
Pour dormir, Achille ſe jette:
A tout moment il s'agitoit,
Une puce au bras le mordoit;
Au dos c'étoit une punaiſe.
Mettons-nous donc ſur une chaiſe,
Dit-il en ſe grattant le dos;
J'y trouverai plus de repos.
La peſte ſoit de la vermine,
Qui me tracaſſe & me chagrine!

Ce difant, il prend un fauteuil.
Ne voilà-t-il pas le cercueuil
De Patrocle, avec fa figure
Inclufe dans la fépulture,
Qui vient s'offrir à fon efprit?
Pardi! Patrocle eft bien maudit,
De venir embrouiller ma tête,
Moi qui fuis las comme une bête!
Eh! que lui faut-il donc encor?
N'a-t-il pas fon gîte de mort?
Là-deffus Achille s'allonge,
Mais toujours à Patrocle il fonge.
Ma foi! reprit-il, après tout,
Ce garçon-là m'aimoit beaucoup.
Combien n'étoit-il pas en peine,
Quand il me prenoit ma migraine!
Qu'il me fefoit de contes bleus,
Lorfque nous voyagions tous deux!
Que de poules, dans maint village,
Avons-nous pris, fefant voyage!
Hélas! n'eût-il pris qu'un feul œuf,
Nous le partagions comme un bœuf.
Si l'on donnoit fur nos épaules
Trente ou quarante coups de gaules,
Il eft sûr que fon amitié
M'en épargnoit plus de moitié.

Eh ! que dirai-je de cent filles,
Tant de laides que de gentilles,
Desquelles, par son seul moyen,
J'obtenois le doux entretien ?
Dans une semblable aventure,
C'étoit me servir de Mercure :
Mais, pour moi, ce pauvre garçon
Trouvoit tout honnête & tout bon.
Mon Dieu ! qu'il sçavoit bien la gamme ?
Qu'il fesoit bien un coup de lame !
Qu'il étoit charmant ! Son teint fin
Offroit un miroir à putain.
Il est bien vrai qu'en sa personne
Logeoit une âme un peu gasconne :
Jamais Gascon ne mentit mieux
Sur ses biens & sur ses ayeux.
Mais, parbleu ! je le laissois dire,
Et j'avois liberté d'en rire.
Le pauvre diable est trépassé ;
Que son âme soit *in pace* :
Mais, songeant à sa mort tragique,
Dont le ressouvenir me pique,
Sans que j'en jure sur ma foi,
J'aime mieux qu'il soit mort que moi :
Et ce néanmoins, je regrette
Le mouvement de son squélette.

Quoi! mon Dieu! cet homme si cher
Est donc roide comme du fer!
Retournons au champ de bataille
Remuer encor la tripaille
Du malheureux qui le tua.
Là-dessus il éternua,
Et dit; S'il vivoit, le Jocrisse
M'eût dit: que le Ciel vous bénisse;
Ajoûtant, en torchant son nez:
Dieu veuille avoir les trépassés!
Déjà brilloit Madame Aurore,
Et le Soleil alloit éclore.
Achille dit: Puisqu'il fait jour,
Au rivage allons faire un tour,
Y considérer la voirie
Qui, sur ses pieds, ôta la vie
Du sieur Patrocle notre ami.
Et là, trouvant cet ennemi,
A son charriot il l'attache,
En le nommant, dit-on, Gavache;
Le traîne ensuite comme un chien
Sur ses deux fesses de Troyen,
Autour du tombeau de l'intime
Qui du Troyen fut la victime.
Le jour, à ce spectacle-là,
De compassion recula.

Et dit: Corbleu! j'ai répugnance
D'avoir fait tant de diligence.
Les Dieux, amis du sieur Hector,
Plaignirent grandement ce mort,
Et dirent au Seigneur Mercure:
Que diantre! enlevez sa figure.
Mais Minerve & Dame Junon
S'écrierent deux fois: Non, non.
Si son cu pitié vous inspire,
Pour nous, nous n'en fesons que rire.
N'est-il pas frere de Pâris,
Qui pour nous eut tant de mépris?
Tenez, de cet affront l'image
De nos cœurs entretient la rage.
Ah! si vous sçaviez ce que c'est
Que de la beauté l'intérêt,
Et le dépit d'une femelle
Qu'on n'a point trouvée assez belle
Pour obtenir la Pomme d'or!
Fi donc! ne parlez point d'Hector.
Que l'on l'écorche, qu'on le gruge.
Si Pâris, cet âne de Juge,
N'eût que notre honneur offensé,
Notre dépit seroit passé;
Mais, jour de Dieu! trouver sans grâces
Nos divines & dignes faces!

Il faudroit un cœur bien chrétien,
Pour aux ſiens vouloir quelque bien.
  Douze jours après ces paroles,
Dignes de femmes ou de folles,
Meſſire Apollon vôle aux Cieux.
Le Diable emporte tous les Dieux!
Ou bien, que la peſte les crève,
Si le Diable ne les enlève!
Cria-t-il d'un premier abord....
Eh! quoi donc? qu'eſt-ce?.... C'eſt d'Hector
Que je parle.... Eh! pourquoi le faire
Avec tant d'ire & de colere?
Pourquoi ſouhaiter, comme un fou,
Que le Diable nous ſaute au cou?
Voyez, s'il vous plaît, quel exorde!
Oh! bien, qu'un Diable te le torde....
C'eſt, reprit-il, que cet Hector
Eſt un bien miſérable mort.
Il a fait plus de ſacrifices,
Plus offert de veaux & géniſſes;
Enfin, les Dieux il a prié
Plus qu'il ne falloit de moitié;
Leur a fait ſouvent chère entiere.
Allez le voir ſur ſon derriere,
Et jugez du beau grand merci
Que nous lui rendons tous ici.

Chacun des Dieux, à cette vue,
N'a non plus sa sotte âme émue,
Que s'il voyoit dans un fossé
Un fils de jument trépassé;
Et cependant, on vous honore!
Corbleu! je le répete encore:
Le Diable vous emporte tous.....
Mais, mon Dieu! parlez sans courroux...
Le moyen, dites: par exemple,
N'avons-nous pas chacun un Temple,
Qu'il fit, vivant, édifier?
Ai-je tort, après, de crier?
Est-il de partisan en France
Dont l'Hôtel ait cette apparence?
Après ce qu'il nous a bâti,
Fesons du moins qu'il soit rôti;
Ou fesons mettre son squélette
Dans une caisse ou bien cassette;
Arrachons ce corps de la main
De ce cruel fils de putain,
Qui de son pauvre corps se moque,
Et le déboîte, & le disloque.
Thétis dit: seigneur Apollon,
Si je vous interromps, pardon:
Ce fils de putain, est-ce Achille?....
Eh! Madame, il est inutile

De vous inquiéter de cela;
Laiſſons le mot comme il eſt là....
Mais c'eſt que moi, je ſuis ſa mere;
Et de votre diſcours j'infere
Que d'une pute étant le fils,
Cette pute-là, c'eſt Thétis.
Il faut donc, ne vous en déplaiſe,
Dire ſi c'eſt une fadaiſe;
Me faire de la diction
Un mot de réparation;
Ou ſoutenir que je ſuis garce.
Fi donc! ce ſeroit une farce,
Répondit Madame Junon.
N'eſt-il pas vrai, ſieur Apollon,
Qu'en nommant ainſi Maître Achille,
C'étoit une façon de ſtyle?...
C'étoit ce que c'étoit, dit-il:
Parbleu! voilà bien du babil!
Que ſçais je, après tout, ſi Madame
Eſt & fut une honnête-femme?
Du moins, ce que je ſçais fort bien,
C'eſt que toute femme de bien
Peut demain être une putine,
Sans qu'on le connoiſſe à ſa mine.
Paix, reprit Junon: ces diſcours
Ne ſont bons que quand ils ſont courts.

Mais, revenons à la charogne
D'Hector, lequel fait que tu *grogne*.
Quand tu le plains d'être écorché,
Et d'avoir le cul tout haché;
Ce cul, nigaud, ces écorchures,
Ne ſont-ce pas des aventures
D'un homme qui mortel eſt né,
Et par conſéquent condamné
A ſubir toute la ſouffrance,
Comme un voleur à la potence ?
Au-lieu qu'Achille, vertuchou !
Eſt bien né ſous un autre chou.
Putine ou non, cette Déeſſe,
Au bout de neuf mois de groſſeſſe,
Qu'avec ſieur Pélée elle prit,
Comme un lavement le rendit.
Ce fut moi qui, par l'hyménée,
La joignit à ce dit Pélée.
L'on but tant à ces noces-là !
Et toi, butord, toi que voilà,
Ne nous rompis-tu pas la tête
De ta flûte pendant la fête?
  Jupin alors dit: Écoutez,
Tous vos diſcours ſont pauvretés.
J'ai, moi Jupin, qui vous aſſemble,
Plus d'eſprit que vous tous enſemble,

Voilà mon avis & mon mot.
Le ſieur Apollon n'eſt qu'un ſot;
Et ma femme, de ſa nature,
Eſt babillarde créature.
De Thétis Achille eſt le fils:
Dire de qui Thétis le prit;
Nous ſçavons bien qu'elle eſt ſa mere:
Mais que Pélée en ſoit le pere,
Ou qu'il ſoit un fils de putain,
L'un & l'autre n'eſt pas certain.
Il eſt certain, par la groſſeſſe,
Qu'il eſt le fils d'une Déeſſe;
Et ſieur Hector, en vérité,
Méritoit bien d'en être né.
Il eſt mort, & c'eſt grand dommage.
Il nous rendoit beaucoup d'hommage,
Et nous donnoit, en bœuf ou veau,
Tout ce qu'il trouvoit de plus beau,
Le meilleur de la boucherie;
Et non pas de cette voirie
Que l'on achette à bon marché,
Et dont le don eſt un péché.
Quant à l'égard de ſon ſquélette,
Que juſtice enfin lui ſoit faite.
Son corps eſt un peu maltraité;
Mais, ce corps une fois gîté,

Qu'importe, dans la ſépulture,
Qu'il ait belle ou laide figure?
Qu'on ait le cul malade ou ſain,
C'eſt alors un égal deſtin.
Pour ce qui regarde ſa biere,
J'y pourvoirai d'une maniere
Qu'Achille même le rendra
A Priam, qui l'attendrira :
Mais, bien entendu pour la ſomme
Qu'à-peu-près peut valoir un homme;
Et je veux même que Thétis
Porte mes ordres à ſon fils;
Que de plus, elle ſoit contente...
Seigneur, je ſuis votre ſervante,
Reprit-elle, en le ſaluant,
Un pied derriere, un pied devant.
Pendant qu'ainſi Jupin raiſonne,
A Pergame il n'étoit perſonne
Qui, ſur le chapitre d'Hector,
Ne moraliſât ſur la mort.
Priam diſoit : Que Dieu confonde
Celui qui s'attache à ce monde!
Oh! que c'eſt une grande erreur
Que de trop y livrer ſon cœur!
Je ne ſuis plus qu'une carcaſſe :
Mais, n'euſſé-je encor que la face

De l'enfant qui pend au tetton,
Priam feroit toujours garçon,
De peur d'avoir une famille,
Dont d'abord l'efpérance brille,
Et qui, par des hafards de chien,
Diminue & devient à rien.
Si je ne maudis pere & mere,
Il ne s'en faut, par ma foi, guère.
Cent-mille diables font-ils pis
Que ne l'eft le fort de mon fils?
   Là-deffus fa main affaffine
Afflige fa rauque poitrine
D'un démefuré coup de poing,
Dont fa femme Hécube témoin
Lui dit, en larmoyant: Mon homme,
Je me tuerai, fi tu t'*affomme*...
Par fembleu! quand tu te tuerois,
Crois-tu que je m'en foucierois?
Le malheur qui mon fils m'enlève,
(Perte dont il faut que je crève;)
Il me pourfuit trop, ce malheur,
Pour me faire aucune faveur.
Que je te haîs! vieille vilaine!
Que pour ma race j'ai de haîne!
Que j'ai de haîne pour le jour!
Que je me détefte à mon tour!

Je haïs tout, comme on fait le diable....
Que ce dépit est pitoyable!
Dit Hécube; il vaudroit bien mieux
T'exciter à louer les Dieux...
Eux! peste soit de la canaille!
Ont-ils jamais rien fait qui vaille?
Voilà ma foi d'honnêtes-gens!
Que sont-ils? que coquins puissants.
Mais, trop loin la douleur m'emporte:
Et si j'en médis de la sorte,
C'est moins méchante intention,
Que par excès d'affliction.
Allons, allons trouver Achille.
Que des larmes mon œil distille,
Et que, de ces pleurs distillés,
Ses yeux deviennent tout mouillés.
On rit souvent, quand on voit rire;
Et qui voit sangloter, soupire.
Un bâilleur en fait bâiller cent;
Les moutons sautent, un sautant.
Or donc, à peine ce bon-homme
L'alloit faire, tout ainsi comme
Il en a formé le dessein,
Qu'Iris, de la part de Jupin,
D'une apparition subite,
Vint, & lui dit: Courez-y vîte...

Eh! qui diantre vous croyoit-là ?...
Cependant, Monſieur, me voilà.
Il reprit : La choſe eſt certaine :
Mais, pourquoi prenez-vous la peine
De venir ici m'effrayer
Si fort que j'ai penſé crier ?
Mon cœur trémouſſe d'épouvante ;
J'en aurai du moins la courante...
  Remettez-vous, pauvre vieillard ;
Faites atteler votre char :
Car Sire Jupin vous ordonne,
D'aller de ce pas en perſonne
Vers l'aſſaſſin de votre fils,
Prêt à le rendre à fort bon prix.
  Là-deſſus Dame Iris s'envôle.
Il ne dit pas une parole,
Sinon, quand elle fut en l'air :
Mes compliments à Jupiter.
  Or çà, dit Priam à ſa femme,
Je ſuis un peu bruſque, Madame ;
Mais, dans le fond, rudeſſe à part,
Ma foi, je ſuis un bon penard :
Je chante pouille, je criaille ;
Et tout cela, c'eſt feu de paille.
Tiens, Margot, raccommodons-nous....
Que l'on ſouffre avec les époux !

Oh, pardi! si tu fais la fiere,
Je vais te tourner le derriere.
Adieu, je vais chercher Hector....
Eh! laissez-le, puisqu'il est mort;
Car c'est trop vous exposer, Blaise...
Nous pleurerons tout à notre aise,
Et nous gémirons sur son corps....
Eh! de quoi servent ces transports?
Pour moi, je ne vois point les charmes
Que l'on trouve à verser des larmes
Sur l'épouvantable minois
D'un vilain trépassé sans voix.....
Mais, il faut bien avoir sa cendre...
Oh bien! va donc te faire pendre;
Car ton Achille, en vérité,
Connoît mal l'hospitalité.
Ne sçais-tu pas que ce soudrille
A tué toute ta famille?
Et quand il en verra le tronc,
Il le tuera comme un cochon.
Tu diras qu'en te voyant braire,
Il en deviendra débonnaire.
Moi, je dis que plus tu brairas,
Et plus tu le divertiras:
Qu'en te disant, Dieu te console,
De temps-en-temps la croquignole

Dessus ton nez s'exercera,
Et grande douleur te fera:
Tu crieras d'un meilleur courage;
Il n'en voudra pas davantage.
Il me semble à présent le voir;
L'ouïr dire : Quel avaloir!
Quel gosier! voyez, je vous prie,
Comme ce vieux bon-homme crie!
Las, enfin, de t'ouïr heurler,
Il dira qu'on t'aille étrangler:
Ce sera là la fin tragique
De ta pitoyable musique,
Et sur laquelle cependant
Tu fondes un espoir si grand.
Notre fils est mort à la guerre,
Quant au reste de sa misere,
Ecorchures & nudité,
Reins fracassés & cul crotté,
Ventre troué, perte d'entrailles,
Ce sont des suites de batailles.
Quelques gens me répartiront
Que les vautours les mangeront;
Que ce sort, dont l'image offense,
Ne sied qu'au gibier de potence.
Eh bien! pour en être mangé,
Dès sa naissance il fut jugé.

Ce cercueil eſt-il ſi funeſte ?
Et leurs ventres ont-ils la peſte ?
Combien d'hommes & de garçons
Sont-ils mangés des moucherons,
(Je dis, piqués) pendant leur vie!
Mais, c'eſt une badinerie;
L'endroit démange, & puis c'eſt tout.
L'ampoule y vient, & c'eſt beaucoup.
Si d'un mort un vautour ſe ſoule,
Du moins il n'y vient point d'ampoule:
Et d'ailleurs, après le trépas,
Les vers ne nous rongent-ils pas?
Bref, enfin, que dirai-je encore?
Jupin, ce grand Dieu qu'on honore,
Ce Jupin avoit réſolu
Les meurtriſſures de ſon cu.
Oui, par ſon décret, ce derriere
Devoit ſe ſouiller de pouſſiere.
Il eſt bien vrai que ce décret
N'eſt pas le plus ſagement fait;
Mais, Jupiter étant le maître,
Il faut paſſer par la fenêtre,
Ou, ſans milieu, paſſer par-là:
Le proverbe nous dit cela.
Ce décret eſt une injuſtice,
Une étourderie, un caprice:

Mon cher Hector méritoit mieux;
Mais, fais donc rendre compte aux Dieux.
Perchés là-haut dans leur demeure,
Ils s'embarraſſent bien qu'on meure
La gueule droite ou de travers;
Ils s'embarraſſent bien des vers
Qui dévorent une carcaſſe,
Et qui grignotent une face.
Hélas, je voudrois ſeulement
Tenir Achille un ſeul moment.
Qu'il auroit de coups d'étriviere
Bien appliqués ſur le derriere!
Souviens-toi du cu de mon fils,
Répondrois-je à ſes plus hauts cris.
Peſte ſoit du cu que tu *nomme*
A tout moment! lui dit ſon homme;
Tu n'as qu'un cu pour entretien.
Je devrois être au camp Troyen.
Çà, donne-moi quelque monnoie....
Moi! reprit la Reine de Troie;
Je n'ai, je penſe, que ſix blancs:
Cela peut-il s'offrir aux gens?
Et crois-tu que Monſieur Achille
Par ſix blancs ſoit rendu docile?
Mon Dieu! lui répond ſon époux,
Six blancs & ſix blancs ſont cinq ſous.

Cinq ſous, en ce temps miſérable,
Sont une ſomme raiſonnable.
Si j'y joins quelque choſe encor,
C'eſt bien tout ce que vaut Hector.
Après ces mots, il fend la preſſe;
Le peuple autour de lui s'empreſſe;
Et crioit: Où diable allez-vous
Vous expoſer parmi les coups?...
Eh! maudit ſoit le tintamarre,
Répondit-il en criant, garrè!
Vous m'étourdiſſez de vos cris:
Allez-vous-en dans vos taudis.
Le corps de mon fils eſt en loque;
Voulez-vous que le loup le croque?
Allez-vous-en: bien-tôt le Grec
Sçaura bien vous fermer le bec.
Je ne donnerois pas deux mailles
De vous autres, pauvres canailles!
Car, par ma foi, vous m'avez l'air
D'avoir bientôt un pied de fer
Dans le derriere ou la freſſure,
Et de faire pauvre figure.
Les fils du ſieur Priam, alors,
S'en vinrent, avec grands tranſports,
Lui dire: O papa de nos âmes!
Nous vous ſupplions par ces femmes,

Par leurs maris, par leurs enfants,
De conserver le reste d'ans
Que le Ciel, qui nous aime, donne
A votre gothique personne....
Moi, par le grand diable d'enfer,
C'est-à-dire, par lucifer,
Leur répondit Monsieur leur pere;
Je vous somme de laisser faire
Un papa qui ne fait de vous
Pas plus de cas que de ces choux
Tous dévorés par la chenille.
La peste soit de la famille!
Que n'étois-je perclus, le jour
Que l'engendra mon sot amour!
Votre frere est tué, voirie!
Vous n'avez pu sauver sa vie:
Vous ne l'avez voulu ni pu.
Vîte, allons, tournez-moi le cu;
Ou de ma verge je vous cingle.
Il valoit, mardi! plus d'*épingles*
Que vous ne valez de patards.
Hors d'ici, citadins cagnards.
Priam alors marche à son aise,
Assis pourtant sur une chaise;
Car le bon-homme étoit en char,
Et lorsqu'il fut plus à l'écart,

De par Jupin, le sieur Mercure
Parut comme par aventure,
Sous la figure d'un guerrier.
Je voudrois bien vous charrier,
Ou conduire votre carrosse,
Dit-il, ô Monarque à la bosse !
(Car ce Dieu s'étoit apperçu
Que ce bon Prince étoit bossu.)
De Soudards je crains qu'une troupe
La bourse & le coû ne vous coupe;
Et moi, qui connoîs le terrein,
Je vais enfiler un chemin
Où le diable, avec sa lunette,
Ne verra pas notre charrette.
Hélas ! j'ai, répondit le Roi,
Bonne provision d'effroi.
Il est vrai que c'est être bête
Que d'exposer ainsi sa tête;
Principalement pour un mort:
C'est mon grand animal Hector....
Ha ! Monseigneur, la mort tout fauche:
A propos, son épaule gauche
N'est-elle pas haute d'un doigt
Plus que la droite ou côté droit ?
Oui, Monsieur, répondit le pere;
Il tenoit en ce de sa mere.

Mais, tout en discourant ainsi,
J'apperçois Maître Achille ici,
Dit Priam; & je vais descendre....
Moi, grand Roi, je vais vous attendre:
Mais, ô vénérable vieillard!
Gardez-vous d'être babillard:
Je haïs de faire un pied de grue,
Ou dans les champs, ou dans la rue;
Et j'attends impatiemment....
Oh! je reviens dans le moment....
Entrez dans la tente d'Achille....
La chose n'est pas si facile,
Reprit Priam; l'huis en est clos....
Je sçais, dit l'autre, quatre mots
Qui feront bien ouvrir la porte.
Quand il eut parlé de la sorte,
Ce Dieu cessa d'être garçon.
Priam dit: Ah! le grand fripon!
Par ma foi, je suis une buse
Qu'on trompe avec la moindre ruse.
Pardi, vous avez un bon cœur!...
Je suis bien votre serviteur.
Tout compliment est ridicule.
Tenez, voici le vestibule
Du fils de Thétis, l'assassin
Du sieur Hector, le grand flandrin.

Le voyez-vous là-bas qui mange?
Et ſon valet, lequel arrange
Sur ſa table deux ou trois plats?...
Je crois que je ne le vois pas;
J'ai dans les yeux tant de foibleſſe,
Qu'apporte avec ſoi la vieilleſſe,
Qu'en vérité mon œil ne voit
Pas plus loin que mon petit doigt.
Je l'apperçois, Seigneur Mercure;
Il prend d'un plat de la friture.
Ce diſant, Priam avança,
Et tout de ſon long ſe verſa;
C'eſt-à-dire, qu'il ſe proſterne.
Que Dieu vous garde de l'Averne,
De ſes tourments & de ſes feux,
Qu'on dit en ce lieu très-affreux,
Cria-t-il au Seigneur Achille,
Qui dit: Chaſſez cet imbécille....
Hélas, Monſieur, je ſuis Priam....
Comment! vous êtes le grand Kam,
Ou bien le Monarque de Troie?
Vraiment, j'en ai bien de la joie:
Vous gouvernez de grands fripons;
Mais, mettez-vous ſur vos talons,
Relevez-vous; & je vous prie
Que votre illuſtre Seigneurie

Ne parle d'enfer ni de feux;
Car, voyez-vous, je ſuis peureux....
Oh bien! répondit le Monarque,
Que Dieu vous garde de la barque
A Caron..., Maugrebleu du ſot!
Par la jarni! rayez tout mot
Qui peut regarder l'autre Monde.
Parlez de la machine ronde;
Parlez des affaires du temps,
Des bien attrapés Partiſans.
Or çà, reprit le Roi de Troie,
Tenez, voilà de la monnoie;
Et rendez-moi mon fils Hector,
Que je n'ôſe dire être mort.
Tel que me voit là votre Alteſſe,
Si je vous parle avec baſſeſſe,
La faute en eſt au ſeul Deſtin,
Qui me laiſſe à peine du pain.
Je n'euſſe, avant votre arrivée,
Jamais fait pareille corvée.
J'étois, avant ce fatal jour,
Nommé chez moi le Roi tout court.
Mon épouſe étoit toujours pleine;
Elle a tiré de ſa bedaine,
Je crois, cinquante enfants grouillants,
Tous bien mangeants & ſémillants.

Par vous, la plus grande partie
A perdu cette pauvre vie.
Pourtant, il me restoit encor
Le nommé Jean-François Hector.
Mais, à présent, plus ne me reste,
Bien vous a pris, la malepeste!
De l'avoir de son long couché;
Car, il vous eût parbleu! fauché.
Il est défunt, & son squélette
De cercueil a grande disette,
Et d'une chemise, bien pis.
Monsieur, rendez-moi ce cher fils.
Voyez, au nom de votre pere!
Priam se courber jusqu'à terre.
Ayez pitié de ce vieillard,
Incommodé du cochemar....
  Est-ce une grande maladie?
Dit Achille pour répartie.
Mettez-vous donc sur vos ergots.
Quel âge avez-vous, à propos?
Mais, tant de questions sont vaines.
Pardi! vous prenez bien des peines!
Je sens pour vous autour du cœur
Me tourner certaine douceur.
Je ne suis point un méchant homme;
Donnez-moi toujours votre somme.

Ma foi ! je l'avois oublié,
Tant vous me faites de pitié.
C'eſt à vous une grande audace
De venir rechercher ma face,
Moi qui ſuis encor teint du ſang
De votre grand coquin d'enſant.
En voyez-vous à ma cravate ?
Voilà la redoutable patte
Qui l'a mis au nombre des morts,
Et qui pourroit ſur votre corps
S'exercer encore à merveilles,
Et vous couper les deux oreilles.
J'aurois quelque tentation
De vous faire amputation
De votre nez ; ou, par exemple,
De vous frapper droit à la temple.
Mais, vous pleurez trop tendrement :
J'en agirai chrétiennement.

Mon pauvre Priam, quand j'y penſe,
La vie a bien de la ſouffrance !
Les Dieux ſe moquent bien de nous.
Tout nous eſt dur, tout leur eſt doux !
Si nous goûtons un peu de joie,
Hélas ! que de fauſſe monnoie !
Ou plutôt, que de mauvais grain
Se mêle parmi notre pain !

Mon pere eſt puiſſant, Dieu ſçait comme ;
Et le bonheur preſque l'aſſomme :
Il en crève. Il a le gouſſet
Ce qu'on appelle bien-complet :
Il couche avec une Déeſſe ;
A toujours du pain de Goneſſe :
Enfin, pourvu qu'il ſoit ſauvé,
Il eſt plus heureux qu'un crevé.
Combien croyez-vous qu'il endure ;
De ce que moi, ſa géniture,
Fils unique, *ergò* ſon aîné,
L'ai ſottement abandonné ?
Doutez-vous qu'il ne fût bien-aiſe
De me dire : Prends une chaiſe ?
De plus, ce bon papa voit clair,
Et ſçait, comme moi mon *Pater*,
Que mon corps doit dans cette guerre
Meſurer de ſon long la terre.
Quoique je ne l'ignore pas,
Je n'en manque pas un repas.
A préſent, je fais des conquêtes.
Vous autres, plus ſots que des bêtes,
Vous penſez qu'il n'eſt point de gueux
Plus ſatisfait & plus heureux.
Mais, morbleu ! c'eſt ce qui vous trompe.
Mes exploits ne ſont que la pompe.

Qui doit précéder le convoi
Que j'aurai bientôt après moi.
Et vous, vieux pere de famille;
Votre ſort de malheurs fourmille.
Dame Hécube vous a porté,
Dites-vous, de compte arrêté,
Cinquânte enfants! Jamais femelle
De cochon, je crois, ne fut telle!
Vous étiez très-riche en argent,
Et d'un vaſte Empire Régent;
Et tout cela, choſe effroyable!
Eſt allé, comme on dit, au Diable.
Pourquoi feriez-vous, Sire Roi,
Moins triſte & moins joué que moi?
Allez, avalez-moi ce verre,
Et ſupportez votre miſere.
Ma boiſſon, mon contentement,
Répondit le Prince Priam,
C'eſt d'avoir d'Hector la carcaſſe.
Achille alors fit la grimace,
Et dit: Maugrebleu du faquin!
Buvez-moi ce verre de vin....
C'eſt donc à vous... Avale, avale.
Mais, je penſe qu'il a la gale.
Rincez ce verre, Bourguignon;
Car elle ſe gagne, dit-on.

N'avez-vous

N'avez-vous pas quelque voiture,
Pour qu'on y jette la figure
Du mort que vous me demandez?
Eh mais! que diantre! répondez:
Êtes-vous sourd?... Oui, sieur Achille;
J'ai l'ouie un peu difficile....
Je demande, si par hasard,
Vous étes venu dans un char....
Non, Monsieur; dans une charrette....
Vous m'avez l'air sur l'étiquette,
(Soit dit pourtant sans vous fâcher.)
D'avoir un esprit de vacher,
Répondit l'autre, qui lui donne
D'Hector la défunte personne,
Ses souliers & son casaquin,
Son capel & ses bas de lin,
En disant: Vîte, qu'on emporte
Ce vilain morceau de chair morte;
Car, en le voyant, il me prend
Une fureur d'emportement.
Allons, détalez, vieux soudrille;
Avec le mort & sa guenille;
Je donne douze jours encor
Pour que vous inhumiez Hector....
Hélas! Seigneur, Dieu vous le rende,
En vous envoyant une bande,

Dit Priam, de prospérités....
Ventrebleu ! dit l'autre, sortez.
Priam partit; le Dieu Mercure
Conduisit encor la voiture.
Cassandre la vit, & cria
Qu'il falloit qu'un chacun *priât*
Pour l'âme de son pauvre frere,
Que ramenoit Monsieur son pere.
Le peuple accourut là-dessus;
Et puis l'on ne s'entendit plus,
Tant chacun crie & se lamente :
Mais celle qui plus se tourmente,
C'étoit Hécube. Homere dit
Qu'Andromaque aussi se plaignit;
Mais de façon qu'il semble dire
Que par honneur elle soupire.
On l'étendit sur un lit noir,
Afin que chacun pût le voir.
L'un pleure d'un air pitoyable;
Un autre dit : il pue en diable!
Les dévots Sacrificateurs
Chanterent après leurs douleurs :
J'entends qu'on fit une musique
Dont l'air étoit mélancolique.
Andromaque, sincere ou non,
Dit : O mon Dieu ! le vilain ton !

O corps mort ! ô visage pâle !
Que ton teint est mangé de hâle !
Te voilà mort ; & ta Margot
Ne t'entendra plus dire un mot.
Que veux-tu que ton fils devienne ?
Moi, qui veux-tu qui m'entretienne ?
Nous allons donc être tous deux
A l'aumône, ainsi que les gueux !
Car, mon mari, pour que j'espere
Sur le secours de mon beau-pere,
Je sçais trop que tous les parents
Ne sont qu'impitoyables gens.
Ah, mon Hector ! ah, mon cher homme !
N'as-tu pas caché quelque somme ?
Je suis sans argent, sans crédit.
Alors la voix elle perdit.
Hécube, à son tour voulut faire
Un mot d'oraison funéraire.
Hélene s'en mêloit aussi,
Et dit : J'enrage d'être ici.
On le mit après dans la bière,
Et chacun y fit sa priere.
Quant à vous, Monsieur mon Lecteur,
Je suis fort votre serviteur.
Avez-vous ri ? J'en suis bien-aise.
Cependant, ne vous en déplaise,

N'allez pas prendre ce Livret
Pour un tiſſu de *quolibet.*
En le liſant, n'allez pas dire
Qu'il n'eſt propre qu'à faire rire;
Parce que Maître Agamemnon,
Et tous ces Meſſieurs au grand nom,
Priam, Achille, Hector, Ulyſſe,
Y font un rôle de Jocriſſe.
Sçachez de moi que ces Héros,
Dans leur eſpece, ſont des ſots;
Leſquels, grâce à notre bétiſe,
Font qu'on eſtime leur ſottiſe:
Car, bétiſe eſt d'eſtimer grands
De malheureux tueurs de gens.
Il me ſemble que l'on me berce,
De louer qui force ſang verſe;
Moi, je dirai qu'un Chirurgien
A ces Héros ne cède en rien.
Je voulois finir mon Ouvrage
Par un trait qui fût un peu ſage;
Et le trait ſeroit aſſez bon,
N'étoit cette comparaiſon.
Achevons mieux. Dans cette vie,
En vérité, tout eſt folie;
J'en jure; je dois être cru,
A moins qu'on ne ſoit bien têtu.

Fin du dixieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

Sixieme Feuille. Du Style. Pag. 1

De la Critique. 17

Le Voyageur dans le Nouveau Monde. 19

Septieme Feuille. 20

Huitieme Feuille. 39

Neuvieme Feuille. 58

Dixieme Feuille. 77

Onzieme Feuille. 98

HOMERE TRAVESTI.

Evocation de l'Ombre d'Homere. 154

Sommaire général pour l'intelligence de l'Iliade Travestie. 157

Homere Travesti. Livre I.	163
Livre Second.	202
Livre Troisieme.	238
Livre Quatrieme.	281
Livre Cinquieme.	307
Livre Sixieme.	344
Livre Septieme.	375
Livre Huitieme.	407
Livre Neuvieme.	439
Livre Dixieme.	475
Livre Onzieme.	503
Livre Douzieme.	533

Fin de la Table.

00100409

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016